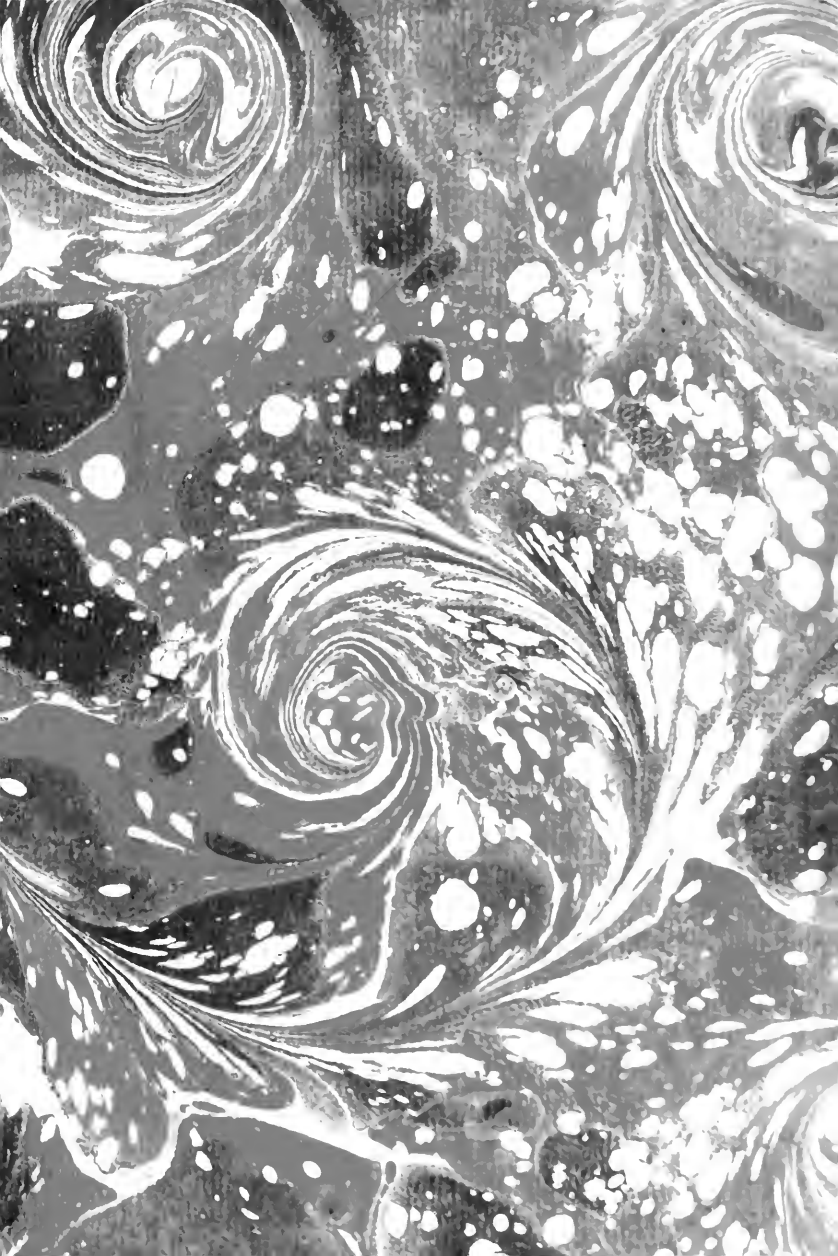




108 / 2



Library
of the
University of Toronto



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa





LES MOIS,

P O È M E.



LES MOIS,

POÈME,

EN

DOUZE CHANTS :

PAR M. ROUCHER.

Per Duodena regit mundum Sol aureus Afra. (VIRG.)

TOME SECONDE.

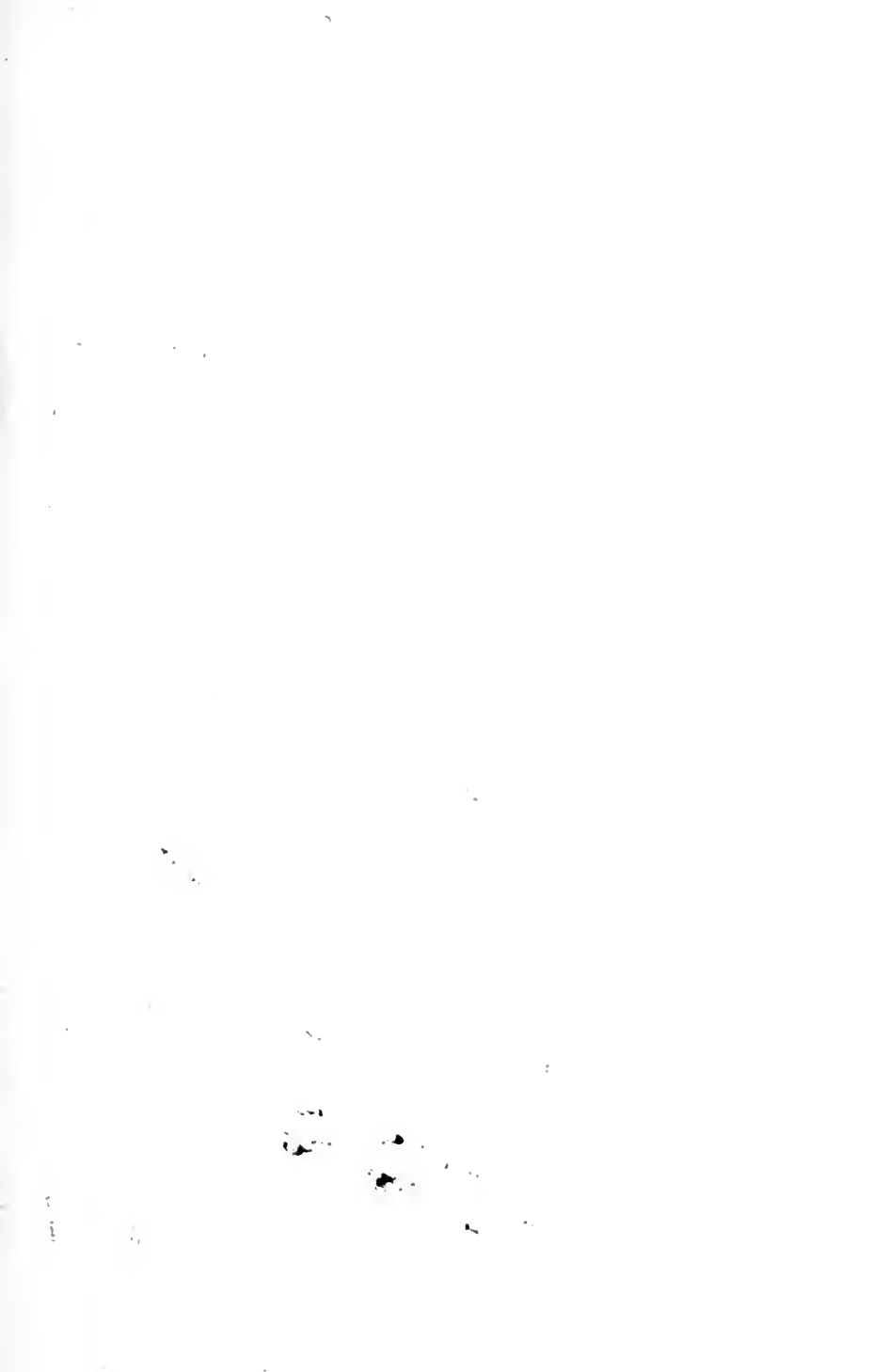
A PARIS,

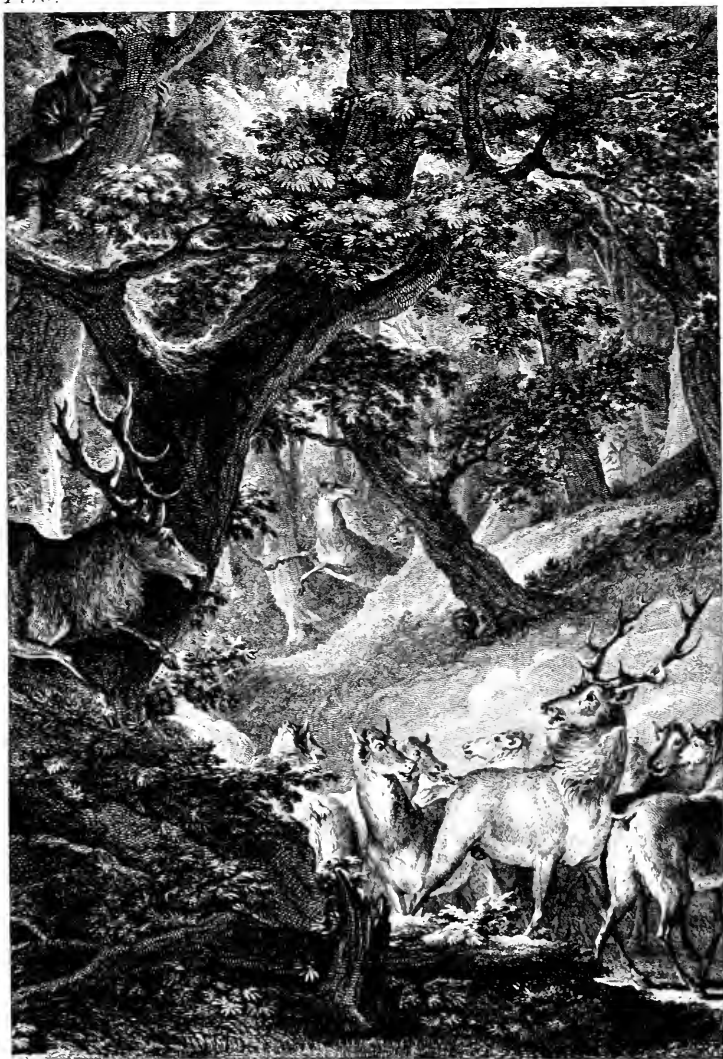
De l'Imprimerie de QUILLAU, Imprimeur de S. A. S. Monseigneur
le Prince DE CONTI, rue du Fouare, à l'Annonciation.

M D C C L X X I X.

AVEC APPROBATION ET PRIVILÈGE DU ROI.







Ce lieu sert de théâtre aux scènes valeureuses,
qui signalent du Cerf les fureurs amoureuses.

Ch. VII.

LES MOIS

DE L'AUTOMNE.

SEPTEMBRE,

CHANT SEPTIEME.

PERMETS, Reine des fleurs, qu'en ton riant domaine
Pour la dernière fois ma Muse se promène.

Tu m'exauces : déjà tes parfums ravissans
Des beaux lieux que je cherche avertissent mes sens.

LENTEMENT j'y pénètre ; & ma vue enchantée
Fixe la Tubéreuse à la feuille argentée ;
Que son baume est flatteur , mais qu'il est dangereux !
Ainsi toujours du fort les décrets rigoureux
Mèlent quelque amertume aux plaisirs de la terre.

VOLONS aux autres fleurs qui peuplent ce parterre.
Fière de ses longs jours , au Zéphyr inconstant

L'Amaranthe a livré son panache éclatant.
 J'avance ; & mes regards, de dédale en dédale ,
 Pourfuivent les attraits de la Pyramidale ;
 Par étages fleuris je la vois s'élever.
 Sous le berceau voisin , ne puis-je encor trouver
 Et le Rosier forti des bosquets de Mélinde ,
 Et l'éclat de l'Œillet , superbe enfant de l'Inde ?
 Non qu'amoureux de lui, je le veuille cueillir.
 Son front d'une couronne a beau s'enorgueillir ;
 Trop souvent ici-bas l'apparence est trompeuse :
 Sous les riches dehors d'une couleur pompeuse ,
 Le perfide a caché ses esprits malfaisans.

JE puis encor prétendre à de plus doux présens.
 Reine de ce bosquet , la tendre Balzamine
 Sur l'humble Marguerite avec grace domine.
 Là , j'admire l'émail du riant Tricolor ;
 Ici , sur le Bouton je vois resplendir l'or ,
 Et Clythie a penché sa tête radieuse.
 Oh ! que de son Amant l'inconstance odieuse ,
 Soit aux rayons du jour , soit dans l'ombre des nuits ,
 La nourrira long-tems d'amertume & d'ennuis !

Je conçois son chagrin. Si trahissant ma flamme,
 Zilla, comme Myrthé, pour un autre s'enflamme,
 Je me connois : mes jours, flétris par la douleur,
 Expireroient bientôt desséchés dans leur fleur.
 Mais non, non ; dans les nœuds d'un amour légitime
 Je repose sans crainte, appuyé sur l'estime :
 Myrthé, comme Zilla, ne m'a jamais aimé.
 C'est pour moi qu'aux doux feux du Printems ranimé,
 Zilla tresse en festons les richesses de Flore ;
 Pour moi, dans les jardins que Vertunne colore,
 Aujourd'hui frédonnant une douce chanson,
 Elle va de nos fruits recueillir la moisson.

A P A Y E R son tribut chaque arbuſte eſt fidèle :
 Chaque arbuſte, à l'envi s'inclinant autour d'elle,
 A la main de Zilla veut s'offrir le premier.
 Les globes ſuspendus aux rameaux du Pommier,
 Ceux, de qui l'enveloppe & fraîche & veloutée
 Recèle une liqueur des Perfans redoutée,
 Ceux, qui du Grenadier étalant les rubis,
 En mêlent l'incarnat au verd de ſes habits,
 Mille autres colorés par la faiſon ardente,

Et la Prune mielleuse & la Poire fondante
 De Zilla qui balance appellent l'œil ravi.
 Son choix va se fixer sur le brillant Pavi ;
 Mais l'Orange a montré l'or pur qui la décore ,
 Et flottante en son choix, Zilla balance encore.
 Quand soudain plus heureux, l'arbre dont l'ornement
 Fut des premiers humains le premier vêtement ,
 Lui qui des vents du Nord trop aisément s'offense ,
 Et qui pourtant, facile aux jeux de mon enfance ,
 Dans les champs paternels me pardonnoit l'affront ,
 Dont mes bras pétulans déshonoroient son front ,
 Le Figuier se présente ; & sa tige effeuillée
 Est enfin , par Zilla , de ses fruits dépouillée.

ZILLA fort ; elle vole aux champs, où le Noyer
 En immenses rameaux aime à se déployer :
 Et moi, d'une forêt je perce la retraite.
 Dieux ! Avec quel plaisir je vois sous la Coudrette
 Bergères & Pasteurs rassemblés deux à deux !
 Ils ébranlent l'arbutte ; & l'arbutte autour d'eux ,
 Dégageant son fruit mûr de sa cosse brisée ,
 Verse sur les gazons sa richesse bronzée.

Mille cris d'allégresse alors frappent les airs ,
Et volent répétés par l'écho des déserts.
Alors un doux tumulte égare l'assemblée ;
L'Amant a plus d'audace , & l'Amante troublée
Laisse égarer ses pas sous des berceaux touffus :
Là , de sa voix éteinte expirent les refus.

AMOUR , puissant Amour , ainsi tu viens encore
Regner sur les beaux jours que Vertumne décore !
Peu content toutefois d'embraser les humains ,
Le feu réparateur qui brûle dans tes mains ,
A travers les forêts , en flèche dévorante
Vole , & des Cerfs jaloux poursuit la horde errante.

SURPRIS dans tous ses nerfs d'un profond tremblement ,
L'animal orgueilleux te résiste en bramant ,
Se plonge dans les eaux , se roule sur l'arène ;
Mais contraint de fléchir sous ta main souveraine ,
Par-tout semant le trouble & donnant le trépas ,
Il court : le fable à peine est marqué de ses pas.
Que je plains le mortel , qui dépouillant la crainte
Des forêts aujourd'hui parcourt le labyrinthe !

Que je le plains sur-tout, si le Cerf furieux
 Par lui se voit fixé d'un regard curieux !
 Indigné que sa honte au grand jour exposée ,
 De l'Homme, son tyran, excite la risée ,
 Il poursuit de ses feux le témoin indiscret ,
 Et dans des flots de sang veut noyer leur secret.
 Trop heureux ce mortel, si la froide épouvante
 N'enchaîne point ses pas dans l'arène mouvante !
 Trop heureux si le tronc d'un Chêne protecteur
 Présente au fugitif sa tranquille hauteur !
 O forêt de Compiegne ! Ainsi sous ton ombrage ,
 Pour suivi par un Cerf je fus tromper sa rage.

LA nuit de ses rideaux voiloit le firmament ;
 Et cependant Phébé verfoit paisiblement ,
 A travers les rameaux humides de rosée ,
 Ce pâle demi-jour qui blanchit l'Elisée.
 Guidé par son flambeau, je perce, audacieux ,
 Du Monarque des bois le séjour spacieux :
 Je l'avoûrai. Bientôt une terreur secrète
 Etonna, suspendit mon audace indiscrette.
 Ces arbres au tronc noir, ce désert étendu ,

Ce silence , où le Cerf étoit seul entendu ,
Frappèrent tous mes sens d'un respect taciturne.
Alors je vis pourquoi , sous leur dôme nocturne ,
Les bois furent long-tems pour nos grossiers ayeux
Le temple , où se cachoit la majesté des Dieux.

MON audace renaît ; & poursuivant ma route ,
J'arrive aux piés d'un roc , où se courboient en voûte
Cent Cormiers l'un dans l'autre enlaçans leurs rameaux :
Ce lieu , m'avoit-on dit dans les prochains hameaux ,
Ce lieu sert de théâtre aux scènes valeureuses ,
Qui signalent du Cerf les fureurs amoureuses.
Je ne fus point trompé. Du roc , en bondissant ,
Un Cerf impétueux d'un pié léger descend :
Au milieu de l'arène il s'élançe , & s'arrête ,
Dresse le bois rameux qui couronne sa tête ,
Garde un profond silence , & de ses yeux hagards
Par-tout aux environs promène les regards.
Pour moi , l'oreille ouverte & la vue attentive ,
Je retenois sur lui mon haleine captive ;
Quand un souffle imprudent de ma bouche échappé ,
Décèle ma présence au Cerf qu'il a frappé.

Soudain il vole à moi , je me livre à la fuite ,
 Et bientôt sur mes pas ramenant sa poursuite ,
 Au cirque de nouveau je rentre le premier ,
 Et triomphant , m'élève au faite d'un Cormier.

PLUS ardent , après moi mon ennemi s'élançe :
 Mais de son vain courroux me riant en silence ,
 Sur sa trace vingt fois je le vis retourner ,
 Dans les taillis voisins vingt fois se promener.
 Lorsqu'enfin assuré que d'un essor rapide
 Je trompois , en fuyant , son audace intrépide ,
 Dans l'arène déserte il revient orgueilleux ,
 Un feu rouge de sang étincelle en ses yeux ;
 Tous ses nerfs sont tendus ; sa narine enflammée
 Le couvre tout entier d'une épaisse fumée :
 Il brame , & ce long cri par les monts répété ,
 De l'Olympe , en roulant , remplit l'immensité ,

DE Biches , à sa voix , une légère troupe
 Sur la cime des monts paroît , & de leur croupe
 Dans le cirque à l'instant descendue à grands pas ,
 En cercle autour du Cerf étale ses appas ;

Que

Que ce brillant essaim me plût ! A sa présence,
Je me crus introduit au Palais de Byzance,
Dans ces rians jardins, où cent jeunes Beautés,
A la fraîcheur du soir, viennent de tous côtés
Careffer les desirs du Maître de l'Asie.
Dirai-je qu'au milieu de sa Cour réunie,
L'œil fièrement ouvert, le Monarque des bois
Suspendit quelque tems la faveur de son choix ?

A LA plus jeune enfin son hommage s'adresse ;
Quand d'un fougueux rival la jalouse tendresse
Vient de sang altérée au combat l'appeller.
Je les vis à l'instant l'un sur l'autre voler,
L'un l'autre se couvrir de larges cicatrices ;
Cependant qu'auprès d'eux, tranquilles spectatrices,
Les Biches attendoient silencieusement
De ce combat d'amour le fatal dénoûment.
Mais long-tems dans ce choc la Victoire en balance
N'osa d'aucun rival couronner la vaillance.
Il m'en souvient encor : le sang de tous les deux
A gros bouillons fumans ruisseloit autour d'eux ;
Ses flots, même à travers l'épaisseur du feuillage,

Deux fois en jaillissant fouillèrent mon visage.

DÉJA l'obscur nuit fuyoit, & le destin
Sur eux tenoit encor le succès incertain,
Lorsqu'épuisés de sang & de force & d'haleine,
Meurtriers l'un de l'autre, ils tombent sur la plaine,
Ils tombent : & leur voix, par un dernier effort
Pouffant & prolongeant le soupir de la mort,
Attriste les Echos dans leurs grottes plaintives,
Et disperse l'effaim des Biches fugitives.

DE mon asyle alors librement descendu,
Et penché sur le couple à mes piés étendu,
Je contemplai ce bois, dont la haute ramure
Faisoit de ces rivaux l'ornement & l'armure,
Cette taille élégante, & le vaste contour
De ce fanon pendant, qu'avoit gonflé l'amour.
Combien surtout, combien j'aurois voulu connoître
Quel pouvoir dans le Cerf tous les ans fait renaître
Ces brûlantes fureurs, ces tourmens du desir,
Qui dévorant son corps, l'affament de plaisir !
Pour éclairer la nuit qui voile ce mystère,

Envain , dans la forêt rêveur & solitaire ,
 De l'immortel Buffon j'empruntai le flambeau ;
 En vain Pline , à ma voix , sortit de son tombeau ;
 L'Aristote de Rome & celui de la France
 Ne pûrent m'arracher à ma triste ignorance.
 Mon orgueil s'en plaignit ; mais enfin , par degrés
 La raison ramenant mes esprits égarés ,
 Me dit que l'Homme encor n'avoit pu tout comprendre.

Eh ! quel Homme en effet , quel Homme peut m'apprendre
 Pourquoi dans ces déserts , chez les Muses fameux ,
 Où Vacluse en Eté roule à flots écumeux ,
 Pourquoi circule à peine une onde languissante ,
 Quand du septième Mois la clarté renaissante
 Des fleuves desséchés reverdit les roseaux ,
 Et rend à leurs bassins le luxe de leurs eaux ?

Ah ! loin de m'égarer dans cette vaine étude ,
 Que ne puis-je aujourd'hui goûter ta solitude ,
 O Vacluse ! O séjour que j'ai tant désiré ,
 Et que les Dieux jaloux ne m'ont jamais montré !
 Sur les rochers pendans , dont la chaîne t'embrasse ,

De Pétrarque amoureux j'irois chercher la trace ;
Mes piés y fouleroient ces verdoyans gazons,
Où Pétrarque, oubliant la rigueur des faifons,
N'appelloit, ne voyoit, ne respiroit que Laure.
Ici, dirois-je; ici, des beaux présens de Flore
Cent fois il couronna le front qu'il adoroit ;
Là, dans l'enfoncement de cet antre secret,
Il marioit sa voix à sa lyre plaintive ;
Sur le fable mouvant de cette eau fugitive,
Sur ces troncs, respectés du soufflé des chaleurs,
Gravant le nom de Laure, il l'arrosait de pleurs.
A ce doux souvenir, j'en répandrais moi-même,
Et mon cœur me diroit : ainsi ma Zilla m'aime.
Douces émotions, qui sauriez me charmer
Dans ces lieux, où notre ame est toujours près d'aimer,
Ah ! ne me quittez point, quand je vais aux campagnes ;
Soyez alors, foyez mes fidèles compagnes :
Vous seules, vous pouvez ajouter aux plaisirs,
Que l'Automne riant promet à mes loisirs.

IL vient, il a paru. Dans la plaine éthérée
Je vois flotter les plis de sa robe pourprée,

Le pampre sur sa tête en festons serpenter,
Et le vin bouillonnant à ses piés fermenter.
Accourez tous à lui, vous, de qui l'opulence
Sous le toit des Cités s'endort dans l'indolence ;
Venez aux champs ; venez sous des berceaux épais
Retrouver les Vertus, la Nature & la Paix :
Vous les connoissez peu dans vos Villes profanes.
Un vallon, traversé de ruisseaux diaphanes,
Une grotte mousseuse, un côteau verdoyant,
D'un bocage touffu le sentier tournoyant ;
Voilà, voilà les lieux où se plaît la Nature.
Là, vos yeux & vos pas errans à l'aventure,
Par un charme innocent tout-à-coup arrêtés,
Flotteront suspendus entre mille beautés.
Vous verrez des troupeaux les courses incertaines ;
Vous boirez cet air pur, exhalé des fontaines ;
Votre oreille charmée écoutera le chant
Du Laboureur joyeux, qui sillonne son champ :
Les couleurs de son front par le hâle noircies,
Ses vénérables mains dans les travaux durcies,
Vous forceront peut-être à respecter un Art
Qui n'obtenoit de vous qu'un dédaigneux regard.

Eh ! pourquoi ce mépris ? Parlez , hommes de fange ;
 Car il est tems enfin que la raison se venge ;
 Parlez : de ce mépris quel est le fondement ?
 Croyez-vous qu'aux humains fournir leur aliment ,
 Soit moins grand, soit moins beau que de tramer des brigues ;
 De ramper à la Cour dans de lâches intrigues ;
 De s'engraïsser des biens, qu'un peuple infortuné
 Vous apporte, à la voix d'un mortel couronné ;
 D'aller, sous les drapeaux d'un conquérant sauvage ,
 Egorger l'habitant d'un tranquille rivage ?
 Les voilà donc connus vos chimériques droits,
 Les combats, la richesse, & la faveur des Rois ;
 Beaux titres, en effet dignes qu'on les étale !
 Ne voyez-vous donc point qu'à vous-même fatale ,
 Votre aveugle fierté plonge dans la langueur
 Le bras, qui de vos champs ranimoit la vigueur ?

COMBIEN sur les Français les Romains l'emportèrent !
 Fameux déprédateurs, sans doute ils dévastèrent
 De trente Nations les paisibles guérets ;
 Mais respectant chez eux les travaux de Cérès,
 Au simple Agriculteur, leurs tribus allarmées

Remirent quelquefois le sceptre des Armées :
La terre, fière alors d'un Laboureur guerrier ,
Tressailloit sous un foc couronné de Laurier.

O NUIT des préjugés, où la France égarée,
Voisine du tombeau, languit déshonorée,
Quand te verrai-je enfin, cédant à la raison,
Du bonheur de la terre agrandir l'horifon ;
Permettre que des champs la culture ennoblie,
Dans ses antiques droits soit enfin rétablie ;
Et que les Rois eux-même, échappés à l'erreur,
Couronnent tous leurs noms du nom de Laboureur !

AH ! si ces vers, enfans de mon foible génie,
Jusqu'au trône des Rois portés par l'harmonie,
Leur inspiroient un jour le projet glorieux
De préférer le foc au fer victorieux ;
Qu'alors, au lieu d'encens, de fleurs & d'hécatombe,
La main d'un Laboureur écrive sur ma tombe :
« Il aima la campagne, & fut la faire aimer. »

QU'É son séjour me plaît ! Comme il fait me charmer !
C'est toi que j'en atteste, Automne, riche Automne !

Que de fois, ombragé du pampre d'une tonne,
 J'ai fixé de mes yeux doucement attendris
 Les champs, où s'égaroit la timide Perdrix !
 Lorsque Vesper les dore, ou l'Aube les argente,
 Que j'aime à voir les Airs & leur scène changeante !

LA Balance, au milieu du céleste séjour,
 Suspend également & la nuit & le jour.
 Paifible Souverain, le Soleil se couronne
 De rayons tempérés ; le calme l'environne :
 Quel silence ! A ses piés tous les Vents ennemis,
 Liés par le respect, reposent endormis.
 Et l'Homme, qui pleurant sa vigueur défaillante
 Se traînoit sous le poids de la faifon brûlante,
 L'Homme, libre aujourd'hui du fardeau des chaleurs,
 Se relève, & déjà renaît avec les fleurs.
 Voyez-le s'indigner de ces jours de foibleffe,
 Où son mâle génie oubliant sa noblesse
 Dans les bras du Repos végétoit engourdi ;
 Il s'agite, il a pris un effort plus hardi.

QU'IL est heureux alors, & que la folitude

S'embellit

S'embellit à ses yeux des charmes de l'étude !
Les folles passions, leur fausse volupté,
Ne valent point pour lui l'auguste vérité.
Chaque Soleil nouveau, le payant de ses veilles,
Fait rouler pour ce Sage un cercle de merveilles.
De quel ravissement, Dieux ! il est enyvré,
Si jusqu'au Roi du jour son vol a pénétré !
Il revient triomphant, il parle ; & son génie
Des Cieux qu'il a franchis révèle l'harmonie,
Marque aux globes errans leur éternel retour,
Et de l'immensité mesure le contour.

A-T-IL ouvert des monts les grottes souterraines,
Cherché des minéraux les brillantes arènes,
De leurs riches filons parcouru les chemins,
Et surpris la Nature, à l'instant que ses mains,
Des souffres & des fels, du nître & du bitume,
Epuroient savamment & combinoient l'écume ?
Croyez qu'il n'a point vu sans les plus doux transports,
Dans leurs lits caverneux, se former ces trésors,
Qui bientôt façonnés par l'humaine industrie
Doivent, servant les Arts, enrichir la Patrie.

Ce gland, ce foible gland dans les bois enfanté,
 Et loin d'eux au hazard par les vents emporté,
 Aux yeux de l'ignorant à peine humble semence,
 Est déjà pour le sage une forêt immense.
 L'infecte le plus vil, la fange des marais,
 Tout devant lui déploie un trésor de secrets.
 O noble emploi du tems ! ô veilles fortunées !
 Vous agrandissez l'Homme, & charmez ses années.

MOI-MÊME, en ce moment, de quel feu créateur
 Je sens renouveler mon génie & mon cœur !
 Perdu durant l'Été dans un monde frivole,
 Où sans gloire & sans fruit le tems léger s'envole,
 J'oublois, endormi sur mes premiers essais,
 D'en mériter l'honneur par de nouveaux succès :
 Je n'étois plus moi-même. O soudaine merveille !
 Dans le calme des bois mon ardeur se réveille ;
 Je renaïs, je revole à la Cour des neuf Sœurs,
 Et l'Art des vers encor a pour moi des douceurs.
 Oui, mon luth tour-à-tour léger, sublime & tendre,
 Aux antres du Parnasse ira se faire entendre.
 Riche Saison des fruits, c'est à toi que mes chants

Devront cette énergie & ces accords touchans ,
Qui, maîtrisant le cœur par l'oreille enchantée,
Font aimer dans mes vers la Nature imitée.
D'un rocher fourcilleux atteignant la hauteur ,
C'est-là que je voudrois, Poète observateur ,
De l'immense Univers embrasser la structure ;
Et dans ses profondeurs poursuivant la Nature ,
Percer de mes regards sagement indiscrets ,
La nuit majestueuse où dorment ses secrets.

MAIS à me condamner sans doute déjà prête ,
Une fausse vertu va me crier : « Arrête.
» Arrête, téméraire ; & bornant ton orgueil ,
» Sur l'ouvrage des Dieux ne fixe point ton œil :
» Pour jouir seulement, ces Dieux te firent naître. »
Taifez-vous, imposteurs ! l'Homme est fait pour connoître.
Eh ! sans ce noble instinct de curiosité ,
Dont un vaste génie est sans cesse agité ,
Dites, que ferions-nous ? une horde sauvage ,
Que la faim chasseroit de rivage en rivage ,
De tristes voyageurs, dont le bras tout sanglant
A l'hôte des forêts disputeroit le gland.

Du Printems rajeuni les grâces verdoyantes ,
 Sur le front de l'Eté les gerbes ondoyantes ,
 L'Automne par Bacchus diapré de rubis ,
 L'Agneau contre l'Hyver nous prêtant fes habits ,
 Ces biens, d'autres encor réservés pour notre âge ,
 De l'Homme observateur ne font-ils pas l'ouvrage ?

HONTEUX du cercle étroit , où de grossiers besoins
 Aux premiers jours du monde avoient borné fes soins ,
 Il le franchit : soudain tout prend une autre face.
 La Terre de vergers couronne sa surface ;
 Le Roc fort de ses flancs, & s'élève en palais ;
 Le Lin sur l'Eléphant se déploie en filets ;
 De la croupe d'un mont roulant dans la vallée
 Le Chêne est un Navire , il fend l'onde salée ;
 La Meule tourne , crie , elle écrase le grain ;
 La Flamme , en Dieu tonnante , a transformé l'airain ;
 L'Homme , tout l'Univers sous le pinceau respire ;
 L'harmonieux Roseau par sept bouches soupire ,
 Et le Poisson de Tyr rougit l'habit des Rois.

MAIS l'Homme, oui, l'Homme encor étend plus loin ses droits.

Si des siècles derniers dépouillant les annales ,
Je veux nombrer les faits par qui tu te signales ,
O Mortel ! Quel tableau vaste & prodigieux
Sous des traits plus hardis vient t'offrir à mes yeux !
C'est par toi , qu'affranchi du pouvoir de la terre ,
Le Roi brillant du jour n'est plus son tributaire ;
Il remonte par toi sur son trône usurpé.
D'un aimant conducteur l'acier enveloppé ,
Soit que l'épaisse nuit renaisse ou se retire ,
Montre à tes mâts flottans le pôle qui l'attire.
De la Tempête alors je vois le Cap franchi ,
Et le flot Indien sous tes poupes blanchi.

NOUVEAU triomphe encor. Tes efforts plus prospères
Joignent un autre monde au monde de tes pères.
Le Commerce aux cent bras les déploie autour d'eux ,
Et chargé de trésors , les prodigue à tous deux.
Envain le Nord , caché dans ses antres sauvages ,
De montagnes de glace a bordé ses rivages ;
Ta proue a sillonné les gouffres qu'il défend ,
Et des secrets du Nord te voilà triomphant :
La Terre , sous le pôle à tes yeux étendue ,

Sur un axe moins long tourne enfin suspendue.

HYPPARQUE, Pythéas, Conon, Thymocarys,
Vous, premiers Scrutateurs des célestes lambris,
N'en foyez point jaloux ! De nouveaux Zoroâstres
Ont élargi la Sphère, où gravitent les Astres :
Un plus nombreux cortège entoure Jupiter.
D'une verge frappé dans les champs de l'Ether,
Et par elle à nos piés conduit fans violence,
Le tonnerre captif vient mourir en silence.
Le sable, à la fougère, en de brûlants fourneaux
Se mêle, devient fleuve ; & dans mille canaux
Distribuant son cours, à gros bouillons s'y plonge,
Se courbe, s'arrondit, se replie ou s'allonge.
Déjà de Cassini le tube observateur
De la voûte des Cieux a percé la hauteur ;
Déjà, l'œil attaché sur un cristal fidèle,
Zilla voit son image, & sourit au modèle.
Que de ces Arts puissans l'empire est étendu !
Du trône du Soleil un rayon descendu
Dans les angles du Prisme à peine se repose ;
Le Prisme en sept couleurs soudain le décompose.

ET de tant de bienfaits un barbare ennemi
Voudroit que sans honneur l'Homme encor endormi
Rallentît son essor ! non , non ; que plus ardente ,
Son ame s'agrandisse & vole indépendante :
Tout ce qu'il ne voit pas , il le peut voir un jour.
Il faudra quel pouvoir au liquide séjour
Enlève & rend deux fois , dans la même journée ,
L'onde tantôt captive & tantôt déchaînée ;
Comment des vastes eaux s'est formé le bassin ,
Et les monts dont la terre a hérissé son sein ;
Pour quel dessein caché la Comète brûlante
Traîne au loin dans les airs sa queue étincelante.

OUI , je l'ose prédire. A ses yeux plus savans ,
Les tems dévoileront l'origine des vents ;
Il pourra concevoir quelle est de la lumière
La source intarissable & l'essence première ;
Soumettre à son compas tous les célestes Corps ,
Leur fuite , leur retour , leur grandeur , leurs accords ;
Pénétrer les ressorts qui meuvent la matière ;
Saisir d'un seul regard notre ame toute entière ,
Et deviner le terme où rompant sa prison

L'Instinct marche , & s'élève au jour de la Raifon.

AH! quand vous brillerez , beaux jours de notre gloire ,
 Je ne vous verrai point. Le flot de l'onde noire ,
 Neuf fois autour de moi par la mort replié ,
 Dans l'éternelle nuit me retiendra lié ;
 Je ne vous verrai point ! Et mon Ombre fenfible
 Se plaindra vainement à la Parque inflexible :
 Non , je ne ferai point de la mort rappellé ,
 Et pour d'autres que moi , tout fera dévoilé !

AH! fi dans l'avenir trop ardent à m'étendre ,
 A des plaifirs fi grands je ne dois point prétendre ,
 Du moins jufqu'au tombeau , nos Arts confolateurs
 Epancheront fur moi leurs rayons bienfaiteurs ;
 Du moins à les chanter je dévourai ma Lyre.
 L'Automne m'entendra , plein d'un noble délire ,
 Bénir l'Art innocent qui nourrit les humains ;
 La fèrpette armera mes poétiques mains ,
 Et m'ouvrant des vergers les dédales agreftes ,
 Des beaux fruits de l'Été j'irai cueillir les reftes.

R E M A R Q U E S

R E M A R Q U E S

S U R

LE SEPTIEME CHANT.

S E P T E M B R E .

LE nom de PAOPHI que ce Mois portoit chez les Egyptiens, & celui de BROEDROMION que les Grecs lui avoient donné, étoient l'un & l'autre une allégorie de la station du Soleil en ce moment de l'année, c'est-à-dire, qu'ils désignoient l'Equinoxe. Il seroit trop long d'en rapporter les preuves; je renvoie à L'HISTOIRE DU CALENDRIER ceux qui seroient curieux de les connoître. Ce Mois étoit le second de l'année Egyptienne, & le troisième dans le Calendrier Athénien. Romulus lui assigna une autre place: il en fit le septième Mois des Romains, & lui donna le nom numérique de SEPTEMBER, que CÉSAR lui conserva, lors même qu'il eut réformé le Calendrier.

Le Sénat & les Empereurs essayèrent plusieurs fois dans la suite de changer le nom de ce mois, comme ils avoient changé ceux de QUINTILIS & de SEXTILIS; il fut successivement appelé TIBERIUS, du nom de TIBÈRE; GERMANICUS, en l'honneur de DOMITIEN qui avoit adopté ce surnom; ANTONINUS, en mémoire d'ANTONIN LE PIEUX; HERCULE, pour flatter COMMODE qui aimoit à prendre le nom & la parure d'Hercule; enfin TACITUS, sous l'Empire de TACITE.

Toutes ces tentatives furent inutiles. Les noms de tant de monstres couronnés étoient en horreur ; le seul Antonin méritoit une exception , & on ne la fit pas : tandis que le lâche OCTAVE , parvenu à force de politique à faire oublier le Triumvir , avoit eu l'honneur de placer son nom D'AUGUSTE dans le Calendrier. Que conclure de cette injuste préférence, sinon que la gloire se distribue souvent comme la fortune , au hazard ?

L'ÉGYPTE honoroit en ce Mois la GROSSESSE D'ISIS , grosseffe allégorique , qui désignoit les femailles qu'on venoit de confier à la terre. La terre en effet étoit alors pour les Egyptiens grosse de la moisson prochaine .

CE Mois à Rome étoit consacré à Vulcain , Dieu des Forgerons , à qui le Laboureur , dont l'année recommence , est redevable du foc & des autres instrumens nécessaires à l'Agriculture ; de plus , il ramenoit tous les ans la cérémonie du GLOU SACRÉ , que le GRAND-PRÊTEUR plantoit au Capitole , dans le Temple de Minerve. Rome Chrétienne renouvelle cette même cérémonie , toutes les fois que le Pape fait l'ouverture de l'Année Sainte , ou d'un Jubilé. Cet usage remonte à la plus haute antiquité. Pline nous enseigne que les Romains l'avoient reçu des premiers Habitans de l'Italie , des Volsiniens qui plantoient annuellement un clou dans le Temple de la Déesse NORTIA. Je croirois d'autant plus volontiers ce Clou fait dans son origine pour marquer le nombre des années , que plusieurs Nations plaçoient à l'Équinoxe d'Automne la création de l'Univers. Les Romains l'attestoient eux-mêmes , puisqu'au 25 de Septembre , ils célébroient la Fête de Vénus GÉNÉTRICE , la Vénus , le Symbole de la Puissance qui crée. Une autre observation non moins curieuse , c'est que l'ancien Calendrier de Rome marque au 13 de Septembre le départ des Hirondelles. tandis qu' dans nos Contrées , bien plus froides que l'Italie , nous voyons aujourd'hui ces oiseaux plus tardifs à partir .

ENFIN ce qui a rendu fameux le Mois de l'Equinoxe d'Automne, c'est qu'à cette même époque, la Grèce célébroit tous les ans LES PETITS MISTÈRES, & tous les cinq ans LES GRANDS MISTÈRES D'ÉLEUSIS. Ce seroit ici le lieu de faire connoître en détail tout ce qui concernoit cette association religieuse; mais cette matière, sur laquelle tant de Savans se sont exercés, est trop vaste pour qu'on puisse en faire le sujet d'une simple note. Il suffira de savoir qu'on y entretenoit les hommes de la vie présente, dont tout le bonheur social est appuyé sur l'Agriculture; & de la vie future, c'est-à-dire, de l'Unité de Dieu & de l'Immortalité de notre Ame. Cicéron l'atteste expressément, quand il dit qu'on y apprenoit les moyens d'être heureux dans cette vie, & de mourir avec l'espérance d'une vie plus heureuse.

P. I. Tes parfums ravissans

Des beaux lieux que je cherche avertissent mes sens.

QUOIQUE nous devons à l'Automne des fleurs aussi parfumées que celles du Printems, comme la Tubéreuse, les Roses musquées, &c. il faut avouer cependant que l'arrière saison ne donne guères que des fleurs inodores; on diroit que la terre s'est épuisée, en faveur du Printems, de tous les suc dont elle compose les parfums. Les principes colorans eux-mêmes sont moins vifs & moins animés. Les rayons affoiblis du Soleil n'auroient-ils plus la force de les mûrir; & la terre, le pouvoir de les élaborer? Nous voyons du moins que les fleurs d'Automne sont beaucoup moins riches en couleurs que celles du Printems.

J'INSÈRE ici tout entier le Mois de Septembre, tel que je l'avois crayonné, il y a neuf ans.

Dans les détours de ce parterre

Allons encor nous égarer,

Ma Thémire ; allons admirer
 Les dernières fleurs, que la terre
 Me prodigue pour vous parer.
 Là, sur cette immense terrasse,
 Où, non loin d'un triple jet-d'eau,
 Le Tilleul d'espace en espace
 Est fidèle aux loix du cordeau ;
 La Tubéreuse parfumée
 Se marie au vif Tricolor ;
 La Pyramidale embaumée
 Et la Balzamine enflammée
 Brillent auprès du Bouton-d'or.
 Là, sur ce tertre, pour éclore,
 La fleur amante du Soleil
 Attend que l'Orient vermeil
 Reçoive le Dieu qu'elle adore.
 Dans cette fleur, de votre Amant
 Vous voyez l'image, ô Thémire !
 Si l'Astre du jour se retire,
 Elle se ferme tristement ;
 Echappé du liquide empire ;
 S'il colore le firmament,
 Elle s'ouvre amoureuxment
 Aux regards du Dieu qui l'attire.

Mais près de nous, dans ce verger ;
 Se répand un essaim folâtre
 De Bergères au teint d'albâtre,

Au fin sourire , au pié léger.
 Chacune emplit une corbeille
 Des trésors brillans du Pommier ,
 Des grappes qu'enfante la Treille ,
 Et des Bouquets du Noisetier.
 Sans bruit , la jeune Galathée
 De son Amant vient d'approcher ;
 Lance une Pêche veloutée
 Et fuit soudain pour se cacher.
 Acis la voit , & sur sa trace
 Vole aussitôt , l'atteint , l'embrasse ,
 L'entraîne sous des bois touffus ;
 La Belle envain demande grâce ;
 Sa beauté mérite un refus.

De quelle bruyante fanfare ,
 Les airs tout-à-coup sont émus ?
 Des sommets brillans de l'Hémus ,
 Cyfre , clairon , tambour , guittare ,
 Annoncent le divin Bacchus.
 Nouveau Conqué rant , il arrive ,
 Non tel que l'Indus autrefois
 Le vit , quand sur sa double rive ,
 Il châtioit l'orgueil des Rois ;
 A ses côtés il vous rallie ,
 Jeux , Ris , Amours , Plaisirs divers ;
 Couronné de feuillages verts ,
 C'est par l'ivresse & la folie.

Qu'il veut soumettre l'Univers.
 Que l'allégresse se réveille,
 A l'aspect de ce doux Vainqueur !
 Avec les Nymphes, sous la treille,
 Faunes, Silvains, dansez en chœur.
 Viens, suis mes pas, viens, ô Buveur !
 Remplis les flancs de ta bouteille
 D'une pétillante liqueur.
 Sous une voûte souterraine
 Descendons : mais quel embarras !
 La coupe en main, le vieux Silène
 Chancelle & tombe à chaque pas.
 On s'arrête : un éclat de rire
 Dans la Troupe va circulant ;
 Déjà le Faune pétulant,
 Secondé du nerveux Satyre,
 Emporte le Vieillard tremblant.
 O Dieux ! que vois-je ici par terre ?
 Tonneaux confusément épars ;
 A leurs côtés, bouteille & verre,
 Tout enchante ici les regards.
 Redoublons nos cris de louange,
 Célébrons le Dieu des Raisins ;
 Dans une cuve la vandange
 Arrive des côteaux voisins.
 Une jeunesse lesté & prompt
 Sous ses piés la change en nectar ;
 On boit ; on rit : & sur son char ,

Yvre à demi, Bacchus remonte.

Il part ; & des vafles forêts
 Le Chasseur quittant la retraite ,
 Sur les côteaux , dans les guérets ,
 Court enfânglanter de fes traits ,
 Et la Perdrix & l'Alouette.
 O Thémire ! voici les jours
 Où, fous les armes de Bellone ,
 Tu prétends , nouvelle Amazone ,
 Effrayer l'effaim des Amours.
 Vain projet de leur crainte extrême !
 Tes yeux les rendent triomphans ;
 Tes yeux , en dépit de toi-même ,
 Rappellent toujours tes enfâns.
 Charmé de ta guerrière audace ,
 L'un , du tonnerre de la chaffe ,
 Arme ta délicate main ,
 Et fous tes coups , l'autre ramène
 L'oifeau craintif , qui fe promene
 A travers le chaume voifin.

Cependant le flambeau du monde
 Rayonne d'un feu moins ardent ,
 Et des portes de l'Occident ,
 Rentre plutôt au fein de l'Onde.
 Sous le voile épais des brouillards ,
 Promenant une eau moins limpide ,

Déjà la Seine plus rapide ,
 La nuit , se cache à nos regards .
 Ces longues chaînes de Montagnes ;
 Et ces Forêts & ces Côteaux ,
 Et ces Cités , & ces Châteaux
 Qui dominoient sur les Campagnes ;
 Enfevelis dans la vapeur ,
 Jusqu'au triomphe de l'Aurore ,
 Peuvent régler à peine encore
 Les pas errans du Voyageur .
 Le Soleil enfin se rallume ;
 Ses traits profondément lancés ;
 Des moites brouillards condensés ;
 Dégagent la plaine qui fume .
 Soudain , à mon œil étonné ,
 S'agrandit l'humide prairie .
 Le Bœuf aux travaux façonné
 Parcourt , loin la métairie ,
 Le champ à demi-gilloné .
 Le vil amant de la fortune
 Echappe à la brigue des Cours ;
 Dans nos solitaires séjours ,
 Fuyant la contrainte importune ,
 Il cherche à couler d'heureux jours .
 Thémis dépose sa balance ;
 Son bras vengeur est défarmé :
 Et l'âpre discorde en silence
 Déferte son Temple fermé .

Les Hameaux nous offrent l'image
Des jours naissans de l'Univers.
Là, sous des arbres encor verds,
L'Amitié reçoit notre hommage ;
Là, tous les cœurs lui sont ouverts.

Daigne, tous les ans, ô Déesse !
Dans les Hameaux me rappeler !
Veuille la Parque m'y filer
Les jours que sa bonté me laisse !
Sans toi, l'objet le plus riant
Trouve mon ame indifférente :
Le jour même, à son Orient,
Ne peut fixer ma vue errante.
Par toi, par tes conseils vainqueurs,
L'Homme devient plus estimable :
Tu rends la vertu plus aimable ;
Tu la fais germer dans les cœurs.
Douce Amitié ! quels sont tes charmes ?
Ton souvenir délicieux,
De mon destin capricieux,
Endort les cuisantes allarmes.
Vous, qui des plus sombres couleurs
Formez le tableau de la vie,
Vous exagerez nos malheurs ;
Votre austère Philosophie
Ne fait qu'irriter nos douleurs.
Au destin fragile de l'Homme,

Pourquoi donner tant de pitié ?
 Le bonheur est-il un fantôme ?
 Dans les Palais & sous le chaume ,
 Il habite avec l'Amitié.
 Dans tes labyrinthes agrestes ,
 Anel (*) ! je goûtois ce bonheur.
 Pour moi , sous tes lambris modestes ,
 Folâtroient l'Amour & sa Sœur.
 Les Jeux , la Danse , la Folie ,
 Les Concerts , les doux entretiens ,
 Le rire piquant de Thalie ,
 Tout m'y rendoit chers mes liens ,
 Revenez , Jeunesse fleurie ;
 Pourquoi fitôt vous envoler ?
 Mais rien ne peut vous rappeler.
 La plus belle heure de la vie
 Est la première à s'écouler.

P. I. Ma vue enchantée

Fixe la Tubéreuse à la feuille argentée.

LA TUBÉREUSE, appelée autrement JACINTE DES INDES, parce qu'elle nous a été apportée de ce beau climat , & qu'elle a plusieurs traits de conformité avec la Jacinthe , est sans contredit la fleur d'Automne la plus fournie de principes odorans. Elle n'en a que trop pour les personnes qui nées avec des nerfs délicats ont l'imprudence de l'enfermer dans leur appartement. J'ai vu une femme que le parfum pénétrant de

(*) Village à deux lieues de Compiègne , dont M. PANNELIER est Seigneur. On verra dans le Chant de Décembre l'usage que ce vertueux Citoyen a su faire de ses richesses.

cette fleur fit tomber dans le vertige, & qui m'a depuis avoué que l'usage immodéré du même parfum l'avoit entièrement privée de l'Odorat.

P. 2. . . . Mes regards, de dédale en dédale,
Pourfuivent les attraits de la Pyramidale.

LA PYRAMIDALE est une espèce de JOUBARBE qu'on ne cultive que depuis peu dans les Jardins. Son nom désigne sa forme. Elle s'élève comme une pyramide, garnie dans son pourtour de jolies fleurs, depuis la base jusqu'au sommet.

P. 2. Et l'éclat de l'Œillet, superbe enfant de l'Inde.

C'EST du Mexique que nous a été apportée originairement la fleur que nous appellons ŒILLET D'INDE. Mais autant sa couleur d'or est brillante, autant l'odeur qu'elle exhale est désagréable. On dit cependant qu'on a découvert depuis peu une espèce d'Œillet d'Inde d'un parfum suave, & que les Amateurs des Jardins commencent à la cultiver.

P. 2. Et Clythie a penché sa tête radieuse.

LES Grecs, dont l'imagination brillante convertissoit en fables tous les phénomènes physiques de la Nature, ont fait de l'HÉLIOTROPE ou TOURNESOL une Nymphé, qui d'abord aimée du Soleil, & ensuite abandonnée par lui se laissa mourir de faim. Le Dieu, ajoutent-ils, ému de pitié, la changea en une fleur qui toujours fidèle à son Amant, lui présente son disque, & tristement penchée vers lui, le suit dans son cours journalier. Rien de plus ingénieux que cette métamorphose. Le Philosophe Naturaliste explique à moins de frais ce mouvement de NUTATION commun à la Gaude, à l'Herbe Maure, &c. La tige de ces plantes plus sujettes à une forte transpiration que toutes les

autres (car on fait que les végétaux transpirent ainsi que nous), éprouve un raccourcissement de fibres qui la fait pencher nécessairement du côté du Soleil.

P. 3. Ceux, de qui l'enveloppe & fraîche & veloutée

Recèle une liqueur des Perfans redoutée.

JE me conforme ici à l'opinion commune, née sans doute du récit trop souvent exagéré des Voyageurs. On répète sans cesse que la Pêche est un poison en Perse, dont elle est originaire. Rien de plus faux que cette assertion. Le fruit du Pêcher n'est nullement malfaisant pour les indigènes qui en usent avec sobriété; & si les Européens en sont incommodés, c'est qu'ils en mangent immodérément. Il ne fera jamais sage de trop user d'un fruit aussi acerbe que la Pêche dans le climat de la Perse.

P. 3. Ceux, qui du Grenadier étalent les rubis,

En mêlent l'incarnat au verd de ses habits.

M. VALMONT DE BOMARE assure dans son Dictionnaire d'Histoire Naturelle que le FRUIT DU GRENADIER est JAUNE INTÉRIEUREMENT. Je puis dire que cette assertion, ainsi prononcée sans aucune restriction, blesse la vérité. J'ignore s'il y a une espèce de Grenadier qui donne des fruits jaunes intérieurement; mais ce que je fais très-bien, c'est que la Grenade en Languedoc, est remplie de grains dont la couleur est aussi vive que celle du rubis. Le même article contient encore une autre erreur. LE GRENADIER, QUI DONNE LA GRENADE, EST UN PETIT ARBRE: pour moi j'ai vu, il y a quatorze ans, aux portes de Montpellier, une longue suite de Grenadiers disposés en haie au-tour d'un jardin, qui avoient environ vingt piés de hauteur, & qui tous les ans donnoient des fruits. C'est un fait si incontestable, que le chemin, au bord duquel ils étoient plantés, y porte le nom de CHEMIN DES GRENADIERS.

P. 4. L'Arbre dont l'ornement

Fut des premiers humains le premier vêtement, &c.

« APERTI SUNT OCULI AMBORUM, dit le III.^e Chap. de la Genèse, en parlant d'ADAM ET D'EVE, après leur péché; CUMQUE COGNOVISSENT SE ESSE NUDOS, CONSUERUNT FOLIA FICÛS, ET FECERUNT SIBI PERIZOMATA ». Les Commentateurs, qui sur un mot font de gros Livres, ont écrit longuement pour savoir quel étoit l'arbre désigné par le mot FICÛS. Ils ont mis à contribution tous les arbres, toutes les plantes à large feuille. Quelques-uns ont soupçonné que le Bananier avoit eu l'honneur de couvrir la nudité de nos premiers Pères; & c'est pour cela qu'ils l'ont appelé FIGUIER D'ADAM. En effet, ce végétal donne des feuilles qui ont six piés de long & deux de large, en sorte que deux de ces feuilles fussent pour envelopper un homme. La question ne valoit pas tant de recherches. Il falloit s'en tenir tout simplement à la lettre du Texte Sacré, & croire qu'un Figuier vouloit dire un Figuier.

IL y a deux choses bien dignes de remarque dans l'histoire de ce dernier. 1^o. Ses branches se couvrent de fruits, sans les avoir annoncés par aucune fleur apparente; aussi l'a-t-on regardé long-tems comme une merveille du règne végétal: mais depuis que la Nature a été mieux observée, on a découvert que les fleurs se cachent dans les fruits mêmes; 2^o. On connoît la douceur de la Figue. Qui croiroit que ce fruit si agréable est le produit d'un suc amer? Il est même si corrosif qu'il enlève la peau, & y laisse des taches long-tems ineffaçables.

QU'ON me pardonne la préférence que je donne dans mes Vers à la Figue sur tous les autres fruits. Elle offense peut-être quelque successeur de l'Abbé ROGLER SCHABOT, qui ne trou-

voit rien de comparable à ses belles Pêches de Montreuil. Mais nos premières sensations sont les plus durables, & l'amour de la Patrie se reproduit dans tous nos goûts. Si je suis injuste, voilà mon excuse.

- P. 4. Zilla fort ; elle vole aux champs, où le Noyer
En immenses rameaux aime à se déployer.

ON diroit que l'Homme n'a pas assez des maux dont la Nature l'afflige ; tant il se montre soigneux d'en imaginer ! On s'est persuadé que l'ombre du Noyer est pernicieuse aux hommes & aux animaux. Il s'échappe, dit-on, de ses feuilles des exhalaisons qui donnent le vertige. Je puis assurer le contraire, parce que j'en ai l'expérience. Je suis resté assis quelquefois des heures entières sous un Noyer, sans avoir jamais éprouvé aucune incommodité. S'il est dangereux de se reposer sous cet arbre, c'est, sans doute, parce que ses rameaux, aussi étendus qu'ils sont épais, entretiennent à l'entour une excessive fraîcheur. Il est peu d'arbres dans nos climats qui donnent un ombrage aussi vaste.

- P. 5. Amour, puissant Amour ! ainsi tu viens encore
Regner sur les beaux jours que Vertumne décore,

« L'AUTOMNE, dit un Historien Philosophe, n'est pas moins favorable aux amours que le Printems. Si la saison des fleurs invite les Oiseaux du Ciel à se perpétuer dans les bois ; la saison des Fruits excite peut-être aussi fortement les Habitans de la Terre à la repeupler ». L'Homme en effet à cette époque s'est déjà nourri, ainsi que les Animaux, de tout ce que la Nature a prodigué d'esprits de vie aux êtres qu'elle destine à notre subsistance. Ces alimens ont créé en nous un sang nouveau ; nous nous sentons une surabondance de vie ; elle cherche à se répandre au-dehors : l'Amour doit naître de ce besoin.

- P. 5. Le feu réparateur qui brûle dans tes mains,
A travers les forêts, en flèche dévorante
Vole, & des Cerfs jaloux poursuit la horde errante.

LE quinze de Septembre est l'époque annuelle des amours du Cerf, appellées communément le RUT. Le tableau que j'en présente a du moins le mérite de la vérité la plus scrupuleuse. J'ai vu par moi-même, dans la forêt de Compiègne, où j'allai tout exprès passer une nuit entière, j'ai vu cette scène intéressante, où l'animal le plus paisible transformé presque tout-à-coup en furieux, donne profondément à penser sur les excès d'un besoin aussi impérieux qu'il est terrible. M. de Buffon s'est exercé sur le même sujet, & y a répandu les brillantes couleurs qui caractérisent son style. Ceux qui le consulteront peuvent s'en rapporter d'autant plus volontiers à son témoignage, qu'il paroît avoir pris pour guide le Poëme latin de JACQUES SAVARI, VENATIONIS CERVINE LEGES, imprimé à Caen en M. DC. LIX. L'Auteur, parfaitement instruit de sa matière, est peu connu dans notre Littérature. Son Poëme renferme cependant des tableaux qui décèlent un talent digne de plus de réputation. Tel est celui des amours du Cerf que je rapporte en faveur de ceux qui voudroient connoître un Ouvrage devenu rare parmi nous.

. Nondumque dies æquantur & umbræ,
In liquidum nec adhuc Pomona resolvitur aurum,
Quando redux, pastus longâ ubertate, fagina (*)
Sollicitat venerem, & tædis socialibus urit

(*) On trouve dans ces vers l'opinion de M. de Buffon sur la cause qui produit le Rut à une époque fixe; elle ne vient, selon notre célèbre Naturaliste, que de la manière dont les Cerfs se nourrissent. « L'homme & les animaux domestiques qui, tous les jours prennent à peu près une égale quantité de nourriture, souvent même trop abondante, peuvent

Cervos , sed quorum multos renovata per annos
 Inque decem aut plures creverunt cornua ramos,
 Tardiùs in venerem proclivis junior ætas (*),
 Sed me non tangit cervorum cura minorum.

Qualiter in magnas serpunt incendia fylvas ;
 Pastorum scelus aut incuria ; lentaque primùm
 In quercus radice , velut sopita , quiescunt ;
 Et mox per fructices glifcunt , frondesque caducas ,
 Et tandem in tenues abit omnis fylva favillas.
 Sic ubi concepit secretam pectore flammam ,
 Cervus it , velutique suos meditetur amores ,
 Cæcutit ; mediâque die camposque viasque
 Impavidus peragrat , nullo obice tramite cedens ,
 Sæpe etiam occurrit non impunitus eunti
 Læsus amynteris curvo mucrone viator ,

engendrer en tout tems ; le Cerf , au contraire , & la plupart des autres animaux sauvages , qui souffrent pendant l'Hyver une grande disette , n'ont rien de surabondant , & ne font en état d'engendrer qu'après s'être refaits pendant l'Été ». Cette explication me paroît vraie jusqu'à un certain point ; mais j'ose croire qu'elle est trop générale , comme j'essayerai de le montrer dans les notes suivantes.

(*) En effet les jeunes Cerfs , c'est-à-dire , les DAGUETS , ainsi appellés du bois qui dès la seconde année pousse sur leur tête en forme de deux perches ou DAGUES ; & ceux qui parvenus à leur troisième année ont déjà leurs dagues ou MERREINS semés de deux ANDOUILLETS à chaque perche , & que pour cela on appelle CERFS QUI PORTENT SIX , ces jeunes Cerfs , dis-je , entrent en Rut environ trois semaines plus tard que les Vieux. Il n'est pas question des FAONS qui ont à peine une bosse sur la tête ; ceux-là ne commenceront à sentir l'amour que l'année d'après , au mois d'Octobre.

Nilque

Nilque innata feris hominum reverentia tangit.
 Tristis ut illa ferum per sex dementia soles
 Solivagum tenuit, veneris tum flamma medullas
 Acris exurens, uxorum inspirat amorem;
 Quæsitisque diu nemorum per cognita lustra
 Vim facit incurrens; & si quæ cedere tentant,
 Impetit, atque diu junctas præcedere cogit,
 Donec lassatæ sese patiantur iniri.

Haud aliter cum pastor oves ad pascua ducit,
 Plestis aberrantem, & clamoræ horrore Lycifæ;
 Continuo grex omnis abit collectus in orbem.

Per medium siquæ pateat magis area saltum,
 Huc Cervas, ni sponte suâ præcurrere curent,
 Cervus agit, medioque jubet consistere circo;
 Expectatque pari si quis virtute, maritas
 Ausit sollicitare procius; tum protinus ille
 Irruit, & multis venit licentia plagis.
 Nam non illa levi pretio connubia constant:
 Urit amor, premit ægra fames, atque improbus urget
 Nocte dicque labor; sed sanguine sæpe paratur
 Libertas coitus. Sed enim generosa duella,
 Sanguineas plagas, & mutua sæpe procorum
 Funera quis nescit, cum cornibus intermissa
 Cornua conatu nullo potuere resolvi,
 Et nocturnorum sit pastus uterque luporum?
 Et quis sylvarum non audiit accola, longos
 In caput impacti capitis resonare fragores?

Quod mirere magis , solidi constantia cornu
 Sæpe iit in binas incurrentum impete partes.
 Par equitum , crudis quando decertat in armis ,
 Diffilit in varias fragilis sic lancea partes.

Edere quando volunt certamina ludicra Reges ,
 Atque omni celebrant Proceres connubia pompâ ,
 Sic successive certamine sustinet omnes
 Unus Eques , pro laude suæ qui pugnat amicæ :
 Eligitur pariter pugnae tempusque locusque ,
 Multaque victori merces proponitur uxor ,
 Et spectatorum numerus non deficit ingens.
 Ardens concubitus , natos cum matribus omnes
 Impulit annosus Cervus , Cervosque minores.
 Tum quibus in summâ turgent tubercula fronte ,
 Tum quibus in nudas acuuntur cornua fidas ,

 Et e medio geminus queis stipite prodit
 Ramus , adhucque suæ qui se subducere matri
 Rejjculus metuit , testis venit ille duelli.

Quatuor a medio cum Delius orbe per horas
 Declinat , donec tangat lux crastina nonam ,
 Illo quotidie renovant sua tempore Cervi
 Prælia , vel victor partis tum gaudet amicis.
 Atque ubi vix ullâ patet obstitus arbore lucus ,
 Athleticis spatium , spectatorique daturus ,
 Huc veniunt , qui plura trahunt per sæcula vitam
 Grandævi patres ; veniunt qui robora sæpe

Experti; nondumque aliquis virtute probatâ

 In spem venit ille triumphi.
 Vix cætus magnum circumfletit omnis in orbem ;
 In mediam prodit fortis bellator arenam ,
 Atque videt, proprio confidens robore, num quis
 Propofitas ambire nurus temerarius aufit.
 Impetit hunc cornu , paribus procus excipit armis :
 Concurrunt, caput expediunt, iterumque recurrunt,
 Tuta fit unius donec victoria fato.
 At qui per varias cogetur cedere plagas,
 Hanc ignominiam folas fugitivus in oras
 Concoquet, atque annum cælebs fine conjuge ducet (*),
 Aut magè felices petet in connubia faltus.
 Viçtor qui plagis aut fato ex hoſte triumphum
 Rettulit, ille ſuis folus gaudebit amicis
 Ad libitum, niſi forte aliquis novus ingruat hoſtis,
 Nam licet è numero ſpectantum plurimus alter,
 Ante necem ſociivæ fugam, certaminis in ſpem
 Veniſſet, bello tamen abſtinet, atque quietus
 Cedit victori, nec amantum gaudia turbat.
 Furtivos tantum, perque intervalla, propinque
 Currit in amplexus, ſed clam victore, maritæ, &c.

(*) L'exil volontaire de ce Cerf, qui honteux de ſa défaite paſſera une année entière ſans connoître les plaiſirs de l'amour, a bien l'air d'une imagination purement poétique. Je n'oſe cependant l'accuſer de fiction. De ſemblables détails ne peuvent être adoptés ni rejettés que d'après l'expérience, & je ſuis loin de pouvoir m'en appuyer. Je ne vois pas même qu'il ſoit facile de ſe procurer un pareil témoignage.

- P. 7. Alors je vis pourquoi sous leurs dômes nocturnes ;
 Les bois furent long-tems pour nos grossiers ayeux
 Le Temple, où se cachoit la Majesté des Dieux.

J E ne suis pas surpris que l'Antiquité , plus sensible que nous , parce qu'elle étoit moins corrompue , se soit imaginée que les Dieux avoient choisi , pour se communiquer aux hommes , l'enceinte noire & majestueuse des forêts. L'idée d'un Dieu ne se réveille jamais plus vivement dans notre ame , que lorsque nous sommes seuls dans un désert , & abandonnés à la Nature. Nés pour la société , nous avons horreur d'une solitude trop profonde ; & ne pouvant la peupler d'êtres animés & visibles , nous allons lui chercher des habitans dans le monde Intellectuel. Ceux qui veulent juger de l'Homme par ce qu'il est dans les Villes , ne conçoivent point cette sensibilité extrême de l'imagination , qui émue par de grands objets se crée une société chimérique , ne fût-ce que pour satisfaire le besoin de s'attacher. D'ailleurs , autant l'Homme a le sentiment de ses forces en société , autant il a celui de sa foiblesse dans la solitude ; il s'en effraye , & cherche de toutes parts un appui. L'idée d'un Dieu vient alors à son secours Il embrasse cette image consolante ; il la multiplie , & s'en environne comme d'un rempart. Qui fait même si tous ces Dieux & toutes ces Déeses dont la Fable anima les arbres , les ruisseaux , les fontaines , &c. ne furent point dans l'origine les Ombres des personnes que l'on avoit aimées pendant leur vie , & que l'Amour , l'Amitié , la Piété Filiale , la Tendresse Paternelle refusoient pour habiter encore avec elles dans le calme des forêts ?

E T qu'on ne dise pas que cette croyance du séjour des Dieux dans les bois naquit de la fourberie des Prêtres payens. Ils l'ont favorisée , ils l'ont nourrie , j'en conviens ; mais ils ne l'ont point imaginée. Ce fut un instrument tout formé qu'ils trouvèrent , &

dont ils eurent l'adresse de s'emparer pour affermir leur empire. Leur premier soin fut toujours de s'appuyer des sentimens naturels à l'Homme ; ainsi lorsqu'une fois ils eurent reconnu en lui cette facilité de croire à l'habitation des Dieux dans les forêts , il leur fut aisé d'y placer des oracles , & de changer même chaque arbre en Prophète. Un vent invisible , agitant le feuillage des Chênes, des Ormes, &c. ne peut-il point être pris aisément pour la voix même des arbres ? M. de SAINT-LAMBERT , qui a observé la Nature en Philosophe , a eu raison de louer comme très-philosophique la fiction d'un Poëme Anglois , où un Orcadien , qui n'a jamais vu d'arbre , transporté tout-à-coup devant un Poirier chargé de fruits , en mange ; & le voyant ensuite agité par les vents , se prosterne & l'adore.

P. 10. Le vaste contour

De ce fanon pendant qu'avoit gonflé l'Amour.

LA peau, qui pend sous la gorge de certains animaux, & qu'on appelle FANON , devient extraordinairement enflée dans les Cerfs, & reste en cet état pendant les trois semaines du Rur. C'est une suite nécessaire de leur genre de vie à cette époque. Mangeant peu, ne dormant pas, courant sans cesse, & bramant nuit & jour, le Cerf éprouve dans l'intérieur de la gorge une irritation brûlante, qui gonfle outre mesure les ressorts de cette partie, accoutumés à rester oisifs tout le reste de l'année.

P. 10. Quel pouvoir dans le Cerf tous les ans fait renaitre

Ces brûlantes fureurs, ces tourmens du desir,

Qui dévorans son corps, l'affament de plaisir ?

J'AI dit que la cause assignée par Savari & M. de Buffon aux amours périodiques du Cerf me paroissoit insuffisante ; je soumets mes objections, frivoles peut-être, à l'homme de génie qui

j'ose combattre. Je conviens d'abord que le Cerf , après s'être nourri durant le Printems & l'Été de tous les végétaux que la Nature prodigue à ces deux faifons , doit avoir en lui une fura-bondance d'efprits vitaux qui le follicitent à l'amour. Mais je demande pourquoi les Cerfs éprouvent tous à une époque qui n'est jamais ni avancée ni reculée ce violent defir de fe reproduire ? S'il naiffôit uniquement de leur nourriture , ne fe feroit-il pas fentir plutôt dans les années , qui en terminant l'Hyver de bonne heure , ont hâté la renaiffance des végétaux ; & ne feroit-il point plus tardif à fe montrer , toutes les fois que l'Hyver prolongé jufqu'à la fin d'Avril ou de Mai a retardé le développement des plantes ? Je demande pourquoi les oifeaux qui ont également fouffert une horrible difette dans les Hyvers où la nège & la glace ont couvert la terre pendant plusieus mois , pourquoi , dis-je , ils n'ont pas befoin de fe refaire comme les Cerfs , avant d'éprouver les chaleurs de l'amour ? Enfin je demande pourquoi les Sangliers , qui après la ftérilité de l'Hyver fe font nourris abondamment , ainfi que les Cerfs , des productions du Printems & de l'Été , n'entrent en amour que trois mois après le Cerfs , c'est-à-dire , vers le milieu de Décembre , aux approches du Solstice (*) ? J'avoue que l'impossibilité de répondre à ces questions me paroît une raifon fuffifante pour ne pas adopter le fentiment de M. de Buffon. J'ai voulu connoître celui de Pline fur le même fujet , & j'ai vu , non fans quelque peine , qu'il n'étoit entré dans aucun détail touchant les amours du Cerf , fe contentant

(*) *Cæperat in medium Sol inclinare Decembrem
Solstitioque dies stabant jam pene propinquo ,
Cum per lustra , suis ardens concumbere sponfis
Turpis amator Aper , longis erroribus illas
Quæsit , & vehit in cunctas incendia Sylvas.*

(Sava. venatio. Aprug. Lib. 1.)

d'en marquer l'époque après l'Arcture : *CONCEPTUS EARUM
(CERVARUM) POST ARCTURI SIDUS.*

- P. II. Pourquoi dans ces déserts , chez les Muses fameux ,
Où Vaucluse en Eté roule à flots écumeux ,
Pourquoi circule à peine une onde languissante , &c.

AU Printems , & durant une partie de l'Eté , la fontaine de Vaucluse est très-abondante , tandis qu'au mois de Septembre & pendant le reste de l'Automne , elle éprouve une diminution si sensible qu'on voit à découvert les formes bizarres des rochers qui forment son lit. Personne n'ignore que ce lieu est devenu célèbre par les amours de PÉTRARQUE & de LAURE. Ces deux Amans l'ont consacré ; & leur mémoire suffiroit sans doute pour attirer la curiosité des Voyageurs, quand même le Site de ce désert seroit moins pittoresque. L'Auteur de la belle Traduction Française de JUVENAL, M. DUSAULX, le visita en 1764: il en traça rapidement la description sur les lieux. La lettre où il la consigna m'a été communiquée, & j'use de la permission qu'il m'a donnée d'en enrichir mes Notes. Ceux qui connoissent la fontaine de Vaucluse croiront la voir encore; ceux qui ne la connoissent pas pourront dire à leur tour: je l'ai vue.

« VAUCLUSE est un de ces prodiges de la Nature auxquels l'art descriptif ne sauroit atteindre. On entre d'abord dans une gorge de montagnes , ou plutôt de rochers taillés bizarrement. Après avoir fait quelques pas sur les bords de la rivière limpide & fleurie , qui prend sa source à deux ou trois cens pas , & qu'on appelle SORGUES , on apperçoit un pauvre village composé de quinze ou vingt maisons. Il est situé au pié d'un rocher qui soutient les débris d'un petit château, que la tradition populaire fait passer pour la demeure de Pétrarque. Elle dit même que le château de Laure étoit dans les montagnes

voisines, & que les deux Amans s'entretenoient par signaux. On prend sur le village, à gauche, par un sentier pierreux, qui est frayé entre les rochers & la cascade. On s'avance en tournant, & l'on admire des deux côtés un nombre infini de tuyaux naturels qui fournissent assez d'eau pour avoir contraint de bâtir un pont à trois cens pas. On croit voir, non pas la seule fontaine de Vaucluse, mais vingt fontaines dont chacune mérite d'avoir sa Nymphé particulière. On redouble sa marche, & tout-à-coup s'offre l'image de l'Averne. Un rocher large, & qui s'élève à plus de cent piés, est le sublime portique de cette source merveilleuse. Quand les eaux sont hautes, il n'est pas possible d'approcher aussi près que nous l'avons fait mon ami & moi. Mais si nous avons été privés d'un spectacle brillant (*), du moins avons-nous joui d'un genre de beauté imposant & terrible. Au pié de ce rocher qui ressemble assez à un portail gothique, sont plusieurs voûtes concentriques. Le véritable gouffre est dans l'endroit le plus bas. La limpidité de l'eau laisse entrevoir des sinuosités encore plus profondes. Nous étions situés pour considérer l'abyme à la tête du lit de rochers. Conçoit-on que de ce point, il y a plus de cent piés de profondeur, & que pour que la cascade ait lieu, il faut que le torrent s'élève à plus de cent cinquante? Quand on a la face tournée vers la fontaine, on lit à gauche une inscription gravée sur le roc, qui explique la crue & la diminution des eaux. Ce gouffre, dont on n'a jamais pu constater la profondeur, est certainement ce qu'il y a de plus curieux. Mais je ne veux point oublier l'arrangement des rochers. Il semble que la Nature, sensible à la beauté de son ouvrage, se soit épuisée à le décorer. Des pyramides, des obélisques, tout ce que l'Architecture offre de plus rare se trouve placé dans un ordre sublime, & dans une gradation qui ménage le plus de surprises. Il faudroit passer huit jours dans cette grotte, pour en

(*) C'étoit au mois d'Octobre, c'est-à-dire, comme je l'ai déjà remarqué, quand la Fontaine est presque tarie.

rendre compte d'une manière satisfaisante. Mon ami lui-même, qui n'est pas un voyageur actif, fut tellement saisi d'admiration, que dans son enthousiasme, il me proposa de gravir le sommet des montagnes qui nous environnoient. Il oublie que la montagne est presque à pic, & que du sommet jusqu'au fond du gouffre, il n'y a qu'un sentier large de deux piés, où rien ne pourroit nous retenir, si le pié nous manquoit. Le voilà qui gravit; je le suis. Au bout de dix minutes, je tourne la tête, il me semble que je suis au milieu d'un entonnoir dont l'abyme est le centre. En effet, les cailloux qui fuyoient sous nos pas alloient tout droit s'y précipiter. Sur le champ je me retourne tout doucement, je m'assieds, & me laisse glisser jusqu'à mon salutaire sentier que j'arrosai de ma sueur. Mon ami fit encore de grands efforts pour s'élever plus haut; mais enfin il comprit que la mobilité de ce plan incliné ne lui permettroit jamais d'arriver à son but. Il fallut descendre; sans cela j'aurois eu peut-être le désespoir de le voir tomber dans cet horrible gouffre, ainsi que certaines pierres que nous y lançâmes, & que nous appercevions encore pirouetter après quelques minutes. »

P. 14. Votre aveugle fierté plonge dans la langueur
Le bras, qui de vos champs ranimoit la vigueur.

SOYONS conféquens avec nous-mêmes : ou cessons de nous plaindre de la mauvaise culture, ou faisons un peu plus d'estime des Cultivateurs. Il est difficile, pour ne pas dire impossible, qu'une condition dédaignée inspire le courage nécessaire pour la rendre florissante. En vain croit-on que la nécessité de se nourrir, de pourvoir aux besoins d'une famille nombreuse & d'acquitter l'impôt, suffit pour exciter l'industrie : la fausseté de ce calcul est prouvée par l'expérience. Dès qu'il est démontré au Cultivateur que, quelques soins qu'il se donne, il n'en sera ni plus riche, ni plus considéré, son activité se ralentit nécessai-

rement. Pourvu que ses travaux fournissent aux premiers besoins de la nature (& il faut si peu de chose pour les satisfaire) , il s'abandonne à la paresse , qui née du mépris & de l'indigence , les produit à son tour.

MAIS la Philosophie plaide en vain la cause de l'humanité. Le mal est dans la racine. Tant que par les loix de sa constitution , un Etat aura à la tête de toutes ses classes celle qui est la plus inutile , & par là même la plus orgueilleuse , que les Sages n'espèrent jamais de rendre au Cultivateur le bonheur & la considération qu'il a droit d'exiger. La force de l'épée a tout soumis , jusques à l'opinion , qui n'est pas aussi indépendante qu'on l'assure.

P. 14. Combien sur les Français les Romains l'emportèrent !

SI dans les beaux jours de la République Romaine , l'Agriculture étoit florissante , c'est que loin d'être flétrie par un préjugé barbare , elle faisoit l'occupation de tous les Citoyens. On sait que SERRANUS & CINCINNATUS furent tirés de la charrue pour aller commander les armées , & que revenus victorieux , ils reprirent l'un & l'autre leurs premiers travaux : GAUDENTE TERRA VOMERE LAUREATO ET TRIUMPHALI ARATORE , suivant la noble expression de Pline , quelquefois aussi hardie que la Poésie de Virgile. Et qu'on ne dise point que les Romains ne cultivoient eux-mêmes la terre que parce qu'ils étoient moins alors un Peuple policé , qu'une Horde de Sauvages. Je répondrai que ce fut au moment de sa plus grande gloire , c'est-à-dire , après le sac de Carthage , que Rome accueillit les vingt-huit Livres de MAGON sur l'Agriculture. De toutes les richesses qu'il trouva dans Carthage , SCIPION ne conserva que l'ouvrage de Magon : il le porta au Sénat , qui dans la suite le consulta souvent , & lui rendit même plus d'honneurs qu'aux Livres Sibyllins.

P. 26. La Balance, au milieu du céleste séjour,
 Suspend également & la nuit & le jour.
 Paissible Souverain, le Soleil se couronne
 De rayons tempérés, &c....

C'EST pour nous conformer au langage de l'Antiquité, lorsqu'elle imposa aux douze Signes du Zodiaque les noms qu'ils portent encore aujourd'hui, que nous continuons à placer l'Equinoxe d'Automne à la Constellation de la Balance. Il en seroit autrement, si nous parlions selon la vérité Astronomique. Nous avons Equinoxe, toutes les fois que le Soleil paroît dans l'endroit du Ciel où se coupent l'Equateur & l'Ecliptique; or le mouvement apparent, qui promène toutes les Etoiles d'Occident en Orient autour des Pôles de l'Ecliptique, a éloigné aujourd'hui de ces deux points d'intersection, de trente degrés, la Constellation de la Balance : nous avons donc tort d'y placer l'Equinoxe. Mais il s'y faisoit, lorsque l'Antiquité donna à cette Constellation le nom de Balance, qui peint si naturellement l'égalité des nuits & des jours : il s'y fit encore trois cens trente ans avant J. C., c'est-à-dire, quand les Etoiles ayant achevé leur immense période de vingt-cinq mille neuf cens vingt ans, se retrouvèrent au point où on les avoit vu briller lorsqu'elles avoient été nommées. Ainsi donc nous parlons encore le langage de l'Antiquité, & nous faisons très-sagement. La précision Astronomique seroit presque insensible dans le calcul de chaque année, puisqu'il en faut plus de deux mille, pour qu'une Etoile avance de trente degrés.

Du reste cette douce température que j'attribue au Mois de Septembre, ne peut être commune à toutes les Provinces de la France. Fixé depuis long-tems sous le Ciel de Paris, c'est celui que j'ai dû peindre le plus souvent. Je répète ici cette observation, pour prévenir les reproches que pourroient

me faire nos Méridionaux, s'ils croyoient que j'eusse voulu représenter la température de leur climat. Autant le mois de Septembre est pur & paisible dans les environs de Paris, autant il est venteux dans le Bas-Languedoc, sur-tout dans le voisinage de la mer. Parlerai-je de l'Italie? qui n'a pas entendu raconter l'INTEMPÉRIE qui l'accable tous les ans depuis le mois de Juillet jusqu'au milieu d'Octobre, & qui au mois de Septembre est dans sa plus grande force? Alors, quoique la sérénité règne aux Cieux, l'air est chargé d'exhalaisons brûlantes, infectées d'une odeur d'alkali volatil, & presque palpables, ou du moins visibles aux rayons du Soleil. Ce n'est point-là que L'HOMME LIBRE DU POIDS DE LA SAISON BRÛLANTE SE RELÈVE, ET RENAÎT AVEC LES FLEURS. Forcé, comme dit M. Grosley, « de choisir une habitation fixe, soit à la ville, soit à la campagne, & de n'en point changer; de coucher toujours dans la même chambre & dans le même lit; de ne pas même changer le lit de situation; de se tenir clos & couvert au lever & au coucher du Soleil; d'éviter les fatigues du corps; d'écarter de l'esprit tous les sujets de tension & de chagrin; de prendre un régime humectant, & de manger le soir le moins qu'il est possible, il sent un mal-aise général, qui sans toutes ces précautions dégénérerait bientôt en une fièvre meurtrière ».

P. 17. Croyez qu'il n'a point vu sans les plus doux transports;

Dans leurs lits caverneux se former ces trésors, &c.

C'EST à l'étude de l'Histoire Naturelle & des autres Sciences qui sont comme les branches principales de ce bel arbre, je veux dire de l'Astronomie, de la Physique Expérimentale & de la Chymie, que l'esprit humain doit aujourd'hui ses plus douces jouissances. La Nature a mis dans nos cœurs un violent amour pour la vérité, que prouve même l'empire des préjugés, puisque nous ne leur restons

si constamment fidèles, que parce que nous les prenons pour la vérité même. Environnés de prodiges, & VIVANS DE MIRACLES (*), nous voulons pénétrer les ressorts qui les opèrent. A peine avons-nous l'usage de la parole que cette noble curiosité se manifeste en nous; nous allons quêtant de tous côtés des réponses qui nous apprennent, d'où nous venons, comment nous avons été formés, &c. Or cette avidité de connoître, que l'âge ne fait qu'irriter dans ceux qui sont dignes de la sentir, qui peut mieux la satisfaire que les Sciences déjà nommées? Elles marchent appuyées sur les faits; avec eux, nous sommes certains que chacun de nos pas est assuré, & qu'un jour, lorsque les recherches de nos descendans en auront fait une collection assez ample, on verra sortir de tous ces matériaux rapprochés par la main d'un homme de génie, le système général de l'Univers. Disons-nous qu'alors les folles erreurs qui abatardissent l'espèce humaine, & la livrent pieds & mains liés à la superstition, disons-nous que ces erreurs s'enfuiront pour ne jamais reparoître, & que forcée dans ses derniers retranchemens, l'imposture des Charlatans, en tout genre, ne regnera plus par l'épouvante; enfin, & c'est ce qui doit nous donner une plus grande ardeur pour ces sciences, leur étude multiplie les biens de l'Homme, & les fait descendre par degrés dans toutes les classes de la Société. Le Commerce, l'Agriculture, la Médecine, tous les Arts sont leurs tributaires. Plus la Chymie surtout analysera & combinera de corps, & mieux nous saurons employer les diverses productions de la Nature. Qui peut prévoir, par exemple, tout ce qu'on devra un jour à la Platine, ce nouveau métal parfait, que l'Europe

(*). Cette expression sublime est de M. GARAT, Auteur d'un ELOGE DU CHANCELIER L'HOPITAL, rempli de grandes vues, & enrichi de notes sur les Loix que Montesquieu ne défavoueroit point peut-être. Ces notes nous promettent un homme capable de jeter un nouveau jour sur la Législation. Je ne crains pas d'être démenti par l'événement, si je dis que M. Garat nous tiendra parole.

ne connoît que depuis 1748, par la relation du voyage de DON ANTONIO DE ULLOA, envoyé au Pérou avec les Académiciens Français pour déterminer la figure de la Terre? Les expériences, que nos Savans Chymistes ont multipliées sur cette production des mines d'Or de l'Amérique Espagnole, nous ont prouvé que la Platine étoit aussi fixe & aussi indestructible que l'Or, aussi dure & aussi folide que le Fer; qu'elle ne s'altère ni à l'action de l'air, ni à celle de l'eau; que la rouille ne peut la mordre; &c. . . . Toutes ces qualités ne font-elles pas des raisons pour croire que la Société lui devra de grands avantages, lorsque le Ministère Espagnol aura levé la défense qu'il a prononcée contre l'usage de la Platine?

P. 19. D'un rocher sourcilleux atteignant la hauteur,
C'est-là que je voudrois, Poète observateur,
De l'immense Univers embrasser la structure, &c.

J'ENTENDS dire tous les jours que les Français n'aiment plus les vers. Peut-être seroit-il facile de démontrer la fausseté de cette accusation; mais supposons-lui de la vérité, & cherchons de bonne foi les causes de ce dégoût. Je m'adresse à nos Poètes, & je leur demande s'ils croient que la Nation Française ait perdu cette imagination riante, cette sensibilité prompte, qui de l'aveu de l'Europe entière nous faisoient ressembler à l'ancien Peuple d'Athènes. Le Français est encore aujourd'hui ce qu'il étoit autrefois. Un rien l'enflamme, un rien l'exalte. Voyez comme au moindre succès public sa joye passe jusqu'à l'enthousiasme, j'ai presque dit jusqu'à la folie. Cette folie, il est vrai, ne dure qu'un instant, ainsi que tous les autres mouvemens de notre cœur. Mais il n'en faut pas davantage au triomphe de la Poésie. Des ames profondément passionnées ne se contenteroient pas des émotions passagères qu'elle donne; tandis qu'elles suffi-

sent à un Peuple qui comme nous n'a que des sensations, & une imagination mobile.

DIRA-T-ON ce que des Critiques de mauvaise foi répètent depuis vingt ans jusqu'à la satiété ; que la Philosophie a éteint l'imagination & desséché la sensibilité ? Mais à qui persuadera-t-on cet étrange paradoxe ? aux Jeunes-Gens qui adoptent tout sans réfléchir, & dont ce Système favorise l'ignorance paresseuse ; aux Fanatiques, qui intéressés à perpétuer les vieilles erreurs du genre humain, s'irritent des efforts de la Raison ; aux fauteurs du Despotisme, qui savent très-bien que l'ignorance affermit l'esclavage. Mais l'homme équitable publie hautement que plus il s'est éclairé, & plus son imagination s'est étendue, parce qu'il a eu plus d'idées à combiner, plus de rapports à saisir ; il publie que l'étude de la Nature, la connoissance des droits & des devoirs de l'Homme ont augmenté en lui la haine pour l'injustice & l'amour de la vertu. L'exemple seul de M. de Voltaire suffiroit pour prouver que la Philosophie ne nuit point à la Poésie. Si l'on m'objecte que ce Siècle a vu des Poètes Philosophes privés du double avantage dont il est ici question, je répondrai que la Nature le leur avoit refusé en les créant. L'imagination & la sensibilité sont un feu qui se montre par-tout où il réside. D'où je conclus que s'il ne se fait point sentir dans un Ouvrage, c'est qu'il n'a jamais existé dans l'Auteur.

Où trouver donc la cause du dégoût de la Nation pour les vers ? Osons-le dire ; dans nos vers eux-mêmes, qui ne présentent qu'un arrangement harmonieux de mots presque toujours vides de choses. Lorsque nous étions moins éclairés, ce mérite pouvoit suffire ; les Poètes étoient au niveau de leur Siècle : mais depuis que les Sciences nous sont devenues presque familières,

Un Lecteur sage fuit un vain amusement ,

Et veut mettre à profit son divertissement.

EH quoi ! nous vivons entourés des riches découvertes que les Naturalistes, les Physiciens, les Chymistes, les Astronomes ont faites & font tous les jours ; & notre Poésie reste indigente ! & nous avons le sot orgueil de nous plaindre du peu d'estime qu'on fait de notre pauvreté (*) ! Ou consentons à n'avoir d'autre Poésie que celle du Théâtre, qui ne peut être jamais la Poésie proprement dite, & à qui les progrès des Sciences sont indifférens ; ou songeons à mettre en œuvre les trésors que le génie de l'observation a recueillis dans l'étude de la Nature Physique. Je vois tout-à-la-fois dans ces emprunts & l'agrément & l'utilité.

LE seul récit des merveilles de la Nature intéresse tous les Hommes. Il excite facilement leur admiration par la nouveauté, la majesté, la simplicité des objets qu'il présente. Que la Poésie les embellisse de son coloris, & l'admiration se change en enthousiasme. D'ailleurs si les vers vivent d'images, les Poèmes doivent vivre de descriptions. On exige à la vérité qu'elles soient variées, tantôt sombres ou riantes, tantôt douces ou sublimes. Eh ! qui ne voit que la Nature est une source inépuisable de pareilles beautés ? Si le nom d'Homère vit depuis trois mille ans, s'il n'est prononcé qu'avec respect, c'est que les ouvrages de ce rare Génie sont le dépôt de toutes les connoissances réunies de son siècle, & comme une vaste galerie, où l'art du Peintre a mêlé adroitement le Paysage à l'Histoire. Pourquoi nos Poètes, au lieu de se jeter en foule dans la carrière dramatique, aujourd'hui plus difficile par le nombre de Chefs-d'œuvres qu'elle a produits, ne ressuscitent-ils point, parmi nous, les ARATUS, les EMPÉDOCLE, les

(*) « Tout est changé, les Dieux, la Nature, la politique, les mœurs, les manières : tant de changemens n'en produiront-ils pas dans nos ouvrages ? Si Homère vivoit présentement, il feroit des Poèmes admirables, accommodés au siècle où il écrivoit ». Ainsi St. Evremond parloit il y a cent ans. Combien plus feroit-il autorisé aujourd'hui à tenir ce langage !

EUDOXE (*) &c ? Ils recueilleroient d'autant plus de gloire, qu'ils marcheroient par des routes inconnues à la Poésie Française, & où le Génie des Sciences les attend pour leur confier le soin de célébrer & rendre populaires les découvertes releguées encore parmi les Savans. L'espérance que je conçois de ce nouvel emploi de la Poésie n'est point chimérique. Nous avons vu l'accueil favorable que l'on a fait au Poème de LA GRANDEUR DE DIEU DANS LES MERVEILLES DE LA NATURE. Pourquoi cette espèce de succès attesté par cinq ou six éditions ? Faut-il l'attribuer à l'harmonie des vers, à l'élégance du style, à la beauté des images, à l'enthousiasme du Poète ? Non ; mais au sujet du Poème, qui seul a fait adopter cet ouvrage, tout barbare qu'il est, dans les Collèges où l'on veut donner à l'enfance quelque teinture d'Histoire Naturelle. C'est ainsi que la Langue des Dieux, ramenée à la noblesse de son origine, serviroit à instruire les Hommes.

JE l'ai dit ailleurs : les Poètes devoient être nos premiers Instituteurs. Mais combien peu en avons-nous qui soient dignes de ce titre ! Les uns, comme Corneille, Racine, &c. n'ont fait parler que les passions, & ce langage est, ou inintelligible, ou dangereux à l'enfance : les autres, tels que Boileau, J. B. Rousseau n'ont traité que des sujets trop au-dessus du premier âge de la raison. Il en est de leurs ouvrages, comme des Fables de La Fontaine ;

(*) Le premier de ces trois Poètes Grecs naquit en Cilicie environ la CXXIV Olympiade, & écrivit sur l'Astronomie ; le second, né à Agrigente en Sicile, environ la LXXXIV Olympiade, fut Disciple de Pythagore ; il composa un Poème sur les Animaux, au rapport d'ELIEN, & un autre sur les Elémens. Enfin Eudoxe, dont Gnyde fut la Patrie, & qui eut pour Maître Platon, écrivit en vers sur les phénomènes de l'Astronomie, avant Aratus. Il voyagea en Egypte, & en rapporta dans la Grèce la théorie du mouvement des Planètes qu'on avoit ignorée jusqu'à lui.

il faut être à demi-formé pour commencer à profiter de leur Morale. Les seules Poésies, que je voudrois voir dans les mains des enfans, devoient être ou des Idylles, dont les Acteurs enfans eux-mêmes développeroiént, dans une action touchante & avec un langage naïf, les premiers sentimens de la Nature, la pitié pour l'indigence, l'amour fraternel, le respect filial (*); ou des Poèmes, qui quoique d'un ton plus élevé, ne feroient point au-dessus de leur intelligence, parce qu'ils les entretiendroient des objets qui sont sans cesse sous leurs yeux. On meubleroit ainsi leurs têtes non de mots, comme on l'a pratiqué jusqu'à ce jour, mais de faits qui sont la seule science véritable. De pareils ouvrages nous accoutumeroient encore insensiblement à concevoir des idées plus justes de la gloire. Ce ne feroit plus les Conquérens, ces destructeurs barbares du bonheur des Nations, qui feroient célébrés. Les premiers noms que nous apprendrions à prononcer, feroient ceux des Bienfaiteurs de l'Humanité, des Inventeurs des choses utiles; & ces premières impressions feroient germer sans doute un jour, dans le plus grand nombre, le desir de mériter une gloire aussi pure. C'est ce qui faisoit dire à Sénèque, avec autant de raison que de sublimité (**):

(*) M. Berquin, dont l'ame douce & tendre s'est fait connoître par des Idylles & des Romances, où respirent la grace, l'harmonie & la naïveté, travaille maintenant à un nouveau Recueil d'Idylles dans le genre que je propose. Cet aimable Poète est bien propre à donner les premières leçons de la vertu, & à les faire aimer.

(**) O quam contempta res est Homo, nisi supra humana se erexerit...; cum petit altum, & in interiorem naturæ sinum venit, tunc juvat inter sidera ipsa vagantem divitum pavimenta ridere, & totam cum auro suo terram... Nec potest ante contemnere porticus, & lacunaria ebore fulgentia, & tonfiles silvas, & derivata in domos flumina, quam totum circummeat mundum; & terrarum orbem superne despiciens angustum, sibi ipse ait : hoc est illud punctum quod inter tot gentes ferro & igni dividitur? O quam ridiculi sunt mortalium termini! Ultra Istrum Dacus

« Que l'Homme est une chose méprisable , s'il ne s'élève au-dessus des choses humaines ! Mais s'il s'élançe dans les Cieux (je me fers de la traduction de M. de LA GRANGE), & pénètre les replis les plus secrets de la Nature , alors du haut de la voûte étoilée , il se mocque des lambris de l'opulence , & de la terre entière avec son or . . . On n'est en droit de mépriser les Portiques des riches , ces Plafonds éclatans d'ivoire , ces Forêts taillées en jardins , ces Fleuves détournés dans des maisons particulières , qu'après avoir fait le tour de la Nature entière. Lorsque le Sage laisse tomber d'en haut un regard sur la terre , sur cette masse chétive . . . il se dit à lui-même : Voilà donc le point que tant de Nations se disputent avec le fer & la flamme ! que l'Homme est risible avec ses frontières & ses limites ! le Dace ne franchira pas l'Ister ; le Thrace sera renfermé par le Strymon ; l'Euphrate servira de barrière aux Parthes ; le Danube coulera entre les Etats du Sarmate & des Romains ; les Pyrénées élèveront leurs sommets entre l'Espagne & la Gaule , des Landes immenses s'étendront entre l'Égypte & l'Éthyopie . . . Quand vous aurez acquis ces connoissances vraiment sublimes , vous ne pourrez voir une armée suivre les drapeaux flottans . . . sans vous écrier avec Virgile : UN BATAILLON TOUT NOIR SE RÉPAND DANS LES CHAMPS. Tous ces grands mouvemens sont des excursions de Fourmis qui se trouvent trop à l'étroit ».

non exeat ; Strymo Thracas includat ; Parthis obstet Euphrates ; Danubius Sarmatica & Romana difterminet ; Rhenus Germaniæ modum faciat ; Pyrenæus medium inter Gallias & Hispanias jugum extollat : inter Ægyptum & Æthiopias arenarum inculta vastitas jaceat . . . cum te in illa verè magna sustuleris ; quotiens videbis exercitus subrectis ire vexillis . . . libebit dicere ;

It nigrum campis agmen.

Formicarum iste discursus est in angusto laborantium. (L. 1. Senecæ natur. quæst. in proœm.)

P. 20. L'harmonieux Roseau par sept bouches foupire ;

ON fait que la flûte des Anciens étoient composée de sept tuyaux, & que PAN, selon la Fable, la forma des roseaux auxquels SYRINX avoit été changée. Quelques Savans ont pensé que le Dieu Pan, étant pour les Anciens l'emblème du Soleil, ceux-ci, en attribuant à ce Dieu l'invention de la flûte à sept tuyaux, avoient voulu désigner l'harmonie des sept planètes auxquelles le Soleil préside ; du reste MACROBE liv. 1. c. 22 des SATURNALES, nous dit expressément que le Soleil étoit adoré sous le nom de Pan. «Ce Dieu, dit-il, n'est pas simplement le Dieu des forêts, il est le maître de la substance universelle des êtres... C'est pourquoi les Arcadiens l'ont regardé comme le Soleil». Il est vrai que les cornes qu'on donnoit à ce Dieu semblent au premier coup d'œil n'avoir aucun rapport avec le Soleil : mais qu'on observe que pour désigner les rayons de lumière qui couronnoient la tête de Moïse, nous peignons avec des cornes le Législateur des Juifs ; & l'on reconnoîtra dans cette parure de Pan le symbole des rayons du Soleil.

P. 20. Et le Poisson de Tyr rougit l'habit des Rois.

LES Anciens donnoient indifféremment à ce Poisson les noms de BUCCINUM, de MUREX & de PURPURA, quoique ce soient trois familles de coquillages bien distinguées par les Conchyologistes : mais comme toutes les trois ont également un réservoir propre à donner la teinture de pourpre, il a été permis de les confondre, & de n'en faire qu'une seule espèce. Le réservoir d'une ligne de largeur, sur deux ou trois de longueur, s'étend en serpentant depuis la tête de l'animal jusqu'à sa queue. On conçoit aisément que cette veine ne contenant qu'une goutte de liqueur colorante, la pourpre devoit être plus chère que l'or, puisqu'elle étoit plus rare ; une livre de cette liqueur valoit à Rome, du tems de Pline, cinq cens francs de notre monnoie. De plus,

nul autre que l'Empereur ne pouvoit s'en servir pour écrire, sans se rendre coupable du crime de Lèze-Majesté; attendu que l'Empereur lui-même ne s'en servoit que pour signer les Edits.

LE Journal des Savans de l'année 1686 rapporte que si on ouvre le petit réservoir de notre BUCCINUM, & qu'on le gratte pour en avoir la liqueur, le linge ou la soie qui en aura été imbibé fera teint d'abord d'une couleur jaunâtre; mais que la même étoffe exposée aux rayons modérés du Soleil du matin passe insensiblement par plusieurs couleurs. Le jaune devenu verdâtre se transforme en citron; au citron succède une couleur verte plus vive: ce verd devient très-foncé; il passe au violet, & arrive enfin à la belle couleur pourpre.

P. 21. C'est par toi qu'affranchi du pouvoir de la terre,
Le Roi brillant du jour n'est plus son tributaire;
Il remonte par toi sur son trône usurpé.

LES erreurs les plus longues & les plus ridicules sont celles qui naissent de l'amour-propre. N'est-il pas risible en effet de voir l'Homme persuadé que tout a été fait pour lui? Cette folie aussi ancienne que l'Espèce humaine, parce que l'amour-propre est né avec elle, lui fit croire que la Terre immobile étoit le centre des mouvemens célestes. En vain quelques Philosophes (*) avoient-ils soutenu que la Terre rouloit dans l'espace, sans qu'elle s'en doutât; que c'étoit elle qui se levoit & se couchoit relativement au Soleil; en vain étoit-il facile de se convaincre par l'observation que Mercure & Vénus ne se meuvent point périodiquement au tour de la Terre; l'insensé P T O L O M É E parut à Alexan-

(*) *Pertinebit hoc excussisse, ut sciamus, utrum mundus, terrâ stante, circumeat, an mundo stante terra vertatur. Fuerunt enim qui dicerent nos esse, quos rerum natura nescientes ferat, nec cœli motu fieri ortus & occasus, sed ipsos oriri & occidere. (Senec. natural. quæst. L. VII. c. 11.)*

drie l'an 130 de J. C. & plus soigneux de recueillir les vieilles erreurs, que le peu de vérités répandues ou soupçonnées jusqu'à lui, il proposa, non le système du Ciel, mais celui de son imagination. La Terre, dit-il, immobile au centre du Monde, voit se mouvoir au-tour d'elle d'Occident en Orient la Lune en un mois, Mercure en trois, Venus en huit, le Soleil en un an, Jupiter en douze & Saturne en trente. L'orgueil adopta facilement un système que l'orgueil avoit imaginé. On trouva aussi doux de penser que le Ciel étoit fait pour la Terre, qu'il étoit doux de croire que sur la Terre tout étoit fait pour l'Homme. Telle fut l'opinion générale pendant quatorze siècles. Mais enfin en 1530, Nicolas COPERNIC, né à Thorn, dans la Prusse Royale, rendit au Soleil la place dont on l'avoit dépouillé, pour la donner à la Terre. Cet astre fut le centre des planètes, & s'il continua à tourner, ce ne fut plus que sur lui-même, tandis que les six globes principaux, échauffés & éclairés de ses rayons, se meuvent au-tour de lui, chacun d'un mouvement particulier, mais dans le même plan, & dans des orbites circulaires. Environ quatre-vingts ans après Copernic, l'Europe savante vit paroître KEPLER, qui en ne proposant que deux loix, mérita le nom de Père de l'Astronomie moderne. Il démontra la vérité du système de Copernic. Newton à son tour, venu après eux, l'a établi sur une base inébranlable, parce qu'il a pénétré plus avant dans les secrets de la Nature.

P. 21. D'un aiman conducteur l'acier enveloppé, &c.

COMME pour aimer une aiguille de fer ou d'acier, il a suffi de la faire toucher à une pierre d'Aiman, il est aisé d'en conclure qu'il est sorti de cette pierre des corpuscules magnétiques, qui en pénétrant tous les pores de l'aiguille lui ont communiqué les principales propriétés de l'Aiman. De ces propriétés qui sont au nombre de cinq, il en est une qui a changé le sy-

stème politique de notre globe, depuis qu'elle nous est connue. On voit qu'il s'agit de la propriété qu'a l'Aiman de se tourner vers les pôles du monde. Mais quand & par qui l'Europe a-t-elle connu la Bouffole, qui n'est qu'une aiguille aimantée suspendue dans une boîte sur un pivot, autour duquel sont marqués les trente-deux vents ? nous n'avons rien de satisfaisant à répondre. Voici seulement ce qui m'a paru de plus vraisemblable dans tout ce que j'ai lu sur ces deux questions.

« LES successeurs de GENGIS-KAN, vainqueur de l'Asie, se jettèrent sur l'Europe, & menacèrent de l'envahir. La Russie entière avoit ployé sous leurs armes, & la Hongrie voyoit dans ses plaines les drapeaux de ces Barbares. Les Papes effrayés députèrent vers eux quelques Moines pour détourner l'orage. Ces Ambassadeurs singuliers allèrent jusqu'à la capitale des Tartares, voisins de la Chine. La Chine étoit dès-lors célèbre par ses lumières. L'Empereur des Tartares voulut se donner le plaisir de faire disputer les Savans de l'Europe avec les Sages de l'Asie. Les Moines & les Philosophes eurent de grandes conférences. Sans doute elles ne roulerent pas toutes sur la Religion ; & les Arts de la Chine excitèrent la curiosité. On peut conjecturer que la Bouffole fut un des premiers dont les Lettrés se vantèrent, & que les Moines de retour en firent part à leur Patrie. L'Italie est donc la première qui l'ait mise en usage, & la Fleur-de-Lys prouve que les Navigateurs, à qui elle fut d'abord communiquée, étoient de cette partie de l'Italie qui obéissoit au Sang de nos Rois. » (Considérations sur les Arts).

QUANT à la propriété d'attirer le fer, c'est le hasard, selon Pline, qui la fit reconnoître dans l'Aiman. Un Berger du Mont Ida, nommé MAGNÈS, ayant enfoncé dans la terre son bâton armé d'une pointe de fer, le sentit attaché. Frappé d'étonnement, il creusa la terre au-tour du bâton, & il le trouve re-

tenu par un excellent Aiman. Ce récit a tout l'air d'une fable. On aimera mieux croire que le nom latin de l'Aiman, MAGNÈS, est dérivé du nom de MAGNÉTIE, Ville de Lydie, située au pié du Mont Sypile, où l'Aiman se rencontre en abondance.

P. 21. De la Tempête alors je vois le Cap franchi, &c.

« SOUS le regne de JEAN II, Prince éclairé, qui le premier rendit Lisbonne un Port franc, & fit faire une application nouvelle de l'Astronomie à la Navigation, des Portugais qu'il avoit envoyés doublèrent le Cap qui est à l'extrémité de l'Afrique. On l'appella alors le CAP DES TEMPÊTES; Mais le Prince, qui prévoyoit le passage aux Indes, le nomma CAP DE BONNE ESPÉRANCE. (Hist. Philos. des deux Indes.) »

LE premier nom cependant avoit été justement appliqué. Il semble que cet endroit de l'Océan soit le rendez-vous des orages les plus terribles. Il est fameux sur-tout par un nuage qui ne paroît d'abord dans le Ciel que comme une petite tache ronde. Les Matelots l'appellent œil de Bœuf. Il se forme lentement & sans aucune agitation sensible dans l'air; puis tout-à-coup il lance la tempête, qui ne manque jamais d'engloutir les vaisseaux dont la voile est déployée.

P. 21 & 22. La terre sous le Pôle à tes yeux étendue,
Sur un axe moins long tourne enfin suspendue,

L'APPLATISSEMENT de la terre vers les Pôles est une vérité que NEWTON CONNUT SANS SORTIR DE CHEZ LUI, dit M. DE VOLTAIRE, en parlant des Académiciens envoyés par le Gouvernement pour aller mesurer la terre vers le Pôle & sous l'Equateur. Les observations faites à Tornéo & au Pérou démontrèrent que la Terre est un Sphéroïde, ce qu'un Jésuite avoit soupçonné quatorze ans avant Newton, qui peut-être lui
est

est redevable de cette découverte. Le Père DE CHALLES, c'est le nom du Savant Religieux, après avoir parlé dans son MONDE MATHÉMATIQUE de quelques expériences qui se contredisent, ajoute ». CETTE DIFFÉRENCE D'OBSERVATIONS A FAIT SOUPÇONNER QUE LA TERRE N'EST POINT PARFAITEMENT SPHÉRIQUE, MAIS PLUTÔT UN SPHÉROÏDE ELLIPTIQUE, EN SORTE QU'ELLE FORME UN CERCLE MOINS GRAND VERS LES PÔLES; MAIS POUR LE CROIRE, IL FAUDROIT UN GRAND NOMBRE D'OBSERVATIONS. Cette anecdote est une nouvelle preuve de ce qu'on a dit si souvent, qu'une idée dans les Sciences comme dans la Littérature, appartient, non à celui qui le premier l'a conçue; mais à l'homme de génie qui le premier fait la mettre en œuvre.

P. 21. Hypparque, Pythéas, Conon, Tymocharys, &c.

HYPPARQUE, de Nice, en Bithynie, fut le premier des Astronomes de son siècle. Il florissoit vers la CLIV Olympiade. Il nous reste de lui trois Livres d'éclaircissemens sur les Phénomènes d'Aratus & d'Eudoxe, traduits en Français par le Père PÉTAU. Il composa aussi un Livre sur le Mois Lunaire, & un autre sur les Etoiles Fixes.

« PYTHÉAS, Astronome & Géographe célèbre, fut de Marseille, cette Ville alors Républicaine, fondée par les Phocéens, 500 ans avant J. C. On est incertain sur le tems où vivoit Pythéas; mais il semble que le plus grand nombre des Auteurs concourt à le faire contemporain d'Alexandre. Pythéas est un des plus anciens Voyageurs qui se soient avancés vers le Pôle Boréal... Il alla jusqu'en Islande. Il prouve qu'il y a réellement pénétré, en racontant un Phénomène qu'il ne pouvoit deviner, qui est que le jour du Solstice d'Eté, le Soleil ne fait que toucher à l'horizon, & recommence à s'élever aussi-tôt... Pythéas étoit observateur. Il a remarqué qu'il n'y avoit point d'Etoiles près du

Pôle; & en effet, de son tems, il n'y en avoit point. L'observation qui l'a rendu le plus fameux, sur-tout depuis la contestation élevée parmi les Astronomes modernes, sur la diminution de l'Obliquité de l'Ecliptique, est celle de la hauteur méridienne du Soleil au Solstice d'Été. Pythéas, en se servant d'un Gnomon fort élevé, trouva que la longueur de l'ombre, au tems du Solstice d'Été, avoit, à l'égard de la hauteur du Gnomon, la même proportion à Marseille qu'à Byzance (M. BAILLY, Hist. de l'Astron.)

CONON étoit de Samos. C'est lui qui plaça au rang des Astres la Chevelure de BÉRÉNICE, fille de PTOLOMÉE PHILADELPHÉ, & femme de PTOLOMÉE EVERGÈTE, auprès duquel il étoit en faveur. Sénèque nous apprend qu'il avoit recueilli les Eclipses de Soleil observées par les Egyptiens. C'est le même Astronome dont parle Virgile dans une de ses Eglogues.

QUANT AUX ZOROASTRES, il paroît démontré qu'il y en a eu deux en Orient. Le premier, dit-on, fut l'inventeur de l'Astronomie, dans la Chaldée. Les anciens Persans, selon HERBELOT, veulent tous qu'il soit plus ancien que Moÿse; & les Mages, sectateurs de ce premier Législateur, vont jusqu'à prétendre qu'il est le même qu'Abraham; aussi l'appellent-ils IBRAHIM-ZERDUSETH, c'est-à-dire, ABRAHAM, L'AMI DU FEU. Les Savans toutefois ne sont d'accord, ni sur sa Patrie, ni sur le tems où il a vécu; à moins qu'on ne veuille croire, avec M. Bailly, qu'EVÉCHOUS, le premier Roi de Babylone, y amena avec lui Zoroastre, & qu'une foule de traditions concourent à placer Evéchous vers l'an 2459. Le second Zoroastre fut le restaurateur de la Religion des Mages, & parut 589 ans avant Jésus-Christ.

CETTE liste d'Hommes célèbres dans l'Antiquité par leurs connoissances astronomiques, liste qu'on pourroit grossir des noms de THALÈS, d'ÉPIGÈNE LE RHODIEN, d'EUCTÉMON,

de D O S I T H É E , de M É T O N , &c. &c. s'éclipse avec toute sa gloire devant celle des seuls KEPLER , HUYGHENS , GALILÉE , CASSINI & HALLEY. Ils semblent avoir étendu l'espace des Cieux, soit en y multipliant les astres, comme Galilée qui découvrit quatre Satellites à Jupiter, soit en fixant la distance d'eux au Soleil & du Soleil à la Terre, soit en calculant les Ellypses immenses des Comètes, &c. C'est lorsqu'on se rappelle ces sublimes & hardies découvertes que le génie de l'Homme frappe d'étonnement, & qu'on peut se dire, peut-être sans trop de présomption, que rien avec le tems ne lui fera impoffible.

P. 22. Le tonnerre captif vient mourir en silence.

IL est inutile de dire ici ce que personne n'ignore, que la plus belle découverte de la Physique moderne, ce siècle la doit à M. FRANKLIN. Cet illustre Américain, dont le génie égale les vertus, avoit soupçonné que la matière fulminante étoit la même que la matière électrique. Il chercha donc à prouver cette identité par l'expérience. L'expérience l'a confirmée; le tonnerre est devenu, pour ainsi dire, l'esclave de l'Homme, qui à l'aide des barres & des fils électriques le fait descendre des nues, pour l'éteindre par-tout où il veut, sur la terre.

P. 22. Le sable, à la Fougère en de brûlans fourneaux,
Se mêle, &c.

« LA vitrification, dit M. Macquer, est une des plus belles, des plus curieuses & des plus importantes opérations de la Chymie. Le produit de cette opération est le verre, matière qui, lorsqu'elle est bien faite, réunit à une très-grande dureté la netteté & la transparence la plus parfaite. Ces qualités principales & essentielles du verre, le rendent d'une utilité infiniment étendue. On peut lui donner toutes les formes imaginables. C'est la

propriété qu'il a de transmettre les rayons de la lumière en les réfractant , ou de les réfléchir exactement , lorsqu'il est bien étamé & travaillé , qui a donné les moyens de construire les miroirs , les lunettes , les télescopes & les microscopes , les verres optiques de toute espèce , de décomposer , de détourner , de rassembler la lumière ; en un mot , de produire tous les miracles de la Dioptrique & de la Catoptrique. Si l'on ajoute à ces admirables propriétés du verre , celle d'imiter presque parfaitement les productions les plus brillantes de la Nature , telles que les diamans & les pierreries colorées , opaques ou transparentes , on reconnoîtra , sans doute , facilement que le verre parfait , ou le cristal factice est une des plus belles & des plus admirables productions de l'industrie humaine ».

LE verre a d'autant plus de dureté & de transparence , qu'il est entré dans sa composition plus de terre vitrifiable , c'est-à-dire , plus de terre simple & élémentaire. Mais cette terre seule est difficile à fondre : l'art même n'a pu jusqu'à présent arriver à ce succès , parce qu'il n'a point trouvé un degré de chaleur assez fort pour la mettre en fusion ; il a donc fallu quêter des substances étrangères propres à la vitrifier , lorsqu'elles y sont intimement incorporées. On les appelle FONDANS. Or la cendre de Fougère fut un des premiers fondans que la Chymie trouva. Amalgamée au sable , aux cailloux , elle nous donne encore le beau verre de Florence.

- P. 23. Il faudra quel pouvoir au liquide séjour
 Enlève & rend deux fois dans la même journée
 L'onde tantôt captive & tantôt déchaînée.

C'EST ici sans doute le phénomène le plus curieux que la Mer présente à nos recherches. Il a exercé dans tous les siècles le génie des Savans ; & s'il faut en croire quelques Historiens ,

Aristote confus de n'avoir pu deviner la cause de ce mouvement alternatif des eaux, se jeta de désespoir dans la partie de la Mer Méditerranée, appelée l'Euripe (*). Nous voyons dans le second livre de Pline que les Anciens avoient remarqué qu'entre le lever & le coucher, le cours & le décours de la Lune, & l'élévation & l'abaissement journalier & équinoctial de la Mer, il se trouvoit une connexion étroite & constante. Cette observation avoit fait croire à Pythéas que la Lune seule étoit la cause du FLUX & REFLUX. HÉRACLITE, au rapport de Plutarque, ne l'attribua qu'au Soleil. Newton est venu enfin, & il a pensé que l'Astre du jour & de la nuit concouroient l'un & l'autre, par les forces de l'attraction à ébranler la masse entière de l'Océan; mais ces forces, dit-il, sont inégales. Le Soleil n'élève les eaux que de deux piés, tandis que la Lune les porte à la hauteur de dix. Les calculs de ce grand-homme, bien fait sans doute pour commander à l'opinion générale, sont assez universellement adoptés; les Bernouilly, les Euler, les Buffon, &c. ont ajouté de nouvelles recherches aux idées du Philosophe Anglois. Mais tous les esprits ne sont pas également dociles, ou si l'on veut, également propres à s'avancer vers la vérité. Quoi qu'il en soit, le système de Newton est combattu, & les objections sont assez fortes pour qu'il soit permis de dire que la cause du phénomène n'est peut-être pas encore découverte.

(*) POMPONIUS MÉLA, DE SITU ORBIS, Lib. 2. Strabon, GEOGRAPH. Lib. 1. & Cicéron, DE NAT. DEOR. Lib. 1. nous assurent que ce bras de mer, situé entre l'Achaïe & l'île de Négrepont, éprouve le flux & reflux sept fois par jour. Les Observateurs Modernes, loin de démentir ce témoignage, nous apprennent qu'il n'est pas rare de voir l'Euripe monter & s'abaisser douze & quatorze fois par jour. Il est vrai que ce flux & celui de l'Océan ont une cause différente; les Marins attribuent l'ébranlement des eaux de l'Euripe 1°. aux vents innombrables qui parcourent ce bras de mer; 2°. aux eaux qui, par des canaux souterrains, s'y déchargent avec autant d'impétuosité que d'abondance; 3°. enfin, à de nombreux courans non moins impétueux.

P. 23. Comment des vastes eaux s'est formé le bassin ;
Et les monts dont la terre a hérissé son sein ; &c.

SUR toutes les questions insérées dans ces deux vers , & dans les douze suivans , nous n'avons encore que des notions peu certaines ; parce qu'au lieu de recueillir des faits , on a voulu bâtir des systêmes. Mais aujourd'hui que le goût de la vraie science est plus répandu , & que l'esprit général est celui de l'observation , ce n'est pas une témérité de croire que l'Homme , en continuant à marcher dans la route de l'expérience , parviendra à lever un jour la plus grande partie du voile qui couvre la Nature. Si c'est une présomption , du moins est-elle plus philosophique , que la timidité de ceux qui veulent sans cesse arrêter l'effort de l'Homme. On ne fait rien de grand sans un peu d'audace. L'erreur même dans les sciences conduit souvent à la vérité. C'est aux folies des Alchimistes , à leur ridicule prétention de composer le plus pur des métaux , que nous devons un nombre infini de vérités importantes. S'ils n'ont pu trouver ce qu'ils cherchoient , ils ont trouvé ce qu'ils ne cherchoient pas.

LES MOIS

DE L'AUTOMNE.

OCTOBRE,

CHANT HUITIEME.

BATTEZ, bruyans tambours, battez de rive en rive.
Il paroît, c'est lui-même ; il avance, il arrive :
Oui, c'est lui. Je le vois sur les monts d'alentour :
Battez, & de Bacchus annoncez le retour.

EVEILLEZ-VOUS, Buveurs, hâtez-vous ; le tems presse.
Hâtez-vous ; du sommeil secouez la paresse.
Aux scènes de plaisir qui renaissent pour vous ,
Moi, Prêtre de Bacchus, je vous invite tous.
Marchons : mais écarterez de nos fêtes mystiques
Ces Lycurgues nouveaux, ces Thraces fanatiques ,
D'une sainte liqueur profanes ennemis ;
Ecartons-les. Vous seuls, ô mes rians amis !

Vous , dignes d'affister à nos sacrés mystères ,
 Sortez à flots nombreux de vos toits solitaires ;
 Courons , & de l'Ister au Tâge répandus ,
 Affiégeons les Raifins au côteau suspendus.
 Redoublons du Français la brillante allégresse ;
 Faisons pour un moment oublier à la Grèce
 Le poids honteux des fers dont gémit sa beauté ;
 Que le grave Espagnol déride sa fierté ;
 A sa longue paresse arrachons l'Auzonie ;
 Echauffons , égayons la froide Pannonie ;
 Et que de flots de vin tous les Suiffes trempés
 Danfent sur le fommet de leurs rocs escarpés.

DIEUX , quel riant tableau ! Mille bandes légères ,
 Les folâtres pasteurs , les joyeuses bergères ,
 Les mères , les époux , les vieillards , les enfans ,
 Remplissent les chemins de leurs cris triomphans.
 Déjà s'offre aux regards de cette agile armée
 Le rempart épineux dont la Vigne est fermée,
 Avide des trésors dont elle s'enrichit ,
 Déjà d'un pié léger chacun d'eux le franchit,
 Nul Sep n'est épargné. Partout je vois la grappe

Tomber

Tomber sous le tranchant du couteau qui la frappe ;
 Je vois deux Vendangeurs de pampre couronnés ,
 Et du jus des Raisins goutte à goutte baignés ,
 Au pié de la colline où la Vigne commence ,
 Descendre sous le faix d'une corbeille immense ;
 Je les vois , dans les flancs de vingt tonneaux fumeux ,
 Faire couler des Seps les esprits écumeux ;
 Et sur un char , pareil au char qui dans la Grèce
 De l'antique Thespis promenoit l'allégresse ,
 Ranger , en célébrant les louanges du Vin ,
 Ces tonneaux , où s'apprête un breuvage divin.

PLUS loin , règnent les jeux d'une aimable folie.
 D'un geste , d'un bon mot l'un agace Isménie ,
 Puis , ravit en passant un baiser à Phylis :
 L'autre écrase en ses doigts les grains qu'il a cueillis ,
 Et vient furtivement rougir le front d'Aline :
 Un rire fou circule autour de la colline ,
 En éclats s'y prolonge , & se mêle aux travaux
 Qui doivent d'un Vin pur enrichir nos caveaux.

Cependant le jour fuit ; il se hâte d'atteindre

Aux portes d'Occident, où ses feux vont s'éteindre :
 Vesper a déployé ses humides drapeaux ,
 Et son sceptre d'ébène appelle le repos.
 Des côteaux dépouillés soudain quittant la croupe ,
 Les bruyans Vendangeurs se rassemblent en troupe
 Aux deux côtés du char , qui de fleurs est voilé ,
 Et de quatre chevaux sur deux rangs attelé.
 Sous les tonneaux vineux que le pampre décore ,
 Il s'ébranle : ô Tambours, battez, battez encore !
 Il marche ; & mille voix répètent ces chansons :
 « Amis, point de soucis ; Amis, buvons, dançons,
 » Buvons, & comme nous faisons boire nos Belles ;
 » Le Vin, mieux que l'Amour, domptera les rebelles ;
 » Le Vin échauffera la Maîtresse & l'Amant ;
 » Buvons : qui ne boit pas doit aimer froidement. »

ARRIVÉS au pressoir, du milieu de la foule
 Un couple pétulant s'élançe, écrase, foule
 Sous ses bonds redoublés les grappes en monceaux ;
 Le Vin jaillit, écume & fuit à longs ruisseaux.
 A ces ruisseaux pourprés enyvrez-vous ensemble,
 O vous tous, que la soif près des cuves rassemble !

Creusez vos mains en coupe, & que sur vos habits
De vos mentons rians le Vin coule en rubis.
D'un bachique repas couronnez la journée :
Les foudris, les travaux, les fueurs de l'année
Vous méritent assez ce bonheur d'un moment.

Quoi ! La bêche & la serpe auront incessamment,
De votre Plant tardif châtié la paresse !
Quoi ! Du feuillage vain, dont le luxe l'opresse ,
Par deux fois, tous les ans, vous l'aurez dégagé !
Cent fois vous aurez craint que de grêle chargé,
L'Eté contre vos fruits ne déchainât l'orage !
Et lorsque la Nature a béni votre ouvrage,
Lorsque de vos labeurs vous dispensant le prix,
Elle vous rend les jeux, les festins & les ris,
Des jeux & des festins un ennemi farouche
Viendra faire expirer les ris sur votre bouche ;
Vous dira que des Dieux les décrets solennels
Ont condamné la Terre à des pleurs éternels ;
Qu'ils nous font de la joie une sage défense,
Et que leur majesté de nos plaisirs s'offense !
Tu l'offenses toi seul, Augure du malheur ;

Oui, toi seul. Le plaisir est une heureuse fleur,
 Dont ces Dieux indulgens, que blasphème un faux Sage,
 De nos jours épineux ont semé le passage.
 De ses parfums en paix respirons les douceurs ;
 Et laissant contre nous tonner ces noirs censeurs,
 Qui, tristement rongés d'un fiel atrabilaire,
 Ont fait un Dieu, comme eux & jaloux & colère,
 Cessons de redouter leurs funèbres tableaux,
 Et tous leurs préjugés, de l'imposture éclos.

HEUREUX jours, où les Dieux habitoient les campagnes,
 Où Pan, Flore & Cérès, Diane & ses Compagnes,
 De menfonges rians fascinoient les mortels,
 Et voyoient l'allégresse encenser les autels ;
 Qu'êtes-vous devenus, beaux-jours que je regrette !
 Qu'il étoit doux alors d'habiter la retraite
 D'une grotte, d'un bois ; & dans les champs voisins,
 De voir l'or des Epis & l'azur des Raisins !
 Alors l'illusion, pour consoler la Terre,
 Offroit des Dieux amis à l'homme solitaire,
 Des Dieux, qui comme lui, citoyens des hameaux,
 Avoient connu long-tems ses plaisirs & ses maux.

Ces Pins religieux , ces vénérables Hêtres
Etoient l'asyle aimé des Déeses champêtres ;
Chacun d'eux , jusqu'au jour marqué pour son trépas ,
D'une aimable Dryade enfermoit les appas.
Elle le défendoit des fureurs de l'orage ,
Et pour l'Homme-Berger en nourrissoit l'ombrage.
Le Raisin n'étoit pas un fruit inanimé ;
C'étoit Bacchus lui-même , en grappe transformé ,
Sur la jeune Erigone étendant son feuillage.
L'Amant , que trahissoit une Amante volage ,
Couché languissamment sur un lit de roseaux ,
Contoit son infortune à la Nymphé des eaux.
Et le bruissement de la vague tremblante
Etoit alors pour lui cette voix consolante ,
Dont l'Amitié fidèle assoupit nos douleurs ;
Et l'Amant soulagé laissoit tomber des pleurs.

RAPPELLERAI-JE ici quelle adroite imposture
Sut encor de nos champs ranimer la culture ?
Rival du Loup vorace & du Taureau meuglant ,
L'Homme , jadis sans mœurs , se repaissoit de gland ,
Lorsque les saintes Loix , créant une Patrie ,

Promirent l'abondance à l'active industrie.
Dans le flatteur espoir de mille biens nouveaux,
L'Homme voua ses mains à de rudes travaux :
Mais bientôt la fatigue épuisa son courage ;
Et regrettant des bois le paresseux ombrage,
Sa vigueur négligea de tourmenter son champ.
La rouille alloit enfin ronger le soc tranchant ;
Il fuyoit : tout-à-coup , Père d'heureux menfonges ,
De la fable , à ses yeux , un Sage offrit les songes :
Il lui dit que du Ciel les sublimes moteurs
En avoient , pour les champs , déserté les hauteurs ;
Que Cérès elle-même , aux mortels apparue ,
Leur avoit apporté le soc de la charrue ,
Et que ces grains dorés , nourriciers des humains ,
Etoient encor pour eux un présent de ses mains.
L'Homme , honteux alors de sa lâche foiblesse ,
Du soc cultivateur admira la noblesse ;
Et fier de partager la gloire de Cérès ,
Pesant sur la charrue , il creusa des guérets.

AH ! s'ils vivoient encor ces menfonges utiles ,
Sans doute nous verrions nos plaines plus fertiles ,

Et l'indigence en pleurs ne les ouvreroit pas !
Mais les champs à nos yeux languissent fans appas :
L'orgueil de notre faste, outrageant la Nature ,
Dédaigne les mortels voués à leur culture.
Que ferions-nous pourtant , si l'essaim des besoins
N'imposoit à leurs bras un long tribut de foins ?
C'est lui, qui sur le sol de leur étroit domaine
A l'oïfive charrue aujourd'hui les ramène.
Ils placent sous le joug leurs Taureaux vigoureux ;
Le soc brille , rongé par le sillon poudreux :
Le Semeur y répand d'une égale mesure
Ce froment , que l'Été doit rendre avec usure.
Sur les pas du Semeur , la herse lentement
Rampe , & brisant la glèbe , en couvre le froment.

HOMMES laborieux , votre tâche est remplie.
Et vous , par qui tout naît , vit & se multiplie ,
Dieux bons , Dieux paternels ! c'est à vous à présent
De jeter sur ces grains un regard bienfaisant.
Ordonnez que l'amas de ces eaux suspendues ,
Pour noyer nos sillons trop de fois répandues ,
Ne fonde point sur eux : mais qu'errant dans les airs ,

Il s'épanche en torrents sur des climats déserts ;
Mais qu'une douce ondée abreuve la campagne ;
Mais que d'un jour ferein la chaleur l'accompagne ;
Mais que d'un verd naissant le fillon surmonté
De son dos inégal cache la nudité ,
Et de loin à nos yeux préface l'abondance.
Ordonnez aux brouillards que l'Automne condense ,
Lorsqu'éteignant les feux de l'Occident vermeil ,
La nuit a ramené les heures du sommeil ,
Dieux bons ! ordonnez-leur que la terre humectée ,
Par eux d'un air impur ne soit point infectée.
Souvent dans les brouillards , qui couvrent l'horizon ,
Le Scorpion céleste a lancé son poison.
Alors de la Beauté les roses se flétrissent ;
Du jeune-homme pâli les forces dépérissent ;
Et la tombe , sans cesse ouverte sous nos pas ,
Appelle le vieillard des langueurs au trépas.
Oh ! que de fois alors , la Peste au vol immonde
Pour assouvir l'Enfer a parcouru le Monde !
Hélas ! ils sont encor présents à nos douleurs ,
Ces jours rendus fameux par l'excès des malheurs ,
Ces jours , où succombant sous ce monstre homicide ,

Des portes de l'Aurore aux colonnes d'Alcide,
Du foyer du Midi jusqu'aux glaces du Nord,
La moitié des humains s'engloutit dans la mort !

V E R S les bois , où se perd le sauvage Tartare ,
Les flots empoisonnés que roule le Ténare ,
Par un gouffre entr'ouvert le vomirent au jour.
Trop resserré bientôt dans cet obscur séjour ,
Le monstre , déployant ses ailes ténébreuses ,
Vole au Cathay , s'abbat sur ses villes nombreuses ,
Les comble de mourans entassés sous des morts ;
Reprend son vol ; du Gange atteint les riches bords ,
Les transforme en passant en vaste cimetière ;
Du superbe Mogol traverse la frontière ;
Remplit de ses poisons l'Empire des Sophis ,
Les murs de Constantin , l'Arabie & Memphis ;
Franchit les hauts rochers , d'où le Nil roule & tombe ;
Fléau des Nubiens , les plonge dans la tombe ;
'Abbat le Grand-Négus , son peuple , ses enfans ;
Frappe la Côte d'Or , celle des Eléphans ;
Dévaste le Zaïre , & les forêts sauvages ,
Qui du frère du Nil couronnent les rivages ;

Perce du vieux Atlas les sommets orageux ,
De cadavres infects couvre ses rocs nèveux ;
Une seconde fois fait expirer Carthage ;
Vole au-delà des mers jusqu'aux sources du Tâge ;
Rend veuves d'habitans ses antiques Cités ;
Mêle ensemble & l'Ibère & le Maure indomptés ;
Entre eux & le Français quelque tems en balance ,
Des monts Pyrénéens sur les Alpes s'élance ;
Par monceaux , livre en proie à l'avide Pluton
Les lâches descendans d'Emile & de Caton ;
De tous ses Potentats purge la Germanie ;
Des Ducs de la Newa punit la tyrannie ;
Ronge avec leurs troupeaux les Bergers du Lapland ,
Brave les feux d'Hécla , parcourt le Groënland ,
Touche au Pôle ; & soudain retournant sur sa trace ,
Dévore tout le Nord que l'Océan embrasse ,
S'acharne sur le Belge , & dans les champs Français ,
Par des excès plus grands vient combler ses excès.

D'ABORD cédant aux coups de la Parque inhumaine ,
Les animaux en foule accurent son domaine.
Le Cerf au pied léger , la Chèvre au crin pendant ,

Et le Bœuf pacifique , & le Coursier ardent ,
Et la Brebis si douce , & le Chien si fidèle ,
Et le plaintif Oiseau des Amans le modèle ,
De leurs corps infectés couvrirent les chemins.
Le mal plus irrité passant jusqu'aux humains ,
Bientôt on ne vit plus que de hideux fantômes ,
Qui d'un air corrompu respirant les atômes ,
Se traînoient & tomboient. Leurs yeux sombres , hagards
Brûloient d'un feu de sang , lançoient d'affreux regards.
La douceur du sommeil vainement attendue ,
Sur leur corps tout entier une lèpre étendue ,
Leurs pôtmons tourmentés des accès de la toux ,
L'infatiable soif qui les dévorait tous ,
Enfin de mille maux l'exécration affemblage ,
N'épargnant ni le rang , ni le sexe , ni l'âge ,
Ni l'innocent Amour , ni la sainte Amitié ,
Bientôt de nos Ayeux eût ravi la moitié.
Ils mouroient. Chaque instant voyoit hors des murailles
S'avancer , tout rempli , le char des funérailles.
Nulle voix ne fuivoit ce mobile tombeau :
Sans parens , sans amis , sans prêtre , sans flambeau ,
Solitaire , il marchoit. A ces monceaux livides ,

Une fosse profonde ouvroit ses flancs avides ;
Et dans son large sein les cadavres versés
Y toboient en roulant l'un sur l'autre entassés.
Durant vingt mois entiers , par ce ravage horrible ,
Se signala des Dieux la colère terrible ;
Rien ne fut épargné : l'impureté des airs
Dépeuple tous les lieux , & les change en déserts.

DANS les champs fortunés , que l'Hyerre timide
Enrichit lentement de son tribut humide ,
Long-tems aimé des Cieux , un hameau , dans son sein ,
De cent Cultivateurs cachoit l'heureux essaim.
Détrompé de la Cour , & honteux de ces brigues
Qui mènent aux honneurs par de viles intrigues ,
Philamandre , au milieu des champêtres humains ,
Se nourrissoit en paix du travail de ses mains.
D'une fille & d'un fils la vertu florissante
Ornoit de ce Nestor la vieillesse innocente.
Pour lui sur le côteau mûrissoit le Raisin ;
Cinquante Agneaux païssoient l'émail d'un pré voisin ;
Quelques fleurs au Printems lui formoient un parterre ;
Et quand des blonds épis il dépouilloit la terre ,

Quand des flots d'un lait pur écumoient sous ses doigts,
Sa richesse égalait la richesse des Rois.

Hélas ! Qu'il dura peu le bonheur de ce Sage !

Le fléau destructeur vers lui s'ouvre un passage ,
Emporte ses troupeaux , & rongean les mortels ,

Frappe l'Homme sacré qui prioit aux autels :

Puis, du toit solitaire, où le Pontife expire ,

Sur le peuple des champs il étend son empire.

Déjà plus d'une mère à répandu des pleurs ;

Déjà chaque cabane est en proie aux douleurs.

Le Vieillard, au milieu des publiques allarmes ,

Lui seul n'a point encor à répandre des larmes.

Il voit Linda, Sainmurt du fléau respectés.

Pour dérober leurs jours à ses traits infectés ,

Dans le temple désert le vieillard se transporte ;

Sur lui, sur ses enfans il en scelle la porte ,

Saisi d'un saint effroi s'avance vers l'autel ,

L'embrasse, s'y prosterne, & s'écrie : « Immortel !

» Des fléaux de la terre auteur impénétrable ,

» Quand défarmeras-tu ton glaive inexorable !

» Quoi ! Tu détruis ainsi l'ouvrage de tes mains !

» Ne ferois-tu donc plus le Père des humains ?

- » Ah ! du moins en faveur de nos humbles chaumières,
 » Rappelle, Dieu clément, tes bontés coutumières !
 » Par cet Autel sacré, d'où l'encens autrefois
 » Vers ton trône éternel montoit avec nos voix,
 » Par les pleurs, dont souvent j'ai baigné tes portiques,
 » Par mes cheveux blanchis dans les travaux rustiques,
 » Laisse, laisse ma race au nombre des vivans ;
 » Cache-la dans ton temple au souffle impur des vents ;
 » Ou s'il doit pénétrer ton auguste demeure,
 » Le premier de ma race, ordonne que je meure. »

IL dit. Sous l'épaisseur d'un voile ensanglanté,
 Neuf fois l'Astre du jour obscurcit sa clarté,
 Et neuf fois de la nuit les ombres lui succèdent :
 Lorsqu'enfin succombant aux terreurs qui l'obsèdent,
 Philamandre s'endort. De la faveur des Cieux
 Un songe le berçoit. Songe fallacieux !
 Tout-à-coup un long cri l'éveille. Aux lueurs sombres,
 Qu'une lampe mourante épanche dans les ombres,
 Il découvre Linda, qui l'œil fixe, égaré
 Se traîne, & va tomber sur le marbre sacré.
 Il court avec Sainmurt, il pleure ; & sa tendresse,

Sur son sein palpitant la soutient & la presse :
Mais repoussant le bras qui la veut secourir,
« Eloignez-vous, mon père, & laissez-moi mourir. »
A ces mots, & de sang & d'écume souillée,
Et de ses derniers pleurs la face encor mouillée,
Linda roidit son corps par ses mains déchiré.
Le vieillard la confie au jeune-homme éploré,
Et fort pour invoquer une main salutaire.

L'AUBE pâle guidoit sa marche solitaire.
Il s'avance ; & son œil ne voit de toutes parts
Que des restes meurtris sur la poussière épars.
De cabane en cabane à grands pas il s'élançe,
Et par-tout, du tombeau le ténébreux silence :
Tout est mort. Egaré, pâlisant de terreur,
Mais adorant encor les Cieux dans leur fureur,
Il retourne éperdu vers la demeure faine ;
Des hurlemens affreux en remplissoient l'enceinte.
Il appelle sa fille. O tableau déchirant !
Sa fille est expirée, & son fils est mourant.
« Dieu cruel ! j'avois cru ta vengeance assouvie,
» Et de mon fils encor tu m'arraches la vie !

» Achève, prends la mienne. O Sainmurt, attends-moi!
 » Je demandois au Ciel de mourir avant toi ;
 » Et c'est moi, malheureux, qui vois ta dernière heure!
 » Mes enfans ne font plus; je les perds.... Que je meure! »
 Attaché sur son fils, il pleuroit; & la Mort
 Dans les bras paternels avoit frappé Sainmurt.
 Déjà d'un feu rongeur atteint jusqu'aux viscères,
 Lui-même, il est couvert de livides ulcères.
 Il se relève, il tombe, il meurt en gémissant,
 Le dernier de sa race & d'un peuple innocent.

Tous les ans, il est vrai, l'Automne moins funeste
 Ne souffle point sur nous les horreurs de la Peste ;
 Mais toujours, de brouillards resserrant l'horizon,
 Il change la campagne en humide prison ;
 Jaloux du Roi brillant qui verse la lumière,
 Dépouille ses rayons de leur chaleur première,
 Du sang & des humeurs trouble en nous les accords,
 Enerve notre force, allume dans nos corps
 Les ardeurs de la fièvre à la soif dévorante,
 Et livre au noir ciseau notre vie expirante.

Aussi le Dieu du Mal, jadis à ses autels,

En

En ce mois ténébreux, voyoit-il les mortels
 Humilier leurs fronts, & tout pâles d'allarmes,
 L'environner d'encens, de prières, de larmes.
 Memphis, croyant alors que ce Dieu redouté
 Triomphoit du Soleil, en voiloit la clarté,
 Memphis du Roi des airs déplorait la foiblesse :
 « Il languit, disoit-elle, accablé de vieillesse.
 » Qui pourra lui prêter un solitaire appui !
 » Typhon dans son courroux s'est armé contre lui. »
 Fidèles héritiers de ces pensers funèbres,
 Les Grecs vouoient ce Mois au démon des ténèbres.
 Ils alloient, éclairés de nocturnes flambeaux,
 Arroser de leurs pleurs la cendre des tombeaux,
 Et sous le nom sacré de fêtes parentales,
 Solliciter du Styx les Déités fatales.
 Le Capitole enfin, d'Athènes imitateur,
 Fit regner sur ce Mois un Dieu dévastateur,
 Mars, qui des Elémens éternifant la guerre,
 Combat les Dieux, amis du bonheur de la Terre.

C E P E N D A N T aux rigueurs de ces fléaux divers,
 Que le perfide Automne épand sur l'Univers,

Résigne-toi , mortel ; & foible créature ,
Ne vas point d'injustice accuser la Nature.
Elle te répondroit : « Ne m'accuse de rien.
» Le Mal est nécessaire ; il l'est comme le Bien.
» Soumife aveuglément à ce double Génie ,
» Je cède , & je leur dois ma constante harmonie.
» Mais détruis un instant l'un de ces deux rivaux ,
» Ce que tu crois le Mieux devient l'excès des maux.
» Ecoute ; & que ton cœur , dont la plainte m'outrage ,
» Cesse d'imaginer un plus parfait ouvrage.
» Ce Vent qui de la Terre entrouvrant la prison ,
» De la Peste en cent lieux souffla le noir poison ,
» Tu veux l'anéantir , ou du moins ne l'entendre
» Que murmurant à peine en Zéphyr doux & tendre.
» Eh ! Tu ne fais donc point qu'un plus affreux revers
» S'en va dès ce moment ravager l'Univers ?
» Au lieu de cette Peste errante & passagère ,
» Que le Temps emporta sur son aîle légère ,
» Par-tout un air infect s'apprête à t'investir.
» Des prés marécageux , où tu vois s'engloutir
» Les végétaux dissous qui corrompent l'Automne ;
» De ces champs de bataille , où le bronze qui tonne

- » De cadavres pressés forme un trône à la Mort ;
- » De ces lacs, de qui l'eau sur la fange s'endort ;
- » Enfin du lit impur des mines, des carrières,
- » Déjà montent vers toi des vapeurs meurtrières.
- » Le Vent, qui de ton Ciel ne trouble plus la paix,
- » Leur permet de s'étendre ainsi qu'un fleuve épais :
- » Bientôt ce globe entier n'est plus qu'un gouffre immonde.
- » C'en est fait ; & la Parque a dépeuplé le monde.
- » Mais rappelle ces Vents ; que d'un bruyant essor,
- » Répandus sur la Terre, ils y règnent encor :
- » Vois-tu de mille biens leur liberté suivie ?
- » Ils ont soufflé la mort, ils répandent la vie.

- » DES autres Elémens suis encor les effets :
- » Par-tout aux maux qu'ils font succèdent les bienfaits.
- » Si le Feu dévorant embrâse mes entrailles,
- » M'ébranle, me déchire, engloutit tes murailles,
- » Sert en foudres tonnans l'injustice des Rois,
- » Et des Peuples vaincus anéantit les droits ;
- » Ce Feu, nourri des fucs que l'Abeille distille,
- » Pour te rendre le jour brille en flamme subtile :
- » Tes alimens, par lui doucement préparés,

- » Nourrissent de ton sang les ruisseaux épurés,
» Et lorsque j'ai perdu ma dernière verdure,
» Il chasse loin de toi la piquante froidure.
» L'Eau traverse en torrens tes vallons ravagés,
» Traîne ensemble & Troupeaux & Pasteurs submergés;
» Sur l'Océan d'Atlas, théâtre de naufrages,
» Dans toute leur fureur déchaîne les orages;
» Aux Vaisseaux, écrasés sous le poids des Typhons,
» Ouvre près du Cathay des abymes sans fonds;
» Du Commerçant paisible engloutit l'industrie,
» Et fauve un Conquérant, fléau de la Patrie;
» Mais l'Eau t'abreuve aussi. L'Eau promène tes mâts
» Des bords où tu naquis, aux plus lointains climats,
» Roule en fleuves féconds, tombe en douce rosée;
» Et la Terre pour toi renaît fertilisée.
» Ingrat à ses bienfaits, si tu dis que son sein
» Etale de poisons un innombrable essaim;
» Si tu veux ajouter, qu'en ses profonds abymes,
» Elle n'enfante l'or que pour nourrir les crimes;
» Qu'elle arme le Héros d'un glaive destructeur,
» Qu'elle trahit l'espoir du soc cultivateur,
» Et que dans ses guérets, où la rouille domine,

- » Souvent le Laboureur moissonne la famine :
» Moi, je t'opposerai les biens & les plaisirs,
» Qu'elle présente en foule à tes vastes desirs.
» Tu les verras des maux corriger l'influence,
» Et Typhon, comme Horus, demeurer en balance.
» Enfin voyant qu'au Sage, ainsi qu'au Scélérat,
» La nuit prête son ombre, & le jour son éclat,
» Dis : il faut qu'en son sein la Nature rassemble
» Les biens mêlés aux maux, & qu'ils germent ensemble.»

QUE répondre à sa voix ? Ah ! d'un sort plus heureux,
Défendons à nos cœurs les chimériques vœux.
Assez de biens encor embellissent la vie.
Pour tromper les langueurs dont l'Automne est suivie,
Rallions nos amis, & laissons au plaisir
Le soin de nous filer les jours d'un doux loisir :
Ou si, des bois jaunis perçant la solitude,
Ma Muse s'abandonne aux rêves de l'étude,
Non loin de moi, la hâche, à grands coups redoublés,
Attristant les Echos dans leurs grottes troublés,
Je m'avance ; je vois les tiges renversées,
Et de grandes leçons nourrissent mes pensées.

EH! comment en effet contempler froidement
 Ces forêts, de la Terre autrefois l'ornement,
 Aujourd'hui par le fer de leur sol arrachées,
 Et par tronçons épars sur le sable couchées!
 Ces Platanes rians, fous qui d'heureux Buveurs
 Du Père des Raifins célébroient les faveurs;
 Et ces Pins & ces Ifs, dont la noire verdure
 Repouffa trois cens ans les traits de la froidure;
 Ces Hêtres, ces Cormiers, ces Frênes, ces Ormeaux,
 Qui répandoient leur sève en immenses rameaux,
 Et le haut Peuplier & le Chêne robuste,
 Entassés, confondus avec le frêle arbuſte,
 Ne rappellent-ils point ces sanglans bataillons,
 Dont le bras de la Guerre a jonché nos fillons?
 Dieux! Comme à cet aspect mon ame conſternée
 Des Miniſtres de Mars a plaint la deſtinée!
 Si leur ſang généreux, répandu pour l'honneur,
 Du moins de la Patrie eût accru le bonheur,
 J'envirois leur trépas. Mais ô gloire infertile!
 A leurs Concitoyens leur mort eſt inutile.
 Que dis-je? Ils n'ont prêté leur glaive aux Conquérans
 Que pour mettre la Terre aux chaînes des Tyrans.

Oh! que j'aime bien mieux les destins honorables,
Dont jouiront encor ces tiges vénérables !
Bien-tôt, sous l'humble toit qu'habite le malheur,
Elles rendront au Pauvre une douce chaleur.
Dans le vague des airs, ici, je les contemple
Couronnant d'un lambris le haut faite d'un temple :
Je les vois en remparts ceindre les flots amers ,
Et cacher le Batave à la fureur des mers.
Je vois encor , je vois la superbe Venise
Sur des troncs cimentés pompeusement assise :
Elle est Reine des Eaux. Et vous , qui destinés
A maîtriser Neptune & les vents mutinés ,
De Brest & de Toulon devez couvrir l'arène ,
Gigantesques Sapins , vieux enfans de Pyrène ,
Quel exemple offrez-vous à l'homme ambitieux ,
En tombant de ces rocs , d'où vous touchiez aux Cieux !

Vous viviez suspendus sur d'immenses abymes ;
Des glaçons , élevés au-dessus de vos cimes ,
Vous couvroient d'une enceinte , où vos rangs plus épais
Et vos bras toujours verts se déployoient en paix ;
Votre auguste vieillesse insultoit aux tempêtes.

Les torrens à vos pieds , la foudre sur vos têtes ,
 Sans jamais vous bleffer , rouloient ; & loin de vous
 Sur des rocs décharnés se perdoit leur courroux.
 Il respectoit des troncs , qui dans leur premier âge
 Virent César , Pompée errans sous leur ombrage ,
 Et mille autres Héros , par un nouveau chemin ,
 Contre l'Ebre indompté guidans l'Aigle Romain.
 Vous défarmiez le Temps : le Temps à chaque lustre
 Sembloit prendre plaisir à croître votre Lustre.
 Vous aviez treffailli d'orgueil , lorsque nos Lys
 Passèrent sous votre ombre , & que le Grand Louis ,
 Ressuscitant les droits de sa noble Compagne ,
 Choisit dans ses neveux un Monarque à l'Espagne.

MAIS à quoi sert la gloire ? Hélas ! D'un fer jaloux ,
 Le grossier Bucheron s'arme & frappe sur vous.
 Envain s'agite encor votre tête indignée ;
 C'est fait : votre honneur tombe sous la coignée.
 Et maintenant , ô Rois , instruisez-vous ! Le Sort
 Frappe ainsi votre orgueil , & l'éteint dans la mort.

R E M A R Q U E S

S U R

LE HUITIEME CHANT.

O C T O B R E.

CHEZ les Romains , ce Mois , ainsi que celui de Septembre , changea plusieurs fois de nom. Domitien voulut lui donner le sien ; le Sénat , celui de FAUSTINE , en l'honneur de la femme d'Antonin ; Commode , le surnom d'INVINCIBLE , dont il aimoit à se parer. Ces prétentions furent inutiles : on s'obstina à conserver le nom numérique d'OCTOBER , donné par Romulus. Ce Mois étoit sous la protection du Dieu MARS , puisqu'au quinzième jour on lui sacrifioit un Cheval , appelé OCTOBER. Si Vénus est l'emblème de la fécondité , Mars est celui de la destruction ; or c'est à cette époque de l'année que , selon l'expression de M. de Saint-Lambert ,

La Nature à grands pas marche à sa décadence.

Mais je réserve pour une autre Remarque le développement de cette Allégorie.

CE que le Calendrier Romain nous fait voir de plus intéressant pour nous , c'est la Fête de BACCHUS , appelé PATER DIONISUS , ou PÈRE DENIS. On la célébroit , dans l'enceinte de la Ville , deux jours après celui où l'Eglise Chrétienne

Tome II.

N

honore aujourd'hui la mémoire de SAINT-DENIS. C'étoit une grande Solemnité pour les Amateurs du Vin. La manière la plus religieuse de la célébrer, c'étoit de boire jusqu'à l'ivresse, c'est-à-dire, de se réduire à cet état honteux, où l'Homme, privé de sa tête, n'a plus pour se conduire que ses mains qui lui en tiennent lieu, & dans lesquelles toute sa raison semble résider.

P. 71. Aux scènes de plaisir qui renaissent pour vous,
Moi, Prêtre de Bacchus, je vous invite tous.

UN jour que j'avois l'honneur de lire ces vers à M. J. J. ROUSSEAU, « remarquez, me dit-il, que les Peuples dont les Vins sont estimés, ne connoissent point ces plaisirs vifs & bruyans qui doivent accompagner une heureuse Vendange. Il n'y a dans ces pays que de riches propriétaires ; & la richesse est toujours triste, parce qu'elle est intéressée, & que l'intérêt est l'ennemi de la joie. Ces hommes d'or affligent de leur présence assidue ceux qu'ils tiennent à leurs gages. Le rire, qui veut de la liberté, n'ose se déployer sous des yeux que la cupidité rend sévères. Voulez-vous voir, ajouta-t-il, un tableau réjouissant ? Transportez-vous dans les Vignobles dont le produit, peu recherché des Gourmets, est consommé sur les lieux mêmes. C'est-là que le travail est mêlé d'une folle joie. Chaque Payfan est propriétaire, il boira sa Vendange ; & l'on travaille gaiement, toutes les fois qu'on travaille pour soi. »

P. 72. Faisons pour un moment oublier à la Grèce
Le poids honteux des fers dont gémit sa beauté.

« LES Grecs ont une danse appelée LA VALAQUE, qui paroît être la figure des Vendangeurs, qui foulent le Raisin chacun dans leur cuvier, comme cela se pratique dans la Grèce. C'est

encore un usage commun à tous les villages, que les familles entières vont aux mois de Septembre & d'Octobre passer les Dimanches & Fêtes dans leurs Vignes, à boire, manger, & reviennent le soir chez elles en dansant avec cette même gaieté qui rappelle l'idée des Bacchanales: car, dans ces momens de liberté & de tolérance, un peuple esclave se livre à la joie avec moins de réserve qu'une nation indépendante. » (VOYAGE LITTÉRAIRE DE LA GRÈCE).

P. 72. A sa longue paresse arrachons l'Aufonie.

L'AUTEUR des OBSERVATIONS SUR L'ITALIE, qui traversa au mois d'Octobre les Etats du Pape, nous a tracé un charmant tableau du travail des Vendanges, dont il fut témoin à Frusinone, Capitale de la Campagne de Rome. Les Habitans de cette Ville, dit-il, «apportoient les Raisins dans des manequins & dans des corbeilles, les érafoient avec les piés dans des espèces de baignoires, & jettoient le Vin dans de grandes chaudières, où il bouilloit à grand feu. Ces chaudières étoient établies dans la rue même, à la porte de chaque maison, sur un trépié de maçonnerie faisant corps avec le mur de la rue. L'air de gaieté qui animoit ce spectacle, en nous offrant la réalité des Vendanges représentées ou décrites par les Artistes & les Ecrivains de l'Antiquité, nous présenta les Habitans de Frusinone sous un aspect que nous n'avions encore trouvé dans aucun canton d'Italie. Les seuls hommes s'occupoient de tous ces travaux. A notre arrivée, nous avons rencontré une partie des filles & des femmes qui apportoient, en troupe, à la Ville l'eau qu'elles venoient de puiser à une petite rivière qui coule au pié de la colline qui couronne Frusinone. L'attitude de ces femmes, la forme des vases qu'elles portoient sur la tête, le repos de quelques-unes arrêtées à mi-côte offroient, d'après Nature, ces sujets dont le savant POUSSIN aimoit à enrichir ses Paysages».

- P. 72. Déjà s'offre aux regards de cette agile armée
Le rempart épineux dont la Vigne est fermée.

L'IMAGE de ces Vendangeurs qui, pareils à une armée rangée en ordre, vont se rendre maîtres des fruits de la Vigne, rappelle à la mémoire la première expédition des Gaulois en Italie. On fait que nos Ancêtres, privés de l'avantage de boire du Vin, parce que la Vigne étoit encore étrangère à leur climat, eurent à peine goûté de celui que l'Italie retiroit déjà de ses excellens Vignobles, qu'ils projetèrent de se transplanter à main armée au-delà des Alpes. La difficulté de l'entreprise ne les rebuta point. Ils s'emparèrent des deux rives du Pô, où ils cultivèrent la Vigne, & bûrent en paix du Vin. Il est bien étonnant qu'un motif aussi plaisant de guerre, qui présente un sujet piquant de Poëme Héroï-Comique, n'ait encore été fait par aucun Disciple de L'ARISTOTE: il me semble qu'il seroit possible, avec quelque talent, de tirer un parti très-avantageux d'un pareil sujet. Mais revenons à nos Ancêtres transplantés. C'est à leur industrie, éveillée par leur amour pour le Vin, que nous devons l'art de l'enfermer, & de captiver sa fougue dans des vaisseaux de bois. Les Gaulois sont regardés comme les inventeurs des tonneaux. Jusqu'à eux, on n'avoit eu, pour garder cette liqueur, que des vases de terre, sujets à se briser, ou des sacs de peaux, appellés Oûtres, que la moisissûre infectoit aisément.

- P. 73. Et sur un char, pareil au char qui dans la Grèce
De l'antique Thepsis promenoit l'allégresse, &c.

GRACES à l'esprit futile des Grecs, plus amoureux de l'agrément que de l'utilité, le nom du premier créateur des Jeux Dramatiques est venu jusqu'à nous, tandis qu'ils ont laissé tomber dans l'oubli le nom de tant d'autres hommes, qui par de plus heureuses découvertes avoient mieux mérité de la société. Cette réflexion, quoique très-vraie, ne doit pas cepen-

dant nous empêcher d'avouer qu'il est curieux & intéressant de connoître le point d'où un Art est parti. Qui se feroit jamais douté en effet que la grossière folie de quelques Vendangeurs, traînés dans un tombereau, d'où ils vomissoient des injures aux passans, feroit le berceau de l'art des Sophocle, des Corneille & des Racine? Ne seroit-ce point le cas de dire que l'Homme, ainsi que Dieu, a tout créé de rien?

La Tragédie informe & grossière en naissant
 N'étoit qu'un simple Chœur, où chacun en dansant,
 Et du Dieu des Raisins entonnant les louanges,
 S'efforçoit d'attirer de fertiles Vendanges.
 Là, le Vin & la joie échauffant les esprits,
 Du plus habile Chantre un Bouc étoit le prix.
 Thespis fut le premier, qui, barbouillé de lie,
 Promena dans les Bourgs cette heureuse folie,
 Et d'Acteurs mal ornés chargeant un tombereau,
 Amusa les passans d'un spectacle nouveau. (BOILEAU.)

PUISQU'IL est ici question des travaux de la Vendange, j'oserai faire à Virgile le reproche de n'avoir point inséré le tableau de cette scène champêtre dans le Livre des Géorgiques, où il traite de la Vigne. Son sujet lui commandoit cette peinture, qui d'ailleurs, par le ton aimable dont un si grand Maître l'eût embellie, auroit agréablement contrasté avec les préceptes, toujours peu goûtés du commun des Lecteurs. Il me semble que ce tableau étoit plus digne de son Poëme que la longue énumération des différentes espèces de Raisins.

- P. 74. Un couple pétulant s'élançe, écrase, foule
 Sous ses bords redoublés les grappes en monceaux :
 Le Vin jaillit, écume & fuit à longs ruisseaux.

ON a vu dans les Remarques sur le mois d'Août que la ma-

nière de battre le Blé en usage chez les Grecs , avoit fourni à Homère le sujet d'une de ses plus brillantes comparaisons. La manière de fouler le Raisin n'a pas été moins favorable au Prophète ISAÏE. Dans son LXIII Chapitre, il nous montre Dieu vainqueur des ennemis de son Peuple & couvert d'une armure dégoûtante de leur sang. Le début de ce Poëme est un Dialogue entre Dieu & le Prophète. Je multiplie les citations de nos Livres Sacrés, parce que je voudrois engager, s'il étoit possible, nos jeunes Poètes à nourrir leur génie d'une lecture propre à le féconder, & sur-tout à l'enhardir.

« Quel est celui qui vient d'EDOM & de BOSRA ? Ses vêtements sont rougis. Qu'il est beau dans cette parure ! Il marche armé de toute sa force. — C'est moi qui fais justice & qui salue. — Pourquoi vos habits sont-ils rougis ? Pourquoi ressemblent-ils aux vêtements de ceux qui foulent le Raisin dans un pressoir ? — Seul, dans ma fureur, j'ai foulé mes ennemis comme dans un pressoir, & mes habits sont souillés de leur sang (*) ».

M. LOWTH a traduit en vers Latins ce sublime début ; mais ses vers, quoique très-énergiques, très-harmonieux, sont loin de la sublimité de l'Original, parce qu'il n'a point conservé le Dialogue. J'en suis d'autant plus étonné qu'il a presque toujours embelli ce qu'il a traduit ou imité des Poètes Hébreux.

. Vires indutus & iram

Dira rubens graditur, per stragem & fracta potentum

(*) Quis est iste, qui venit de Edom, tinctis vestibus de Bosra ? iste formosus in sola sua, gradiens in multitudine fortitudinis suæ. Ego, qui loquor justitiam & propugnator sum ad salvandum. Quare ergo rubrum est indumentum tuum, & vestimenta tua sicut calcantium in torculari ? Tortular calcavi solus, & de Gentibus, non est vir mecum : calcavi eos in furore meo, & conculcavi eos in ira mea & aspersus est sanguis eorum super vestimenta mea ; & omnia indumenta mea inquinavi.

Agmina , prona solo ; prostratisque hostibus ultor
 Infultat ; ceu vina novo spumantia musto
 Exercens , salit attritas calcator in uvas ,
 Congestamque struem subigit : cæde atra recenti
 Crura madent , rorantque insperæ sanguine crines.

P. 75. Quoi la bêche & la serpe auront incessamment &c.

TOUT propriétaire de Vignobles fait très-bien que de tous les travaux champêtres, ceux qu'exige la culture de la Vigne sont les plus longs & les plus nombreux. Par-tout, il faut annuellement la tailler, lui donner trois labours avec la bêche, l'ébourgeonner deux fois, la provigner ou la marcoter : dans les lieux, où le Sep n'est pas assez vigoureux pour soutenir dans l'air ses branches chargées de fruits, il faut lui prêter l'appui d'un échalas. Ce n'est point tout encore : tous les sept ans, la Vigne exige qu'on l'amende & qu'on la chauffe auparavant, c'est-à-dire, qu'on creuse au pié de chaque Sep une petite fosse où l'on dépose le fumier. Elle veut chaque quinzisième année qu'on la ravale, je veux dire que si les Seps ont quelque hauteur, on les enterre dans une fosse large de deux piés. Tous ces différens travaux, Virgile les a rassemblés dans six vers qui sont d'une précision & d'une Poésie admirables.

Est etiam ille labor curandis vitibus alter,
 Cui numquam exhausti fatis est : namque omne quotannis.
 Terque quaterque solum scindendum , glebaque versis
 Æternum frangenda bidentibus , omne levandum
 Fronde nemus : rediv agricolis labor actus in orbem ;
 Atque in se sua per vestigia volvitur annus.

M. l'Abbé Delisle n'a été ni moins Poëte ni moins précis que son Original.

La Vigne veut des foins fans cefse renaiffans ;
 De la terre trois fois il faut fendre les flancs ,
 Sans cefse retrancher des feuilles inutiles ,
 Sans cefse tourmenter les côteaux indociles ;
 Le Soleil tous les ans recommence fon cours :
 Ainfi roulent en cercle & ta peine & tes jours.

P. 75. Des jeux & des feftins un ennemi farouche
 Viendra faire expirer les ris fur votre bouche , &c.

IL eft de la fageffe autant que de l'humanité, de permettre aux Payfans, dans les jours de repos, qu'ils fe livrent à des divertiffemens qui font toujours innocens toutes les fois qu'ils font publics : il n'y a qu'une vertu peu éclairée qui puiffe les défendre. On ne dira point que celle de FÉNELON fût relâchée : il n'en exifta jamais peut-être de plus véritable. Hé bien ! tout vertueux qu'il étoit, Fénelon étoit bien loin d'applaudir à cette rigueur, qui refferre & flétrit inhumainement le cœur de ces hommes utiles, dont la vie eft prefque une affliction continuelle. « Un de fes Curés fe félicitoit en fa préfence d'avoir aboli les danfes des Payfans, les jours de Dimanches & de Fêtes. M. le Curé, lui dit Fénelon, ne danfons point ; mais permettons à ces pauvres gens de danfer ; pourquoi les empêcher d'oublier un moment combien ils font malheureux ? »

CETTE Anecdote eft tirée des ELOGES LUS AUX SÉANCES PUBLIQUES DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE, PAR M. D'ALEMBERT ; ouvrage qui partage avec bien peu d'autres le mérite de fe faire lire avidement.

P. 76. Et laiffant, contre nous, tonner ces noirs cenfeurs, &c.

J'AVOUE fans détour que je n'ai pu encore apprendre à eftimer

la morale du Stoïcisme ; plus je l'ai étudiée , & plus j'en ai vu le ridicule. Ce mot va indigner les partisans de cette Philosophie ; mais soyons de bonne-foi. Est-ce à une créature aussi foible que l'Homme , que peut convenir une perfection exaltée jusqu'au mépris des plaisirs & de la douleur ? Nous appartient-il à nous , qui par notre corps tenons de si près à la terre , nous appartient-il de ne prétendre qu'à une vie purement intellectuelle ? S'il a existé des Hommes , dont l'ame vigoureuse ait mis la gloire à s'élever au-dessus de l'humanité , j'admire leurs efforts ; sans doute , les CATON , les MARC-AURÈLE sont dignes de nos respects : mais c'est précisément cette admiration , qui prouve combien leur vertu est peu faite pour l'Homme ; ce qui est conforme à notre Nature , ne peut nous étonner. On a dit depuis long-tems que la véritable vertu ne connoît point les excès ; or le Stoïcisme est tout en exagération : j'aime bien mieux le Personnage qui , dans TÉRENCE , me dit avec une franchise touchante : Je suis Homme ; & rien d'humain ne m'est étranger :
 HOMO SUM ; NIL HUMANI A ME ALIENUM PUTO.

IL est d'ailleurs très-peu philosophique de représenter la Vertu comme étant d'un accès difficile. Le véritable Philosophe en fait une amie indulgente , qu'on s'attache sans peine , qui permet le rire & la joie , qui dit enfin au Riche : c'est toi que je préfère , parce que le bon usage de tes richesses peut te rendre plus utile à la société.

P. 78. Père d'heureux mensonges ,
 De la fable à ses yeux un Sage offrit les songes.

« LES premiers Législateurs , les premiers Philosophes , les premiers Théologiens s'étoient exprimés dans un langage Allégorique ; voilant leurs leçons sous des emblèmes & des énigmes propres à les rendre plus piquantes , plus vives , plus animées ,

aîn qu'elles fussent recherchées avec plus d'empressement , & retenues avec plus de facilité.

PAR cet artifice ingénieux , ils rendoient sensibles les vérités les plus abstraites ; ils changeoient en images & en tableaux les propositions les plus sèches , les plus difficiles à saisir ; la vérité devenoit plus aimable , plus douce , moins offensante ; les Etres inanimés & les Etres moraux se personnifioient : la Nature entière prenoit une face nouvelle : ce qu'il y avoit de plus métaphysique , se revêtant de perfections & de beautés corporelles , paroissoit devenir sensible comme elle ; les rapports même qui existent entre les grands objets de la Nature & leurs influences sur les hommes , se métamorphosoient en une histoire de personnages illustres , qui réveilloit l'imagination , & dont les traces agréables ne s'effaçoient jamais.

CAR si les Anciens prirent au pié de la lettre tout ce qu'ils ont dit , leurs fables , leurs traditions , leurs cérémonies , les crimes attribués à leurs Dieux ; si leurs Législateurs dégradèrent à ce point la Divinité , flétrirent la raison humaine , ne transmirent aux générations successives que des institutions absurdes & mensongères , ils ne méritent aucune considération , & loin de regretter la perte d'une partie de leurs enseignemens , on ne doit faire aucun cas de ceux qui ont échappé aux ravages du tems. Mais s'ils ne perdirent jamais de vue l'aimable vérité , s'ils furent toujours dirigés par le plus grand bien , si les objets qui nous choquent dans leurs institutions , ne le sont que parce que nous les voyons dans un faux jour ; s'ils sont gazés par un voile Allégorique , qui relevant leur éclat , les rende plus piquans par son ombre légère ; si , ne paroissant qu'amuser , ils présentent par-tout les leçons les plus utiles , ceux qui les proposèrent sont dignes des éloges qu'on a faits des anciens Sages , & leurs Allégories méritent de devenir les nôtres. » (GÉNIE ALLÉGORIQUE DES ANCIENS).

P. 80. Mais que d'un verd naissant le fillon surmonté.

LES Grecs & les Romains célébroient au Mois d'Octobre , une Fête en action de grâce pour la première apparition des grains levés. Le Corps des Magistrats y assistoit. Le Calendrier Romain l'a placée au 4 d'Octobre sous ce titre : LES PREMIÈRES BEAUTÉS DE CÉRÈS SE DÉCOUVRENT. Plus on étudie les usages de l'Antiquité , plus on voit qu'ils étoient tous relatifs à l'Agriculture ; tant les premiers Législateurs furent convaincus qu'il importoit d'attacher sans cesse les yeux du Peuple sur cet Art, afin de le rendre plus florissant , en le rendant plus honorable !

P. 80. Souvent dans les brouillards , qui couvrent l'horizon ,
Le Scorpion céleste a lancé son poison.

LE Scorpion , le huitième Signe du Zodiaque , sous lequel le Soleil arrive en ce Mois , est formé de vingt-une Etoiles. On croit assez communément qu'on a donné à cette Constellation le nom d'un animal vénimeux , pour désigner l'air malsain qui règne , tandis que le Soleil y fait sa station. Ce moment de l'Année est en effet très-dangereux pour un grand nombre de personnes. Le passage d'un air sec & pur à un air humide , & chargé de brouillards & des vapeurs impures des marais , ne peut se faire sans porter une atteinte sensible à notre corps , sans relâcher les fibres , sans détruire l'action des solides , sans ralentir la circulation du sang ; enfin sans repousser & concentrer au-dedans de nous-même les humeurs dangereuses qui s'en exhaloient auparavant.

P. 80. Hélas ! ils sont encor préfens à nos douleurs ,
Ces jours rendus fameux par l'excès des malheurs , &c.

EN 1348 , sous le Règne de PHILIPPE DE VALOIS , toute la Terre éprouva cet horrible fléau , connu sous le nom

de PESTE NOIRE. Le Nord, que ses froids excessifs préservent ordinairement de la contagion, ne put lui échapper cette fois : une Colonie de Norvégiens, qui s'étoit établie sur les rives du Groenland, l'ayant reçue de quelques Vaisseaux qui y abordèrent, périt entièrement. Dès-lors toute communication cessa entre le Groenland, l'Islande & la Norvège ; & ce ne fut que deux cens ans après, c'est-à-dire, en 1576-77-78, que le Capitaine Anglois FROBISHER rétablit la communication entre l'Europe & le Groenland. Le Nord se sent encore des ravages de cette Peste. En Islande, il n'échappa à ce terrible fléau que ceux qui se retirèrent sur les hautes montagnes.

P. 81. Vers les bois où se perd le sauvage Tartare,
Les flots empoisonnés que roule le Tenare,
Par un gouffre entrouvert le vomirent au jour :

CE fut au Nord de la Tartarie que naquit cette Peste fameuse, si l'on en croit l'Empereur CANTACUZÈNE, qui fut témoin des ravages qu'elle fit à Constantinople, & qui nous en a laissé une description touchante (*). Il est nécessaire de l'insérer

(*) *Pestilentia tunc grassabatur: à Scythiis Hyperboreis incipiens; fermé omnes oras maritimas pervasit, magnamque indigenarum partem absumpsit. Nec enim Pontum tantum modo, Thraciam, Macedoniam, sed etiam Helladem, Italiam, insulas omnes, Ægyptum, Libyam, Judæam, Syriam, & Orbem ferè universum in circuitu permensa, ac pervagata est. Sic autem erat incurabile malum, ut neque ulla diæta, neque robor corporis possit resistere, cum omnia, æque valida ut imbecilla corpora prosterneret; quique maxima impensa curabantur non fecus ac pauperrimi moriebantur: & vacabat quidem à morbis cæteris annus ille. Quod si quis etiam ante aliquantum ægrotaret, omnia in illud morbi genus se exonerabant. Mustabat ars medicorum tota. Nec similiter omnes occupabat: sed alii quidem continuo, nec paulum durantes, ipso die, quidam ipsa hora ponebant animas. Quotquot autem biduum, triduumve restitissent, primum quidem fe-*

ici pour prouver que je n'ai point imaginé les détails dont j'ai fait usage en la peignant.

JE ne me souviens plus dans quel Auteur j'ai lu qu'on attribua cette Contagion à l'ouverture d'un gouffre , dont les exha-

brim habebant acutissimam , & morbo caput invadente , elingues , & ad omnia quæ fierent stupidi reddebantur : ac velut fomno profundo absorbebantur. Sin fortè ad se redirent , loqui nitebantur illi quidem ; sed hærescente lingua , multa inarticulata , nervis in occipitio emortuis , promebant , & exspirabant celerrime. Aliis non in caput , verum in pulmones malum incidens , mox præcordia inflammabat , & dolores acutos circum pectus afferebat , & sputa sanguine contacta ejiciebant , atque e visceribus spiritus tetrum fœtas odorem volvebat. Fauces & lingua calore exaruerant , nigra , & suffusa sanguine : nec plus proficiebant si multum quam si parum biberent. Somno uti nullo poterant , & undequaquam angebantur. In brachiis suprà , & infra , non paucis autem in maxillis , & quibusdam in aliis corporis partibus abscessus , sive ulcera , his majora , illis minora existebant , & nigra papulæ enascebantur. Quibusdam velut atra stigmata per totum corpus erumpebant , aliis rariora , magisque conspicua ; aliis densiora , & obscuriora : & omnes perinde ex his omnibus moriebantur. Nonnullis enim cuncta hæc , aliis plura , aut pauciora contingebant. Compluribus unicum tantum modo ex istis omnibus mortiferum erat. Quicumque vero de multis pauci evaserant , non amplius eo malo corripiebantur sic , ut etiam interirent : quamobrem rursus correpti , bene confidebant. Fiebant porro magni abscessus in femoribus , aut in brachiis : quibus sectis , multa , & fœtida sanies effluebat , & morbus turbante materia sic emissa levabatur. Complures his omnibus obsessi , præter opinionem convalescebant. Nec ullum undecumque certum auxilium inveniebatur. Quod enim uni salutare , alteri idem patienti venenum erat : alterque ab alterius curatione morbum indispicebatur ; & cumulabantur funera , quibus multæ domus vacuabantur , cum & incolæ , & brutæ animantes unà cum doniis vitam redderent. Sed nihil erat desperatione miserabilius. Cum enim quis tam ægrum se sentiebat , spes nulla incolumitatis relinquebatur , ac desperandi semetipsos abjiciebant , morbumque non mediocriter ista defectione , tristitiaque augentes , repente animas efflabant, (JOAN. CANTACUZ. EXIMPERA. HISTOR. LIB. IV. CAP. VIII.)

laissons mal saines corrompirent l'air de la Tartarie , malgré le froid piquant qui s'y fait sentir (*). Cette opinion a quelque conformité avec celle des Médecins qui placent en Asie la cause de routes les Pestes qui depuis deux mille ans ont ravagé l'Europe. M. PARIS , dans son MÉMOIRE SUR LA PESTE, COURONNÉ PAR LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS EN 1775, prétend qu'elles n'ont jamais eu d'autre cause que la communication des Sarrafins, des Maures, des Arabes & des Turcs avec nous. Il paroît cependant plus conforme à la vérité de leur donner aussi pour berceau l'Afrique Orientale. C'est du limon, qui croupit dans les lieux bas de l'Égypte, après la retraite des eaux du Nil, que s'exhale la Peste. Le Commerce l'apporte en Asie. Les Caravannes, qui vont en pèlerinage à la Mecque, s'en pénètrent; & chacun à son retour la répand dans sa Patrie. Tel est le sentiment de M. GEOFFROY, Auteur d'un Poëme Latin, imprimé en 1771. On l'y trouve développé en beaux vers qu'on fera bien aisé de retrouver ici.

Non tamen Europæ faustis innascitur arvis :
 . Nam veluti quæcumque suas ditissima tellus
 Jactat opes , aurum jucundaque sacchara mittit
 India , dat gemmas Pontus , dant mollia Seres

(*) MÉZERAU, dans sa grande Histoire imprimée en M. DC. XLIII ; lui donne une autre origine. « En ce malheureux tems les mortels, dit-il, étoient battus de tous les fléaux du Ciel. Un tremblement de terre universel, même en France & aux Pays Septentrionaux, renversoit les Villes toutes entières, déracinoit les arbres & les montagnes, & crevassoit les champs, comme si l'Enfer eût voulu engloûtir le genre humain. Ce désastre étoit léger, au prix de cette Peste qui dépeupla la face de la Terre de plus de la moitié de ses Habitans : on dit qu'un globe de vapeur puante & enflammée, tombant du Ciel dans le Royaume de Cathay, s'épandit plus de cent lieues à l'entour ; & ayant dévoré tout le pays, laissa une telle infection dans l'air, qu'elle engendra cette pestilence.

Vellera, abundanti ditescit Gallia messe ;
Sic mala quamque manent terram sua , torta Polonum
Sanguinis aggreditur plexos Plica glutine crines ,
Scorbutus Anglorum gingivas ulcere rodit.
Tu Stygiam infelix gremio paris Africa labem ,
Tu , quæ tanta foves immania monstra ferarum :
His rabidam pestem decuit confurgere cunis.
Scilicet exundans tumefacto gurgite Nilus
Induit obscænâ madidos uligine campos.
Illa diù ventis immota silentibus unda
Dum jacet , & Phœbo fervens propiore tumescit ,
Putrida corruptos dispergit in aera fumos.
Hæc est prima mali labe , hinc annua pestis
Nascitur , Ægyptique Endemia regnat in arvis.
Atque utinam hic fixas posuisset perfida sedes ,
Nec dira afflatu conspergere semina posset !
Vèrum ex Ægypto & Lybiæ ferventibus oris ,
Ex Asiâ , & Terrâ , quâ sol novus aspicit orbem ,
Confluit ad tumulum Mahometi magna quotannis
Turba catervatim properans , simul horrida morbi
Semina portantur , cujus contagia quisque
Haurit , & occultos admittit nescius ignes ,
Quos dein ille redux patrias asportet ad oras.
Hic pestis velut Emporium , hinc dispersa per orbem
Per quotquot populos Mahometi templa verentur ,
Tartareas hominum tot millia trudit ad umbras.
Quippe venenati solo non aeris haustu
Dira propagatur pestis , sub corpore quovis

Tecta latet, varias merces, velamina, pannos

Infcit, & magno defenfis æquore terris

Triftia fallaci contagia munere portat. (HYGIENE, LIB. I.)

P. 81. Abbat le Grand-Negus. &c.

C'EST le nom du Defpote qui règne fur l'Abyffinie. On l'appelle encore LE PRÊTE - JEAN. On fait que cet Etat n'a plus de Villes, depuis la deftruction d'Axuma, & que le Prince & le Peuple campent fous des tentes.

P. 81. Et les forêts fauvages,
Qui du frère du Nil couronnent les rivages,

CE fleuve eft le Niger, qui, felon quelques Voyageurs, eft une branche du Nil, avec qui d'ailleurs il a ces traits de conformité, qu'il fe déborde toutes les années, & nourrit de même des Crocodiles, des Hippopotames, &c.

Du refte, rien de plus charmant que les beautés fauvages des rives du Niger. « Par-tout, dit M. Adanfon, elles font bordées d'arbuftes, communément de Saules ou de Sefbans, couvertes de liferons ou d'Apocins de plusieurs espèces, qui après avoir ferpenté au-tour des branches, laiffent pendre leurs jets chargés de fleurs de différentes couleurs. Aux piés de ces arbriffeaux flotte la Perficaire aufli en fleur. Je navigeois ainfi dans une prairie flottante, où paiffoit une multitude de Sauterelles dont la couleur verte, bigarrée d'un beau rouge de feu, faifoit un effet admirable. Plus loin les Palmiers élévoient leurs têtes au-deffus des Accacias dont le refte du terrain eft couvert. Enfin rien ne manquoit à la beauté de la perspective, dont mes yeux furent récréés dans un efpace de quinze lieues. Ce feroit la rivière la plus agréable du monde, fi l'on n'avoit à craindre à tous

momens

momens les Crocodiles, & quelquefois même les Chevaux marins dont elle est remplie. »

P. 82. Ronge avec leurs troupeaux les Bergers du Lapland.

LE Lapland, c'est-à-dire, PAYS DES EXILÉS, est le nom véritable de la contrée que nous appellons LAPONIE. Les Troupeaux, dont il est question, sont les Rhennes, espèce de Cerfs domestiques, dont le nombre fait toute la richesse des Lapons. Il faut en avoir cent au moins en propriété pour être réputé à son aise. Pendant la nuit de trois mois que l'Hyver fait régner sur ce climat, ces animaux sont renfermés dans des grands parcs où leurs possesseurs les nourrissent de Lichens; le reste de l'année, ils suivent un berger qui les mène à la pâture. Ces conducteurs du seul bétail qui soit en Laponie vivent avec leurs troupeaux en plein champ la nuit & le jour, l'Hyver & l'Été. On les voit errer, se reposer, fumer, chanter & dormir dans les déserts, sur la cime des rochers couverts de nèges, aussi tranquillement que les Personnages de nos Idylles dorment au bord des limpides ruisseaux, & sous l'ombrage des Hêtres.

P. 84. Ils mouroient : chaque instant voyoit hors des murailles
S'avancer tout rempli le char des funérailles, &c. &c.

CETTE scène d'horreur, ainsi que toutes celles qui précèdent & qui suivent, fut renouvelée lors de la dernière Peste qui désola Marseille en 1720. J'ai entre les mains une relation historique de ce désastre, écrite par un témoin oculaire, & c'est de lui que j'emprunte tout ce que j'en vais dire. Vers le milieu du mois d'Août, la Contagion s'étoit si fort accrue, & le nombre des morts étoit si grand, que la nuit ne suffisoit pas pour les enlever. Il fallut se résoudre à ne plus garder de ménagemens pendant le jour. On prit de force les tombereaux & les chevaux

des bourgeois, on força les vagabonds à les conduire, & à ouvrir de grandes fossés hors de la Ville. Les tombereaux alloient sans cesse nuit & jour par les rues. Ces travaux furent bien-tôt insuffisans. Les morts & les malades couvrirent en peu de jours toutes les places publiques. Dans la seule rue Dauphine, longue de cent quatre-vingt toises & large de cinq, le nombre de ces malheureuses victimes fut si considérable, qu'on ne pouvoit sortir des maisons, sans les fouler aux piés. On ne fut plus où creuser des fossés, & les fossoyeurs manquèrent. L'Auteur anonyme ajoute quelques faits particuliers qui peignent peut-être mieux encore l'exès de cette calamité. Un Curé, qui depuis le commencement de la Contagion, avoit assisté les malades avec autant d'humanité que de religion, fut enfin attaqué à son tour. Seul dans sa maison, sans domestiques, sans voisins, la Peste les avoit tous enlevés, il sort de chez lui ; il va frapper à la porte de plusieurs de ses Paroissiens en leur demandant une retraite & des secours. Refusé par-tout, il rentre dans sa maison, & meurt. Hors de la Ville, la désolation ne fut pas moins grande. Un payfan resté seul avec sa femme, malade comme lui, ouvrit deux fossés, une pour chacun. Quelques jours après, sentant ses forces affoiblies, il dit le dernier adieu à sa femme, & se traînant jusqu'à la fosse, s'y ensevelit tout vivant. Ailleurs, une paysane porta plus loin sa prévoyance. Jugeant que sa mort étoit prochaine, & que son mari couroit risque de s'infecter, s'il étoit obligé de la porter au tombeau, elle se fit jeter le bout d'une longue corde, & se l'attacha elle-même aux piés, afin qu'après sa mort, son mari pût la traîner à la fosse sans toucher à son corps.

P. 88. Aussi le Dieu du Mal, jadis à ses autels,
 En ce mois ténébreux, voyoit-il les mortels
 Humilier leurs fronts. &c.

IL paroît, par le Calendrier des Egyptiens, des Grecs & des

Romains, que l'Antiquité plaçoit le règne du Génie du Mal à peu-près vers l'époque, où se trouve notre mois d'Octobre.

ON lit dans la Traduction de Plutarque par AMIOT, que quelques jours après l'Equinoxe d'Automne, l'Égypte célébroit une fête appelée LE BATON DU SOLEIL. On figuroit par-là l'état de foiblesse & de décrépitude, pour ainsi dire, de cet Astre, qui semblable à un vieillard, ne peut se soutenir sans un appui. Ce qui prouve la vérité de cette explication donnée par Plutarque lui-même, c'est qu'au mois suivant, qui étoit celui où la verdure commençoit à renaître, on fêtoit le triomphe d'Osiris, symbole du Soleil, sur Typhon, génie du Mal.

LA Grèce avoit dans le même tems une Solemnité religieuse en l'honneur de IOU MAÏMACTÈS, c'est-à-dire, de L'ORAGEUX, du TERRIBLE. C'est dans le même esprit qu'ils placèrent à cette époque la fête des Morts ou des Parens, sous le nom d'ELEUTHÉRIES, ou PARENTALES, & qu'ils y invoquèrent Iou & Mercure l'Infernal.

ENFIN on a vu dans la première Remarque, insérée à la suite de ce Chant, que Rome avoit mis le mois d'Octobre sous la protection de Mars. Mars étoit pour elle le Mauvais Principe, comme Typhon l'étoit pour les Egyptiens. On cherchoit à l'appaiser par le sacrifice d'un Cheval qu'on appelloit OCTOBER, dit M. de Gébélin, afin de représenter d'une manière adoucie le DESTRUCTEUR, L'ENNEMI DU GENRE HUMAIN, comme en Grèce on avoit appelé EUMÉNIDES, c'est-à-dire, FAVORABLES, les Filles de l'Enfer, qu'on auroit craint d'irriter en prononçant leur véritable nom. Jusqu'à ce jour, il est vrai, les Savans avoient donné un autre motif à ce sacrifice. C'étoit, disoient-ils, en mémoire du Cheval de Troie. Mais Troie avoit été prise en Eté, & non en Automne: le vrai motif de cet usage leur avoit donc échappé.

- P. 90. Soumise aveuglément à ce double Génie,
Je cède ; & je leur dois ma constante harmonie.

IL n'est pas nécessaire sans doute d'avertir que ce n'est ici qu'une expression poétique pour désigner le bien & le mal également répandus dans l'Univers, & naissant l'un de l'autre ; car il n'est pas vraisemblable qu'on me suppose adopter l'existence des deux principes coéternels, & égaux en puissance, adorés en Perse sous les noms d'OROMAZE & d'ARIMANE, en Egypte sous ceux d'OSIRIS ou d'HORUS & de TYPHON, & dans la Mythologie grecque & romaine, sous les noms de VÉ-
NUS & de MARS. On prétend que Zoroastre lui-même, en adoptant la doctrine des deux Principes, faisoit Oromaze incréé & Arimane créé, que le premier pouvoit triompher du second, mais qu'il le laissoit régner un tems pour éprouver les hommes ; enfin, j'ajouterai que le langage allégorique étant familier aux Orientaux, ces noms d'Oromaze & d'Arimane n'étoient peut-être qu'un emblème pour désigner l'existence & les combats du bien & du mal, comme l'est dans cet Ouvrage l'expression de
DOUBLE GÉNIE.

- P. 91. Vois-tu de mille biens leur liberté suivie ?
Ils ont soufflé la mort, ils répandent la vie.

« N O U S ne pouvons nous plaindre de la Divinité Elle nous a donné les vents pour maintenir la température de l'atmosphère & de la terre, pour apporter ou supprimer la pluie, pour mûrir les moissons & les fruits des arbres, qui doivent leur maturité entr'autres causes à l'agitation des vents, dont le double avantage est de faire monter la sève vers la cime, & de l'empêcher de croupir dans les conduits des végétaux : elle nous a donné les vents pour connoître les pays situés au-delà des mers ; l'Homme renfermé dans l'enceinte de son sol natal, eût été un

animal ignorant & dépourvu d'expérience : elle nous a donné les vents pour que les avantages particuliers de chaque région devinssent communs à toutes ». (*) (SÉNÈQUE, TRADUCTION DE M. DE LA GRANGE).

P. 91. Si le feu dévorant embrase mes entrailles, &c.

IL n'est point ici question du Feu, comme PHLOGISTIQUE; c'est-à-dire, comme principe entrant dans la combinaison de tous les corps, soit combustibles, soit incombustibles. Considéré sous ce point de vue, il est spécialement du ressort de la Chymie, qui seule l'analyse & en explique les phénomènes. Le Feu dont il s'agit, est le Feu libre, le Feu agissant & rendu visible par la combustion des corps. C'est dans cet état sans doute qu'il produit les effets les plus sinistres. Par-tout il a laissé des traces visibles de ses ravages, par-tout il a formé des Volcans; & nous ne marchons plus aujourd'hui que sur des ruines encombrées. Nos modernes Naturalistes ont découvert que dans une Antiquité, à laquelle il est impossible d'assigner une époque, la France a été en proie à la fureur des Volcans. M. DESMARETS a reconnu que presque toutes les montagnes de l'Auvergne étoient l'ouvrage de ces feux; M. FAUJAS DE SAINFOND assure que celles du Vivarais & du Velay ont la même origine. Il a même conçu une vaste idée, qui éclaire d'un nouveau jour les anciens travaux du

(*) Non tamen . . . queri possumus de auctore nostri Deo, si beneficia ejus corrumpimus, & ut essent contraria, efficimus. Dedit ille ventos ad custodiendam cœli terrarumque temperiem, ad evocandas supprimendasque aquas, ad alendos fatorum atque arborum fructus: quos ad maturitatem cum aliis causis adducit ipsa jactatio, attrahens cibum in summa, & ne torpeat, promovens. Dedit ventos ad ulteriora noscenda. Fuisset enim imperitum animal, & sine magnâ experientiâ rerum homo, si circumscriberetur natalis soli sine. Dedit ventos, ut commoda cujusque regionis fierent communia. (QU. EST. NATUR. LIB. V. CAP. XVIII.)

Feu, sur la Terre. C'est le projet d'une Carte Volcanique des deux Hémisphères, dont il a tracé les premiers linéamens.

« Je suis persuadé d'avance que la grande Zone, qui part du Cantal, après avoir traversé une partie de la France, aboutit à Agde, s'enfoncé dans la mer, traverse le Golphe de Lyon, & va gagner en droite ligne les Volcans éteints de la Corse; tandis qu'une seconde ligne partant de celle d'Agde, coupe la portion de cercle que forme le Golphe de Lyon, vers les bouches du Rhône, vient passer entre la Ciotat & Toulon, pour joindre Olioule, Evencios & Bouffant, où l'on retrouve des Volcans éteints qui passent à Laverne, à Cogolin. Ces derniers Volcans ne se bornent pas ici, ils entrent dans la montagne des Maures, & j'ai lieu de croire qu'ils pénètrent dans les Apennins, où ils se font fait un passage pour aller se confondre avec ceux d'Italie, si considérables & si multipliés. On fait ensuite que la bande brûlée d'Italie conduit à celle des Deux-Sicules, où l'on trouve, outre beaucoup de Volcans éteints, deux Volcans allumés, le Vésuve & l'Etna; on est de-là sur la route de l'Archipel, où sont plusieurs Volcans éteints, &c. J'ose croire enfin que si on suivoit ainsi de proche en proche les pays volcanifés, on iroit probablement bien loin. » (*)

ON conçoit en effet combien il seroit utile & curieux de pouvoir suivre la longue traînée de feu qui a liés les uns aux autres le Parana, dans l'Isle de Java; le Canapy, dans l'Isle de Banda; le Balaluan, dans l'Isle de Sumatra: enfin tous ces foyers ou brûlans, ou éteints, qu'on voit dans les Isles de Firando, de Chiangeu, de Ximo, dans celles qui composent l'Empire du Japon, dans les Manilles, les Açores, au Cap-Verd, aux Canaries, à Sainte-Hélène, à Socra, à Milo, à Mayn, ainsi que dans les Isles del Fuguo & des Papous.

(*) Volcans éteints du Vivarais, p. 267.

- P. 92. Aux Vaisseaux écrasés sous le poids des Typhons,
Ouvre près du Cathay des abymes sans fonds.

CES Typhons sont une espèce de Trombes différente de celle dont j'ai parlé dans une des Remarques qui suivent le second Chant. Ils s'élèvent du fond de l'Océan, quand les feux fouterreins en mettent les eaux, pendant l'Hyver, dans un état d'ébullition. Aussi les Navigateurs ne connoissent pas de danger plus grand que celui de voyager sur les mers de la Chine, du Japon & de Malaca, lorsqu'arrive le tems, où le Typhon s'y montre fréquemment.

- P. 93. Moi, je t'opposerai les biens & les plaisirs
Qu'elle présente en foule à tes vastes desirs.

PLINE a fait une énumération touchante des biens dont nous sommes redevables à la Terre. Il cherche, & réussit à nous inspirer pour elle cette tendre vénération qu'un fils bien né trouve au fond de son ame pour les auteurs de ses jours (*). Cependant

(*) Sequitur terra, cui uni rerum naturæ partium, eximia propter merita, cognomen indidimus maternæ venerationis. Sic hominum illa, ut cœlum Dei; quæ nos nascentes excipit, natos alit, semelque editos sustinet semper. Novissime complexa gremio jam a reliquâ natura abdicatos, tum maxime, ut mater, operiens: nullo magis sacra merito, quam quo nos quoque sacros facit, etiam monumenta ac titulos gerens, nomenque prorogans nostrum, & memoriam extendens contra brevitatem ævi. Cujus numen ultimum jam nullis precamur irati grave: tanquam nesciamus hanc esse solam, quæ nunquam irascatur homini. Aquæ subeunt in imbres, rigescunt in grandines, tumescunt in fluctus, præcipitantur in torrentes: aër densatur nubibus, furit procellis. At hæc benigna, mitis, indulgens, usufque mortalium semper ancilla, quæ coacta generat! Quæ sponte fundit! Quos odores saporisque! Quos succos! Quos tactus! Quos colores! Quam bona fide creditum sænus reddit! Quæ nostri causa alit!.... Illa medicas fundit herbas, & semper homini parturit, quin &

quand on revient sur ce tableau enchanteur , & que le premier charme s'étant dissipé , on se demande si la saine Philosophie avoue tous ces détails , on est forcé de convenir qu'ils appartiennent plus à la Poésie qu'à l'Histoire Naturelle. Pline n'avoit pas besoin sans doute d'une raison aussi cultivée que la sienne , pour voir qu'il sacrifioit la vérité à l'imagination , lorsqu'il disoit : Le titre le plus auguste qu'ait la Terre à notre vénération , c'est de nous rendre sacrés après notre mort , en portant nos tombeaux , & prolongeant nos titres & notre mémoire au-delà de la brièveté de la vie. Quel déplorable usage de l'Eloquence que celui d'embellir de pareils sophismes ! L'observation de ce défaut semble excuser l'injustice des Savans , qui plus touchés d'un fait bien avéré , que d'une description brillante , ont traité avec peu de ménagement ce même Ecrivain à qui M. de Buffon a consacré un magnifique éloge. La diversité de ces jugemens vient des différens points de vue où les censeurs & les admirateurs se sont trouvés placés. Nous sommes toujours un peu intéressés malgré nous-même. L'homme doué d'une riche imagination s'y laisse aisément séduire par-tout où il la voit briller , tandis qu'un esprit scrupuleusement ami de la vérité rigoureuse ne veut & ne demande qu'elle , oubliant ces vers si ingénieux & si vrais de M. le Chevalier de B * * *.

La Vérité plaît moins quand elle est toute nue ;

Et c'est la seule Vierge , en ce vaste Univers ,

Qu'on aime à voir un peu vêtue.

venena nostri misertata instituisse credi potest : ne in tædio vitæ famēs , mors terræ meritis alienissima , lenta nos consumeret tabe : ne lacerum corpus abrupta dispergerent : ne laquei torqueret pana præpostera , incluso spiritu , cui quæreretur exitus : ne in profundo quæsitâ morte , sepultura pabulo fieret ; ne ferri cruciatus scinderet corpus : ita est , miserta genuit id , eujus facillimo haustu , ellibato corpore , & cum toto sanguine extinguemur , nullo labore , sitientibus similes : qualiter defunctos , non volucris , non fera attingeret , terræque fervaretur , qui sibi ipsi periret. (LIB. II)

P. 94. Ces Platânes rians , fous qui d'heureux Buveurs
Du Père des Raifins célébroient les faveurs ;

Jamque ministrantem Platanum potantibus umbram. (VIRG.)

CE bel arbre , qu'on ne connoît en France que depuis quelques Siècles , & qui plus anciennement avoit été porté d'Afrique en Europe , mérite en effet par fes belles feuilles larges & découpées en forme de main comme celles de la Vigne, par la durée de fa verdure qui fe prolonge jufqu'aux premières gelées , & qui réfifte à la piqûre des infectes , par fes fruits colorés & fuspendus en grappe , enfin par l'odeur agréable & balsamique qu'il exhale , les éloges que l'Antiquité partageoit entre lui & le Cèdre , & la préférence que les Buveurs lui donnoient fur tous les autres. Ils lui offroient une forte de culte religieux , puifqu'ils l'arrofoient de Vin , efpèce de libation que leur commandoit fans doute la reconnoiffance. Les Français eux-mêmes ont eu long-tems pour le Platane une eftime particulière. On lit dans le DICTIONNAIRE ENCYCLOPÉDIQUE, que lorsque cet arbre eut été transplanté parmi nous , les Seigneurs levoient un tribut fur quiconque vouloit fe reposer fous fon ombrage.

Cet ombrage eft extraordinairement touffu , quoique la tête feule en donne. Le tronc acquiert auffi quelquefois une groffeur prodigieufe ; & fi l'on peut s'en rapporter à *PLINE* (*) trop crédule fouvent dans fes récits merveilleux , il a exifté deux Platanes , l'un , dont le tronc de quatre-vingt pieds de diamètre reçut dans fa cavité *MUNITIANUS* qui y foupâ & coucha avec vingt & une perfonnes ; l'autre , qui hébergea auffi dans le creux de fon tronc *CAÏUS* , petit-fils d'*AUGUSTE* , avec quinze perfonnes & toute fa fuite. Enfin ce qui honore plus cet arbre que tous les feftins des Princes & des Grands , c'eft le

(*) Lib. XII , cap. I.

choix que les Philosophes Péripatéticiens en firent pour dicter leurs leçons : ils enseignoient leur doctrine sous des allées de Platane , & le Banquet de SOCRATE se fit sous cet arbre.

P. 95. Je les vois en rempart ceindre les flots amers ,
Et cacher le Batave. &c.

LE Bois est un des plus grands bienfaits de la Nature , & la manière de l'employer , une des merveilles de l'industrie humaine. Il ne faut pour s'en convaincre que jeter les yeux sur les Ouvrages des Charpentiers, des Menuisiers, des Tourneurs, &c. Il faut sur-tout penser aux fameuses Dignes de Hollande, qui nous font voir, pour me servir d'une expression sublime d'YOUNG,

Sur l'Océan, vaincu du môle qui le brave ,
Un Royaume conquis par la main du Batave.

Ajoutons à ces Dignes les Pilotis sur lesquels Venise est bâtie au centre des Lagunes.

P. 95. Et vous qui destinés
A maîtriser Neptune & les vents mutinés ,
De Brest & de Toulon devez couvrir l'arène ,
Gigantesques Sapins, vieux enfans de Pyrène, &c.

C'EST des Pyrénées que la France tire , depuis environ cent cinquante années, une partie des mâts dont elle a besoin dans les chantiers de Brest & de Toulon.

MAIS expliquons d'abord ce nom de PYRÈNE donné à l'énorme chaîne de montagnes qui sépare la France de l'Espagne. Le Poète SILIUS ITALICUS nous dit que BÉBRIX, Souverain de cette partie de l'Espagne qui confine à la France , avoit une fille nommée Pyrène, dont Hercule devint amoureux , & qu'il

enleva. Un jour que le Héros s'étoit éloigné d'elle pour aller combattre des brigands qui infestoient les Etats de son Beau-père, des bêtes féroces déchirèrent la Princesse. Le Héros, à son retour, l'enfvelit sous une de ces montagnes, qui dès-lors prirent le nom de Pyrène.

DIODORE DE SICILE explique autrement cette étymologie ; il la tire du mot grec PYR, c'est-à-dire Feu. Suivant lui, des Bergers ayant un jour allumé du feu sur ces montagnes, il s'y forma un incendie, qui en parcourant un espace immense de forêt, fondit les métaux cachés dans les veines des rochers, & les fit couler en ruisseaux. Cette narration est aussi fabuleuse que la première. Il y grande apparence que le nom de Pyrène est une allégorie relative à la course du Soleil, dont nous avons vu qu'Hercule, dans l'Antiquité, étoit le symbole. Peut-être aussi que le nom de PYR ou Feu, a été donné à ces montagnes dans le tems qu'elles enfantèrent des Volcans. Je fais que la plupart des Naturalistes prétendent que les feux souterrains n'ont jamais ravagé les Pyrénées, & qu'elles ne sont formées que de PIERRE CALCAIRE, c'est-à-dire, du débris des substances animales marines : mais M. LE ROI, qui nous a donné un MÉMOIRE SUR LES TRAVAUX QUI ONT RAPPORT A L'EXPLOITATION DE LA MATURE DANS LES PYRÉNÉES, & de qui j'emprunterai tous les faits qu'on lira dans le reste de cette Note, nous dit qu'il est vraisemblable que le fond d'une gorge, d'un quart-de-lieu de diamètre, a été dans des tems reculés la bouche d'un Volcan. Toutes les terres qui l'environnent paroissent cuites, depuis le pié de la montagne jusqu'au sommet ; elles sont rouges & briquetées, se détachent facilement à la moindre pluie, & teignent les rivières en couleur de sang. Tous les rochers y sont brûlés & séparés par de grandes crevasses, & on en trouve à une grande distance des quartiers considérables qui paroissent y avoir été jettés par quelque éruption.

VENONS maintenant aux Sapins que nourrissent les Pyrénées. Il y en a des forêts entières que le Gouvernement n'est parvenu à faire exploiter qu'à grands frais , & après les travaux les plus étonnans. Il a fallu , pour ouvrir des communications dans ces lieux inaccessibles , miner les rochers , tailler les marbres , combler les ravins , suspendre des ponts sur des précipices de cinq cens , six cens toises de hauteur , & rendre navigables des torrens qui roulent sur des roches énormes.

ON a reconnu d'après l'expérience que le mois d'Octobre est le moment où doit commencer la coupe annuelle des Sapins. Alors la Nature approche de son repos , & la sève est endormie. Dans une saison moins froide , l'action du Soleil dessécheroit & fendroit les arbres en peu de jours.

P. 95. Il respectoit des troncs , qui dans leur premier âge
Virent César , Pompée errans sous leur ombrage.

IL n'est pas aisé , continue M. le Roi , de connoître d'une manière certaine & précise l'âge des Sapins. Quoique leur bois soit tendre , il est long-tems à croître , sans doute parce qu'il se plaît principalement dans des pays froids & sur un sol aride. Si l'on peut juger de l'âge des Sapins par les fibres circulaires dont leur tissu est composé , il y en a auxquels il faudroit donner une grande antiquité. On leur compte quelquefois jusqu'à huit cens de ces lignes.

ENFIN , ajoute le-même Auteur , à l'entrée de la vallée d'Aspe , près le village d'Escot , on lit une Inscription latine , gravée à douze piés au-dessus du niveau du chemin , sur un rocher , sous lequel il a fallu creuser pour élargir la route. Cette Inscription a été conservée , & la voici telle qu'elle existe maintenant.

L. VAL VERNUS CER
 ÏI VIR BIS HANC
 VIAM RESTITVIT
 LAMIIIIV
 AMICVS

C

S

LA tradition du pays est que les Romains ont traversé cette vallée pour aller en Espagne : l'Inscription dit qu'ils en ont fait réparer le chemin. Cependant cette partie des Pyrénées étoit la moins praticable , & le passage en est encore affreux , malgré les travaux qu'on y a faits depuis quelques années.

P. 95. Et maintenant, ô Rois , instruisez-vous ! Le Sort
 Frappe ainsi votre orgueil, & l'éteint dans la mort.

Ces vers sont imités du Pseaume II ; je cite ici la Version qu'en ont donnée les Pères Capucins.

Confringes eos virgâ ferreâ ;
 Vasis figuli instar disperges illos.
 Nunc ergò, Reges , intelligite :
 Erudimini , qui judicatis terram.

ON trouve dans le quatrième Chant des SAISONS, par M. L. C. D. B. un tableau semblable à celui que le Docteur YOUNG a tracé dans sa septième Nuit. J'ignore lequel des deux Poètes a servi de modèle à l'autre. Voici les deux morceaux. Quelqu'un m'a dit que soit la Muse Anglaise dans la belle Traduction de M. LETOURNEUR, je ne crois point qu'on balance à lui préférer les vers du Poète Français.

« UN Chêne superbe balançoit au haut des airs sa tête touf-

fue : il répandoit sur la plaine dans un vaste contour la fraîcheur & l'ombrage : les troupeaux brûlés des feux du jour se rassemblent & s'arrêtent sous son abri impénétrable : long-tems il a bravé les vents & les orages ; mais la coignée remarque sa hauteur , & s'attache à ses racines. Frappé de coups redoublés , il succombe en gémissant. Il tombe comme un tonnerre sur la terre retentissante , & la couvre de l'immense étendue de ses rameaux ; la forêt voisine est ébranlée du bruit de sa chute ». (Y O U N G .)

Souvent à mon foyer champêtre ,
 Je me fais un utile jeu
 De voir consumer par le feu
 Le tronc vénérable d'un Hêtre.
 Cet arbre sembloit au Printems
 Regner sur tout le paysage ;
 La mouffe & la rouille du tems
 Décéloient seules son grand âge.
 Ses rameaux penchés à l'entour
 Formoient un Temple pour les Grâces ;
 A ses piés on voyoit les traces
 Qu'imprimoit les pas de l'Amour.
 Cent ans il repoussa la guerre
 Des Aquilons impétueux ;
 Inébranlable & fastueux ,
 Il fouloit le fein de la Terre ,
 Et son front brûlé du Tonnerre
 En étoit plus majestueux.
 Quels Dieux ont causé sa ruine ?
 Un Bucheron foible & courbé
 A frappé l'arbre en sa racine :
 Le Roi des forêts est tombé.

LES MOIS

DE L'AUTOMNE.

NOVEMBRE,

CHANT NEUVIEME.

LES Vents font accourus : leur troupe déchaînée
Dèjà vers son déclin précipite l'Année.
Dèjà n'offrant par-tout qu'un aride coup-d'œil,
L'Automne se dépouille ; & la forêt en deuil,
Impuissante à garder un reste de verdure,
Sent mourir tous ses fucs liés par la froidure.

LE Ciel même est changé. L'Aurore au front vermeil
Se cache : elle s'endort d'un triste & long sommeil.
Le Roi du jour enfin n'a plus d'avant-courrière,
Et sans être annoncé doit ouvrir sa carrière ;
Il l'ouvre : mais hélas ! ses feux tombent , perdus
Dans l'humide épaisseur des brouillards suspendus.

Touche-t-il au Midi? La Reine des ténèbres
 Soudain vole, l'atteint; & de ses rets funèbres
 Enveloppant les Cieux dans leur vaste contour,
 Sur quinze heures fans gloire y domine à son tour.

AU lieu de cette aimable & paisible rosée,
 Dont la Terre au Printems brilloit fertilisée,
 Le brouillard s'épaissit, & se glace en frimats;
 La pluie à longs torrens inonde nos climats;
 Tout nage: & cet aspect des plaines désolées,
 Le fleuve avec fracas roulant dans les vallées,
 Et noircissant ses eaux, & jusqu'au flanc des monts
 S'élevant, prêt à rompre & ses bords & ses ponts,
 Les bois fans ornement, les oiseaux fans ramage,
 Tout d'un monde vieilli nous peint la sombre image;
 Tout de penfers de mort conspire à me nourrir.
 Je lis autour de moi: Ce qui naît doit mourir.
 Mais j'y peux lire aussi: Ce qui meurt doit renaître.

HÉRAUT de cette loi, que tu nous fis connoître,
 O Vieillard de Samos! Viens, parle, & dans mes vers
 Que ta sagesse encor instruisse l'Univers.

RIEN

RIEN ne s'anéantit, non rien ; & la matière
 Comme un fleuve éternel roule toujours entière.
 Qui pourroit au Grand-Tout fournir des alimens ,
 Si les Êtres, détruits jusqu'en leurs élémens ,
 Du néant chimérique étoient jamais la proie ?
 Ce vêtement de feu que le Soleil déploie ,
 Mars, Vénus & Phébé, Mercure & Jupiter
 Errans avec Saturne aux plaines de l'Éther ,
 Nos fleurs, nos grains, nos fruits éclos aux doux Zéphyre,
 Et ces rocs, dont les flancs sont veinés de porphyre ,
 Et ces vieilles forêts aux rameaux chevelus ;
 Tout l'ouvrage des Dieux enfin ne feroit plus ,
 Si, de sa propre cendre, il ne pouvoit renaître.
 Je mourrai : cependant les germes de mon être
 D'une éternelle mort ne seront point frappés ;
 Non : de la tombe un jour mes esprits échappés ,
 Soutiens d'un autre corps, y nourriront la vie.

VOIS-TU, lorsqu'à sa table un ami te convie ,
 Vois-tu de main en main passer rapidement
 La fougère, où pétille un breuvage écumant ?
 Eh bien ! de l'Univers ce banquet est l'image :

Du flambeau de la vie on s'y prête l'usage.
 Les prés & les forêts, les champs & les côtaux
 A la jeune Brebis livrent leurs végétaux ;
 La Brebis à nos corps fournit leur nourriture ;
 D'un peuple dévorant nos corps font la pâture ;
 Et comme nous enfin ce peuple , qui périt ,
 A la Terre rendu , de ses fucs la nourrit.

AUJOURD'HUI que les Vents, à la bruyante haleine,
 Ont d'un voile grisâtre enveloppé la plaine ,
 Et courbant , fracassant le front noirci des bois ,
 Vont laisser sans honneur le Neuvième des Mois ,
 Nos regards attristés contemplant ce ravage :
 Mélancoliquement, le long de ce rivage ,
 Nous foulons à regret ces feuillages séchés ,
 Par l'Aquilon jaloux de leur tige arrachés.
 Il changera pourtant ce tableau monotone ,
 Et le Printemps naîtra des débris de l'Automne :
 Oui , ces feuilles , naguère ornement des forêts ,
 Se transformant bien-tôt en fertiles engrais ,
 De leurs fucs immortels iront former encore
 Le panache ondoyant , dont l'arbre se décore.

Oh ! que fans peine alors , dans les bois renaissans ,
Nous oublîrons l'Automne & ses jours languissans !

CE n'est point toutefois que nos foyers agrestes
De leurs charmes perdus ne conservent les restes.
De la nuit des vapeurs dégageant l'horizon ,
Un Soleil d'or se lève ; & l'ardente saison
De l'Automne flétri prend un moment la place.
Consolateur des champs , que menaçoit la glace ,
Le règne fugitif de ce nouvel Eté
Ramène avec Comus la folâtre gaité.

ALORS , riche des fruits qu'ont enfanté les plaines ,
Et des trésors vineux dont ses tonnes sont pleines ,
Libre tout-à-la-fois de labours & d'impôts ,
L'Agriculteur jouit. Voyez-le en son repos
Placer amis , voisins à sa table : la troupe ,
Sans cesse remplissant & vidant une coupe ,
Rit , chante ; & de bons mots égayant le festin ,
Chacun d'eux étonné voit blanchir le matin.

MAIS ces derniers beaux jours vont encor disparaître ,

Déjà même ils ont fui. Chaque instant voit s'accroître
 La langueur du Soleil, qu'à replis onduleux,
 Embrasse tout entier un voile nébuleux.
 L'Automne touche enfin à son terme ; & la Terre,
 Inféconde à regret, se durcit, se resserre :
 Aux germes créateurs les Vents ferment son sein.

ET cependant, vers nous s'avancent par effaim
 Les Oiseaux voyageurs, qui nés sous l'œil de l'Ourse,
 Loin d'elle tous les ans précipitent leur course.
 Prudemment déferteurs de leurs tristes climats,
 Ils cherchent sur nos bords de moins rudes frimats.
 Ils y remplaceront ce peuple d'Hirondelles,
 Qui, des jours printanniers les compagnes fidèles,
 Près du Nil, du Gambra, du Tygre & de l'Indus,
 Retrouvent les Zéphyrus que nous avons perdus.

CES Oiseaux, il est vrai, plus fièrement sauvages
 Que ceux, dont le Printems égayoit nos rivages,
 Ne feront point ouïr au silence des bois
 Les soupirs cadencés d'une amoureuse voix.
 Apre comme l'Hyver, qui les suit à la trace,

Leur chant n'est qu'un long cri, fans douceur & fans grâce ;
Mais leur instinct, leurs mœurs, d'un Sage studieux,
Peuvent du moins encor intéresser les yeux.

Si je porte mes pas à travers la campagne,
Je verrai du Pluvier la coquette compagne
L'attirer près des lacs, s'enfuir sous les roseaux,
Puis razer comme un trait la surface des eaux,
S'arrêter, fuir encor ; & cette heureuse adresse,
De l'amant, qui l'oublie, éveiller la tendresse.
Je pourrai voir encor les Canes du Lapland,
Qui sillonnant les airs en triangle volant,
Trente fois, chaque jour, changent de capitaine.
Fatigué des travaux d'une course lointaine,
Ce bataillon veut-il, dans sa marche arrêté,
Goûter un doux sommeil par la peine acheté ?
Aux rives d'un étang, la troupe fugitive
S'abbat ; & l'un d'entr'eux, sentinelle attentive,
Tandis que dans le camp tout repose endormi,
Les yeux sans cesse ouverts, observe l'ennemi.

CROYEZ donc maintenant, Sectateurs de Descarte,

Vous, que la Vérité de ses Temples écarte,
 Croyez qu'esclave-né d'un aveugle pouvoir,
 L'animal ne fauroit ni sentir, ni prévoir !
 Dites que de leur sang le cours involontaire
 Des loix du mouvement rend leur corps tributaire :
 La raison vous condamne ; elle parle, & détruit
 Un systême jaloux, que l'orgueil a construit.

JE fais bien que Buffon daigne grossir le nombre
 Des mortels, que René voit autour de son ombre ;
 Qu'à ce Maître fameux, qu'on délaisse aujourd'hui,
 D'un style séducteur il a prêté l'appui :
 Mais fidèle au respect que je dois au Grand-Homme,
 Qui, de l'Être incréé jusqu'au plus vil Atôme
 Promenant de son vol l'infatigable ardeur,
 De l'Univers entier fonda la profondeur,
 J'ose, sans étaler une audace insensée,
 A son autorité dérober ma pensée :
 Trop de fois à l'erreur un Grand-Homme est soumis.
 Au sein des animaux, oui, la Nature a mis
 Un esprit, qui dans eux fait mouvoir la matière,
 L'éclaire, la conduit, l'âme toute entière.

C'est lui qui, dans ces jours, où l'oiseau tristement
Demande aux bois flétris quelque foible aliment,
Aux cités pousse en foule & la Huppe pourprée
Et la fwelte Mézange, à l'aîle diaprée.

Le brillant Rouge-gorge y devance leurs pas :
Il vient, sans redouter les flèches du trépas,
Ni la captivité mille fois plus cruelle,
Nous rendre innocemment sa visite annuelle.

IMITEZ leur retour, ô vous, de qui les Rois
Ont fait l'appui de l'Homme opprimé dans ses droits ;
Allez, il en est temps : reprenez la balance,
Qui, jusques sous le daïs, fait pâlir l'insolence.
Mais, Prêtres de Thémis, jurez à ses autels,
Qu'équitables & purs comme les immortels,
Vous n'égarerez point dans la nuit de l'intrigue
La vérité, qui marche étrangère à la brigade :
Jurez que sans oreille à la voix du puissant,
Vous lui refuserez le sang de l'innocent :
Jurez que la Beauté, plus forte dans les larmes,
Trouvera votre cœur armé contre ses charmes ;
Enfin que dans vos mœurs, ainsi qu'en vos Arrêts,

Vous n'offrirez de vous que de nobles portraits.

Je ne veux confier ce sacré ministère
Qu'à l'Homme vertueux, dont l'éloquence austère
N'adopte, pour tonner contre l'oppression :
Ni mot injurieux, ni lâche passion :
Qu'à l'inflexible honneur, il soit resté fidèle,
Et qu'enfin Dupaty lui serve de modèle.

PEUT-ÊTRE à ce seul mot, Dupaty, rougis-tu ?
Mais à notre amitié, bien moins qu'à ta vertu,
Je devois aujourd'hui ce solennel hommage.
Ah ! si ces foibles vers, qu'ennoblit ton image,
Peuvent franchir des ans l'espace illimité,

Et

Et consacrer ma Muse à l'immortalité ;
On fera que j'avois pour ami véritable
Un homme incorruptible , intrépide , équitable ,
Qui sensible aux malheurs par le peuple soufferts ,
Sut braver , jeune encor , & l'exil & les fers.

Poursuis donc , Dupaty , ta course glorieuse ;
Et tandis qu'au Sénat ta main victorieuse
Couvrira l'opprimé de l'égide des Loix ,
Moi , qu'un autre destin fit pour d'autres emplois ,
Au nom des saintes mœurs dont l'intérêt m'enflamme ,
J'ose , dispensateur de l'éloge & du blâme ,
Faire entendre ma lyre à ces flots de Guerriers ,
Qui viennent aujourd'hui , le front ceint de Lauriers ,
Dans la paix , que l'Hyver accorde à la Patrie ,
Attendre le retour de la saison fleurie.

Vertueux dans nos murs comme sous les drapeaux ,
Les uns sauront encor illustrer leur repos.
Des enfans , une épouse aussi tendres qu'aimables ,
Un père vieillissant , des amis estimables ,
Aux lèvres du Héros attachés , suspendus ,

Demandent quels combats fa valeur a rendus ;
 Il parle , & le récit d'une auffi belle hiftoire
 Fait au plus jeune enfant envier fa victoire.

MAIS pour quelques Guerriers toujours grands dans la paix,
 Combien dont le repos avilit les hauts faits !
 La foule par fes mœurs dégrade fes services ,
 Et traîne fes Lauriers dans la fange des vices.
 Je ne vous noircis point , je peins ce que je vois ,
 Fils de Mars ; trop long-tems d'une coupable voix
 Les Mufes , à vos piés rampantes , avilies ,
 Ont flatté lâchement vos honteufes folies :
 Le véritable honneur , que vous avez quitté ,
 Soulève contre vous la fèvre équité.

DITES pourquoi trompant & la mère & la fille ,
 Vous abreuvez d'opprobre un vieux chef de famille :
 Pourquoi d'un jeu fans borne affrontant les hazards ,
 On vous voit dans la nuit , échevelés , hagards ,
 De vos immenfes biens ruiner l'édifice ,
 Et pour le réparer appeller l'artifice :
 Pourquoi l'humble Artifan chargé de vos mépris

Envain de son travail vous demande le prix ;
Et pourquoi prodiguant un amour idolâtre
Aux Beautés, dont le vice a paré le théâtre ,
De ces viles Phrynés vous adoptez les mœurs ?

En quoi ! Vous répondez qu'aigri dans mes humeurs
J'insulte à vos ayeux , & qu'un sombre vertige
A dans les rejettons deshonoré la tige.
Ah ! si des premiers noms vous êtes revêtus ,
Montrez-vous donc aussi les premiers en vertus.
Rendez-nous les Héros dont vous êtes la race :
Les champs , qui de leurs pas ont conservé la trace ,
Et ces bois , vieux témoins de leurs nobles plaisirs ,
S'apprêtent à charmer les jours de vos loisirs.
Allez de la fatigue y nourrir l'habitude ,
Et que votre repos soit encor une étude :
Les bois furent toujours l'école des Guerriers ,
Et Diane à Bellone apprête les Lauriers.

VOYEZ-VOUS le Soleil vers le froid Sagittaire ?
Il éclaire pour vous la forêt solitaire ,
Et des jours de la Chasse annonce le retour.

LE cor, pour éveiller les châteaux d'alentour,
Frappe & remplit les airs de bruyantes fanfares :
L'ardent Courfier hennit, & vingt Meutes barbares,
Près de porter la guerre au Monarque des bois,
En rapide aboîment font éclater leur voix.
Ennemis affamés que les Veneurs devancent,
Les Chiens vers la forêt en tumulte s'avancent ;
Et bientôt sur leurs pas l'impétueux Courfier,
Tout fier d'un conducteur brillant d'or & d'acier,
Non loin de la retraite où l'ennemi repose
Arrive. L'assaillant en ordre se dispose :
Tous ces flots de Chasseurs, prudemment partagés,
Se forment en deux Corps sur les aîles rangés ;
Les Chiens au milieu d'eux se placent en silence.
Tout se tait : le cor sonne ; on s'écrie, on s'élançe,
Et foudain comme un trait Meute, Courfier, Chasseur,
Du rempart des taillis ont franchi l'épaisseur.

EVEILLÉ dans son fort, au bruit de la tempête,
La terreur dans les yeux le Cerf dresse la tête,
Voit la troupe sur lui fondant comme un éclair ;
Il déserte son gîte ; il court, vole & fend l'air,

Et fa courſe déjà de l'Aquilon rivale
Entre l'armée & lui laiſſe un vaſte intervalle :
Mais les Chiens plus ardens, vers la terre inclinés,
Dévorans les eſprits de ſon corps émanés,
Demeurent ſans repos attachés à ſa trace ;
Ils courent. L'animal, ô nouvelle diſgrace !
L'animal eſt ſurpris en un fort écarté.
Moins confiant alors en ſon agilité ,
Par la feinte & la ruſe il défend ſa foibleſſe ;
Sur lui-même trois fois il tourne avec ſoupleſſe ,
Ou cherche un jeune Cerf, de ſa vicilleſſe ami ,
Et l'expoſe en ſa place à l'œil de l'ennemi.

MAIS la brûlante odeur des eſprits qu'il envoie,
Conductrice des Chiens les ramène à ſa voie.
C'eſt alors qu'il bondit & veut franchir les airs ;
Sa trace eſt reconnue : enfin dans ces déferts,
Contre tant d'ennemis ne trouvant plus d'aſyle,
Le Roi de la forêt à jamais s'en exile.
Il ne reverra plus ce ſpacieux ſéjour,
Où vingt jeunes rivaux vaincus en un ſeul jour
Laiſſoient à ſes pluſirs une vaſte carrière :

Il franchit, n'osant plus regarder en arrière,
Il franchit les fossés, les palis & les ponts
Et les murs & les champs & les bois & les monts.
Tout fumant de fureur, près d'un fleuve il arrive,
Et la Meute avec lui déjà touche à la rive.
Le premier dans les flots il s'élançe à leurs yeux.
Avec des hurlemens les Chiens plus furieux,
Trempés de leur écume, affamés de carnage,
Se plongent dans le fleuve, & l'ouvrent à la nage.

C E P E N D A N T un Nocher devance leur abord ;
Et tandis que sa Nef les porte à l'autre bord ,
L'infortuné, poussant une pénible haleine ,
Et glacé par le froid de la liquide plaine ,
Vogue , franchit le fleuve , & de l'onde forti
Fuit encor, de Chasseurs & de Chiens investi,

S A force enfin trompant son courage, il s'arrête ;
Il tombe : le Cor sonne, & sa mort qui s'apprête
L'enflammant de fureur, l'animal aux abois
Se montre digne encor de l'empire des bois.
Il combat de la tête, il couvre de blessures

L'aboyant ennemi , dont il sent les morsures.
Mais il résiste en vain ; hélas ! trop convaincu
Que foible , languissant , de fatigue vaincu,
Il ne peut inspirer que de vaines allarmes ,
Pour fléchir son vainqueur il a recours aux larmes :
Ses larmes ne fauroient adoucir son vainqueur.
Il détourne les yeux, se cache ; & le Piqueur
Impitoyable, & sourd aux longs soupirs qu'il traîne,
Le perçant d'un poignard ensanglante l'arène.
Il expire ; & les cors célèbrent son trépas.

A LEUR voix éclatante accourez à grands pas,
Vous, enfans des Héros, vous, qui nés pour la gloire,
Devez de flots de sang acheter la victoire :
De vos cruels emplois venez prendre les mœurs.

MAIS toi, fait pour dompter nos sauvages humeurs,
Beau Sexe, à qui les Cicux donnèrent en partage
La grâce, & la pitié ton plus doux avantage,
Va, fuis, éloigne-toi : que jamais les forêts
Sous les habits de Mars ne m'offrent tes attraits ;
Sous les habits de Mars Vénus a moins de charmes.

Oui, Belles; l'appareil de nos fanglantes armes
 Vous ravit & la grâce & cet air de candeur,
 Qui dans votre œil modeste anime la pudeur.
 Ah! d'un glaive jamais ne paroissez armées;
 Pour des combats plus doux l'Amour vous a formées.

IL veut, pour nous charmer, qu'un simple vêtement
 Sur vos corps délicats flotte négligemment;
 Qu'un Luth, à votre gré, s'irrite ou s'attendrissé;
 Que la Rose en bouton sous vos pinceaux fleurisse;
 Que vos doigts, conduifans l'aiguille de Pallas,
 Unissent sur la toile Elmire à son Hylas;
 Que votre pié, fidèle aux loix de la cadence,
 Suspende & tour-à-tour précipite la danse;
 Et que vos belles mains nourricières des fleurs,
 L'Hyver, sous vos lambris, cultivent leurs couleurs,

IL exige sur-tout qu'Amantes enflammées,
 Vous sentiez, vous goûtiez le plaisir d'être aimées;
 Qu'écartant loin de vous toute frivolité,
 Vous ne voliez jamais à l'infidélité;
 Que l'aimable enjoûment respire sur vos traces;

Que

Que votre sein fécond reproduise vos grâces ;
 Que la Société vous doive ses douceurs
 Et ses goûts délicats & ses paisibles mœurs ;
 Que nous montrant l'Hymen sous un dehors prospère,
 Vous fassiez envier le bonheur d'être père.
 Enfin , quand l'âge mûr changera vos desirs ,
 Que vos Châteaux encor vous donnent des plaisirs ;
 De vos fruits , de vos fleurs exprimez l'ambrosie ;
 Qu'aujourd'hui du Pommier la richesse choisie
 Sous vos yeux vigilans se transforme en boisson.

P E U T - Ê T R E ici devois-je , émule de Thomfon,
 Chanter ce Jus piquant , Nectar de la Neuftrie :
 Mais j'entends tout-à-coup , oui , j'entends ma Patrie ,
 Qui me montrant de loin ses arbres toujours verts ,
 Réclame pour l'Olive une place en mes vers.

B R I L L A N T E Occitanie , amoureuse contrée ,
 De tous les dons des Cieux enrichie & parée ,
 Si je ne puis , hélas ! jouir de tes présens ,
 Dumoins le souvenir me les rendra présens.

LE Soleil a paru. Le Sud, par son haleine,
 A fondu les frimats qui blanchissoient la plaine.
 Quels effaims diligens, d'un bois flexible armés,
 S'avancent, l'un par l'autre au travail animés,
 Vers les champs couronnés de l'arbre de Minerve ?
 Loin d'ici tout mortel que la mollesse énerve ;
 Que le bâton bruyant frappe à coup redoublé,
 Et qu'en tous ses rameaux l'arbre soit ébranlé :
 L'arbre cède ses fruits. De leur grêle épaissie,
 Je vois déjà la terre & couverte & noircie ;
 Et lorsque tombe enfin l'ombre humide du soir,
 Le fruit mûr, écrasé sous le criant pressoir,
 Epanche de son sein la liqueur qu'il recèle,
 Et sur la flamme ardente en baume pur ruisselle :
 Fleuve d'or, qui bientôt appellant les Bretons
 S'en va par le Commerce enrichir nos cantons.

PUISSE, toujours couvert de sa pâle verdure,
 L'arbre, auteur de ces biens, repousser la froidure !
 Contre lui conjurés, ah ! veuillent désormais
 Ces jours trop malheureux ne revenir jamais,
 Qui!... Mais de ces revers taisons l'affreuse histoire ;

Au lieu de ses malheurs, je veux chanter sa gloire.

ATHÈNES dans les airs levoit son front naissant,
 Jaloux de la couvrir de leur bras tout-puissant,
 Et sur mille cités d'élever sa fortune,
 La savante Minerve & le fougueux Neptune
 Se disputoient l'honneur de nommer ses remparts.
 Neptune, l'œil ardent & les cheveux épars,
 Tonnoit, remplissoit l'air de clameurs odieuses.

DE l'Olympe à ses cris les portes radieuses
 S'ouvrent, & laissent voir les Dieux & Jupiter,
 Qui d'un pas ont franchi tous les champs de l'Ether:
 L'immortelle Assemblée est déjà dans Athènes.
 Tandis que les tribus flottantes, incertaines,
 En silence, du Sort attendent les décrets:
 « Le Destin va parler, & voici ses arrêts,
 » Dit le Maître des Dieux. Le don le plus utile
 » Doit mériter l'honneur de nommer cette Ville. »

« IL m'appartiendra donc ce droit si glorieux, »
 Reprend le Dieu des Mers. Il dit, & furieux

De son large trident soudain frappant la Terre,
 Elle enfante un Courfier, symbole de la Guerre,
 Un Courfier, qui fougueux, dresse ses crins mouvans,
 Hennit, écume, vole & devance les vents.
 « Déesse, dit Neptune; eh bien! oses-tu croire
 » Que ton bras puisse encor m'enlever la victoire? »
 Et l'orgueil dédaigneux dans ses yeux éclatait.
 La tranquille Pallas le regarde, se tait;
 Et frappant à son tour la Terre de sa lance,
 Gage heureux de la Paix, un Olivier s'élance,
 Qui de feuilles, de fleurs & de fruits couronné,
 Mérite aux nouveaux murs le beau nom d'Athéné.

MORTTEL! la Vérité sous la Fable est cachée :
 La Fable, à t'éclairer sagement attachée,
 T'enseigne que les Dieux préfèrent au Guerrier
 Les amis de la paix, & l'Olive au Laurier ;
 Que l'honneur véritable est d'être utile aux hommes :
 Cependant notre hommage, aveugles que nous sommes,
 Cherchant l'ambitieux, nous courbe à ses genoux,
 Et fuit l'homme des champs qui s'épuise pour nous.
 Utile Citoyen, ah! ma plus douce étude

Sera de te venger de notre ingratitude !
Tu le mérites bien , toi , qui dans mes loifirs
Me donnes de fi vrais & de fi doux plaifirs.

EH ! quel charme aujourd'hui que la froide foirée
Du règne du Soleil abrège la durée ,
Quel charme de s'unir à ces bons Villageois ,
Qu'un d'eux à la veillée appelle sous fes toits !
C'est-là qu'au jour obscur d'une lampe enfumée ,
Près d'un brasier nourri d'un faisceau de ramée ,
Chacun s'affied : les jeux se mêlant aux travaux ,
L'un d'une dent nouvelle arme ses vieux râteaux ;
L'autre arrondit le van , dont la sagesse antique
Fit d'un culte épuré le symbole mystique ;
Lycas taille sans art le sceptre des Bergers ;
Nice , avec plus d'adresse , entre ses doigts légers
Roule l'ozier pliant , le façonne en corbeilles ,
Ou l'élève en paniers pour ses jeunes Abeilles.
Et cependant Baucis , en tournant son fuseau ,
Raconte dans un coin l'histoire du hameau ;
Dit qu'elle a vu le blé regorger dans les granges ,
Que l'Automne donnoit de plus riches Vendanges ,

Que tout est bien changé , les hommes & les tems ,
 Et que l'on n'aime plus comme dans son printemps.
 Lyse à ces derniers mots fourit , & sur Clitandre ,
 En lui ferrant la main , jette un regard plus tendre :
 Les autres , tour-à-tour occupés & distraits ,
 Demeurent sans oreille à tous ces longs regrets.

MAIS fitôt que Baucis , d'un ton de voix plus sombre ,
 Commence à leur parler d'Esprits errans dans l'ombre ,
 De Fantômes , de Morts , qui du fond des tombeaux
 S'allongent dans les airs , traînant d'affreux lambeaux ,
 Agitent une torche , & de longs cris funèbres ,
 Et du bruit de leurs fers remplissans les ténèbres ,
 Croisent le voyageur dans sa route perdu ,
 Le travail à l'instant demeure suspendu ;
 Le folâtre tumulte expire , & l'auditoire
 Frémit , presse les rangs , & de l'œil fuit l'histoire.

Vous riez de leur crainte , hommes de la Cité !
 Ah ! gémissiez plutôt de la simplicité ,
 Qui jusques à la mort prolongeant leur enfance ,
 Aux superstitions les livre sans défense ;

De leur couche innocente approchez , & voyez
Quels tableaux , dans la nuit devant eux déployés,
Affiègent leur sommeil , oppressent leur haleine.

Q U O I ! l'homme bienfaiteur , qui féconde la plaine
Dès le jour renaissant jusqu'au jour expiré ,
Lorsque dans sa cabane humblement retiré ,
Il espère jouir d'un repos salutaire ;
Quoi ! cet homme , troublé dans sa paix solitaire ,
N'entendra retentir que les cris déchirans
Des spectres infernaux & des manes errans !

Q U ' I L soit maudit cent fois l'Apôtre sacrilège ,
Qui des Morts le premier blessant le privilège ,
Au nom d'un Dieu vengeur les tira des tombeaux ,
Et les montra souillés de sang & de lambeaux.
Ou s'il vouloit du moins que sa noire imposture
Punît l'homme oppresseur , & vengeât la Nature ,
Que ne réservoir-il ce salutaire effroi
A ce Tyran , paré du nom sacré de Roi ,
Dont les avars mains & les Loix homicides
Ecrasent les Sujets du fardeau des subsides ?

Oui , voilà le Mortel que la voix de l'Erreur
Doit , dans l'ombre des nuits , assiéger de terreur.
Qu'alors près de son lit un Fantôme apparaisse ,
Lui montre des Enfers la flamme vengeresse ,
Et que le déchirant de remords superflus ,
Il lui crie , en fuyant : T U N E D O R M I R A S P L U S .

REMARQUES

SUR

LE NEUVIEME CHANT.

NOVEMBRE.

LE troisieme Mois de l'année Egyptienne , réformée par AUGUSTE , répondoit dans sa plus grande partie à celui de NOVEMBRE. Appellé ATHYR, du nom de Vénus, il étoit consacré à cette Déesse , qui selon la Mythologie la plus ancienne naquit au sein de la Mer ; car les premiers Peuples avoient cru que l'Univers étoit sorti des eaux ; système, comme on le voit, de beaucoup antérieur à THALÈS, qui ne fit que le ressusciter ; système enfin qui n'est peut-être pas aussi éloigné de la vérité qu'on le pense , & vers lequel un grand nombre de découvertes nouvelles semble devoir nous ramener. Quoi qu'il en soit, c'étoit avec juste raison que l'Egypte adoroit en ce Mois la Déesse, fille des eaux, puisque le Nil, rentré dans son lit, laisse éclore de toutes parts dans les campagnes qu'il a quittées les fleurs, les fruits, les grains & la verdure, fécondés par son limon. Voilà encore pourquoi l'Egypte célébroit à cette époque la fête d'Osiris perdu & retrouvé, c'est-à-dire, la fête du Soleil qui renaît & ramène le Printems. Elle commençoit le dix-septième jour, & pendant les trois suivans, on promenoit le Bœuf APIS, couvert d'une étoffe de Lin teinte en noir ; la nuit du dix-neuvième, les Prêtres, en habit de Lin, descendoient à la

Mer, portant l'Arche sacrée, dans laquelle on disoit qu'Oſiris avoit été renfermé par Typhon ; on puisoit de l'eau avec un vase d'or, & tous les assistans s'écrioient : O S I R I S E S T R E - T R O U V É .

A I N S I, tandis que l'influence du climat, qui par-tout a réglé l'ordre des Fêtes, commandoit la joie aux Egyptiens, elle ordonnoit le deuil à la Grèce. Cinq jours après celui où nous célébrons la fête des Morts, les Grecs solemnisoient celle des FÈVES, qui, comme les PARENTALES, n'avoit pas d'autre motif que d'honorer les Manes. Les Fèves étoient le symbole des Morts & l'on en mangeoit dans les repas qui suivoient les funérailles.

D I A N E, chez les Romains, présidoit au mois de Novembre. Diane, toujours vierge, & par conséquent stérile, désignoit d'une manière sensible l'état de la Terre, lorsqu'elle ne produit rien, n'enfante rien ; Diane, qu'on représentoit presque nue, étoit bien propre à caractériser les campagnes dépouillées, &, comme dit le Peuple, D É V Ê T U E S ; enfin, Diane, Déesse des forêts armée de l'arc & du carquois, méritoit de commander à la Saison, où les animaux plus nombreux & les différentes productions de la Terre recueillies invitent les Hommes au plaisir de la Chasse.

N O U S avons imité & ennobli cette institution, en plaçant dans ce Mois la fête de Saint H U B E R T, Patron des Chasseurs, & Chasseur lui-même. Je fais d'un témoin oculaire, qu'un Evêque & Souverain d'Allemagne, qui vivoit il n'y a pas longtemps encore, consacroit tous les ans cet exercice par l'acte le plus auguste de la Religion. Le jour de Saint Hubert, il rassembloit toute sa suite dans la Chapelle de son Palais : les Chandeliers étoient de bois de Cerf, & les ornemens de couleur verte.

Le Prince, en habits pontificaux de même couleur, commençoit la Messe, & dans le même instant un nombreux Orchestre, composé de Cors seulement, sonnoit des fanfares, à la Consécration le DÉBUCHER, & l'HALLALI à la Communion. La troupe recueillie & sanctifiée partoît ensuite pour la Chasse.

P. 127. Le ciel même est changé : l'Aurore au front vermeil
Se cache ; elle s'endort d'un triste & long sommeil.

ON fait que si l'Aurore annonce le retour du Soleil, caché encore sous l'horizon de 18 degrés, c'est un effet de la réfraction. « (*) Les rayons qui se plient pour approcher de nous, passent au-dessus de nos têtes, avant de nous atteindre ; ils se réfléchissent sur les particules grossières de l'air pour former d'abord une foible lueur, incessamment augmentée, qui annonce & devient bientôt le jour : cette lueur est l'Aurore. La lumière décomposée peint les nuages, & forme ces couleurs brillantes qui précèdent le lever du Soleil ; c'est dans ce phénomène coloré de la réfraction que les Poètes ont vu la Déesse du matin : elle ouvre les portes du jour avec ses doigts de rose, & la fille de l'Air & du Soleil a son trône dans l'atmosphère. Si cette atmosphère n'existoit pas, si les rayons nous parvenoient en ligne droite, l'apparition & la disparition du Soleil seroient instantanées ; le grand éclat du jour succéderoit à la profonde nuit, & des ténèbres épaisses prendroient tout-à-coup la place du plus beau jour. La réfraction est donc utile à la Terre, non-seulement parce qu'elle nous fait jouir quelques momens de plus de la présence du Soleil, mais parce qu'en nous donnant les crépuscules, elle prolonge la durée de la lumière ; & la Nature a établi des dégradations pour préparer nos plaisirs, pour diminuer nos regrets. Nous voyons poindre le jour comme une foible espérance, il s'échappe sans qu'on y songe, &

(*) Histoire de l'Astrono. moder. T. I.

la lumière se perd comme nos forces , comme la fanté , les plaisirs , la vie même , sans que nous nous en apercevions ».

CETTE théorie de l'Aurore , si vraie & si élégamment développée , semble n'avoir plus lieu en ce Mois & dans les suivans. L'horizon est alors si constamment nébuleux , que le crépuscule du matin , comme celui du soir , est à peine sensible ; presque nul intervalle entre la nuit & le jour : l'un & l'autre fondent sur la Terre , plutôt qu'ils n'y arrivent.

P. 128. Au lieu de cette aimable & paisible rosée ,
Dont la Terre , au Printems , brilloit fertilisée ,
Le brouillard s'épaissit & se glace en frimats.

IL n'est pas nécessaire d'avoir de grandes connoissances en Physique & en Histoire Naturelle pour deviner la cause de l'absence de la rosée en ce Mois. La rosée n'étant qu'une vapeur subtile , qui , élevée du sein de la Terre par la chaleur de l'atmosphère au départ & à l'approche du Soleil , retombe ensuite en gouttes par sa pesanteur spécifique plus grande que la densité de l'Air , on voit sans peine que cette vapeur ne peut ni s'élever , ni se condenser dans un tems , où les rayons obliques d'un Soleil affoibli n'envoient & ne laissent aucune chaleur avant l'apparition & après la fuite de cet astre.

IL ne faut pas croire cependant , comme on l'avoit cru jusqu'à ce jour , que la rosée ne s'élève que de la Terre. Une observation nouvelle faite pendant le second voyage du Capitaine COOK , par M FORSTER , prouve que la Mer donne aussi la rosée. « Le climat en-dedans des Tropiques , dit le savant Naturaliste Anglois , étant très-chaud , & les nuits un peu longues , les vapeurs que le Soleil élève pendant le jour , se condensent vers le soir , & tombent souvent comme une rosée sur cha-

que partie du vaisseau : c'est ce que nous avons observé quelquefois au milieu de l'Océan Atlantique , quoiqu'à une grande distance de Terre , & dans les plus hautes latitudes. Je n'en citerai qu'un exemple. Le 8 Janvier 1775 , à dix heures du soir , quand nous marchions entre le 50 & le 60^e parallèles , & assez loin de Terre , nous trouvâmes tout le pont & tous les agrès mouillés par une rosée abondante. Je suis donc porté à croire qu'une forte rosée ne peut pas être réputée désormais un signe assuré du voisinage de Terre ». (VOYAGE DE COOK DANS L'HÉMISP. AUST. T. V. EDIT. IN-4^o.)

P. 128. Tout de pensers de mort conspire à me nourrir ;
Je lis autour de moi : ce qui naît doit mourir.

LE spectacle de la Nature voisine de l'Hyver est si propre à réveiller en nous des réflexions tristes & mélancoliques , qu'il est impossible de ne pas s'y livrer , si l'on se trouve à la campagne sans distraction & sans société. Il faut , pour échapper à soi-même , s'environner de ses amis , s'oublier dans leur commerce , & sur-tout s'adonner à des exercices pénibles. M. de Saint Lambert , qui le premier de nos Poètes a peint & observé les diverses influences des Saisons sur notre ame , conseille très-sagement la fatigue de la Chasse contre l'ennui de l'Automne :

Sortons de la langueur par un mâle exercice.

L'ÉGLISE Chrétienne d'un autre côté a mis à profit pour nous ce triste moment de l'année : elle l'ouvre à nos yeux les tombeaux de nos Pères , à la mémoire desquels est consacré le second jour de Novembre. Cette Fête lugubre ne pouvoit être mieux placée ; alors la Nature , d'accord avec la Religion , nous dit , comme elle , que nous naissons pour mourir.

J'AJOUTERAI , d'après ma propre expérience , que les Ou

vrages sombres & mélancoliques produisent en cette Saison un effet bien plus grand que dans toute autre. Les NUITS D'YOUNG, lues à la campagne pendant les foirées d'Automne, lorsque les vents sifflent dans les bois, m'ont toujours pénétré d'un sentiment profond de tristesse que j'avois du plaisir à éprouver, & qui me faisoit pardonner aux tableaux de ce Poëte la monotonie que je leur avois précédemment reprochée.

CAR il faut en convenir : cet état de langueur & de mélancolie, où nous jette le spectacle de la campagne dépouillée, a des charmes ; on s'y complaît, & l'on cherche à le prolonger : on s'occupe de ce qu'on a perdu ; & s'en occuper, c'est en jouir encore. Notre vie alors est toute entière dans le passé ; & comme l'éloignement ajoute toujours à l'illusion, la voix des Oiseaux, le parfum des fleurs, l'éclat & la fraîcheur de la verdure, le plaisir qui animoit la scène des travaux champêtres remplissent notre imagination, & s'y peignent sous des traits enchanteurs que n'avoit point la réalité.

ON a dit que LES ABSENS ONT TORT, & l'on a étendu ce proverbe à toutes les circonstances. Je le crois vrai, toutes les fois que la présence d'un objet aura, pour ainsi dire, glissé sur notre cœur ; mais s'il a pu y faire quelque impression, le proverbe est faux, sur-tout dans les premiers momens de l'absence. Voilà pourquoi une femme n'est jamais plus belle aux yeux d'un véritable Amant que dans les jours de leur séparation. Il lui découvre des charmes qu'il n'avoit point aperçus dans ses bras ; il les exagère, il lui en crée de nouveaux : & son imagination, au milieu des plus vifs regrets, se repose délicieusement sur ce qu'elle peut appeller son ouvrage.

P. 127. Héraut de cette loi que tu nous fis connoître,

O Vicillard de Samos, viens, parle, &c.

PYTHAGORE, né à Samos, fit connoître & développa le

premier aux yeux de la Grèce la simplicité sublime de ce mécanisme , qui , pour entretenir l'ordre que nous admirons dans l'Univers , tire la vie du sein même de la mort , & produit un corps de la destruction d'un autre. Il y a grande apparence , il est vrai , que la connoissance de ce principe fut un des fruits de ses voyages en Egypte & aux Indes. Les Grecs étoient si peu de chose par eux-mêmes ! Peuple enfant , qu'on berçoit de futilités agréables , pour arriver au premier jour de la Philosophie , il avoit besoin de la sagesse d'autrui. Pythagore eut le courage de l'aller chercher : comme Thalès , Platon , Eudoxe & Apollonius , il voulut converser en Egypte avec les Prêtres , alors seuls dépositaires des connoissances humaines. Ces hommes , que la Grèce appelloit INCOMMUNICABLES , parce qu'en effet ils avoient de la peine à dévoiler leur science , exigèrent de Pythagore qu'il se fit circoncire. Il y consentit ; & lorsqu'ils l'eurent initié à leurs mystères , qui n'étoient en partie qu'une théologie physique , toujours plus tourmenté du desir de s'instruire , notre Sage alla chercher de nouvelles lumières en Asie , chez les Brame.

DE retour en Europe , & fixé à Crotoné , dans la Grande Grèce , c'est-à-dire , dans l'Italie orientale , il y répandit les leçons de ses maîtres : il montra que rien dans l'Univers ne s'anéantit ; que ce qu'on appelle la mort , n'est qu'un changement de forme ; & s'il ajouta que les ames passent alternativement d'un corps à un autre , n'est-il pas aisé de voir que ce n'est là qu'un abus d'une vérité ? Les Philosophes indiens eux-mêmes , de la circulation de la matière , avoient conclu la circulation des ames. Ce ne dût être que dans un tems postérieur que la Métémpsychose fut annoncée comme un moyen employé par l'Intelligence Suprême , à purifier les ames. Cette opinion fut l'ouvrage de la Politique , qui voulut arrêter le méchant par la honte.

J'AI rapporté , dans les Remarques sur le premier Chant ,

une autre raison politique de cette croyance des Brame : il est possible de les concilier toutes les deux , en disant que Brama, leur Prophète , ayant trouvé établie dans l'Inde cette honte d'habiter après le trépas dans le corps d'un animal immonde ou abhorré , ajouta , pour rendre plus respectables les animaux qui servent à l'Agriculture , que la dernière transmigration de l'ame se faisoit dans le corps de la Vache.

QUOI QU'IL en soit , cette folle doctrine , publiée en Europe par Pythagore , ne doit point nous faire regarder ce Philosophe avec mépris , comme l'a fait l'Auteur des MÉMOIRES SECRETS DE LA RÉPUBLIQUE DES LETTRES. Si pour être compté au rang des Sages & des bienfaiteurs de l'humanité , il falloit n'avoir enseigné que des vérités sans aucun mélange d'erreur ou de ridicule , quels noms trouverions-nous exempts de cette tache dans l'Histoire de la Philosophie ou des Sciences ? disons-nous au contraire que la perfection n'est point le partage de notre pauvre nature humaine ; qu'il faut pardonner aux Grands Hommes leurs fautes en faveur d'une grande idée qui aura influé sur les lumières des générations futures ; oublions enfin que Pythagore enseigna la Métempsychose , comme nous oublions que Newton commenta l'Apocalypse , & souvenons-nous que si l'un a découvert le Système du Monde Céleste , l'autre a publié le grand principe de la destruction & de la reproduction des Etres ; disons même avec M. Bailly que « Pythagore fut le précurseur de Copernic ; qu'il avoit deviné le vrai système de l'Univers , c'est-à-dire , qu'il avoit retiré la Terre du centre du Monde , pour y placer une substance plus noble , le Feu. »

P, 129. Rien ne s'anéantit , non rien ; & la matière ,

Comme un fleuve éternel , roule toujours entière.

« LA Nature , dit un Ecrivain Philosophe , est dans un
mouvement

mouvement continuel : aucune de ses parties n'est dans un vrai repos ; c'est un tout agissant , dans lequel sans mouvement rien ne pourroit se produire , rien ne pourroit se conserver. Les élémens des corps que nos sens ne nous montrent jamais purs , étant mis continuellement en action les uns par les autres , toujours se combinant & se séparant , s'attirant & se repoussant expliquent la formation de tous les Etres , & font que la Nature , semblable au phœnix , renaît continuellement de ses cendres. En effet les animaux , les plantes & les minéraux rendent au bout d'un certain tems à la masse générale des Etres , au magasin universel , les élémens ou principes qu'ils en ont empruntés. La Terre reprend alors la portion du corps dont elle fait la base & la solidité : l'Air se charge des parties analogues à lui-même , & de celles qui sont les plus subtiles & les plus légères : l'Eau entraîne celles qu'elle est propre à dissoudre : le Feu rompt ses liens , se dégage pour aller se combiner avec d'autres corps. Les parties élémentaires de l'animal ainsi désunies , dissoutes , élaborées , dispersées vont former de nouvelles combinaisons : elles servent à nourrir , à conserver ou à détruire de nouveaux Etres , & entre autres des plantes , qui parvenues à leur maturité , nourrissent & conservent de nouveaux animaux. Ceux-ci subsistent à leur tour le même sort que les premiers ».

MAIS c'est dans Lucrèce qu'il faut voir ce principe de Physique développé d'une manière brillante. Ce Poète , que les nôtres n'étudient pas assez , & qu'ils regardent comme bien inférieur à Virgile dans tout ce qui n'est point Philosophie , leur prouvera dans le morceau que je vais citer , que s'il le cède à son successeur quant à la grâce & à l'harmonie des vers , il l'emporte du moins sur lui par la grandeur , la force & la hauteur des images :

Principiò , pars terrarū non nulla perusta

Solibus assiduis , multā pulsata pedum vi ,

Pulveris exhalat nubilam nubefque volantes,
 Quas validi toto difpergunt aëre venti :
 Pars etiam glebarum ad diluviem revocatur
 Imbribus , & ripas radentia flumina rodunt.
 Præterea pro parte fuâ quodcumque aliud auget ,
 Roditur ; & quoniam dubio procul effe videtur
 Omniparens , eadem rerum commune fepulchrum ;
 Ergo tibi terra limatur & aufta recrefcit.

Quod fupereft , humore novo mare , flumina , fontes
 Semper abundare , & latices manare perennes ,
 Nil opus eft verbis ; magnus difcurfus aquarum
 Undique declarat : fed primùm quidquid aquâ
 Tollitur , in fummaque fit , ut nihil humor abundet ;
 Partim quòd validi verrentes æquora venti
 Deminuunt , radiifque retexens ætherius fol ;
 Partim quod fubter per terras diditur omnes :
 Percolatur enim virus , retròque remanat
 Materies humoris , & ad caput amnibus omnibus
 Convenit ; indè fuper terras fluit agmine dulci ,
 Quâ via fefta femel liquido pede detulit undas (*).

Aëra nunc igitur dicam , qui corpore toto
 Innumerabiliter privas mutatur in horas :
 Semper enim quodcumque fluit de rebus , id omne

(*) On parle fans cefle de l'harmonie imitative des vers de Virgile , & l'on oublie qu'il y en a des exemples admirables dans Lucrèce. Celui que préfente ce dernier vers eft inimitable. Eft-il poffible de peindre par des fons plus doux & plus fluides la rapidité de l'eau qui s'échappe ?

Aëris in magnum fertur mare ; qui nisi contrà
 Corpora retribuât rebus , recreetque fluentes ,
 Omnia jam resoluta forent , & in aëra versa.
 Haud igitur cessat gigni de rebus , & in res
 Recidere assidue , quoniam fluere omnia constat.

Largus item liquidus fons luminis , ætherius sol ,
 Inrigat assidue cœlum candore recenti ,
 Suppeditatque novo confestim lumine lumen :
 Nam primum quidquid fulgoris , disperit eîi ,
 Quòcunque accidit : id licet hinc cognoscere possis ,
 Quod simul ac primum nubes succedere soli
 Cœpere , & radios inter quasi rumpere lucis ,
 Extemplo inferior pars horum disperit omnis ,
 Terraque inumbratur , quâ nimbi cunque feruntur :
 Ut noscas splendore novo res semper egere ,
 Et primum jactum fulgoris quemque perire ;
 Nec ratione aliâ res posse in sole videri ,
 Perpetuò ni suppeditet lucis caput ipsum.

.

Denique jam tuere hoc , circum supràque quod omnia
 Continet amplexu terram , quod procreat ex se
 Omnia , (quod quidam memorant) recipitque perempta :
 Totum nativum mortali corpore constat ;
 Nam quòdcunque alias ex se res auget alitque ,
 Deminui debet , recreari , cum recipit res.

(De rer. nat. lib. V.)

TEL est le fond riche & brillant, d'où j'ai tiré le tableau de la destruction & de la reproduction successive & éternelle des Etres. Je n'en ai pas conclu, il est vrai, comme Lucrèce, que le Monde entier sera détruit un jour ; c'est une inconscience dans notre Poète : il prouve, il démontre aux yeux & à l'esprit que tout se régénère & revit par la Mort, & lorsque ce développement devrait le conduire à une existence de l'Univers toujours la même, il n'y voit que la fin de toutes choses. Pour nous, si nous croyons à cette dissolution universelle, ce n'est point sur le témoignage de notre raison & de nos sens qui la démentent, mais en écoutant celui de la révélation : sa voix nous enseigne que l'Intelligence suprême, par un acte exprès de sa volonté, détruira ce magnifique ouvrage, qu'il ne lui a plu de créer que pour un tems. Il est à remarquer cependant que cette croyance du Monde qui doit finir, & finir par le feu, étoit répandue dans l'Antiquité, soit, comme le veulent certains Interprètes, que les Hommes l'eussent reçue par tradition des enfans de NOÉ, soit plutôt qu'elle fût un effet des grandes catastrophes & des embrasemens qui avoient déjà plus d'une fois bouleversé ce globe. Les Poètes qui ont toujours saisi avidement ce qui pouvoit leur fournir de grands tableaux, n'ont pas manqué de nous représenter ce dernier état du Monde, comme nous le représentent encore aujourd'hui nos Livres & nos Docteurs Sacrés.

Esse quoque in fati reminiscitur afforè tempus

Quo mare, quo tellus, correptaque regia cœli

Ardeat, &c.

(*Métamorph. lib. 1.*)

SENEQUE le Tragique nous peint dans son Hercule sur le Mont Oëta la même catastrophe future ; & LUCAIN, dont l'imagination forte & hardie s'attache de préférence à tout ce qui exige un pinceau ferme & vigoureux, s'est emparé de cette scène de terreur, & l'a tracée à sa manière.

Cum compage folutá ;
 Sæcula tot mundi fuprema coëgerit hora ,
 Antiquum repetent iterum chaos omnia , mixtis
 Sidera fideribus concurrent , ignea pontum
 Aftra petent , tellus extendere littora nolet ,
 Excutietque fretum ; fratri contraria phœbe
 Ibit , & obliquum bigas agitare per orbem
 Indignata , diem pofcet fibi , totaque difcors
 Machina divulfi turbabit fœdera mundi.

(Luca. Pharfal. lib. 1.)

AUTREFOIS cependant, féduit comme eux par la magnificence de ce tableau, j'avois eflâyé de le transporter dans notre Poëfie.

Des Elémens entre eux ne vois-tu pas la guerre ;
 L'Eau combattre le Feu, le Feu miner la Terre ,
 La Terre triompher de l'Air , lorsqu'en fon fein
 Des Atômes légers elle engloutit l'effaim ,
 Et l'Air , non moins puiffant , à fon tour Roi du Monde ;
 Détruire & conquérir le Feu , la Terre & l'Onde ?
 Vois ces Forts , vois ces tours de la cîme des monts
 En pouffière tomber dans le creux des vallons ;
 Vois rouler ces rochers que le Tems déracine ;
 Entends les Dieux pleurer leurs autels en ruine ,
 Leurs fimulacres d'or , brifés , vaincus du Tems ,
 Et reprochans leur chute à ces Dieux impuiffans.

De la deftruétion veux-tu d'autres exemples ?
 Lève , lève ton œil vers les céleſtes temples :

Que de Soleils éteints ! que d'Orbes glorieux ;
 Rayonnantes Cités de l'empire des Cieux ,
 Dépouillés de chaleur de vie & de lumière
 Sont rentrés aujourd'hui dans la masse première ?
 Et ce séjour de mort où se traînent tes pas ,
 Ce globe sublunaire , un jour ne doit-il pas
 Dans l'antique cahos s'enfvelir lui-même ?
 Les tems l'ameneront à cette heure suprême ,
 Où tomberont sur lui des Mondes embrâés ,
 Et tous s'écroureront l'un par l'autre écrasés.

P. 129. Tout l'ouvrage des Dieux enfin ne feroit plus ,
 Si de sa propre cendre il ne pouvoit renaître.

TOUT est animé , tout vit jusqu'aux atômes détachés par la mort d'un corps qui se décompose : chacun d'eux , par une action qui lui est propre , va se lier avec mille autres , & leur réunion forme un nouvel individu , soit de la même espèce , soit d'une espèce différente. C'est donc bien improprement que l'on nous répète sans cesse que la Nature est morte en certains climats. L'Être Suprême a répandu sur la face de l'Univers une égale quantité d'esprits de vie. Par-tout , à la vérité , ils ne se combinent point de la même manière : ici , leurs aggrégats les plus nombreux sont des végétaux , là , des minéraux ; ailleurs domine le règne animal ; mais par-tout la matière est toujours en action , & ce n'est qu'en apparence qu'elle est morte. « Dans les climats extrêmes du Nord , dit l'Auteur des RECHERCHES SUR LES AMÉRICAINS , la Nature dépense peut-être autant de force à animer les Balaines , les Phocas , les innombrables essaims de Harengs & de Morues , qui ont leur principal séjour dans le bassin du Pôle , & ces nuées d'Oiseaux aquatiques qui

obscurcissent quelquefois la surface de l'Océan Glacial, qu'elle emploie ailleurs de puissance pour faire croître des plantes, des arbres, & produire une variété surprenante de créatures terrestres. Cette observation ne doit-elle pas nous convaincre qu'il y a par-tout une même tendance à l'organisation, qu'il y a tout autour du globe une égale portion de cet esprit actif qui vivifie la matière modifiée à l'infini, sans que la différente température de l'Air puisse mettre un obstacle sensible à ce développement continuel. Là, où il y a moins d'animaux quadrupèdes, il y a plus de végétaux, plus d'insectes, plus de reptiles, plus d'oiseaux : là, où le gibier & les animaux sauvages se multiplient, les Hommes manquent : la population de l'Homme arrête celle du gibier, celle des insectes, celle des reptiles, celle des oiseaux, celle des plantes, & met des bornes à l'accroissement des forêts, qui tendent naturellement à envahir tous les Pays inhabités qui n'éprouvent pas un degré de froid excessif, ou une chaleur brûlante.

DANS le voisinage des Pôles, où l'atmosphère & les substances terrestres sont si comprimées qu'aucune herbe ne peut s'y fonder, ni préserver sa sève & ses rissus subtils, on voit que la Mer a reçu par compensation ce qui manque à la Terre. Sous d'épouvantables voûtes des glaçons amoncelés, nagent des Baleines qui surpassent tout ce que le Règne Animal & Végétal enfantent ailleurs de plus gigantesque. M. Buffon dit qu'un grand arbre peut être comparé à une grosse Baleine. Si l'on ne s'attache qu'au volume & à la masse, cette comparaison peut avoir quelque justesse ; mais elle n'en aura plus, si l'on considère que les Cétacées sont tous carnaciers, & que le Nord-Capre ne peut se rassasier qu'en avalant par jour un million de Harongs ; à chaque fois qu'il respire, il en coûte la vie à une multitude surprenante d'Êtres organisés & sensibles. La reproduction doit donc être & très-rapide & très-abondante, par-tout où cette engeance

si énorme & si vorace vient se repaître : la végétation de mille Sapins ne coûte pas tant à la Nature ».

P. 129. Vois-tu lorsqu'à sa table un ami te convie, &c.

CETTE image de la vie comparée à un festin est empruntée de Lucrèce, qui la consacre dans ce vers si philosophique :

Cur non ut vitæ plenus conviva recedas ?

ET que notre inimitable la Fontaine a reproduite dans une de ses Fables, où, avec sa sublime naïveté, il nous dit que l'Homme

Doit fortir de la vie ainsi que d'un banquet,
Rendant grâce à son hôte, & faisant son paquet.

IL est des hommes d'un goût trop délicat qui accuseront cette comparaison de manquer de noblesse, & qui auroient mieux aimé que j'eusse imité celle qu'on lit ailleurs dans le même Lucrèce, lorsqu'il compare la vie au flambeau que les Danseurs dans les Jeux Sacrés se passoient de main en main ; mais cet usage, étranger parmi nous & ignoré du commun des Lecteurs, eût rendu la comparaison plus obscure, en la rendant plus noble : & cependant la première qualité du style, c'est la clarté, parce qu'on n'écrit, comme on ne parle, que pour être entendu.

P. 230. Oui, ces feuilles, n'aguère ornement des forêts,
Se transformant bientôt en fertiles engrais, &c.

LE terrain, le plus naturellement favorable à la végétation, est celui où un plus grand nombre de végétaux se décomposent chaque année. Leur putréfaction le transforme peu à peu en un sol que les Laboureurs appellent TERREAU, & les Naturalistes, TERRE NOIRE, HUMUS ATRA. Cette théorie est palpable, pour ainsi dire, dans l'Ouvrage de M. FORSTER, formant le cinquième

Volume du second Voyage du Capitaine Cook in-4°. Ce favant y explique comment se forme le sol végétal sur les rochers stériles de la TERRE DE FEU. Les Oiseaux, la Mer & les Vents, dit-il, y ont apporté les graines de quelques plantes à mouffe, qui y végètent pendant la belle saison. A mesure qu'elles s'élèvent, elles se répandent en tiges & en branches qui se tiennent aussi près l'une de l'autre que cela est possible. Elles dispersent ainsi de nouvelles graines, & couvrent enfin un large contour. Les fibres, les racines, les tuyaux & les feuilles les plus inférieures tombent en putréfaction, produisent une espèce de gazon, qui insensiblement se convertit en Terreau ; chaque année l'accroît & le rend plus propre à produire & à nourrir des plantes. Dans les parties méridionales de la Nouvelle-Zélande, ajoute-t-il, on remarque la même analogie dans le principe, quoique la formation du sol y soit plus avancée, parce que la végétation y est plus active & plus vigoureuse. Des tempêtes violentes y brisent des arbres affoiblis par l'âge, & dans leur éclat, ils écrasent une quantité innombrable de buissons & d'arbrisseaux qui poussent & pourrissent ensemble, & fournissent de la place & de la nourriture à une nouvelle génération de jeunes arbres. Cette scène apparente de destruction est une des opérations les plus utiles de la Nature : elle entasse ainsi une quantité précieuse de Terreau fertile pour une race à venir,

P. 151. Le règne fugitif de ce nouvel Été

Ramène, avec Comus, la folâtre gâté.

LE peuple de la campagne, que la nature de ses travaux & de ses espérances force à observer tous les changemens que l'Air éprouve, ayant reconnu qu'on jouit presque tous les ans, aux approches ou à la suite de LA SAINT-MARTIN, d'un Ciel pur & d'une douce température, leur a donné, comme on le fait, le nom D'ÉTÉ DE LA SAINT-MARTIN. Les Savans, qui par-

mi nous s'appliquent aux observations météorologiques devroient bien rechercher d'où naît ce phénomène : puisque le retour en est assez constant sous les latitudes septentrionales de la France, il ne doit pas être impossible d'en découvrir la cause. Le génie hardi de l'Homme a porté si souvent la lumière dans les ténèbres dont la Nature aime à envelopper ses opérations, que les plus grandes difficultés ne sont plus en droit de l'effrayer. En attendant qu'il s'occupe de la recherche qu'on lui propose ici, disons qu'on feroit tenté de croire que cette jouissance d'un tems serein a été dans des tems reculés le motif de la joie & des festins auxquels chacun se livre en ce moment, si nous ne savions que ces jours de plaisir ont eu une autre origine. Ils nous sont venus des Romains à qui cette saison les commandoit ainsi qu'à nous.

« LA pleine Lune, ou les Ides, jour de fête dans tous les Mois en l'honneur de Jupiter, se célébroit en Novembre d'une manière plus solemnelle. Jupiter & les autres Dieux étoient placés sur leurs lits de festin, & on leur servoit des tables bien garnies. On se regaloit en même-tems dans toutes les familles, & cet usage subsiste encore, tant est forte l'habitude.

ON venoit de faire ses récoltes & ses semailles. Le tems des fêtes (ou vacances), étoit expiré, & chacun de ceux que les vendanges ou les semailles avoient attirés aux champs, revenoit à cette époque en Ville, pour y reprendre leurs fonctions, sur-tout les Magistrats, parce que les Tribunaux se r'ouvroient : il étoit donc naturel de faire de ce tems un tems de fêtes & de réjouissance.

CES Fêtes étoient donc indépendantes de la Religion ; mais on leur associa dans tous les tems la Religion, afin qu'elles fussent plus décentes, & parce qu'il étoit juste de témoigner sa reconnaissance au Ciel pour les biens dont on jouissoit alors ». (HIST. RELIG. DU CALEND.)

P. 132. Et cependant vers nous s'avancent par essaim
 Les Oiseaux voyageurs, qui, nés sous l'œil de l'Ourse,
 Loin d'elle tous les ans précipitent leur course.

Le nombre de ces colonies volantes, qui des bords glacés de l'Océan Septentrional, où elles sont nées, arrivent tous les ans dans les régions moins rigoureuses du Midi, pour y passer l'Hyver, est aussi inconcevable que leur intelligence à se réunir à un jour fixé, & à se conduire dans leur voyage. Ce ne seroit point une hyperbole poétique que de comparer ces émigrations d'Oiseaux à ces armées immenses de Barbares qui pendant plusieurs siècles descendirent du Nord vers le Midi. On a vu souvent le jour obscurci par la multitude de ces passagers, & s'il arrive quelquefois que leurs vols nous semblent moins considérables, il faut savoir, ou qu'ils voyagent pendant la nuit, ou qu'ils s'élèvent à une hauteur si prodigieuse, que nos yeux pourroient à peine les découvrir, quand même le Ciel seroit moins nébuleux qu'il ne l'est ordinairement en Automne.

MAIS si après avoir parlé de leur multitude, nous voulons considérer comment chaque individu dans chaque espèce est instruit du jour marqué pour le départ général; comment il est possible qu'il règne une sorte de discipline au milieu de ces caravanes; qu'il n'y ait ni traîneur, ni transfuge; qu'ils connoissent tous la route la plus courte pour arriver au lieu de leur destination, on tombe alors dans un vague de conjectures plus ou moins vraisemblables. Il est certain que ce qui influe le plus sur le déplacement annuel de ces Oiseaux, c'est la variation de la température. Il y a entre ces deux phénomènes un rapport secret, & l'un doit être la cause de l'autre; mais avec cette connoissance tout n'est pas expliqué: ce que les Oiseaux de passage ont de plus merveilleux reste encore dans l'obscurité. Presque tous, dans leur moment de halte & de repos sur une terre in-

connue , s'y regardent comme dans un pays ennemi , eux qui pour la plupart , dans les lieux de leur naissance , n'ont couru aucun danger de la part des Hommes ; ils savent même varier les précautions suivant la différence des lieux. Lisez Plutarque dans son *Traité de L'INDUSTRIE DES ANIMAUX* , & vous verrez que les Oies naturellement criardes , lorsqu'elles traversent le mont Taurus , prennent chacune dans leur bec un caillou pour s'empêcher de crier , de peur d'avertir de leur passage les Aigles qui habitent en grand nombre cette chaîne de montagnes , & dont elles deviendroient infailliblement la proie sans cette prévoyance.

PLUTARQUE , à la vérité , malgré l'excellence de son jugement , est quelquefois trop crédule & trop ami de tout ce qui tient du prodige ; ainsi son rémoignage ne suffit point pour croire au fait que j'ai emprunté de lui (*) ; mais l'Histoire Naturelle en fournit mille autres qui tous déposent en faveur de l'intelligence de nos voyageurs. En effet , si l'esprit dans les Animaux est toujours en raison de la difficulté qu'ils éprouvent à se procurer leur nourriture , il faut avouer que l'industrie des Oiseaux de passage doit être singulièrement développée ; il nous est facile d'en juger par nous-mêmes ; plus nous exerçons nos

(*) Ce fait est aussi rapporté par ELIEN , dans son Ouvrage de la *NATURE DES ANIMAUX* , Liv. V , Chap. XXIV. *ANSERES TAURUM MONTEM TRANSMITTENTES AQUILARUM METU SINGULI MORDICUS LAPIDEM TENENT , UT NE CLANGOREM FUNDANT , TANQUAM ENIM SILENTII FRENOS SIBI INJICIENTES , MONTEM TRANSVOLANT ; ATQUE SIC SUPPRESSA OMNI CLANGORIS SIGNIFICATIONE , PERSÆPE AQUILAS FALLUNT.* Mais Elien n'est ici qu'un Copiste , & son témoignage n'ajoute rien à celui de Plutarque. Cet Auteur fut un Compilateur infatigable , meilleur Ecrivain sans doute que ne le sont ordinairement ses confrères , puisqu'il a égalé la pureté & l'élégance du langage d'Athènes ; mais dont les récits n'ont presque aucune autorité , parce qu'il a ramassé sans choix & sans discernement l'erreur & la vérité.

facultés intellectuelles & plus nous les augmentons : & comme a dit la Fontaine :

Quiconque a beaucoup vu,
Sans doute a beaucoup retenu.

P. 132. Ils y remplaceront ces effaims d'Hirondelles, &c.

QU'ON se rappelle ce qui a été dit dans les Remarques sur le deuxième Chant, que les Naturalistes modernes n'ont trouvé d'autre moyen pour concilier entr'eux les faits contraires recueillis par les Observateurs touchant les Hirondelles, que de distribuer ces Oiseaux en deux classes, dont l'une ne nous quitte jamais, mais se rassemble en masse (*), s'enfouit & s'endort

(*) Ce sentiment a été mis en beaux vers Latins, par MOIREAU, de la Congrégation de l'Oratoire, dans un Poème qui a pour titre : *HIRUNDINES POLONICÆ*, & que les Amateurs de la belle Latinité ne peuvent se procurer qu'avec peine, parce qu'il est devenu fort rare :

Non tamen externos soles, tractusque remotos
Quærit, & arctum longinquo sidere frigus
Mutat Hirundo fugax : aliter mens docta saluti
Consult, motusque dedit natura sagaces.
Namque inter sese pennis per mutua nexis,
Et pedibus, tepido subeunt humore paludes,
Ingentesque lacus, fundo quæ scilicet imo
Subfedit calor, & venas repleta calentes
Lavât hians tellus. Hic blandi tempora Veris
Expectant : donec rigidi inclementia cæli,
Et Boreâ spirante furent defaxiat Arctos.
Interea penitus vitales deficit humor
In speciem : nullo pulsantur corpora motu :
Hibernosque tenet sub aquis mors annua menses.
At ubi purpureis patefecit cornibus annum
Taurus, & infestæ fugerunt frigora brunnæ,
Ilicet emergunt. Videas pennata refundi

dans les cavernes & la vase des étangs, d'où elle ne s'éveille & ne sort qu'au mois de Mars, tandis que l'autre nous quitte par troupes en Automne, traverse les Mers & s'en va habiter des régions plus tempérées, pour ne revenir parmi nous qu'avec le Printems. Cette dernière classe est déjà loin de nous, lorsque les légions qui désertent le voisinage du Pole boréal, arrivent sur nos terres. On diroit que la Nature, jalouse de mettre de la justice dans ses compensations, remplace un peuple par l'autre, & tire des pays soumis à toutes les rigueurs de l'Hyver les tribus d'Oiseaux qu'elle y a fait naître pendant l'Eté, pour animer de leur présence nos campagnes que la froide saison changeroit, sans cet innocent stratagème, en une solitude effrayante. Car les Hironnelles ne sont pas les seuls Oiseaux qui nous délaissent : presque tous ceux qui dans les beaux jours égayaient nos climats les quittent pour d'autres. A quiconque ne jouit pas sans attention des beautés de la Nature, il est visible dès la fin du mois d'Octobre, que les forêts, les vergers & les buissons sont déjà déserts. Les Chardonnerets, les Pinçons, les Alouettes, les Linotes se taisent, ils ont disparu. Où sont-ils cachés ? il est vraisemblable que les premiers froids les ont contraints de s'exiler, & de franchir les Mers.

MAIS ici se présente une question assez curieuse. Ces Oiseaux vivent-ils dans leur nouvelle demeure comme des passagers, ou bien y sont-ils comme des citoyens qui dans le sein de leur patrie forment des alliances & se multiplient ? Quoiqu'on n'ait rien de certain à répondre, on peut présumer toutefois qu'ils ne s'y reproduisent point, puisque leur retour vers le Sud

*Agmina, & innumeras undis enate volucres.
Nempe catervatim pennis hiberna relinquunt
Hospitia, antiquasque domos & cognita nidi
Tecta petunt, dulcesque volant rediviva per auras,
Insuetumque sibi repetunt examina cælum.*

au Printems , nous les montre en plus petit nombre , que nous ne les avons vus lors de leur départ pour le Midi , en Automne.

P. 132. Apre comme l'Hyver qui les suit à la trace ,

Leur chant n'est qu'un long cri sans douceur & sans grâce.

ON a dit que les Oiseaux des Zones glaciales & de la Zone torride sont également privés d'un chant doux & mélodieux : le privilège d'une voix harmonieuse semble attaché aux seuls Oiseaux des Zones tempérées. On peut demander encore ici quelle est la cause de cette différence ; & le plus savant Naturaliste ne répondra point. Il ajoutera seulement que ceux même de nos Oiseaux dont la voix est rauque & désagréable , tels que la Pie , les Corbeaux , les Corneilles n'osent se faire voir à nos yeux que dans la ruée faison ; c'est-à-dire , lorsque les Bouvreuils , les Loriots , &c. ne paroissent plus ; & qu'aussi-tôt que ceux-ci , aux premiers rayons du Printems , recommencent leur douce mélodie , ceux-la disparoissent de nos plaines. Un Poëte seroit en droit de dire que honteux de se montrer au milieu d'un concert que leurs voix rendroient discordant , ils s'enfoncent dans les lieux déserts , & s'y tiennent cachés exprès jusques vers la fin du mois d'Octobre.

CONVENONS cependant que cette ligne de démarcation qu'on a voulu établir entre les Oiseaux des Zones tempérées vêtus modestement , mais doués d'un brillant gosier , & les Oiseaux des Zones extrêmes privés d'une belle voix , mais non d'un riche plumage , est une observation fautive , ou qui du moins souffre de nombreuses exceptions. « Les Oiseaux de la Mer du Sud & de la Terre de Feu égayent les bois par des chants continuels , & leur plumage varié contribue à la splendeur de la Nature. Qu'est-il besoin de parler du Chardonneret , qui est peut-

être un des plus beaux Oiseaux du Globe, & dont la voix est très-mélodieuse. Il est facile d'ailleurs de citer un grand nombre d'exemples du contraire. L'harmonie des Oiseaux retentit également dans les forêts sauvages de la Nouvelle-Zélande & dans les bocages cultivés d'O-taïti. » (M. FORSTER. UBI SUPRA.)

P. 133. Je pourrai voir encor les Cannes du Lapland

Qui fillonnant les Airs en triangle volant, &c.

CETTE figure que les Cannes, ou Canards sauvages, affectent régulièrement lorsqu'elles volent en troupe, ne leur est point particulière. Les Oies de même y sont fidèles. Ces familles émigrantes se rangent sur deux colonnes disposées en V, dont un seul individu forme la pointe, sans doute pour ouvrir plus facilement le fluide de l'Air à la colonie qu'il mène : c'est ainsi qu'au-devant d'un vaisseau l'industrie humaine a placé la proue, à l'aide de laquelle le navire trouve un sillon ouvert sur les flots. Mais le soin que prend le conducteur le fatiguant bientôt, il cède la place à l'Oiseau qui le suit, & va se mettre à la queue d'une colonne. Il en est ainsi successivement de tous les autres. Si nous n'avions pour croire à la disposition ingénieuse de ce vol que le témoignage des Anciens qui en ont parlé, c'est-à-dire, que les récits de Cicéron, de Pline & de Sénèque, nous en pourrions révoquer en doute la vérité ; l'expérience nous a trop bien appris qu'ils sont loin d'être en Histoire Naturelle des Maîtres sur la parole desquels on puisse jurer ; mais des observateurs modernes exacts & véridiques nous ont confirmé ce fait. Kolbe, Auteur d'une DESCRIPTION DU CAP DE BONNE-ESPÉRANCE, & témoin oculaire du passage de ces Oiseaux, nous en a laissé un tableau fidèle auquel je me suis scrupuleusement conformé. VOYEZ L'OUVRAGE CITÉ, TOM. III, PAGE 261.

P. 134.

P. 134. La raison vous condamne ; elle parle , & détruit
 Un système jaloux que l'orgueil a construit.

SI les Cartésiens vouloient être de bonne-foi , ils avoueroient qu'ils ne relèguent les Animaux au rang des machines , que par ce sentiment trop naturel à l'Homme , qui lui fait repousser avec mépris tout ce qui peut s'égaliser ou se comparer à lui : sentiment peu philosophique , qui plus qu'on ne croit a retardé nos connoissances en plus d'un genre. La différence, il est vrai , de l'Homme à la Brute est extrême ; c'est celle du Temps à l'Eternité : la Brute destinée à finir toute entière ne doit point comme nous vivre au-delà de la mort. Mais le but de son existence sur la Terre étant le même , l'Animal ayant pour la remplir les mêmes organes , les mêmes sensations produits de ces organes , & sur-tout possédant la mémoire du Passé , qu'il compare avec le Présent pour prévoir l'Avenir , n'est-ce pas un orgueil révoltant de vouloir le soumettre aux seules loix aveugles du mouvement ?

LOUIS RACINE , qui a travaillé péniblement sur l'Ame des Bêtes deux Epitres longues & froides , où se trouvent pourtant quelques tirades agréables , & même plaisantes , quoique l'Auteur ne fût pas né pour la plaisanterie , Louis Racine convient sans détour du motif qui le range au Cartésianisme :

Je ne puis consentir qu'à nos fers destinés ,
 D'indignes Animaux à la Terre bornés ,
 Partagent avec moi cette clarté divine ,
 Qui nous rappelle à tous notre illustre origine.

IL refuse donc aux Animaux la mémoire , l'intelligence , parce que l'Homme en est doué ? Mais du même raisonnement , il devroit aussi conclure que la Brute ne mange point , ne dort point , parce que nous mangeons & dormons. A quelles absurdités l'Hom-

me arrive , lorsqu'il veut se donner un rang exclusif sur la Terre , & qu'il prétend que rien dans la Nature ne doit lui ressembler ! Il est aussi ridicule que ces animaux que M. de Voltaire a mis en scène dans son DISCOURS SUR LA NATURE DE L'HOMME.

M A I S , dira-t-on , les Plantes comme les Animaux & les Hommes ont des besoins qu'elles démontrent & demandent à satisfaire : par leurs rameaux elles cherchent l'air & la lumière ; par leurs racines , les veines de la Terre les plus propres à les nourrir : la Vigne & le Lierre pour s'élever implorent un appui , tous les deux rampent tristement jusqu'à ce qu'ils l'aient rencontré ; alors l'un s'y attache avec des espèces de mains , l'autre l'environne & l'embrasse. De ces faits , dont la vérité est reconnue , conclurez-vous que les Plantes ont une partie de notre intelligence ?

E H ! non sans doute ; personne ne fera assez insensé pour arriver à une conséquence semblable : c'est par d'autres Loix qu'il faut expliquer l'action , le mouvement des Plantes. Elles montent dans l'Air , se plongent & serpentent dans la Terre , parce que la Terre & l'Air les attirent. Mais ces mêmes Loix rendent-elles aussi raison des actions de l'Animal ? Ces deux Loups , qui pour saisir plus sûrement une proie qu'ils doivent ensuite partager , ont concerté entr'eux de tromper le Berger ; dont l'un s'avance hardiment vers le troupeau , excite la vigilance des Chiens , s'enfuit devant eux pour les entraîner à sa poursuite loin du parc ; & l'autre , qui du coin du bois où il s'est tenu caché pendant cette attaque simulée , s'élançe tout-à-coup sur le troupeau privé de ses défenseurs , se saisit d'une Brebis , & l'emporte dans un lieu secret , où nos deux compagnons de guerre se réunissent , lorsque les Chiens , rappelés par le Pasteur pour une nouvelle défense , ont laissé fuir le premier brigand , & sont arrivés trop tard pour s'opposer au se-

cond , ces deux Loups , dis-je , font-ils de simples machines , de purs automates ? S'ils en font , CÉSAR & P O M P É E , TURENNE & CONDÉ en étoient aussi , & leurs plus savans stratagèmes ne furent que le produit nécessaire d'une cause aveugle.

J'AVOUE cependant que l'on a quelquefois abusé de la ressemblance plus ou moins grande qui se trouve entre l'Homme & les Animaux. Il semble que quelques Auteurs l'ayent crue entière & parfaite ; ils n'ont refusé à la Brute aucune de nos qualités , aucune de ces vertus qui nous sont moins commandées par la Nature que par la Société. C'est ainsi qu'O P P I E N assure que les Chevaux ont l'inceste en horreur , & que pour le prouver , il verifie une histoire fabuleuse qu'ARISTOTE avant lui avoit rapportée fort gravement. La voici traduite du Grec d'Oppien en vers Latins par JEAN BODIN (*), en M. D. LV.

Naturam sed enim magno venerantur honore :

Quis credat nolle incestu fœdare nefando

Corpora , quod solum venerem amplectantur honestam ?

Fama meas Regis Scythici pervenit ad aures ,

Qui innumeros nutribat equos , armenta que multa :

(*) Ce Jean Bodin , Avocat au Parlement de Paris , sous le Règne de HENRI III , est moins connu comme Poëte que comme Profateur. Il nous reste de lui un Ouvrage sur les Loix qui a pour titre : LA RÉPUBLIQUE , & qui a été le précurseur de L'ESPRIT DES LOIX. Le Président de Montesquieu y a beaucoup puisé. C'est là que notre nouveau SOLON a pris son système sur l'influence des Climats ; & l'un & l'autre ont soutenu la tolérance en matière de Religion. L'Ouvrage de Bodin eut un si grand succès dans le tems , que les Anglois le traduisirent en Latin , & l'enseignèrent dans leurs Ecoles Publiques ; nouveau trait de ressemblance avec L'ESPRIT DES LOIX , qu'on cite sans cesse dans le Parlement d'Angleterre , comme une autorité du plus grand poids. Le sort de Bodin fut encore de mourir de la Peste comme le Poëte Grec qu'il avoit traduit assez élégamment.

Quos dum sacra lues graffans hauiffet equina
 Funditus, ex illa duntaxat clade tenellum
 Pullum lactentem, sola cum matre, reliquit.
 Dum verò fugitiva magis pubefceret ætas,
 Impius in matris complexum mittere tentat:
 Aft ubi funeftum execrari vidit amorem,
 Et vetitos fugere amplexus, vetitosque hymeneos
 Matri cum nato, fraudes meditatur iniquas;
 Sic ratus armentum inflaurare genusque peremptum:
 Namque dolo primum coriis obduxit utrumque
 Diverfis, corpusque oleo fragrante perunxit.
 Sicque ducem caftæ confanguinitatis odorem
 Obliterans, sacros miser inceftavit amores
 Prò scelus, (ô Superi!) connubia dira peregit;
 Quæ exſcecrantur equi, ut quondam patrata fuerunt
 Inter mortales, ut quæque nefaria Thebis
 Œdipus infelix admifit, patre perempto,
 Ferales diro conjungens omine tædas.
 Cum scelus infandum nudato corpore norunt;
 Mæfti luminibus torvis ardentibus ira
 Conſpiciunt, mater gnatum, gnatusque viciffim
 Non gnatus matrem, non matrem, fraude potitus
 Inceſto matris complexu lumina torquet.
 Tum in cælum arreftis cervicibus ore frementes,
 Terribili fletu scelus implacabile lugent,
 Ultroſque Deos voce obteftantur acerba
 Flagitii, aurigæ furias, dirasque precantes.
 Effraftis tandem indomitâ cervice capiftris,

Saxa petunt , altoque ruunt de vertice cautis ;
 Et molles cerebri ruptâ compage medullos
 Effundunt , vitamque simul cum fanguine linquunt ;
 Alter in alterius capita inclinata tenentes.

A CE récit ridicule associez ce que Pline raconte de l'esprit religieux des Eléphans pour la Lune , folie pitoyable que PASSESERAT , modèle de la Fontaine dans le genre du Conte , a parée des grâces de la Poésie Latine dans ses ETRENNES , article des Eléphans :

Imbuti pietate animos , cultuque Deorum
 Æquoreis lustrantur aquis , & supplice gestu
 Curva renascentis venerantur cornua Lunæ ,
 Sidera suspiciunt ægri , tacitisque supini
 Cælum onerant votis , & lumina folis adorant ;
 Puris ubi eoïs rutilum caput exferit undis.

P. 135. Aux Cités pouffe en foule & la Huppe azurée
 Et la svelte Mézange à l'aîle diaprée.
 Le brillant Rouge-Gorge y devance leurs pas : &c.

JE fais que la Huppe , appelée ainsi de la crête brillante dont elle est noblement coëffée , est mise par les Ornytologistes au rang des Oiseaux de passage , qui nous quittent tous les ans aux approches de l'Hyver , pour chercher des climats plus doux. Pourquoi donc me suis-je permis de la représenter vivant dans la froide saison , au milieu de nous , autour de nos Cités ? Parce que je me suis souvenu que dans ma jeunesse , j'en avois vu plusieurs à Montpellier , même au mois de Janvier ; or le témoignage de mes yeux confirmant celui d'Aristote , qui assure que cet Oiseau en Hyver ne quitte point la Grèce , dont la tempé-

rature diffère peu de celle de nos Provinces Méridionales, je me suis cru autorisé à ne pas suivre l'opinion générale. Peut-être aussi les Huppes qui ne voyagent pas, forment-elles le plus petit nombre; des circonstances particulières qu'on ne connoît point peuvent les retenir; & alors ce que j'ai dit ne seroit plus qu'une exception à la loi générale. Du reste la Huppe est d'un naturel peu sauvage; l'approche des Hommes ne l'effraye point: c'est presque toujours le long des grands chemins que nous la rencontrons en Été.

QUANT aux Mézanges, les Naturalistes Modernes en comptent jusqu'à vingt espèces répandues soit dans l'ancien, soit dans le nouvel hémisphère. Parmi celles qui habitent la France, j'ai eu en vue l'espèce dont le plumage est le plus brillant, & que nous appellons MÉZANGE BLEUE, *PARA CÆRULEA*. Celle-ci a la partie supérieure de la tête garnie d'une riche couleur bleue, mélangée de blanc & de noir: le dessus de son cou est COUVERT D'UNE CEINTURE MOIRÉE, dit BÉLON: enfin le jaune, le verd, le violet ornant son menton, son estomach & son échine en font un des plus jolis Oiseaux de nos forêts. Il y passe les beaux jours de l'Été; mais vers le milieu de l'Automne, il en sort pour vivre dans les villages & dans les villes.

LE Rouge-Gorge, que l'on peut appeller le Rossignol de l'Hyver, parce que sa voix mélodieuse ne refuse point de se faire entendre à la Nature couverte de frimats, est de tous les Oiseaux celui qu'une douce familiarité rapproche le plus de nos habitations. Il s'y introduit sans crainte pour y chercher sa nourriture; en cela plus intéressant que le Rossignol, toujours sauvage, toujours fier, & dont la mélodie a besoin de la solitude pour se déployer. Le Rouge-Gorge l'emporte aussi sur le Rossignol par la beauté de son plumage peint de blanc sous le ventre; & de rouge, de bleu sur la tête.

P. 137. *Poursuis donc, Dupaty, ta course glorieuse.*

CE vœu d'un patriote plus que d'un ami ne sera point exaucé. C'est avec douleur que j'annonce la perte dont est menacé le Parlement de Bordeaux, devant lequel M. Dupaty, Avocat-Général, défendoit depuis douze ans la cause de l'innocence infortunée avec un zèle, des vertus & des talens qui plus d'une fois ont effrayé l'envie. Fatigué de lutter sans fruit contre elle, il renoncera peut-être aux fonctions de la Magistrature, lui qui avoit la noble & légitime ambition de placer son nom à côté du nom de Montesquieu, par un grand Ouvrage sur LA JUSTICE CRIMINELLE. Cet éloge n'en est pas un; c'est l'expression naïve du sentiment & de la conviction

ON dira peut-être que les Poètes, nation de Flatteurs, sont accoutumés à encenser indistinctement tous les Autels. Je conviens de la vérité du reproche, quelque grave qu'il soit; & puisque l'occasion s'en présente, je veux le faire entendre avec toute la force & la franchise dont je suis capable, ne fût-ce que pour me lier à moi-même les mains, supposé que je fusse jamais assez lâche pour mentir à ma Nation & à ma conscience en louant ce qui doit être flétri.

POÈTES, qui devriez sentir combien la louange équitablement dispensée peut devenir dans vos Ecrits un instrument utile à la Société, avant de prendre la plume pour célébrer un nom, interrogez l'opinion publique, interrogez-vous vous-même, appelez sur-tout la Postérité, arbitre souveraine du Héros & du Panagyriste, & devant ces trois grands Témoins mettez dans une balance rigoureuse l'Homme que vous voulez chanter. Ne vous laissez séduire ni à l'éclat des hautes places, ni à l'amitié des Grands, ni même à celle des Rois. Craignez que la familiarité qu'ils vous offrent ne soit un piège tendu à votre vanité; dites-vous bien qu'on a vu plus d'une fois des Seu-

verains , qui ne furent que de grands criminels , accueillir vos semblables dans l'efpoir d'acheter des menfonges qui puffent faire oublier leurs brigandages.

POUR en trouver des exemples , vous n'avez pas befoin de remonter aux fiècles de Rome fous les Empereurs ; des fiècles plus voifins pourroient vous en montrer : mais dans les uns & dans les autres , voyez quel eft le fruit de la baffe adulation. Le Panégyrifte & le Héros en font-ils plus grands ? tous les deux font flétris de l'Immortalité. L'éloge du lâche Triumvir OCTAVE dans Ovide , Horace & Virgile , de NÉRON dans Lucain , & dans Oppien de CARACALLA , quel fentiment nous laiffe-t-il des Souverains & de leurs Poètes ? l'opinion , qu'ils faifoient entre eux un indigne trafic de faveurs & de menfonges. Nous croyons les entendre fe marchandant , le Prince difant au Poète : Mens pour moi , je te payerai ; & le Poète répondant au Prince : J'ai menti pour toi , donne-moi mon falaire.

CE falaire , il eft vrai , n'eft pas toujours la fortune. On a vu des Poètes qui dans un état d'opulence n'avoient nul befoin des bienfaits de la Cour , & qui furent cependant les plus intrépides louangeurs de leur fiècle. Que vouloient-ils donc en retour ? qu'on les flattât , qu'on les prônât ; tandis que le vrai talent fe prône lui-même. Quand je penfe que s'ils s'étoient respectés affez , pour ne pas attenter à leur gloire en prostituant la louange , ils auroient fait de leur cabinet un tribunal devant lequel les opprefseurs du peuple & les corrupteurs de leur fiècle auroient craint de comparoître & de s'entendre flétrir ; alors je ne puis voir leur renommée d'un œil tranquille , & je me dis : Toi , ne profane pas du moins le peu de talent que tu as reçu de la Nature , & ne place dans tes Vers aucun nom que tu vouluffes en effacer à ta mort.

P. 138. Pourquoi d'un jeu sans borne affrontant les hazards &c.

A L'ÉPOQUE où ces vers ont été composés, la fureur du jeu étoit portée à un tel point dans Paris, que la perte de quatre cens, cinq cens louis, dans une seule séance, étoit regardée comme de nulle conséquence; on auroit rougi d'en parler: il falloit, pour commencer à exciter quelqu'intérêt, pouvoir se vanter qu'on avoit perdu mille, quinze cens, deux mille louis. C'est dans ce même tems qu'on vit un Etranger qui, chargé de tout l'or de son Isle, tenoit banque ouverte à Paris, exposoit tranquillement six cens, huit cens mille louis, les perdoit de même, certain de changer la fortune à force de la poursuivre, la rappelloit, gaignoit quatre fois, six fois autant qu'il avoit perdu, alloit faire dans son Isle un court voyage pour se délasser, revenoit encore tenter la fortune, & s'en retournoit de nouveau plus riche que la première fois. Le Parlement crut arrêter le mal en défendant, sous des peines très-graves, le Jeu de la Belle que l'on avoit permis assez publiquement, & qui avoit fait naître cette manie d'un jeu excessif; mais la défense arriva trop tard. L'habitude étoit contractée, elle dure encore; & pour en corriger, il ne faudra sans doute rien moins que l'exemple effrayant de plusieurs grandes fortunes ruinées; terrible leçon, que plus d'un Joueur nous a déjà donné.

P. 139. Et pourquoi prodiguant un amour idolâtre

Aux Beautés, dont le vice a paré le Théâtre,

De ces viles Phrynés vous adoptez les mœurs.

VOULEZ-VOUS connoître quel est le degré de corruption chez un peuple? connoissez auparavant quel degré d'estime il donne aux Comédiens, & le problème sera résolu: il faut être bien corrompu soi-même, pour ne point mépriser les fauteurs de la corruption. Mais, dira-t-on, vous renouvellez l'inculpa-

tion que M. J. J. Rousseau a faite à l'état de Comédien, & que MM. d'Alembert & Marmontel ont réfutée d'une manière victorieuse. Quelque supériorité de raisonnement que ces deux Académiciens justement célèbres aient mise dans cette discussion, ils ne m'ont point convaincu, je l'avoue; & mon sentiment reste toujours le même. Ils me le pardonneront sans doute, & d'autant plus volontiers que si je m'égaré, le motif de mon erreur est louable: je crois plaider la cause des bonnes mœurs. Je regarde comme démontré qu'il est impossible aux hommes de Théâtre, & sur-tout aux Actrices d'avoir des mœurs: j'ai pour moi & l'expérience & la nature du cœur humain.

L'EXPÉRIENCE: quelle est l'école ordinaire des meilleurs Comédiens? les Troupes de Province? Qu'est-ce qu'une Troupe de Comédiens de Province? un ramas de libertins & de prostituées, qui transfuges de la maison paternelle, perdus de dettes, ne sachant plus où reposer leur tête, se mettent aux gages d'un Directeur de Théâtre, trois fois par semaine prennent pour vivre des personnages & des sentimens d'emprunt, se copient en jouant les vices, font sans rougir leur propre satire en représentant la vertu, & s'endorment sur leur infamie au bruit des sifflets ou des applaudissemens.

DEPUIS quelques années cette Capitale elle-même nous en offre des exemples déplorables. Allez, vous tous qui défendez la cause des Histrions, allez, si l'honnêteté de votre cœur peut s'y résoudre sur ces Boulevards, où, au grand scandale des bonnes mœurs, on laisse se multiplier les Théâtres. Qu'y verrez-vous? l'enfance façonnée à la prostitution, des feminaires de débauche.

LE CŒUR HUMAIN: comment veut-on qu'un homme qui a assez peu de fierté dans l'ame pour s'exposer volontairement à se voir insulté, baffoué en personne par tout un peuple assemblé,

conserve quelque sentiment de la dignité de l'Homme ; & quelle est la vertu que vous pouvez attendre de quiconque s'accoutume à boire le mépris ? Le Guerrier & le Poëte peuvent exciter la risée publique , mais ils ne la recueillent point en personne , & leur front n'est pas contraint de s'y endurcir : elle ne s'attache qu'aux opérations de l'un & aux ouvrages de l'autre ; ces opérations & ces ouvrages quoiqu'à eux ne sont pas eux : le Comédien la reçoit lui-même, car c'est lui qu'on outrage , son devoir est de la dévorer ; ou s'il s'en offense , & qu'il le témoigne, ce qui seroit de la fierté dans autrui, n'est plus en lui que de l'insolence. Quiconque s'est voué au mépris n'a pas le droit de s'en plaindre.

TOUT ce que j'ai dit jusqu'à présent convient aux Acteurs & aux Actrices ; mais il est contre celles-ci des preuves que leurs partisans les plus intrépides n'oseroient combattre. Preuves de fait : Qu'on me cite une seule d'entre elles qui , maîtresse de son sort, ait osé se livrer aux jeux du spectacle avant d'avoir été infidèle à l'honneur de son sexe. Leur première apparition sur un théâtre est un aveu public de leur conduite passée.

PREUVES de raisonnement : M. Rousseau les a développées & resserrées tout-à-la-fois avec son éloquence ordinaire. « Comment un état dont l'unique objet est de se montrer en public , & qui pis est , de se montrer pour de l'argent , conviendrait-il à d'honnêtes femmes , & pourroit compatir en elles avec la modestie & les bonnes mœurs ? A-t-on besoin même de disputer sur les différences morales des sexes pour sentir combien il est difficile que celle qui se met à prix en représentation , ne s'y mette bientôt en personne , & ne se laisse jamais tenter de satisfaire des desirs qu'elle prend tant de soin d'inspirer ? Quoi ! malgré mille timides précautions , une femme honnête & sage , exposée au moindre danger , a bien de la peine encore à se conserver un

cœur à l'épreuve ; & ces jeunes personnes audacieuses , sans autre éducation qu'un système de coquetterie & des rôles amoureux , dans une parure très-peu modeste , sans cesse entourées d'une jeunesse ardente & téméraire , au milieu des douces voix de l'amour & du plaisir , résisteront à leur âge , à leur cœur , aux objets qui les environnent , aux discours qu'on leur tient , aux occasions toujours renaissantes , & à l'or auquel elles font d'avance à demi-vendues ».

ON n'a malheureusement rien de légitime à répondre à ce corps de preuves. Or si le vice est allié sur le théâtre , comme on l'y voit presque toujours , à la beauté ; si pour devenir plus séduisant , il emprunte quelquefois le masque de la décence & de l'honnêteté , comment de jeunes & riches Oisifs pourront-ils résister à cet appât ? comment le théâtre ne sera-t-il point le foyer de la corruption ? Pour l'intérêt des bonnes mœurs , forcez-vous les Comédiens à vivre dans les liens du mariage ? vous ne ferez qu'augmenter le scandale ; l'adultère deviendra public , tous les yeux s'y accoutumeront , & ce fera le comble de la dépravation générale.

P. 146. Contre lui conjurés, ah ! veuillent désormais

Ces jours trop malheureux ne revenir jamais ,

Qui... Mais de ses revers taifons l'affreuse histoire ;

LE Languedoc se souviendra long-tems des pertes qu'il fit lors du fameux Hyver de 1709. L'excès du froid glaça & fit mourir nos Oliviers ; presque aucun de ces arbres ne resta sur pié. Ceux que nous y cultivons aujourd'hui ont été plantés depuis cette déplorable époque. Cet arbre , précieux pour nos provinces méridionales , dont il fait une des plus grandes richesses , est cependant très-vivace : il vit cent cinquante , deux cens ans , par la raison qu'il est fort lent à croître. Pline a dit , mais à tort , que la main qui le plante n'en recueille jamais le fruit.

NEMINEM OLEÆ SATOREM FRUCTUM EX EA COLLEGISSE. (PLIN. L. XVI. C. XLIV.) Ensuite il assure qu'il existoit encore de son tems des Oliviers plantés par le premier des Scipions, ce qui feroit cent ans de durée au-delà du terme qu'il assigne, lorsqu'il dit : FIRMISSIMÆ AD VIVENDUM OLEÆ, UT QUAS DURARE ANNIS DUCENTIS INTER AUTORES CONVENIAT. Il y a au sujet de cet arbre une autre différence entre les Anciens & les Modernes. Les premiers soutiennent qu'il est fécond sans culture, & que pour donner ses fruits il n'attend ni ferpe, ni râteau :

Contra non ulla est oleis cultura : neque illæ

Procurvam expectant falcem, rastrosque tenaces.

(VIRG. GEOR. LIB. II.)

Les seconds suivent une méthode opposée : ils élaguent l'Olivier, bêchent la Terre à ses piés, & de tems en tems lui donnent quelque engrais.

P. 149. L'autre arrondit le van, dont la sagesse antique

Fit d'un culte épuré le symbole mystique.

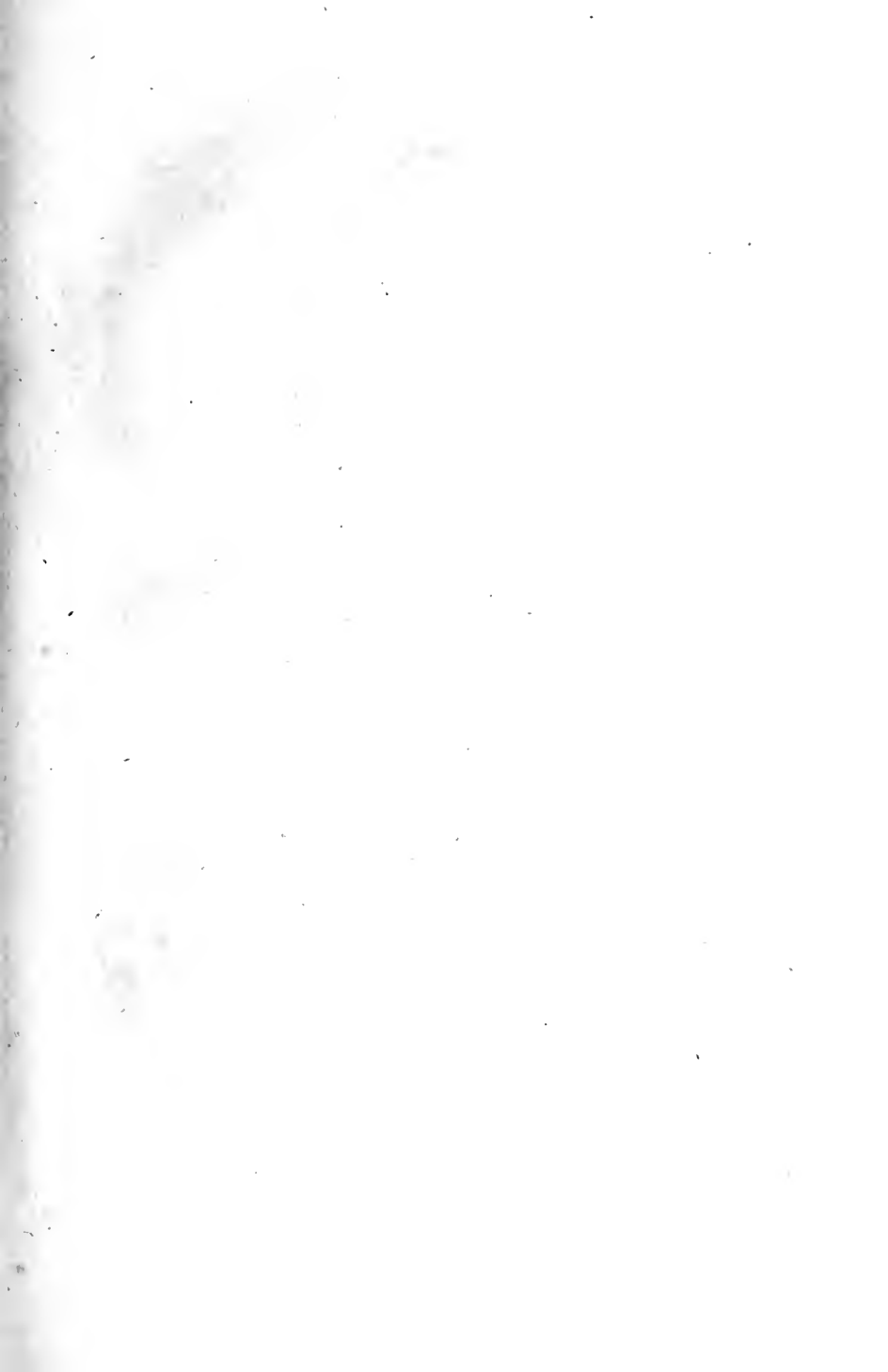
M. L'ABBÉ Delille, en expliquant l'épithète de MISTIQUE que Virgile donne au van, MISTICA VANNUS IACCHO, « les personnes, dit-il, qui étoient initiées aux Mystères, devoient être scrupuleusement vertueuses. Elles se regardoient comme séparées du vulgaire. C'est peut-être ce qui a fait employer le van dans la célébration des Mystères. Ce qui sépare la paille du grain, étoit un emblème propre à représenter la séparation des hommes vertueux d'avec le vulgaire des hommes vicieux. » J'ai adopté, comme on le voit dans les vers cités, cette explication ingénieuse, quoique l'usage de porter le van dans les Mystères ait un autre origine que l'Auteur de L'HISTOIRE DU CIEL a développée. « Parmi les différens symboles

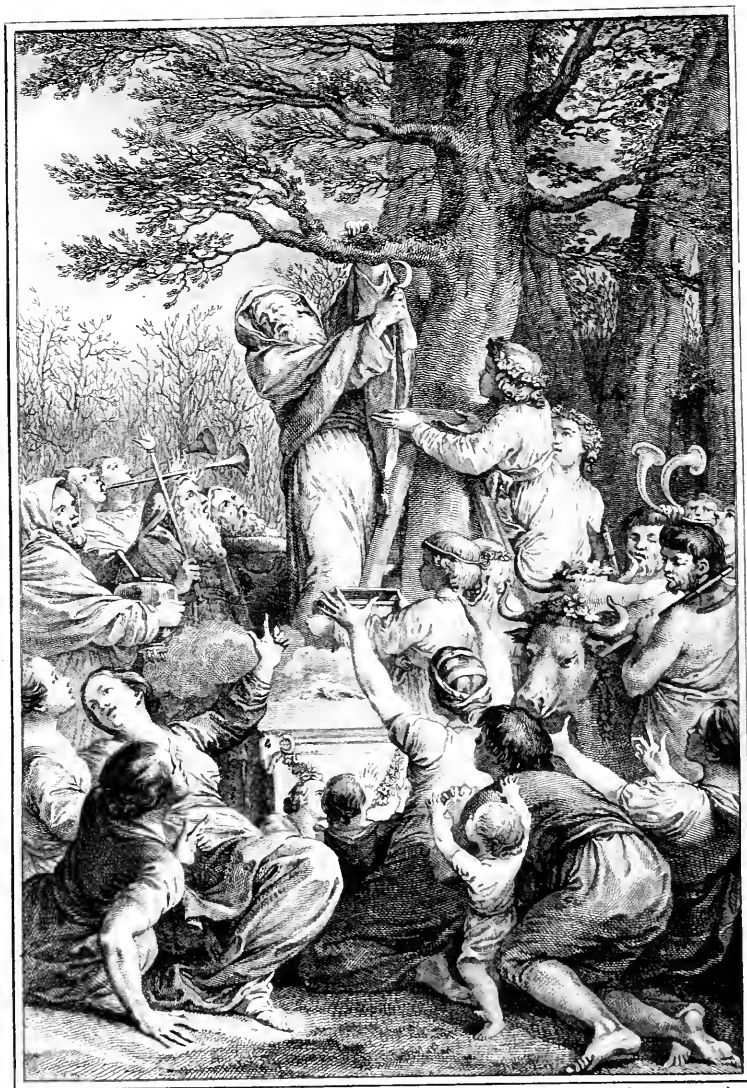
que les Egyptiens enfermoient dans le coffre qu'ils portoient à la fête d'Osiris, soit que cet Osiris représentât l'état du Monde après le Déluge, soit qu'il figurât ce même Monde après la retraite de l'Hyver, il est certain que ce Peuple admettoit le van, comme l'emblème de l'Agriculture. Osiris, sous les traits d'un enfant couché sur un van, disoit aux yeux que le Monde rajeuni se reposoit sur l'Agriculture, & ne pouvoit subsister que par elle. »

P. 152. Oui, voilà le mortel, que la voix de l'erreur
Doit dans l'ombre des nuits assiéger de terreur.

L'HISTOIRE nous fait voir de grands criminels qu'une terreur superstitieuse a punis au milieu du triomphe de leur scélératesse. Après le meurtre d'AGRIPPINE, « Néron, dit l'éloquent Auteur de la Vie de Sénèque, tombe dans un silence stupide. La terreur le fait; sa conscience se révolte : tandis qu'il fait courir le bruit que sa mère, convaincue d'un attentat sur sa personne sacrée, s'est dé faite elle-même, il voit son image, il en est poursuivi. Il voit les Euménides avec leurs fouets & leurs torches; il essaye en vain de fléchir ses manes par un sacrifice magique : son supplice duroit encore lors de son voyage en Grèce ; il n'ose se présenter à l'initiation des Mystères d'Eleusine, effrayé & retenu par la voix du Crieur, qui ordonnoit aux impies & aux scélérats de s'éloigner. »

THÉODORIC, dit aussi l'Auteur de l'ESSAI SUR LES ELOGES, dans les derniers momens de sa vie, croyoit voir la tête sanglante de SYMMAQUE qui le poursuivoit; & il ajoute : il seroit à souhaiter, pour le bonheur du genre-humain, que cette histoire fut vraie, & qu'après les grands crimes, des spectres vengeurs poursuivissent du moins ceux qui, par leur place & leur pouvoir, sont au-dessus des Loix.





Goussier del.

1772

Grave par V. Rivo

Tels furent nos Ayeux dans leurs bois folitaires .

en X

LES MOIS

DE L'HIVER.

D É C E M B R E ,

C H A N T D I X I È M E.

SUR un char paresseux le Soleil tristement
Se lève, enveloppé d'un sombre vêtement.
Quelle affreuse pâleur déshonore sa face?
Comme rapidement sa lumière s'efface!
De l'empire des Airs n'est-il donc plus le Roi?
Qu'a-t-il fait de ses traits? Où sont-ils? Et pourquoi
Si long-tems à la nuit abandonner son trône?
Est-ce là ce Vainqueur que la flamme couronne?
Est-ce lui, qui naguère ardent, ambitieux
Franchissoit tous les jours l'immensité des Cieux,
De torrens de lumière inondoit les campagnes,
Et dardant ses rayons jusqu'au flanc des montagnes,
Empreignoit le rocher de germes créateurs?

Vous, de son feu sacré zélés Adorateurs,
 Héritiers des Incas, Enfans de Zoroastre,
 Venez dans notre Europe, & contemplez cet Astre,
 Devant qui, chaque jour, fléchissent vos genoux.
 Est-ce là votre Dieu? Le reconnoissez-vous?
 Vous pâlissez! Vos yeux se remplissent de larmes!
 Peuples simples & doux, je conçois vos allarmes.
 En contemplant son front & livide & glacé,
 Vous croyez de la mort votre Dieu menacé;
 Vous craignez que le Ciel, pour venger quelque outrage,
 N'aille renouveler cet antique naufrage,
 Qui, brisant, ruinant le Monde primitif,
 Disperça des humains le reste fugitif:
 Comme eux vous redoutez d'éternelles ténèbres,
 Et remplissez les Airs de cris lents & funèbres,

RASSUREZ-VOUS; le Ciel vous promet sa faveur,
 Et vous verrez bientôt naître votre Sauveur.
 C'est le Soleil. Tournez vos regards vers l'Aurore:
 C'est de-là que ce Dieu, tout rayonnant encore,
 Après deux fois dix jours, de cinq nuits allongés,
 Viendra dissiper l'ombre où nous sommes plongés;

Les Peuples marcheront à sa vive lumière :
Il rendra la Nature à sa beauté première.
Terre, fois dans la joie ; & vous, Cieux, tressaillez !
De leurs plus doux trésors les Hommes dépouillés
Des présens de Cérès enrichiront leurs granges,
Et seront abreuvés du nectar des Vendanges.

MAIS trop tôt mes regards vont chercher l'avenir ;
Trop tôt je vous promets celui qui doit venir ;
Avant qu'il ait repris son armure éclatante,
Les champs doivent languir dans une longue attente ;
Les vents doivent gronder, les brouillards s'épaissir,
Et la pluie & la nège en glace se durcir.
Ah ! tandis que la glace épargne encor la Terre,
Hâtons-nous, prévenons le froid qui la resserre :
D'une race nouvelle allons peupler les bois.

CENT jeunes Citoyens s'offrent à notre choix ;
Le Plâne, qui couvrit le banquet de Socrate ;
Le Cèdre, antique enfant des rives de l'Euphrate,
Lui, de qui les rameaux dans la nuit allumés
Eclairaient les palais de flambeaux parfumés ;

Le Frêne, qui se plaît à plonger dans l'argile ;
 Le Tremble murmurant & le Hêtre fragile.
 Venez, Belles ; venez, Poètes & Guerriers :
 Je vais planter pour vous le Myrthe & les Lauriers.
 Ombres des Morts, sortez du séjour des ténèbres ;
 J'élève le Cyprés sur vos urnes funèbres.
 Que le Saule & l'Ozier embrassent les ruisseaux ;
 Ormes, dans les vallons, préparez des berceaux ;
 Vous, Sapins, qui des Mers devez braver la rage,
 Apprenez sur les monts à défier l'orage :
 Confions à la roche, aux côteaux fabloneux
 Le Mélèse, qui, seul des arbres résineux,
 Peu jaloux de sa feuille à l'Hyver l'abandonne,
 Et le Chêne sur-tout, vieux Prophète à Dodône.

QU'IL soit de nos forêts le premier ornement :
 Sa taille, sa vigueur, son épais vêtement
 Sur tous nos végétaux lui méritent l'empire.
 Tandis qu'autour de lui tout passe, tout expire,
 Lui, déployant toujours des rameaux plus altiers,
 Résiste, inébranlable, à des siècles entiers ;
 Des Dieux toujours vivans noble & frappante image.

FRANÇAIS, respectez donc cet annuel hommage,
Qu'au retour des Hyvers, sur un autel sacré,
Vos Ancêtres payoient à cet arbre adoré.
Quels chants, quels cris de joie annonçoient cette Fête!

Aussi-tôt que des bois le jour doroit le faite,
Peuples, Prêtres & Grands marchoient au son du cor
Vers la forêt, que Dreux à ses piés voit encor.
Tableau majestueux ! Nos Poètes antiques,
Les Bardes, en trois chœurs, entonnoient des cantiques,
Et noblement vêtus de longs habits flottans,
Conduisoient deux Taureaux de blancheur éclatans.
Trois Vieillards les suivoient : dans sa main vénérée
L'un portoit un vaisseau rempli d'une eau sacrée ;
L'autre, le pur froment pétri pour les autels ;
Le dernier, aux regards des coupables mortels,
Présentait cette main, qui du pouvoir suprême
Dans l'Empire des Lys est le Royal emblème.
Près de leur Chef, armé d'une serpette d'or,
Les Druides sonnoient de la trompe & du cor,
Et le Peuple à grands flots fermoit la marche sainte.
Chênes, qui décoriez cette sauvage enceinte,

Leurs yeux sur vous fixés cherchoient avidement
 Le Gui, de vos rameaux parasite ornement,
 Certains que le pouvoir d'Héfus & de Mercure
 Attachoit le bonheur à cette plante obscure.
 Frappoit-elle leurs yeux? Tout-à-coup mille voix
 Remplissoient d'un seul cri la profondeur des bois.

C E P E N D A N T le respect ramenant le silence,
 La serpette à la main, le Grand-Prêtre s'élance,
 Adore & fait tomber le céleste présent,
 Déjà sur un autel à tous les yeux présent.

« Grands Dieux! s'écrie alors le Pontife-Monarque,
 » Grands Dieux! de vos bontés nous adorons la marque.
 » Que ce fruit, sous nos toits saintement transporté,
 » En écarte l'horreur de la stérilité;
 » Que l'Hymen vénérable, amoureux de ses chaînes,
 » Surpasse en rejettons les rameaux de nos Chênes,
 » Et que leurs troncs noueux, tous les ans plus épais,
 » Vieillissent avec nous dans une longue paix. »
 Il se tait, & poursuit les augustes mystères.

T E L S furent nos Ayeux dans leur bois folitaires.

'Ah ! pourquoi falloît-il que le sang des mortels ,
Pour honorer Héfus , coulât fur les autels ?
Qu'il foit béni le Dieu , dont le bras fecourable
A purgé nos climats de ce culte exécrationnel !
Mais en ouvrant ton fein à de plus douces loix ,
O France ! tu devois hériter des Gaulois
Un peu de leur refpect pour leurs Temples agrestes.
Trop oublieux d'un sang , dont nous fommes les reftes ,
Nous avons abbattu fous nos coups imprudens
Des bois , que pleureront nos derniers defcendans.
Où trouver en effet des Chênes , dont la tête
Ait bravé deux cens ans l'effort de la tempête ?
Nos forêts n'offrent plus qu'un aride coup-d'œil ;
Et Compiègne & Crécy gémiſſent fous le deuil.

LIEUX chéris des neuf Sœurs , délicieufe enceinte ,
Où long-tems de Budé s'égara l'ombre ſainte ;
Fontaine , à qui le nom de cet Homme fameux
Sembloit promettre , hélas ! un deſtin plus heureux ,
J'ai vu , fous le tranchant de la hâche acérée ,
J'ai vu périr l'honneur de ta rive ſacrée !
Tes Chênes font tombés , tes Ormeaux ne font plus !

Sur leur front jeune encor, trois siècles révolus
N'ont pu du fer impie arrêter l'avarice :
D'Épines aujourd'hui ta grotte se hériffe ;
Ton eau, jadis si pure, & qui de mille fleurs
Dans son cours sinueux nourrissoit les couleurs,
Ton eau se perd sans gloire au sein d'un marécage.
Fuyez, tendres Oiseaux, enfans de ce bocage ;
Fuyez : l'aspect hideux des Ronces, des Buiffons
Flétriroit la gâité de vos douces chansons.
Vous, Bergers innocens ; vous, qui dans ces retraites
Cachiez les doux transports de vos ardeurs secrètes,
Oh ! comme votre amour déplore ces beaux lieux !
De vos rivaux jaloux comment tromper les yeux ?
Et moi, qui mollement étendu sur la mousse
M'enyvrois quelquefois d'une extase si douce,
Hélas ! je n'irai plus y cadencer des vers !
Il faudra que j'oublie & ces ombrages verts
Et la grotte, où du jour je bravois les outrages,

QU'AI-JE dit, insensé ? Quoi, je parle d'ombrages,
Et le Démon du Nord rugit autour de moi !
Profondément plongé dans un muet effroi,

J'ose à peine écouter ses sifflemens terribles ,
Par le calme des nuits devenus plus horribles.
Quel fracas ! Quel tumulte ! A ses coups redoublés,
Mes champêtres lambris gémissent ébranlés.
Ennemi du Sommeil dont l'aîle me protège ,
Il agite ma couche ; & son fougueux cortège ,
L'Eurus & les Autans , par un commun assaut
Me battant à grand bruit , m'éveillent en sursaut.
Mon ame, trop long-tems de préjugés nourrie ,
Croit entendre les Morts : je pâlis , je m'écrie ,
J'appelle ma raison contre ma folle erreur ;
Et je parviens à peine à dompter ma terreur.

Nuit sombre : mais quel jour plus sombre lui succède !
Qu'il est foible , incertain ! Quelle vapeur l'obsède !
Froide & contagieuse , elle monte en flottant ,
Et comme un fleuve impur s'épaissit & s'étend.
Je ne vois plus des monts l'inégale surface ;
Plaines , fleuves , cités , tout s'éteint , tout s'efface.
Je ressemble au mortel , qui loin du jour languit
Dans ces cachots , voisins de l'éternelle nuit.
Mon front est sans couleur , ma tête est affaissée ;

Et la mélancolie attristant ma pensée,
 Je ne fens dans mon cœur vide de tous desirs
 Ni l'amour des beaux arts, ni le goût des plaisirs :
 Ma triste voix s'exhale en regrets inutiles.
 Où font-ils ces côteaux, que j'ai vus si fertiles ?
 Où font-ils ces vallons, si rians à mes yeux ?
 Printems, quand viendras-tu rasséréner les Cieux !

J E l'attendrai long-tems. L'Hyver règne ; & la nège,
 Suspendue en rochers dans les airs qu'elle assiège,
 Opposé aux feux du jour sa grisâtre épaisseur :
 De sa chute prochaine un calme précurseur
 S'est emparé des Airs ; ils dorment en silence.
 La nuit vient : l'Aquilon d'un vol bruyant s'élançe,
 Et déchirant la nue, où pesoit enfermé
 Cet Océan nouveau goutte à goutte formé ;
 La nège, au gré des vents, comme une épaisse laine
 Voltige à gros flocons, tombe, couvre la plaine,
 Déguise la hauteur des Chênes, des Ormeaux,
 Et confond les vallons, les chemins, les hameaux ;
 Les monts ont disparu : leur vaste amphithéâtre
 S'abbaisse ; tout a pris un vêtement d'albâtre,

AH !

AH! plaignons le mortel, qui, dans ce triste jour,
Contraint de s'avancer vers un lointain séjour,
Ne reconnoissant plus ni côteau, ni prairie,
Traîne un pas égaré sur la nège qui crie.
Ses piés en vains efforts consomment leur vigueur.
Haletant, il s'arrête; & vaincu de langueur,
Maudit une Contrée, où le regard n'embrasse
Qu'un informe désert sans hospice & sans trace.
Bientôt le jour plus foible ajoute à ses ennuis:
L'Ombre fonde sur la terre, & la Reine des nuits
A voilé son croissant de nuages funèbres,
Que fera-t-il alors perdu dans les ténèbres,
Craignant à chaque pas & les marais trompeurs
Et les étangs couverts d'un amas de vapeurs?
Le cœur ferré d'angoisse, il s'étend sur la plaine;
Là, sans couleur, sans force & presque sans haleine,
Il murmure tout bas, dans un long désespoir,
Le tendre nom d'un fils qu'il ne doit plus revoir.
Mais c'en est fait. Déjà ses esprits s'engourdissent;
Son sang ne coule plus; ses membres se roidissent;
Ses yeux las de s'ouvrir se ferment; il s'endort:
Invincible sommeil qui s'unit à la mort.

Vous les soupçonnez peu ces rigueurs de l'année,
 Vous, riches Citadins ; vous, troupe fortunée,
 Qui, vous environnant de plaisirs & de jeux,
 Infultez de l'Hyver le génie orageux ;
 Une douce chaleur de vos foyers l'exile,
 Quand sous ces mêmes toîts Flore trouve un asyle :
 Là, vous réalisez la Fable de ces tems,
 Où l'Homme jouissoit d'un éternel Printems.

Eh ! qui sous des lambris ornés par la peinture
 De sîtes, où se plaît la riante Nature ;
 De côteaux verdoyans, de ruisseaux argentés,
 D'aurores, de beaux soirs dans les eaux répétés,
 Et du jour que la nuit emprunte à chaque étoile,
 Jour charmant, par Vernet embelli sur la toile ;
 Répondez ; qui de vous dans ces fallons dorés,
 Où de fleurs, de rubis, de perles décorés,
 Au doux bruit des concerts dont s'anime la danse,
 La Jeunesse & l'Amour folâtrent en cadence,
 Qui de vous oseroit, Sybarite orgueilleux,
 Des rigueurs de l'Hyver faire un reproche aux Dieux ?
 Dans le sein du bonheur le murmure est un crime.

QU'IL se plaigne celui que l'indigence opprime ;
C'est pour lui que l'Hyver est âpre & sans pitié.
Sous un toit ruineux qui les couvre à moitié ,
Voyez transir de froid , languir sans nourriture
Ceux , qui dans vos sillons fécondoient la Nature.
Eh , quoi donc ! leurs sueurs , les efforts de leurs bras
N'auroient-ils fait de vous que de riches ingrats ?
Non , non : par des bienfaits montrez-vous équitables ;
Que l'or prenne en vos mains des aîles charitables ,
Qu'il cherche l'indigent , & que dans vos hameaux ,
L'appellant au travail , il soulage ses maux.

N'AGUÈRES je voyois près des champs , où l'Aronde
Et l'Aifne au fein de l'Oïse engloutissent leur onde ,
Je voyois un Mortel , qui , sage autant qu'humain ,
Voulant qu'à ses labeurs le pauvre dût son pain ,
Tous les ans , quand le Nord déchaîne sa furie ,
D'un peuple de vassaux soudoyoit l'industrie.
Femmes , vieillards , enfans , vous tous qui lui devez
Et vos champs agrandis & vos toits relevés ,
Dites-nous quels travaux remplissoient vos journées.
En des plaines , jadis par Cérès couronnées ,

Alliez-vous , pour loger ce maître fastueux ,
 Creuser les fondemens d'un château somptueux ?
 Avez-vous enfermé dans un parc inutile
 Un beau fol , que Bacchus pouvoit rendre fertile ?
 Ah ! chez lui rien n'insulte à votre pauvreté.

AMI dans tous ses goûts de la simplicité ,
 Il ennoblit son or par d'utiles ouvrages.
 Les chemins aplanis & riches en ombrages
 Des remparts de Compiègne ont rapproché vos fruits.
 Vos portiques sacrés que l'âge avoient détruits ,
 Doux asyle , où cent fois votre ame désolée
 Sous les regards d'un Dieu respira consolée ;
 Eh bien ! à vos soupirs ils sont encor ouverts.
 Cette onde , qui jadis par cent détours divers
 Sur un terrain fangeux se traînoit incertaine ,
 Ruissseau pur maintenant & limpide fontaine ,
 Là , pour vous d'une grotte habite le repos ;
 Ici , dans un canal roule pour vos troupeaux.
 Sans lui ce marécage , autrefois le repaire ,
 Où se gonflait l'insecte , où sifflait la Vipère ,
 Autour de vous encor infecteroit les airs.

Sans lui ne croîtroit point sur vos côteaux déserts
L'arbre, qui transplanté du neustrien rivage,
De ses fruits, sous la meule, épanche un doux breuvage.

ET toi, de qui César hériffa la hauteur
D'un camp, où reposoit son Aigle observateur ;
Toi, qui né dans la Mer, à l'Homme qui te fouille
Étales des Requins la tranchante dépouille,
Mont qui me fus si cher, retraite, où les neuf Sœurs
Me firent favoriser leurs premières douceurs,
Dis-nous comment enfin dompté par la culture,
Aux troupeaux étonnés tu donnes leur pâture ;
Cependant qu'en berceau des Ormes arrondis
Repouffent le Soleil, qui te brûloit jadis !
Que tous ces monumens, respectés d'âge en âge,
Rendent à leur auteur un sacré témoignage ;
Et qu'en les contemplant, le vieillard attendri
Ajoute : ils m'ont donné le pain qui m'a nourri !

MAIS tandis que la nège au fond d'une chaumière
Relegue l'indigent ; le char de la lumière
Roule, touche au solstice, & la plus longue nuit

Pour douze Mois entiers sous la Terre s'enfuit.
 Une pâle lueur a blanchi l'Empyrée.
 Enfant du Ciel, rends-nous ta présence sacrée ;
 Dévoile à nos regards ton front resplendissant,
 Parois, & fois le Dieu du Monde renaissant !

IL a paru : déjà, les mains vers lui levées,
 Par mille cris joyeux, les Nations sauvées,
 Du pié de leurs autels le saluant en chœur,
 De la jalouse nuit le proclament vainqueur.

TRIOMPHE du Soleil, triomphe mémorable,
 Qui, dans tous les climats embelli par la fable,
 Et sous des noms divers d'âge en âge porté,
 Par l'Europe & l'Asie est encore chanté !
 Le Nil du Roi des ans attestoit la puissance,
 Alorsque d'Harpocrate il fêtoit la naissance.
 Oromaze, ce Dieu des antiques Persans,
 Ce Dieu, père du bien, lui, dont les traits perçans
 De la nuit & du mal vainquirent le génie,
 Et qui dans l'Univers rétablit l'harmonie,
 Ne figuroit-il point le Monarque du jour,

Réparateur des maux du terrestre séjour ?
Et ce maître des Dieux, dont le bruyant tonnerre
Châta la fureur des enfans de la Terre,
Quand ces Titans, au jour de leur rebellion,
Sur l'Olympe entassoient l'Ossa, le Pélion,
N'est-il pas du Soleil l'histoire symbolique ?
Et nous-même, aujourd'hui que de sa route oblique
Cet Astre atteint la borne & revient sur ses pas,
Dans les remparts de Dreux ne célébrons-nous pas
L'époque solemnelle, où de l'humaine race
Le Soleil qui renaît console la disgrâce ?

QUE nous dit en effet ce long cri répété,
Dont tous les Drusiens remplissent leur cité ?
Qu'enseignent les brandons, qui, dans cette nuit sainte,
De la place publique ont éclairé l'enceinte,
Et qui brûlent enfin dressés sur les tombeaux ?
Ainsi qu'aux premiers tems, tous ces mille flambeaux
Des rayons du Soleil font le mystique emblème.
Ces cris proclament l'heure, où l'Hercule suprême,
De son courage éteint ressuscitant l'ardeur,
Va rendre aux jours plus longs leur première splendeur.

C'est par des feux encor, où se peint son image,
 Qu'il reçoit du Cathay le solemnel hommage.
 Dès qu'arrive l'Année à sa dernière nuit,
 De lampes, de flambeaux tout l'Empire reluit;
 Et de chaque maison la porte illuminée
 Se pare de ces mots: AU VRAI ROI DE L'ANNÉE.

Ce Roi n'ose pourtant, jeune & trop foible encor,
 Environner son front de tous ses rayons d'or:
 De quelques traits de flamme à peine il se couronne.
 Vingt rivaux en fureur lui disputent son trône;
 L'Enfant du Nord l'assiège, & le Démon des Eaux
 Menace d'abymer la Terre sous les flots.
 Il s'avance; il descend chargé d'une urne immense:
 Sa main l'ouvre à grand bruit; & sur l'An, qui commence,
 Renversant tout entier ce dépôt des Hyvers,
 L'ouragan pluvieux en couvre l'Univers.
 Le Ciel fond en torrent, qui du haut des montagnes
 Ecumant & grondant s'étend sur les campagnes:
 Tout est Mer. Dans son sein les arbres entassés
 Et les hameaux détruits & les ponts fracassés
 Roulent, & des humains emportés par l'orage,

Brifant

Brifant les corps meurtris , avancent leur naufrage.

DIEUX ! nous ramenez-vous à ces tems défoltreux ,
Où , jaloux l'un de l'autre & fe heurtant entr'eux ,
Les Elémens , conduits par un fougueux Génie ,
De la Terre & des Cieux rompirent l'harmonie ,
Firent craindre au Soleil une éternelle nuit ,
Et déchaînant les eaux fur le globe détruit ,
De l'Homme en cent climats engloutirent la race ?
Hélas ! Au feul penfer de ces jours de difgrâce ,
Mon fang glacé s'arrête ; & ma lyre fans voix ,
De larmes arrofée , échappe de mes doigts.

MUSE ! reprends ta lyre ; & fans vouloir connoître
De quel pouvoir fecret ce défordre a pu naître ,
Graves-en dans tes vers la ténébreufe horreur :
Dis comment de fon lit l'Océan en fureur
S'élança fur la Terre , & la couvrit d'aby mes.
Des monts voifins du Ciel il inonde les cîmes ,
Les fracaffe ; & s'ouvrant un paffage en leur fein ,
Pour de nouvelles Mers creufe un nouveau baffin.

BIENTÔT à l'Océan, qui roule sans rivages,
Tous les torrens des Airs unissent leurs ravages.
La Terre tonne, tremble ; & ses flancs caverneux
Sans cesse vomissant des flots bitumineux,
L'Homme égaré, perdu dans le brouillard de soufre
Que ces fleuves de lave exhaloient de leur gouffre,
L'Homme, de mille morts à la fois investi,
Dans les feux, dans les eaux périssoit englouti.

PAR degrés cependant l'onde moins courroucée
Décroît, & dans son lit rentre enfin repoussée.
La flamme des Volcans s'affouplit & s'endort.
Mais hélas ! Des humains échappés à la mort
Quel fut le désespoir, quand, du haut des montagnes,
Jettant un regard sombre au loin sur les campagnes,
Ils virent leur séjour, autrefois si riant,
Désert, & dans le deuil d'un silence effrayant,
N'offrant de toutes parts qu'un long marais immonde,
Où sembloit expirer l'astre pâle du Monde ?
Nous peindrons-nous jamais leur état douloureux,
Nous, qui chéris du Ciel coulons des jours heureux,

Nous, qui formons à peine un desir inutile,
Qui moissonnons en paix une Terre fertile,
Et pour qui le Soleil, de la Nature ami,
Marche d'un pas égal dans sa route affermi ?
C'est en vain que sur nous l'Hyver fond en orages ;
Ses bienfaits ont bientôt réparé les naufrages.
Oui, mortel ; quand ce Dieu, signalant son pouvoir,
Des trésors de la pluie ouvre le réservoir,
Cette chute des eaux est encor salutaire :
Le fleuve s'en nourrit pour féconder la Terre.

Au tems de ma jeunesse, avant qu'à ma raison
L'étude eût découvert un plus vaste horizon,
Tandis que du Soleil la lumière voilée
Laissoit regner la nuit sous la voûte étoilée,
Et tandis que la pluie enflait de ses torrens
Les fleuves écumeux & sur la plaine errans,
Librement prisonnier d'un réduit taciturne,
Je veillois aux lueurs d'une lampe nocturne ;
J'interrogeois l'Auteur de tous ces mouvemens,
Je demandois raison du choc des Elémens ;

Pourquoi l'Année expire , & l'Ether nous affiège
 De frimats , de brouillards & de pluie & de nègè ;
 Pourquoi ces Aquilons , cortège des Hyvers ,
 Et ces monts , dont la chaîne embrasse l'Univers.

LASSÉ de ces pensers où mon esprit se plonge ,
 Je m'endors : tout-à-coup enfanté par un fonge ,
 Un Colosse imposant apparut à mes yeux :
 Couronné de Soleils , son front touchoit aux Cieux ;
 Les Saisons l'entouroient : par des routes certaines ,
 Serpentoient dans son corps les lacs & les fontaines ;
 Sept couleurs à la fois nuançoient ses habits ;
 Son sceptre brilloit d'Or , de Saphirs , de Rubis ;
 Un long voile azuré lui servoit de ceinture :
 Mon œil , à tous ces traits , reconnut la Nature.

« T O N esprit , me dit-elle , ami des vérités ,
 » Demande à quel dessein , loin des Mers emportés ,
 » S'étendent ces frimats , ces brouillards & ces nues.
 » Suis-moi ; je vais t'ouvrir des routes inconnues :
 » Mes secrets aujourd'hui te feront dévoilés. »

Elle dit ; & foudain aux lambris étoilés ,
 Sur les ailes des Vents la Déesse m'enlève.

C'ÉTOIT l'heure propice , où le Soleil se lève.
 Alors la Déesse , par un charme puissant ,
 Arma mes foibles yeux d'un regard plus perçant ,
 Et dans tous ses climats me présentant la Terre :
 « Contemples tous ces monts que ta Planète enferme ,
 » Dit-elle ; vois ces rocs qu'Annibal a franchis ,
 » Les sommets Riphéens de longs frimats blanchis ;
 » Le Taurus , au Tartare opposant des barrières ;
 » Le Caucase berceau de cent hordes guerrières ;
 » L'Olympe , d'où la Fable a fait tonner ses Dieux ;
 » L'Atlas , qu'elle chargeoit de tout le poids des Cieux ;
 » L'Ararat , où cent fois , d'une antique disgrâce ,
 » Le crédule Vulgaire alla chercher la trace ;
 » Les rochers de Goyame & les monts de Luna ;
 » Les Andes , que l'Europe à son sceptre enchaina ;
 » Enfin du globe entier les hauteurs primitives :
 » Eh bien ! sans ces hauteurs , les ondes fugitives ,
 » Qui , par mille détours , de climats en climats ,

- » Portent aux Nations le tribut des frimats ,
- » Jamais dans un canal , en fleuve rassemblées ,
- » N'auroient donné la vie aux stériles vallées ;
- » Ce globe n'eut offert que marais croupissans :
- » Mais j'élevai les monts , je fis souffler les vents ;
- » Et les vents , au sommet des montagnes chenues ,
- » Précipitent l'amas des vapeurs & des nues.
- » Là , leurs flots , chaque jour goutte-à-goutte filtrés ,
- » De tuyaux en tuyaux distillent épurés.

- » VOUDROIS-TU contempler dans le flanc des collines
- » Le pénible travail de ces eaux cristallines ?
- » Tourne les yeux : ces monts t'ouvrent leur vaste sein.
- » Vois ici le rocher s'élargir en bassin ;
- » Là , prendre d'un Syphon la forme recourbée ;
- » Plus bas , céder la place à la craie imbibée ,
- » A des couches d'argile , aux sables , aux cailloux :
- » L'onde y coule , y serpente en filets purs & doux.
- » Bientôt au pied du mont , sur le gravier reçue ,
- » Vers la clarté du jour elle cherche une issue.
- » Ses liens sont brisés ; mais , humble à son berceau ,

- » Le fleuve encor timide est à peine un ruisseau :
- » Cependant Roi futur , il roule ; & sa puissance
- » Déjà fait oublier son obscure naissance.

- » ADMIRE-LES , ces Rois de l'humide Elément ;
- » Le Gange , où l'Indien plongé stupidement
- » En l'honneur de Brama voudroit finir sa course ;
- » L'Yrtis impatient de voir les feux de l'Ourse ;
- » Le Volga , vaste Mer tributaire des Czars ;
- » La Seine , dont les bords embellis par les Arts
- » Font envier leur gloire à la fière Tamise ;
- » La Saône , tendre amante à son époux fourmife ;
- » Le Rhône cet époux , qui l'entraîne en grondant ,
- » Et brise sur des rocs son orgueil imprudent ;
- » La Loire , dont les eaux , captives sans contrainte ,
- » Se creusent chaque année un nouveau labyrinthe ;
- » Le Tibre , qui , déchu de ses antiques droits ,
- » Veut quelquefois encor intimider les Rois ;
- » Le Nil , le Sénégal & l'immense Amazone ,
- » Trompant l'aridité de la brûlante Zone ;
- » Tous , fleuves bienfaiteurs , que doit cet Univers

» Aux Nuages, aux Vents, sombres fils des Hyvers. »

ELLE dit : je m'éveille ; & ma raifon plus fage,
De l'Hyver, tous les ans, a béni le paffage.

REMARQUES

REMARQUES

SUR

LE DIXIEME CHANT.

DÉCEMBRE.

EN rapprochant les uns des autres les Calendriers des Peuples les plus célèbres de l'Antiquité, nous avons fait voir que presque toutes les Fêtes n'étoient qu'une représentation allégorique de la marche du Soleil dans le Zodiaque, & de ses diverses influences sur la Terre. Si cette vérité avoit besoin de nouvelles preuves pour être adoptée, un coup d'œil rapide, jeté sur les Fastes Religieux de la Perse, de l'Égypte, de la Grèce & de Rome, suffiroit pour nous en convaincre. Je vais tenter cette nouvelle comparaison, persuadé que les Lecteurs qui savent réfléchir ne verront point sans intérêt comment l'Homme des tems anciens, guidé par le sentiment de ses besoins & d'une juste reconnoissance, honoroit le premier des astres au moment, où, du point le plus bas de sa course, il semble revenir sur ses pas : espèce de NAISSANCE annuelle qui fait sortir la Nature de l'état de mort, & sauve l'espèce humaine.

L'ANNÉE Persane, avant que le Sultan MELICSHAH, plus connu sous le nom de GELALEDIN, eût déplacé, en la réformant, l'ordre primitif des Fêtes, ramenoit avec le Solstice d'Hyver la plus grande solemnité des Ignicoles: c'étoit

Tome II.

E c

la NAISSANCE DE MYTHRAS qu'on célébroit durant six jours.

« UNE chose digne de remarque , c'est que le culte de Mythras , Divinité qui étoit absolument inconnue à l'Europe avant la fin de la République Romaine , fit les plus grands progrès dans Rome & dans tout l'Empire , peu de tems après la première prédication de l'Evangile. Le plus ancien exemple qu'on en trouve chez les Romains est contenu dans une Inscription , datée du troisième Consulat de Trajan , ou de l'an 101 de l'Ere Chrétienne. C'est la dédicace d'un autel au Soleil , sous le nom de Mythras : DEO SOLI MYTHRÆ..... Ce culte se célébroit dans un antre , dans l'antre mystique , d'où le Soleil étoit censé renaître à Noël..... Aussi le Père HARDOUIN croyoit-il que c'étoit pour cette raison que l'Eglise Latine célèbre au même jour la Naissance de JESUS-CHRIST , qu'on disoit aussi en Orient être né dans une caverne (*) ».

Nous retrouvons le même esprit en Egypte , quoique sous des noms & des emblèmes différens. Le Solstice d'Hyver étoit marqué dans cette fameuse contrée par trois Fêtes qui ont un rapport visible avec le retour , la renaissance du Soleil : 1°. LA RECHERCHE D'OSIRIS , qu'on faisoit en promenant sept fois une Vache autour des Temples , pour marquer les sept Mois qui s'écoulent d'un Solstice à l'autre : 2°. LA VENUE D'ISIS , & son retour de Phénicie , où elle étoit allée , disoit-on , pour avoir des nouvelles de son époux Osiris ; on lui offroit ce jour-là des gâteaux sur lesquels étoit représenté un Hyppopotame enchaîné , figure de Typhon vaincu : 3°. LA NAISSANCE D'HARPOCRATE , fils d'Osiris & d'Isis : on fait que dans le langage symbolique de l'Egypte Isis étoit la Terre ; Osiris , le Soleil dans toute sa force ; & Harpocrate , le Soleil renaissant.

(*) M. de Gebelin , HIST. RELIGI. DU CALEND.

J'AI fait observer plusieurs fois dans le courant de ces Remarques qu'Hercule fut dans l'origine l'emblème du Soleil : voici une nouvelle observation qui confirme la première. La Grèce , dans la nuit du Solstice , qu'elle appelloit **TRIPLE NUIT** , plaçoit la naissance d'Hercule , & l'honoroit d'une Fête particulière.

ROME enfin avoit consacré ce même jour du Solstice au **SOLEIL INVINCIBLE** , & le célébroit par des Jeux solennels.

MAIS quittons l'Asie , l'Afrique & le Midi de l'Europe ; & nous avançant vers le Nord , cherchons quels furent les usages de ses premiers habitans. Les Fastes Runiques & l'Historien **PROCOPE** nous serviront de guides.

LES Nations , placées sous la latitude boréale , où le Soleil caché pendant un long espace de tems ne commence à se remontrer qu'au jour du Solstice , envoyoit des députés sur le sommet des plus hautes montagnes , pour épier l'instant du retour de la lumière. Cinq-jours avant son apparition qu'un long usage leur avoit appris à deviner à la pâle lueur qui de loin commençoit à blanchir l'horizon , ils redescendoient vers les plaines , où leurs compatriotes assemblés les attendoient. A peine avoient-ils annoncé à la foule ce qu'ils avoient vu , que tous dans l'attente de ce jour fortuné se livroient à la joie , au milieu des ténèbres. Ce tems , dit Procope , étoit pour eux un jour de Fête , attendu qu'ils avoient craint d'abord de ne plus voir reparoître le Soleil. Ils faisoient aussi , à cette époque , usage de gâteaux ; mais au lieu de l'Hyppopotame enchaîné que l'Égypte y représentoit , les Septentrionaux y imprimoient la figure d'une **ROUE** , image de leur année , & la divisoient par une croix , pour désigner les quatre Saisons qui partagent l'année. Ils donnoient le nom de **YUL** , c'est-à-dire , **ROUE** , à la révolution entière du

Soleil ; & comme ils plaçoient le jour du Solstice au commencement de cette révolution , il n'est pas étonnant qu'ils le désignassent par le nom de Yul , voulant dire par-là que c'étoit le jour par excellence .

ILS avoient enfin un autre usage , dont , au rapport d'OLAUS RUDBEK , on retrouve encore les restes en Suède. Dans chaque maison , on suspendoit aux solives du plancher une petite massue , qui par le moyen d'une corde pouvoit toucher le front de quiconque alloit s'asseoir au-dessous. Celui-ci la mettoit en mouvement ; & dans l'espace de tems qu'elle employoit à décrire des cercles dans l'Air , il falloit qu'il vidât un vase de bierre. Si , avant l'épuisement de ce vase , la massue ralentie dans son mouvement frappoit tant soit peu la tête du Buveur , il recevoit en punition de sa mal-adresse l'ordre de boire dix fois autant. La rotation de cette massue figuroit la course annuelle du Soleil , comme ce breuvage exprimoit la reconnoissance de la Nation pour les bienfaits qu'elle avoit reçus & qu'elle attendoit encore de la fécondité de l'année. N'oublions pas de dire qu'en ce jour solennel ils se faisoient mutuellement des présens , qu'ils les accompagnoient de vœux pour l'heureux succès de leurs affaires , qu'ils s'invitoient à de grands festins , & que de la température du Ciel à cette époque , ils concluoient la température du reste de l'année.

NOUS avons souvent parlé de la réformation du Calendrier par Jules-César , & nous ne sommes entrés dans aucun détail à ce sujet. Maintenant que nous arrivons au Mois après lequel s'ouvrit cette réformation , & qui depuis a eu trente - un jours au lieu de vingt-neuf qu'il avoit eu d'abord , il ne sera pas hors de propos de donner une idée de ce changement.

« LE Calendrier Romain étoit tombé dans le plus grand

désordre par la négligence & la faute des Prêtres. César, en sa qualité de Grand-Pontife, devoit y remédier. . . . Alexandrie étoit alors le siège unique de l'Astronomie & des Sciences; César fit venir de cette ville S O S I G È N E S, Philosophe Péripatéticien & Astronome. Sosigènes, ayant examiné l'année de N U M A & les intercalations prescrites, vit qu'il n'y avoit pas d'autre moyen à prendre que d'abandonner l'année lunaire, & de régler l'année civile seulement sur le cours du Soleil. C'étoit le moyen de lui donner une forme simple & par conséquent commode. Il imagina de faire chaque année de trois cens soixante-cinq jours, & d'ajouter un jour à la quatrième, pour tenir compte des quatre quarts qui s'étoient accumulés. L'année de Numa n'avoit que trois cens cinquante-cinq jours: il fallut en ajouter dix. Sosigènes & César les repartirent ainsi: on en ajouta deux aux mois de Décembre, de Janvier & d'Août, qui n'en avoient que vingt-neuf, & un seulement aux mois d'Avril, Juin, Septembre & Novembre, qui n'en avoient également que vingt-neuf. On ne changea rien au mois de Février pour ne pas troubler le culte des Dieux Infernaux, *NE DEÛM INFERÛM RELIGIO IMMUTARETUR*. Le jour intercalaire fut seulement placé dans ce Mois le 24, le jour qui précédoit le sixième avant les Calendes: il fut appelé *BIS SEXTO*, d'où l'année a pris le nom de *BISSEXTILE*. . . Cette année ainsi réformée fut appelée *JULIENNE*, & porta le nom de César au lieu de porter celui de Sosigènes, qui lui valut cet honneur. Elle a réglé le tems pendant quinze Siècles, jusqu'à ce que le Pape *GRÉGOIRE XIII* vint donner son nom à une seconde réformation devenue indispensable (*).

CE qui nous reste à dire sur le mois de Décembre, c'est 1°. que l'Empereur *COMMODOE* lui donna par flatterie le nom d'*AMAZONIUS*, en l'honneur d'une Courtisane qu'il aimoit

(*) M, Bailly, *HIST. DE L'ASTRO. MODER.* tom. prem.

éperduement , & qu'il avoit fait peindre en Amazone ; 2°. que le Soleil arrive alors au Capricorne , Constellation composée de vingt-huit étoiles , appelée autrement la CHÈVRE AMALTHÉE , & dont les Poètes ont fait la nourrice de Jupiter , pour enseigner allégoriquement que le Soleil renaît , & reste quelque tems comme au berceau sous cette Constellation ; 3°. que Neptune chez les Grecs , & Vesta chez les Romains , présidoient à cette partie de l'Année ; l'un , Dieu des grandes eaux , pour figurer les pluies abondantes qu'amène le retour de Décembre ; l'autre , Déesse des foyers , pour remercier la Puissance suprême du présent signalé qu'elle a fait à l'Homme , en lui donnant l'élément du Feu , à l'aide duquel nous triomphons des rigueurs de l'Hyver.

P. 192. En contemplant son front & livide & glacé ,
 Vous croyez de la mort votre Dieu menacé.

CET effroi , dont je dis que seroient pénétrés les Peuples des beaux climats de l'Asie & de l'Amérique , si tout à-coup ils se trouvoient transportés sous notre Ciel occidental au mois de Décembre , n'est point une fiction poétique. On a vu dans la Remarque précédente que les anciens Septentrionaux , quoiqu'accoutumés à la disparition annuelle du Soleil pendant un long espace de tems , craignoient chaque année de survivre à la destruction de cet astre. Nous savons que cette terreur agitoit presque tous les anciens Peuples. Les derniers jours de l'année dans l'Antiquité furent des jours de deuil & de tristesse. Je ne connois que les Mexiquains pour qui la fin de l'année fût un tems de réjouissance. Lisez la conquête du Mexique par ANTONIO DE SOLIS , & vous verrez que ce Peuple donnoit alors des témoignages singuliers d'allégresse ; mais comme il falloit sans doute qu'il tint par quelque endroit à l'esprit universel des Nations , il ne voyoit point arriver sans terreur la période solaire de cinquante-deux ans : il s'imaginoit qu'après cette longue ré-

volution le Soleil couroit risque de s'éteindre; & dans cette supposition, chacun se préparoit à une effroyable disgrâce. A genoux, & le visage tourné vers l'Orient, ils observoient le Ciel avec un œil d'inquiétude; tous les vases étoient brisés, tous les feux éteints; enfin on croyoit toucher au moment de la destruction générale.

P. 193. Le Cèdre, antique enfant des rives de l'Euphrate,

Lui, de qui les rameaux dans la nuit allumés

Eclairoient les Palais de flambeaux parfumés.

ON a cru long-tems que le Cèdre originaire des pays chauds ne pouvoit s'élever, ni atteindre sa hauteur naturelle sous les latitudes froides de l'Occident; & par une suite de cette erreur, nous négligeons de naturaliser parmi nous une des plus belles espèces du Règne Végétal. Notre négligence à cet égard est impardonnable, sur-tout depuis que l'expérience nous a appris que cet arbre, aussi utile qu'il est beau, s'élève & croît avec succès dans nos régions occidentales, sur des terrains arides & pierreux. L'Angleterre possède une allée entière de Cèdres qu'un particulier a plantés, & qui en peu de tems ont acquis une hauteur considérable. A la vérité les rameaux résineux & odorans de cet arbre ne nous serviroient point de flambeaux, comme ils en servoient aux anciens Asiatiques:

Urit odoratam nocturna in lumina Cedrum. (VIRG.)

Notre luxe se passe d'un pareil secours, aujourd'hui que l'industrie humaine fait mettre la cire en usage pour remplacer la lumière du jour. C'est aux grandes constructions qu'il faudroit employer le Cèdre; il est d'un bois dur, incorruptible, propre à fournir nos vaisseaux des plus beaux mâts. Je ne parle point de l'agrément qu'il pourroit prêter à nos jardins & à nos bosquets par sa forme pyramidale, par la verdure que l'Hyver respecte,

& sur-tout par son feuillage , qui , attaché à des rameaux flexibles & courbés vers la Terre en panache , obéit au moindre soufflé du vent ; & comme la Mer , forme des ondes.

LES Anciens attribuoient au Cèdre une autre propriété : Pline le Naturaliste , Liv. XVIII , Chap. XIII , assure que l'eau de Cèdre préserve de la corruption tout ce qui en a été frotté ; & que les Livres de Numa furent conservés par ce moyen , sans se corrompre , dans le sein de la Terre , l'espace de trente-cinq ans. Aussi PERSE , dans sa première Satyre , dit-il , en louant un ouvrage , qu'il est digne du Cèdre : ET CEDRO DIGNA LOCUTUS. Horace adopte la même opinion , lorsqu'il demande dans son Art Poétique si des vers composés pour de l'argent peuvent mériter jamais d'être frottés de Cèdre.

P. 194. Ombres des morts , fortex du séjour des ténèbres :

J'élève le Cyprès sur vos urnes funèbres.

LE Cyprès étoit consacré aux morts , parce qu'une fois que son tronc a été abattu , sa racine , dit-on , ne repousse plus de surgeons ; image bien naturelle de notre vie qui finit pour ne plus recommencer. Toutes les fois qu'on parle du Cyprès , on se rappelle les beaux vers qu'Horace adresse à un riche Propriétaire :

Linquenda tellus , & domus , & placens

Uxor ; neque , harum , quas colis , arborum

Te , præter invisas Cupressos ,

Ulla brevem dominum sequetur.

EN voici une foible imitation que j'essaie pour ceux à qui la Langue du Poëte Latin n'est pas connue.

Il faudra tout quitter : de ces arbres nombreux ,

Dont tes mains à grands frais couvrent un sol heureux ,

Lorsque

Lorsque tu descendras au séjour des ténèbres ,
Aucun ne te suivra que des Cyprès funèbres.

Mais peut-être qu'un motif plus simple a fait consacrer le Cyprès aux morts. On a beau dire que notre imagination seule , attristée par les descriptions des Poètes , prête à cet arbre une lugubre teinte chimérique ; il me semble que la Nature lui a donné un feuillage sombre bien propre à décorer notre dernier asyle. J'ai vu cet arbre dans ma jeunesse , long-tems avant d'avoir reçu les impressions de la Poésie ; & je n'ai point oublié que je ne le regardois jamais avec plaisir , tandis que je cherchois de préférence le feuillage du Maronnier-d'Inde & de l'Acacia , non loin desquels il se trouvoit planté ; & ce qui me confirme dans l'opinion qu'il n'a dû qu'à son noir feuillage l'honneur de couronner les tombeaux , c'est que les dernières navigations des Anglois dans la Mer du Sud nous ont appris que les MARAÏTS , ou Cimetières des O-taïtiens ont aux environs un ou plusieurs arbres de l'espèce appelée CASUARINA EQUisetifolia , & que ces arbres sont employés par les Insulaires à cet usage , parce que le feuillage en est sombre & semble se pencher tristement vers la Terre.

P. 194. Vous, Sapins, qui des Mers devez braver la rage ,
Apprenez sur les monts à défier l'orage.

LE Sapin , dont nous formons les mâts de nos vaisseaux , croît & se plaît sur les montagnes ; aussi Plîne , dont la Prose a souvent toute la hardiesse de la Poésie , dit-il , que le Sapin se retire sur les plus hautes montagnes , comme pour fuir la Mer : IN EXCELSo MONTIUM , SEU MARIA FUGERIT. (LIB. XVI.)

P. 194. Et le Chêne sur-tout , vieux Prophète à Dodone.

DEPUIS que ce vers a été composé , j'ai lu les Poésies de

Ronfard , & dans un de ses Madrigaux adressé à JACQUES PELLETIER, Docteur en Médecine , j'ai trouvé la même expression employée pour désigner le Chêne ,

De nos Ayeux la vieille prophétie.

Je dis que je me suis rencontré dans cette expression aussi franchement que j'avouerois l'avoir empruntée. Je suis bien loin de me croire le mérite qui faisoit dire à Virgile : GEMMAS DE STERCORE ENNÎ ; & à Molière : JE PRENDS MON BIEN OÙ JE LE TROUVE ; mais je crois que ce seroit rendre service à notre Poésie que de l'enrichir des belles expressions , & même des beaux vers qui étincèlent de tems en tems dans nos vieux Poëtes. J'ai pris quelquefois cette licence , sans pourtant que je demande grâce pour ce genre de larcin.

P. 195. Français, respectez donc cet annuel hommage,
 Qu'au retour des Hyvers, sur un Autel sacré,
 Vos Ancêtres payoient à cet arbre adoré.

DOM JACQUES MARTIN, Religieux de Saint-Benoît, à qui nous devons l'Histoire de la RELIGION DES GAULOIS, en 2 vol. in-4°, voulant expliquer comment les Druides en étoient venus à ce point de superstition d'adorer le Chêne , QU'ILS PRENOIENT, dit-il, POUR DIEU, OU DU MOINS POUR L'HABITATION DE DIEU, assure que L'ORIGINE DE CE CULTE VENOIT DU CHÊNE DE MEMBRÉ. Cette opinion se refuse assez d'elle-même par sa propre extravagance. On voit que l'Auteur, à l'exemple de tant d'autres, avoit la folie de vouloir trouver l'origine de tout chez les Juifs, comme chez le peuple par excellence. Notre Erudit avoit oublié sans doute que le plus grand nombre des Interprètes Sacrés place un Térébinthe au lieu d'un Chêne, dans la vallée de Membré. D'ailleurs, il étoit bien plus naturel de chercher dans le Chêne

lui-même la source du culte dont nos ancêtres l'avoient honoré. S'il est vrai, comme l'a dit M. Bailly, & comme il est si doux de le penser, que la Religion soit née presque par-tout du sentiment de la reconnoissance, seroit-il bien étonnant que dans les siècles, où l'Agriculture étoit ignorée, & où le Chêne fournissoit leur principale nourriture aux hommes, cet arbre alors si utile ait été en singulière vénération ? Peut-être aussi ne fut-il redevable de tant d'honneurs qu'à sa durée, cinq fois plus longue que la vie ordinaire de l'Homme, en donnant pour terme moyen à celle-ci l'espace de 60 années. Nul Être créé ne pouvoit leur donner une image plus frappante de l'éternité de l'Être Incréé qu'un arbre, dont l'existence prolongée au-delà de plusieurs siècles a fait dire à Virgile :

. . . Immota manet, multosque per annos

Multa virûm volvens durando secula vincit.

QUOI QU'IL en soit du motif qui a déterminé le culte du Chêne, voici, d'après le récit de Pline, l'ordre qu'on y observoit.

LE sixième jour de la première lune qui commençoit l'année des Gaulois, c'est-à-dire, vers le Solstice d'Hyver, la Nation se rendoit en foule dans les forêts qui s'étendoient entre Chartres & Dreux, pour assister au grand sacrifice du GUI. Le Souverain Pontife en avoit auparavant indiqué le jour par la voix des VACIES, ou Prêtres qui s'étoient répandus dans toutes les Provinces, en criant : AU GUI L'AN NEUF. La cérémonie s'ouvroit par une procession solennelle. Les Bardes, dont l'emploi étoit de chanter des Hymnes dans les sacrifices, & d'immortaliser par leurs vers les faits héroïques de la Nation, marchaient d'abord, & formoient tous ensemble un seul chœur. Les Eubages ou Augures suivoient, après eux, deux Taureaux blancs destinés au sacrifice. Le Héraut d'Armes, vêtu de blanc, couvert d'un chapeau avec deux ailes, & portant en main une

branche de Vervène entourée de deux serpens, tel qu'on peint Mercure, conduisoit les Novices. Les trois plus anciens Druides, dont l'un portoit le pain qu'on devoit offrir, l'autre un vase plein d'eau, & le troisième une main d'ivoire attachée au bout d'une verge, symbole du pouvoir suprême qui existe encore parmi nous, & que nous appellons LA MAIN DE JUSTICE, précédoient le PONTIFE-ROI. Celui-ci marchoit à pié, vêtu d'une robe blanche & d'une tunique par-dessus, entouré du reste des Druides que suivoient la Noblesse & le Peuple.

LA procession arrivée au pié du Chêne où l'on devoit couper le GUI, le Grand-Prêtre prononçoit une prière, brûloit du pain, faisoit une libation de vin, distribuoit de l'un & de l'autre à l'Assemblée, montoit ensuite sur l'arbre, coupoit le GUI avec une serpette d'or, le jettoit dans la tunique de l'un des Prêtres, qui l'exposoit sur l'Autel à la vénération publique. Le Pontife descendoit ensuite, prioit le Ciel de bénir le présent qu'il venoit de leur faire, en lui donnant la vertu de tout féconder, & terminoit la solemnité par le sacrifice des deux Taureaux : ce jour-là le sang des Hommes étoit respecté.

P. 197. Ah ! pourquoi falloit-il que le sang des mortels

Pour honorer Héfus coulât sur les Autels.

SANS vouloir diminuer l'horreur que doit inspirer le souvenir de ces sacrifices humains que nous reprochons à nos Ancêtres, la vérité ordonne d'avouer que tous les Peuples connus ont souillé leur Religion par cette pieuse barbarie ; il faut en excepter cependant les Egyptiens, qui, dit-on, furent la seule nation à qui on ne peut reprocher un pareil crime. Ce n'est point que les Historiens n'aient placé le nom de ce peuple dans la liste de ceux qui versèrent le sang humain ; mais on nous assure qu'il faut ne comprendre sous ce nom d'Egyp-

tiens que les Arabes-Pasteurs devenus maîtres de l'Égypte par la force des armes.

Si quelque chose pouvoit excuser les sacrifices humains , ce seroit la certitude qu'on ne les ordonna jamais que pour punir les criminels , sur-tout les meurtriers. En effet , dans cette supposition , je conçois sans peine que des peuples barbares pouvoient croire que le sang de quiconque avoit violé les Loix les plus sacrées de la société , étoit un encens agréable aux Dieux protecteurs de cette société : encore même , ces peuples auroient-ils dû soupçonner que la Divinité pure & sainte par essence ne pouvoit être apaisée par le sang d'une victime souillée de crimes. Comment d'ailleurs ne voyoient-ils pas que l'innocent couroit risque d'être immolé , puisque c'étoit au Prêtre qu'appartenoit le choix de la victime ?

MAIS si tel a été quelquefois le principe qui autorisa l'immolation des Hommes , plus souvent a-t-elle été fondée sur un reste d'anthropophagie , puisqu'il paroît très-vraisemblable que toutes les Nations avant de s'être réunies en corps de société quelconque , furent des Cannibales : peut-être aussi croyoit-on qu'il falloit offrir à la Divinité la victime la plus parfaite ; & l'on n'en voyoit pas de plus parfaite que l'Homme. Quant aux Gaulois , il est prouvé , du moins par le témoignage de César qui avoit passé dix années à les conquérir , qu'ils versèrent le sang humain pour échapper à une maladie , aux dangers d'un combat ; dans la pensée que la mort de l'un rachetoit la vie de l'autre : *NATIO EST GALLORUM ADMODUM DEDITA RELIGIONIBUS; ATQUE OB EAM CAUSAM, QUI SUNT AFFECTI GRAVIORIBUS MORBIS, QUIQUE IN PRELIIS PERICULISQUE VERSANTUR... HOMINES IMMOLANT.: ADMINISTRISQUE AD EA SACRIFICIA DRUIDIBUS UTUNTUR.* (CÆS. DE BEL. GALLI. LIB. VI.)

JE ne dis rien du Dieu HÉSUS, ou ESUS, dont quelques Savans font le Dieu suprême, CELUI QUI EST, PARCE QU'IL EST; & d'autres, Mars, la Divinité des combats, avide du sang humain. Ce dernier sentiment est le plus vraisemblable: mais ce n'est point ici le lieu de refuter ni de prouver l'une ou l'autre opinion.

P. 197. Lieux chéris des neuf Sœurs, délicieuse enceinte,
Où long-tems de Budé s'égara l'ombre fainte, &c.

BUDÉ, le principal restaurateur des Lettres en France, puisqu'il fut par ses conseils que FRANÇOIS I^{er} fonda le Collège Royal, possédoit sur la petite rivière d'Hyèrre, dans le village de ce nom, au-dessus de celui de Crône patrie de Boileau, un terrain qu'il avoit planté de Chênes. Ces Chênes devenus avec le tems une superbe futaye existoient encore il y a quatre années, & formoient un bois délicieux. Les eaux d'une fontaine qui se réunissoient en ruisseau ajoutoient à l'agrément de ce lieu devenu célèbre sous le nom de FONTAINE DE BUDÉ. La source jaillit d'une grotte dans laquelle on avoit placé le buste du Savant en bas relief, & où se lisoit gravée sur la pierre cette inscription charmante; c'est la source qui parle:

Toujours vive abondante & pure,
Un doux penchant règle mon cours;
Heureux l'ami de la Nature,
Qui voit ainsi couler ses jours.

ON croira sans doute que cette antique futaye, rendue vénérable par son âge, & plus encore par le nom de celui qui l'avoit plantée, cette source & sa grotte, ce buste & l'inscription sur-tout qui ouvroit l'ame à la rêverie, auroient dû faire de ce lieu un bocage sacré, & à l'abri de la hâche qui dégarnit impi-

toyablement la France de tous ses bois ; point du tout : tant de motifs d'épargner cette belle plantation n'ont pu la faire respecter. Elle est abbatue aujourd'hui au grand regret des véritables amis de la Campagne & des Lettres, qui alloient sous cet ombrage reposer leur ame, & rêver agréablement à l'Homme qui avoit naturalisé les Muses dans notre Patrie.

P. 201. Ah ! plaignons le mortel, qui, dans ce triste jour,
 Contraint de s'avancer vers un lointain séjour,
 Ne reconnoissant plus ni côteau ni prairie,
 Traîne un pas égaré sur la nège qui crie.

J'AI souvent emprunté des SAISONS de Tompson des images, des vers & même des tableaux entiers sans en avoir averti dans les Remarques. Je croyois cet aveu inutile, parce que la traduction du Poëte Anglois étant dans les mains de tout le monde, il n'étoit pas vraisemblable qu'on me supposât l'intention de déguiser mes emprunts. Cependant comme il est prudent de prévenir quelquefois les inculpations même les plus gratuites, j'avoue que j'ai pris dans Tompson tout ce que j'ai cru y voir à ma bienfiance. De ce genre est l'épisode de ce Voyageur qui expire la nuit dans les nèges. Je l'ai entendu blâmer dans l'original même comme un fait invraisemblable. Il y a grande apparence que ces Critiques n'avoient point voyagé pendant l'Hyver dans les montagnes du Vivarais, du Velay, du Forès & de l'Auvergne : c'est-là que tous les ans cette triste scène se réalise. Les Lecteurs feront bien aises d'en lire ici la preuve tirée des Lettres que M. l'Abbé de MORTESAGNE a écrites à M. Faujas de Saintfond, & que ce jeune & savant Naturaliste a inférée dans ses RECHERCHES SUR LES VOLCANS ÉTEINTS DU VIVARAIS ET DU VELAY.

« IL est des régions en Europe & dans l'Amérique Septen-

trionale , où le froid est peut-être plus vif & plus long qu'ici , (dans le haut Vivarais , Gevaudan & Velay) , & où il tombe une plus grande abondance de nège ; mais dès que la Terre en est une fois couverte à certaine hauteur , le calme y règne assez constamment dans les airs , & l'on peut sans rien risquer , au moins du côté des vents , y entreprendre de longs voyages sur des traîneaux : mais ici , ce qu'on appelle LA BISE , LA TRAVERSE , LE MARIN , se déchainant presque sans interruption , transportent les nèges qu'ils divisent comme de la cendre , tantôt d'un côté , tantôt de l'autre , en forment des amoncellemens qui ressemblent à des dunes ; & il arrive quelquefois que des maisons de douze ou quinze piés de haut se trouvent ensevelies sous ces amas de nège , qu'on appelle ici CONGRÈS.

LES Voyageurs les plus accoutumés à rouler dans le pays , lorsqu'ils sont accueillis de cette tempête , perdent bien vite la trace des chemins ; ils errent à l'aventure sans savoir s'ils avancent ou s'ils reculent. La nège qui les aveugle , jointe au mugissement des vents & à un brouillard épais qui se répand dans l'atmosphère , les empêche de distinguer les signaux auxquels ils pourroient se reconnoître : ils ne peuvent pas même voir , & encore moins entendre leurs compagnons de voyage à trois pas de distance ; & c'est ainsi qu'ils se trouvent en un danger éminent de périr.

POUR veiller à leur conservation autant qu'il est possible , on a bordé tous les grands chemins , dans les endroits les plus périlleux , de piles de maçonnerie de dix ou douze piés de haut , à peu de distance les unes des autres ; & on ne manque pas par tout , où il y a des cloches , de les mettré en branle , & de sonner très-long-tems , sur-tout à l'entrée de la nuit. On sauve ainsi la vie à bien du monde ; le Voyageur égaré reprend courage à ce signal favorable , & fait ce qu'il peut pour gagner

l'asyle

l'asyle que le bruit des cloches lui indique. Mais tous ces secours dictés par l'humanité sont bien souvent insuffisans , & il ne se passe guères d'années qu'on ne trouve au dégel les cadavres des gens qui n'ont pas eu assez de vigueur pour se dégager des nêges dans lesquelles ils s'étoient ensevelis. On a remarqué que depuis l'année 1755 , époque si fatale à Lisbonne, ces tourbillons sont ici moins fréquens & les Hyvers moins longs & moins rigoureux. Cependant au mois de Février dernier (1776), des mendiants rassemblés de divers endroits, étant venus recevoir à Saint-Paul de Tartas une aumône qui devoit s'y faire, on laissa languir ces malheureux sans feu & sans alimens dans une grange, jusques vers les quatre heures du soir. La distribution faite, ils se retiroient chez eux à travers les nêges ; le tems étoit calme ; mais à peine furent-ils à cinq cens pas du village qu'un vent marin furieux venant à souffler, ils se virent investis de poussière de nêge. Les plus robustes échappèrent ; mais huit d'entr'eux périrent misérablement.

LE bruit de ce triste événement s'étant répandu quelques heures après dans Pradelles (*), qui n'est qu'à demi-lieue de l'endroit où il venoit de se passer, un pauvre habitant de la ville craignit pour son fils âgé seulement de douze ans, qu'il favoit être allé participer à la distribution. Le tems étoit horrible, mais cela n'empêcha pas qu'il n'allât seul, sur le minuit, un brandon de paille à la main, le chercher dans les nêges. Il l'y trouva étendu mort & gélé ; peu s'en fallut qu'il n'y restât lui-même : mais enfin il eut assez de force pour charger ce cadavre sur ses épaules, & venir le jeter brusquement aux piés de sa femme, en lui disant : VOILA TON FILS.

UN fait d'une espèce approchante, & de la vérité duquel je

(*) C'est le nom de la Ville, d'où l'Auteur des Lettres écrit à M. de Faujas.

puis vous donner tous mes concitoyens pour garans , s'étoit passé à peu près au même endroit cinq ans auparavant. Un Chaude-ronnier de Pradelles étoit allé tenir un enfant en bapême à Saint Arcons ; grande fête à la fin de la cérémonie : le vin sur-tout ne fut pas épargné. Le Parrain en but trop , & se fiait sur la bonté de son Cheval, il s'obstina, quelques remontrances qu'on pût lui faire , à se mettre en chemin à l'entrée de la nuit pour revenir chez lui. Tout étoit couvert de neige ; il faisoit un froid excessif : pour comble d'infortune , le vent s'éleva , & notre homme périt. Deux jours après , des gens qui le cherchoient apperçurent de loin un Cheval immobile sur une éminence : ils accourent , & le voient retenu par la bride passée en deux tours dans le bras d'un cadavre enfoncé dans la neige. Ils veulent s'en saisir ; le Cheval s'effarouche , rompt sa bride & fuit au galop à travers champs. On s'éloigne à dessein , la pauvre bête ne tarde pas à revenir à son premier poste , où elle se laisse prendre sans résistance. On admira moins l'exemple d'attachement & de fidélité qu'elle donnoit à son maître , qu'on ne fut surpris qu'elle eût pû subsister deux fois vingt-quatre heures sans boire ni manger en plein air au milieu des vents , des nèges & des glaces d'un pays aussi froid que le Canada ».

P. 201. Invincible sommeil qui s'unit à la mort.

UN grand froid, sur-tout quand il est joint à la fatigue , produit dans les membres une stupeur & un engourdissement presque insurmontables : alors quiconque s'assied , s'endort ; & quiconque s'endort, ne s'éveille plus. On lit une preuve bien intéressante de ce triste phénomène dans le récit du Voyage que MM. BANKS & SOLANDER firent à une montagne de la TERRE DU FEU , pour y chercher des plantes. Ils étoient accompagnés de leurs gens , de deux matelots, d'un chirurgien & d'un astronome. Lorsqu'après bien des fatigues ils parvinrent au sommet de

la montagne , le froid y étoit devenu très-vif , & la nège tomboit fort épaisse. Le Docteur Solander fut le premier qui ne put résister au besoin du sommeil contre lequel il s'étoit efforcé de prévenir ses compagnons. Il demanda qu'on le laissât coucher. M. Banks lui fit des prières & des remontrances inutiles. Il s'étendit sur la Terre couverte de nège , & ce fut avec une peine extrême que son ami le tint éveillé. RICHMOND, un des Noirs de M. Banks , qui avoit aussi souffert du froid , commença à rester derrière les autres. On le fit marcher partie de gré , & partie de force ; mais lorsqu'on eût traversé la plus grande partie d'un marais , il déclara qu'il n'iroit pas plus loin. Quand on lui disoit que s'il s'arrêtoit , il mourroit bientôt de froid , il répondoit qu'il ne desiroit autre chose que de se reposer & de mourir. Le Docteur , en qui s'étoit augmenté le même besoin de dormir , ne renonçoit pas aussi formellement à la vie : il disoit qu'il vouloit bien aller , mais qu'il lui falloit auparavant prendre un instant de sommeil. Dans cette impossibilité de les faire avancer , on les laissa se coucher soutenus en partie sur les broussailles , & l'un & l'autre tombèrent tout de suite dans un sommeil profond.

BIENTÔT après quelques-uns de ceux qu'on avoit envoyés en avant , avec l'ordre d'allumer du feu au premier endroit qu'ils trouveroient convenable , revinrent avec la bonne nouvelle que le feu étoit allumé à un quart de mille de là. M. Banks alors s'occupa d'éveiller le Docteur Solander , & heureusement il y réussit ; mais quoique celui-ci n'eût dormi que cinq minutes , il avoit presque perdu l'usage de ses membres , & ses muscles étoient si contractés que ses fouliers tomboient de ses pieds : il consentit cependant à marcher avec le secours qu'on pourroit lui donner. Quant au pauvre Richmond , tous les efforts furent inutiles pour le faire relever. En vain , après avoir tenté sans succès de le mettre en mouvement , laissa-t-on auprès de lui un autre Noir & un matelot qui sembloient avoir moins souffert du

froid que le reste de la troupe, & à qui l'on promet de les remplacer promptement par deux autres hommes qui se feroient suffisamment réchauffés ; en vain M. Banks fut-il fidèle à sa parole ; après plusieurs autres événemens non moins déplorables qui remplirent cette fâcheuse nuit, on trouva au lever du Soleil les deux malheureux Nègres sans mouvement & sans vie. (Extrait du VOYAGE DE BANKS ET SOLANDER, TOM. IV, EDIT. IN-8°).

P. 103 N'a guères je voyois vers les champs, où l'Aronde
Et l'Aifne au foin de l'Oïse engloutissent leur onde,
Je voyois un mortel, &c.

CE n'est point ici un tableau que l'imagination ait créé pour jeter quelque intérêt au milieu des descriptions répandues dans ce dixième Chant ; je n'ai eu rien à feindre : tout mon mérite se borne à présenter l'image fidèle d'un Citoyen que nous devrions appeler L'HOMME D'ANEL, comme les Anglois disent, L'HOMME DE ROSS (*).

(*) Ce bienfaiteur de l'humanité, à qui le célèbre Pope, dans sa belle ÉPIQUE A ALLEN LORD BATHRUST, SUR L'EMPLOI DES RICHESSES, a eu la pure satisfaction de rendre l'hommage que je paie ici à M. LUCIEN PANNELIER, s'appelloit JEAN KYRLE, & vivoit encore en 1723, dans le petit Bourg de Ross, situé dans la Province d'Héreford. Quoique peu riche, car il ne possédoit toutes taxes payées, mais sans femme & sans enfans, que cinq cens Guinées, il fit un bien considérable à sa Patrie. Elle lui doit les eaux d'une fontaine dont elle manquoit auparavant, des chemins pavés & plantés d'arbres, un temple réparé, une maison de Charité ouverte aux infirmes, aux vieillards, aux orphelins, &c. La reconnaissance des Payfans qui ne l'appelloient plus que L'HOMME DE ROSS, fit oublier son véritable nom ; aussi, après sa mort, lorsqu'on voulut le connoître, fut-on obligé de consulter les registres de la Paroisse, où il n'avoit pas même reçu l'honneur d'une inscription sur son tombeau.

ANEL, je l'ai dit ailleurs, est un village situé à deux lieues de Compiègne. Avant que M. Pannelier en eût acquis la Seigneurie, ce canton étoit une espèce de marais défiguré encore par un vieux château adossé à la montagne de GANNELON, aride & inculte, sur laquelle on ne pouvoit monter que par quelques sentiers étroits & pénibles. A peine le nouveau propriétaire a-t-il été en possession, que tout a changé de face. Le château a été abbatu, une ferme riante & commode en a pris la place; le fond marécageux du vallon a été assaini; des chemins pour communiquer à tous les villages voisins ont été ouverts & plantés de Pommiers qu'on n'y connoissoit point auparavant; d'autres plantations ont succédé aux Roseaux & aux Glayeuls. On a percé dans l'intérieur de la montagne une route facile qui conduit au sommet: ce sommet, qui forme une plaine de quelque étendue, s'est couvert de bois sous lesquels croît & s'épaissit une pelouse utile aux troupeaux. Tant de travaux ont été exécutés à dessein dans les tems de disette qui affligèrent la France, il y a quatorze ans. Le pauvre devenu à son aise a rebâti sa cabane. On lui a enseigné une nouvelle méthode pour mieux cultiver la Terre. L'Eglise qui tomboit de vétusté est devenue un lieu plus digne de l'Être qu'on y implore. On n'a point négligé l'enceinte, où la jeunesse va dans les jours de repos entretenir sa vigueur & son adresse, en s'exerçant à tirer de l'arc: enfin l'abondance & le bonheur sont revenus, & le nom de celui à qui on les doit est béni dans tout le canton.

P. 205. Et toi, de qui César hérissa la hauteur
 D'un camp, où reposoit son aigle observateur,
 Toi, qui né dans la Mer, &c.

LA tradition du pays assure que la montagne de Gannelon a fourni à Jules-César une place, où ce Héros avoit établi un petit camp d'observation. La partie, sur laquelle on prétend

qu'il l'avoit assis, s'appelle encore LE CAMP DE CÉSAR, & présente en effet des retranchemens qui peuvent avoir enfermé environ quinze cens hommes. La vaste étendue de pays qu'on découvre de ce lieu favorise encore cette opinion, qui se trouve de plus confirmée par un grand nombre de Médailles Romaines de tous les âges, qu'on y a trouvées en fouillant le terrain. J'en ai vu moi-même déterrer, & j'en possède une qui représente le Premier BRUTUS. Il m'est resté aussi de ces fouilles une petite statue de Mercure, qui sans doute étoit un Dieu pénate.

MAIS ce qui nous paroîtroit étonnant, si nous n'étions accoutumés aujourd'hui à trouver sur toute la face du globe des témoignages du séjour des eaux, c'est la quantité de dents de Requin, qu'on peut y recueillir sans pénétrer bien avant dans la Terre. Ajoutez à cette preuve incontestable une autre qui l'est moins encore; c'est qu'au bas de la montagne, à quelques pas du grand chemin, est un banc fort épais d'Huîtres qui se prolonge vers Compiègne. Les écailles de cet animal y sont encore parfaitement conservées & rangées dans leur ordre primitif. J'en ai ouvert un grand nombre sur le lieu, & à la place du Poisson, j'ai trouvé un sable très-fin, & dont toutes les parties liées entre elles formoient une espèce de pierre.

JE me trouvois à Anel lorsque parut une brochure, où le Philosophe de Ferney vouloit prouver contre le Philosophe de Montbard que tous ces amas de coquilles, dont celui-ci avoit parlé, étoient un reste des pèlerinages autrefois si communs en Europe. Plusieurs personnes de la Cour qui siégeoit alors à Compiègne, séduites par la réputation de M. de Voltaire, & croyant que ce grand-Homme ne pouvoit jamais avoir tort, vinrent à Anel, la brochure à la main, pour se convaincre que ce que nous appellions un banc d'Huîtres n'étoit qu'un tas in-

forme de coquilles délaissées par de pieuses caravanes de Pélerins. Arrivés sur le lieu, je leur dis seulement : voyez & jugez. En effet, la simple vue de ces coquillages, conservés dans leur ordre & leur état naturels, frappèrent nos incrédules d'une surprise assez piquante pour ceux qui les observoient. On ne vanta plus, on ne cita plus la brochure ; on la replia & l'on convint qu'il étoit possible d'être grand Poète & mauvais Naturaliste.

P. 206. Triomphe du Soleil, triomphe mémorable, &c.

N O U S avons fait voir dans la première Remarque, inférée à la suite de ce dixième Chant, que toute l'Antiquité célébroit vers le 25 Décembre le retour du Soleil au Solstice d'Hyver, sous le nom de N A I S S A N C E. Il nous reste à montrer, & ce rapprochement ne fera pas moins curieux & moins philosophique, que la fin de l'année étoit honorée dans les mêmes siècles du nom de T R I O M P H E, de V I C T O I R E, & qu'il se retrouve encore parmi nous placé à la même époque, c'est-à-dire, dans le Mois après lequel nous commençons une nouvelle année.

C E triomphe, cette victoire, dignes de la reconnoissance des hommes étoit la défaite de la Nuir, des ténèbres les plus longues par le héros de la lumière.

L E S Persans nous assurent par la voix de leur Poète I B N T A H I R que la Fête solemnelle de Mythras dont nous avons parlé, étoit celle d'une grande Victoire.

L E S Egyptiens la solemnissoient au dernier de leurs jours épagomènes, dont les Grecs traduisirent le nom par celui de ΝΙΚΗ, Victoire.

A Argos on en fit le nom de la fin de l'année en l'honneur

de VÉNUS NIKÉPHOROS, c'est-à-dire, de VÉNUS ou de la Nature, QUI DONNE LA VICTOIRE.

ROME enfin la plaçoit au premier jour de Décembre. C'EST LA FÊTE DE LA VICTOIRE, dit leur Calendrier, PARCE QU'EN CE JOUR LA GUERRE FUT TERMINÉE. « A ces Fêtes de la Victoire, dit le Savant qui dévoile le MONDE PRIMITIF au Monde moderne, l'Eglise Chrétienne a substitué dans ses Fastes les noms de trois Saints ou Saintes, Saint NIKOLAS, Sainte NIKAISE & Sainte VICTOIRE, qui, placés également au dernier Mois de l'année, rappellent aux Chrétiens une victoire plus sublime ».

P. 207. Et ce Maître des Dieux, dont le bruyant tonnerre
 Châta la fureur des enfans de la Terre,
 Quand ces Titans, au jour de leur rébellion,
 Sur l'Olympe entassoient l'Osfa, le Pélion,
 N'est-il pas du Soleil l'histoire symbolique ?

IL ne fera pas inutile de reproduire aux yeux du Lecteur les raisons qui prouvent que la fable des Géans n'est que l'histoire allégorique des désastres de la Nature. Ceux qui n'ont voulu y voir que l'histoire défigurée de la révolte des Anges contre l'Être Suprême, se sont étrangement déçus. Ils auroient dû se dire que la rébellion des Géans étoit une croyance répandue dans l'Orient & en Égypte long-tems avant que les Auteurs Sacrés eussent parlé aux Juifs de celle des Anges. On n'en trouve pas en effet un seul mot dans les cinq Livres de Moïse connus sous le nom de PENTATEUQUE; & sans doute que l'Esprit Saint ne jugea pas à propos de faire précéder l'Histoire de la Création du Monde qu'il dicta à ce grand Législateur par le récit de la révolte angélique.

On peut réduire au nombre de quatre les phénomènes physiques
 figurés

figurés par les Géans ; les volcans , les inondations , les exhalaisons brûlantes , pestilentielles , & l'Hyver avec ses frimats.

1°. **LES** volcans : ces gouffres dont l'explosion ébranle la Terre , l'entrouvre , la déchire , la couvre de nouvelles montagnes telles qu'on en voit autour de l'Etna , dont la bouche vomit vers le Ciel , avec un fracas horrible , des torrens de cendre , de fumée & des globes de flamme & des rochers fondus , n'étoit-il pas naturel de les représenter comme des Etres vivans , mais énormes , gigantesques , qui armés de feux , de rochers & de montagnes vouloient envahir l'empire des Cieux , & regner à la place de ces Dieux bienfaisans , protecteurs de l'harmonie de l'Univers ? Tous les Poètes Grecs & Latins , chez qui s'est conservé l'ancien langage allégorique , nous disent que le Géant ΤΥΦΗΕ, ou ΤΥΦΩΝ est enseveli sous la masse mugissante de l'Etna , & que toutes les fois qu'il s'agit & respire , la montagne est en feu & la Sicile tremble ?

2°. **LES** inondations : de grands fleuves qui se gonflent tout-à-coup , & de la masse de toutes leurs eaux réunies frappent en écumant leurs rivages , les brisent , les surmontent , renversent leurs digues , fracassent , emportent des forêts entières , les remparts des villes , & engloutissent une foule de malheureux qu'ils surprennent dans le sommeil , ou dont ils devancent la fuite , pouvoient-ils ne pas être dans un langage allégorique des personnages monstrueux , des Géans qui sortoient des eaux leur séjour ordinaire , & les entraînoient avec eux pour tout ravager ? Et si nous ajoutons ces Cataclysmes plus désastreux , ces irruptions de l'Océan dans les terres , où il a multiplié les lacs , les golphes , les archipels & les méditerranées (*), aurons-nous de la peine à concevoir que tous ces ravages aient été attribués à des ennemis

(*) J'avois développé cette idée dans des vers , que la nécessité d'être

armés d'une force & d'une puissance prodigieuses ? On retrouve les traces de cette opinion dans un usage qui subsiste encore parmi les coutumes de la Flandre , à Gand , à Malines , à Louvain , à Bruxelles , à Dunkerque & sur-tout à Anvers. Dans cette dernière Ville , on promène de tems en tems les figures d'un Géant de vingt-quatre piés de haut , d'une Géante de la même hauteur , & de plusieurs autres Géans moins élevés , en mémoire du Géant ANTIGON , c'est-à-dire en Flamand , EN-NEMI DES DIEUX ; on leur coupe ensuite les mains qu'on jette dans l'Escaut : cérémonie qui nous dit assez clairement que dans l'origine le Géant du fleuve , ou le fleuve lui-même défoloit tout le pays , & qu'on ne parvint à le dompter qu'en lui coupant les bras , au moyen duquel il étendoit ses ravages.

3°. LES vapeurs brûlantes & pestilentielles : quand ces exhalaisons qui troublent la pureté de l'Air , où elles s'épaississent quelquefois assez pour obscurcir le jour , venoient à se répandre , & que les Hommes affoiblis , languissans toboient en foule victimes de la contagion , n'étoit-on pas autorisé à dire que le souffle empesté des Géans ensevelis dans les marais enfantoit cette épidémie universelle ? Les Marais Serbonides , placés en Egypte

précis m'a forcé de retrancher du tableau du grand Cataclyfme , inféré dans ce dixième Chant :

C'est sans doute à ses coups que tu dois la naissance
Canal , qui de l'Anglois protèges la puissance ;
Golphe , où vingt Nations ont regné tour-à-tour ,
Et qui tiens embrassé dans ton vaste contour
Les bords occidentaux du sol Afiatique ,
Le Midi de l'Europe & le Nord de l'Afrique ;
Et vous Illes aussi , qui , dominant les flots ,
Recueillez dans vos ports nos hardis Matelots ,
Vous parûtes alors : aujourd'hui vos rivages
Des tems diluviens attestent les ravages.

entre la Palestine & la Méditerranée, étoient pour elle la sépulture de Typhon, à qui elle donnoit soixante-quatorze complices, pour désigner les soixante-quatorze Rhumbs ou vents par qui la contagion est en effet répandue.

4°. ENFIN l'Hyver & ses frimats : la gelée, cette puissance invisible aux yeux, mais dont les effets se manifestent sur les eaux qu'elle convertit en mur de glace, sur les arbres qu'elle fend, sur les rochers qu'elle brise, & plus encore sur les Êtres animés en qui elle engourdit & éteint quelquefois la chaleur vitale, n'avoit aussi que trop de droits pour figurer dans l'allégorie des Géants. La Mythologie Perfane & Scandinave fait de ces monstres les auteurs de la gelée ; ce que l'Égypte disoit aussi, lorsqu'elle racontoit la Fable de PHÉRIDOUN ou du Prince de l'Abondance, de GIEMSHID ou du Soleil brillant, & de DAHAC ou de l'Hyver, leur vainqueur ou leur meurtrier.

CEPENDANT en adoptant l'opinion des Philosophes sur l'existence allégorique des Géans, je suis loin de convenir qu'on n'ait jamais pu voir une race d'hommes d'une stature gigantesque ; il me semble au contraire que par-tout où la Terre nourrit, comme en Afrique par exemple, des végétaux & des animaux monstrueux par leurs dimensions, tels que des Pains de Singe de soixante-dix à soixante-dix-sept piés de circonférence, les plus gros Eléphans, & des serpens de soixante piés de longueur, elle peut donner la vie à des hommes auprès de qui nous ne serions que des Pigmées. L'Homme se sent du plus ou du moins de force végétative qui anime le sol qu'il occupe. La Laponie, où le suc végétatif est foible & languissant à cause de ses longs & rudes Hyvers, ne nourrit que des petits Hommes. Pourquoi ne concluroit-on point par induction que les Hommes peuvent parvenir à une hauteur démesurée dans ces climats de l'Équateur dont un Poète a dit :

C'est-là que la Nature & plus riche & plus belle

Signale avec orgueil sa vigueur éternelle ?

MOÏSE, qui ne nous a rien dit de la révolte des Anges, parle dans les NOMBRES & le DEUTÉRONOME des Géans de la race d'Hénac, d'un peuple prodigieux par sa stature, pareil à celui d'Enacim détruit par le Seigneur : nouvelle preuve que la Fable des Géans & l'Histoire des Anges rebelles n'ont aucun rapport entre elles.

P. 207. Ainsi qu'aux premiers tems, tous ces mille flambeaux

Des rayons du Soleil font le mystique emblème.

LA veille du vingt-cinquième jour de Décembre, le peuple de Dreux se rend sur la place publique au nombre de 1500, 2000, & quelquefois 3000 personnes. Toutes sont à jeun, dans un recueillement qui a quelque chose de religieux, & portent à la main de gros morceaux de bois de Chêne, qu'elles ont eu soin de faire sécher pendant deux Mois à la chaleur du four. A cinq heures, on allume ces brandons, qu'on appelle FLAMBARS ; la foule se met en marche, & fait trois fois le tour d'une longue halle qui s'élève au milieu de la place, en criant sans cesse : NOLÉ, NOEL ; NOLÉ, NOEL. Si du haut de la montagne, au pié de laquelle Dreux est situé, un voyageur étranger jetoit les yeux sur cette marche profane, il se croiroit suspendu sur un fleuve de feu, dont les vagues agitées rouleroient sur elles-mêmes. Ce spectacle est imposant, mais il effraye ; & je ne suis point surpris que les Magistrats de cette Ville aient essayé d'abolir un usage qui la met tous les ans en danger d'être brûlée. Mais leurs efforts ont été inutiles : l'année qui suivit la défense vit la populace plus nombreuse, prête à s'armer pour maintenir ses vieilles coutumes, qu'elle regarde comme une portion sacrée de l'héritage de ses pères. La procession achevée, on

marche vers le Cimetière. Là, chacun se met à genoux sur le tombeau de ses parens, enfonce dans la Terre le reste de son FLAMBAR qui achève de s'y consumer, prononce une prière, & se retire.

IL me paroît démontré que cet usage remonte à une haute antiquité, aux siècles du Druidisme. Dreux est une des Villes les plus anciennes de la Gaule ; & les Druides, dont nous avons dit ailleurs que le siège étoit établi dans les forêts voisines, lui ont donné leur nom. Les Citoyens, à la vérité, qui sont demeurés fidèles à cette coutume, n'ont gardé aucune mémoire ni du tems, ni du motif de son origine. Ils font aveuglément ce que faisoient leurs ancêtres ; mais en rapprochant les cérémonies semblables conservées dans les fastes de la Perse, de l'Egypte, de la Chine & de la Grèce, on voit un symbole aussi clair qu'ingénieux du Soleil rallumé au Solstice soit d'Hiver, soit d'Été, suivant la différence des tems auxquels tous ces Peuples commençoient leur année. Cette Fête s'appelle à Isphahan, à Pekin, à Iëdo, comme autrefois à Memphis, la FÊTE DES LANTERNES. C'est un jour, ou plutôt une nuit de réjouissance ; tout l'extérieur des maisons est illuminé, & chaque Propriétaire, à la Chine, élève en lettres de feu cette inscription : AU VRAI ROI DE L'ANNÉE. On retrouve aussi cette Fête dans l'ancienne Argolide, sous un nom à peu près semblable ; on l'y appelloit FÊTE DES FLAMBEAUX : c'étoit, disoient les Argiens, en mémoire de Lyncée sauvé par Hypermeestre. Or Lyncée désignoit le jour où l'année finit & se renouvelle, tandis qu'HYPÉRMÈN-ESTRE signifioit mot-à-mot la nouvelle Lune de l'année qui a surmonté toutes les autres.

P. 209. Dieux ! nous ramenez-vous à ces tems désastreux, &c.

ON demandera peut-être pourquoi je place le tableau d'un grand Cataclysme dans le mois de Décembre. Je puis répondre

que d'après les idées de l'ancienne Asie, la peinture de cet événement est essentiellement liée au Mois où le Soleil arrive au Capricorne. Les Arabes & les Persans croient depuis un tems immémorial que le Soleil étoit sous cette constellation, lorsque notre globe éprouva cet affreux désastre. Qu'on se rappelle d'ailleurs le système des Philosophes qui croyoient avec Platon à une grande année, dont la révolution s'achève tous les quinze mille ans, lorsque les étoiles fixes & les planètes se trouvent précisément au même point d'où elles sont parties à la naissance du Monde. Selon ces Auteurs, si cette révolution rencontre le Soleil au Signe du Capricorne, il doit en naître un déluge universel; & un embrasement général, si elle se fait au Signe du Cancer. On ne peut douter que ce système ne remonte plus haut que les tems de la Grèce. Celle-ci n'a presque rien créé d'elle-même. L'Asie lui a fourni ses erreurs, ses vérités, ses allégories; & il est clair que dans cette opinion d'une grande année & du déluge qu'elle doit enfanter, les Grecs n'ont fait que répéter les Asiatiques.

Du reste, on ne croira point sans doute que j'aie eu l'intention de peindre le Déluge de Noé. L'événement, rapporté dans nos Livres Saints, & justement rangé par nos Docteurs Sacrés dans la classe des miracles du premier ordre, exige trop de respect de notre part, pour que nous ayons eu la témérité de le placer dans un Ouvrage consacré à la peinture des révolutions causées par les seules forces de la Nature. L'élément de l'Eau a suffi à l'Etre Suprême pour punir la Terre coupable; l'Ecriture est expresse sur ce point; & quelque difficulté que notre foible raison ait à concevoir la possibilité d'un pareil châtement universel, notre raison doit se soumettre & croire sans chercher à comprendre.

La catastrophe, dont il s'agit dans ce Poëme, est un événement d'un ordre bien inférieur. Les Feux & les Eaux à la fois

Pont produit conformément aux loix de la Nature. En effet les Théogonies de presque tous les Peuples nous parlent d'embrasemens, d'inondations, de tremblemens de Terre, d'îles déracinées, de montagnes renversées, de volcans en fureur; & la seule inspection du globe atteste la vérité de ces traditions. Partout nous voyons qu'il a été tourmenté, déchiré par les volcans & par la Mer. « On peut assurer, dit M. de Buffon, que la surface de la Zone Torride a été entièrement bouleversée depuis la côte orientale de l'Afrique jusqu'aux Philippines, & encore bien au-delà dans la Mer du Sud. Toute cette plage ne paroît être que les restes en débris d'un vaste continent, dont toutes les terres basses ont été submergées: l'action de tous les Elémens s'est réunie pour la destruction de la plupart de ces terres équinoxiales; car indépendamment des mers qui y sont plus violentes que sur le reste du globe, il paroît aussi qu'il y a eu plus de volcans, puisqu'il en subsiste encore dans la plupart de ces Îles. (*) »

ET si de la surface du globe on descend dans son intérieur, quelle foule de preuves ne nous offre-t-il point d'un grand bouleversement par l'action des Feux & des Eaux? « S'il existe quelques portions de la première Terre, on y découvre encore de nos jours les restes de ses anciennes productions. On trouve des forêts renversées & enfouies, dont la résine, ou le bitume devenu solide, forme des mines de charbon de Terre; on y voit, dans les couches du limon durci qui les couvrent, des empreintes de végétaux, souvent parfaitement reconnoissables; & dans d'autres nous trouvons les restes des créatures animées qui furent alors ensevelies sous des couches immenses de boue, de fange, de sable, où ils nous attestent la catastrophe terrible qui a porté dans la Terre ce qui étoit jadis à sa surface. (**) »

(*) Notes Justificatives des EPOQUES DE LA NATURE.

(**) L'ANTIQUITÉ DÉVOILÉE. Tom. III, Liv. VI. Ch. I.

P. 210. Mais hélas ! des humains échappés à la mort

Quel fut le désespoir , quand du haut des montagnes , &c.

LA retraite des Hommes sur les montagnes , qu'avoit épargnées le désastre universel du globe , est regardée aujourd'hui par les Philosophes comme l'origine de la coutume commune à tous les Peuples d'aller sacrifier sur les hauteurs ; ce respect naquit de la reconnoissance : pouvoient-ils en effet ne pas-révérer l'asyle qui les avoit sauvés ? Ils disoient tous sans doute , comme les Israélites : JE LÈVE MES YEUX VERS LES MONTAGNES , OÙ J'AI TROUVÉ DU SECOURS. Nous voyons même que les montagnes ont servi de théâtre aux plus grands événemens racontés par l'Histoire Sainte. Ce fut sur une montagne que fut placé le Paradis Terrestre ; que l'Arche de Noé s'arrêta ; qu'Abraham reçut l'ordre d'immoler son fils ; que les Tables de la Loi furent données à Moïse ; que Salomon bâtit le Temple ; que JESUS-CHRIST fut tenté , transfiguré , crucifié ; c'est d'une montagne enfin qu'après sa Résurrection , il s'élança de la Terre , & monta vers le Ciel.

ENFIN ce qui confirme que les individus échappés à la grande catastrophe n'ont pu avoir d'asyle que sur les principales élévations du globe , c'est l'observation suivante de M. PAW. « En Amérique , dit-il , on a découvert au pié des montagnes & sur leurs cîmes les peuples les plus anciennement réunis & les plus nombreux , comme les Péruviens , sur le penchant des grandes Cordelières , à la côte occidentale ; les Brésiliens , au bas des petites Cordelières , à la côte opposée : toutes les hordes répandues dans la Floride , dans la Virginie , dans les Antilles & Lucayes étoient venues jusques-là des monts Apalaches. La mémoire de cette émigration subsistoit encore au moment de l'arrivée de Christophe Colomb. Les Guyannais , qui occupoient les rivages de la Mer , étoient descendus du Parimé ; les Louisianiens

avoient

avoient aussi nouvellement fixé leur séjour vers l'embouchure du Mississipi , où l'on voit encore aujourd'hui plusieurs cantons d'où les eaux ne se sont pas encore retirées. Les Chiliens disoient que leurs ancêtres avoient vécu au haut des Andes , & que leur descente dans la plaine étoit récente (*) ». Or ce qui est arrivé en Amérique , doit être arrivé de même dans les autres parties du globe , après qu'elles eurent été submergées. On fait que les Chinois croient leur F O - H I descendu d'une montagne de la Tartarie appelée C H A Q - P E C H A N ; & qu'il est très-probable que tout l'Orient a été peuplé par des colonies venues des différens plateaux de la Tartarie , qui sont , après les montagnes , le lieu le plus élevé de la Terre.

P. 212. Les sommets Riphéens de longs frimats blanchis.

J E réunirai dans cette Remarque tout ce que j'ai à dire touchant les différentes montagnes dont il est question dans les vers qui suivent le précédent.

. L E S monts Riphées ou Riphéens que Ptolomé appelloit LA CEINTURE DU MONDE , dénomination que les Moscovites ont conservée en les nommant W E L I K I K A M É N Y P O Y S , c'est-à-dire , CEINTURE DE PIERRE , étoient placés par les Anciens vers les sources du Don ou Tanais. On ignore si quelque révolution a fait disparaître de cet endroit une chaîne de montagnes : du moins est-il bien certain qu'on n'y en voit point aujourd'hui ; ce qui a donné lieu à l'infatigable Rudbek d'écrire une longue dissertation pour prouver qu'il faut chercher les Riphées des Anciens dans la Suède. Laissons-le s'égarer dans l'immensité de son érudition , & disons que nos Géographes modernes appellent Riphées une longue étendue de hautes montagnes situées dans l'Asie septentrionale.

(*) RECHER. PHILOSOP. SUR LES AMÉRI. Tom. I.

LE TAURUS, que les Persans appellent TAUR, traverse leur empire dans sa plus grande longueur du Nord au Sud. L'œil n'en peut appercevoir les cîmes, tant elles se prolongent vers le Ciel. La plus considérable de ses hauteurs s'appelle DAMOAN. Du sommet de cette espèce de pyramide, on découvre la Mer Caspienne, quoique distante de ce point de plus de quarante lieues. Le Damoan brûle comme le Vésuve, pousse des exhalaisons sulphureuses qui couvrent tout le pays & souvent même les bords de la Mer Caspienne ; & sans les bains d'eau chaude qui y bouillonnent, & où les malades en grand nombre vont chercher la santé, il ne serviroit comme les autres sommets qu'à repousser loin des frontières les invasions des Tartares.

LE Caucafé n'est, selon le langage ordinaire, que cette énorme chaîne de rochers, qui sépare la Mer Noire de la Caspienne, & l'Europe de l'Asie, tandis qu'à parler plus exactement, il faudroit appeller de ce nom les Alpes, les Pyrénées, le Taurus, l'Immaüs, qui tous sont les branches & les ramifications du premier. Il est prouvé que les Scythes & les Gètes en sont descendus, les uns pour envahir une grande partie de l'Asie, les autres pour s'étendre & regner le long du Danube.

L'ARARAT, nommé MÉSONSAR en Arménie, AGRI, en Perse, & MACIS dans toutes les deux, est une nouvelle ramification du Caucafé. Les Commentateurs appuyés sur ces paroles de la Genèse, L'ARCHE SE REPOSA SUR LES MONTAGNES DE L'ARMÉNIE, veulent que ce soit le mont Ararat. Cependant, dit TOURNEFORT qui entreprit de s'élever jusqu'au sommet, & qui ne put franchir la zone de neige qui en couvre les flancs à moitié, « en supposant que l'Arche se soit arrêtée sur le mont Ararat, je ne fais où la Colombe alla chercher un rameau d'Olivier ; car il n'y en a pas un seul dans toute la contrée, à moins que l'espèce ne s'en soit perdue ; & cepen-

dant les Oliviers font des arbres immortels , surtout lorsqu'ils font dans un pays constamment habité. »

P. 213. Eh bien! sans ces hauteurs, les ondes fugitives,

Qui, par mille détours, &c.

CETTE théorie simple & lumineuse de la formation des fleuves au sein des grandes montagnes, que les Physiciens appellent **MONTAGNES PRIMITIVES**, pour les distinguer des côteaux ou élévations secondaires, dont l'existence est postérieure à la formation du globe, a été long-tems ignorée ou combattue. Les vapeurs, les brouillards, la pluie & la nège, qui poussés par les vents s'accumulent sur les hauteurs, & pénètrent lentement au travers des rochers, ne paroissent point suffire à l'entretien éternel des fontaines & des rivières: on vouloit pour produire ce phénomène des ressorts plus merveilleux. Tantôt on a dit que l'intérieur de la Terre, comme sa surface, étoit rempli d'eaux douces, stagnantes, & plus considérables que l'Océan & ses golphes, parce que la Terre surpasse la Mer en profondeur; & ce fut pour appuyer une pareille fable, que le Père **KIRCHER** dressa dans son **MONDE SOUTERREIN** la carte hydrographique des cavernes, des lacs & des golphes intérieurs: tantôt on a dit que l'eau de la Mer se rend par des conduits secrets dans l'intérieur des montagnes, s'y dépouille par l'infiltration des sels qui en font l'amertume, qu'une goutte en attire une autre, & que le tout s'élève jusqu'aux plus hauts sommets, comme dans un tissu de laine, dont une des extrémités plonge en un bassin, tandis qu'on tient l'autre élevée, on voit l'eau monter insensiblement, & pénétrer enfin le tissu tout entier: on a cru encore, (car que n'a-t-on pas cru!) que la Terre dans ses cavités renfermant une immense quantité d'Air, cet Air condensé par le froid éternel de sa demeure retomboit en eau qui suffisoit à nourrir toutes les sources. Le règne

de ces absurdités est passé. Tous les Physiciens aujourd'hui s'accordent à dire que les rosées, les nèges, les pluies s'infinuent par des tuyaux furtifs dans le sein des montagnes, où, s'arrêtant sur des lits soit de pierre, soit de glaise, elles forment bientôt, en s'échappant de côté par la première ouverture qu'elles rencontrent, des sources plus ou moins abondantes & durables, selon la capacité du bassin qui les rassemble.

P. 215. Admire-les, ces Rois de l'humide Élément ;

FAISONS pour les fleuves ce que nous avons fait pour les montagnes dans l'avant-dernière Remarque ; rassemblons sous un seul point de vue tout ce que nous avons à dire de chacun en particulier.

LES Indiens donnent au Gange une origine céleste. Dieu le fit couler, disent-ils, de sa tête sur le mont Ima, d'où réellement il tire sa source. Ils ajoutent que les eaux de ce fleuve ont la vertu de purger de tout péché. Il faut, pour échapper, après la mort, aux peines que mérite une vie criminelle, & pour être admis dans le séjour des délices, il faut mourir sur ses bords, ou du moins être enseveli dans ses eaux. C'est une espèce de baptême dont l'origine remonte à un tems immémorial. Du reste, le Gange est un des plus beaux fleuves de l'Asie, & même le plus beau de l'anc'ien monde, si l'on en croit les voyageurs, toujours prêts à exagérer ce qu'ils ont été chercher au détriment de ce qu'ils rencontrent chez eux.

L'IRTYK, ou l'Irtyek, ne suit point dans son cours la loi ordinaire à presque tous les grands fleuves, de couler d'Orient en Occident, ou d'Occident en Orient. Cent lieues avant de s'unir à l'Oby qui le porte à la Mer Glaciale, il coule vers le Nord avec une rapidité qui le fait mettre au nombre des fleu-

ves les plus rapides, tels que le Danube, le Tibre, l'Indus & le Malmiftra.

LE Volga, connu autrefois sous le nom de RHA, & maintenant appelé ADIL ou ADEL par les gens du pays, est le fleuve le plus considérable de l'Europe. Il prend sa source en Russie dans le loc Uronow, ne fort point de cet Empire; mais après avoir traversé une étendue de pays d'environ sept cens lieues de France, il se jette à Astracan, dans la Mer Caspienne, par soixante-dix embouchures qui le font paroître lui-même une grande Mer.

L'AMAZONE, ainsi appelé d'une peuplade de femmes, qui vivoit, dit-on, le long de ses rives, dans un divorce presque perpétuel avec les hommes, qu'elles n'alloient voir qu'une seule fois l'année, est le fleuve le plus considérable des deux hémisphères. Sa source est au Pérou, d'où il s'avance en serpentant dans l'espace de dix-huit cens lieues, pour se décharger dans la Mer du Nord par quatre-vingt-quatre embouchures, chacune d'une lieue de large. Cette masse d'eau est d'une telle impétuosité, qu'elle conserve sa douceur à trente lieues dans l'Océan. Ce fleuve prouveroit lui seul que la chute & le séjour des nèges sur les hauteurs forment toutes les sources, puisque la rivière la plus considérable du globe tire son origine de la chaîne la plus énorme de montagnes, c'est-à-dire, des Andes ou Cordelières toujours couvertes d'un vaste amas de nèges.

JE finis, en invitant à la lecture de Tompson sur l'origine des fleuves tous ceux qui aiment à voir la sublimité des images, la hardiesse des figures & le mouvement du style associés dans la Poésie à la vérité physique. C'est dans le Chant de l'Automne que le Poète Anglais a placé ce tableau, digne, à mon avis, d'être comparé à tout ce que l'Antiquité a de plus beau

en Poésie. Tompson n'eut-il jamais écrit que cette tirade, il feroit encore à mes yeux ce qu'il est aujourd'hui, un Poëte du premier ordre. Il a des défauts sans doute, & de grands & nombreux défauts; son expression est souvent obscure, verbeuse, incohérente; trop souvent elle franchit la limite qui sépare le sublime du gigantesque; & le goût, pour dire tout en un mot, n'a pas toujours dirigé son pinceau. Mais ce mérite, qu'il est facile d'acquérir par l'étude du moins jusqu'à un certain degré, étoit remplacé en lui par un autre qui ne s'acquiert point, le génie. Avec du goût, on peut écrire des Poëmes purs, exacts, élégans, mais qui ternes & sans vie laissent sommeiller l'ame des Lecteurs & finissent par leur tomber des mains: avec du génie, on donne à tout de la couleur; **TOUT PREND UN CORPS, UNE AME, UN ESPRIT, UN LANGAGE;** & passionné soi-même, on passionne les autres.

LES MOIS

DE L'HYVER.

JANVIER,

CHANT ONZIEME.

JANUS règne ; & tandis qu'un folemnel ufage ,
D'un mafque de douceur couvrant chaque vifage ,
Sans ordre fait mouvoir la foule des humains ,
Raffemble mille dons , les verfe à pleines mains ,
Exhale en faux fermens une voix menfongère ,
Et rend la vérité parmi nous étrangère ;
Moi , dans l'obfcure paix d'un loisir ftudieux ,
Sur l'An qui nous a fui je reporte les yeux :
De fa vélocité je me plains à moi-même.
Ces jours , que j'avois crus d'une lenteur extrême ,
Long-tems avant le terme , où commença leur cours ;
Que je les ai trouvés & rapides & courts !
Oui : lorsqu'agent fecret de la Mort qu'il devance ,

Du fond de l'avenir, le Tems vers nous s'avance,
 Nous ne voyons en lui qu'un Vieillard impuissant,
 Qui, décrépité, courbé, traîne un pas languissant;
 Ses ailes, sur son dos, tantôt sont repliées,
 Tantôt, autour de lui, pendent humiliées :
 Arrive-t-il à nous? Qu'il est prompt & léger!
 Comme il fuit! D'un Oiseau c'est le vol passager.

« Eh! pourquoi, me répond le Chantre d'Epicure,
 » Pourquoi te plaindre? Envain l'indulgente Nature,
 » Du Tems, en ta faveur, ralentiroit le pas;
 » Poussière ambitieuse & promise au trépas,
 » Que verrois-tu de plus? Rien de nouveau, te dis-je :
 » Tes jours vont désormais s'écouler sans prodige.
 » Sur d'antiques tableaux ton œil doit revenir;
 » Soumets-toi : le passé t'a prédit l'avenir. »

HÉLAS! je le fais trop : oui ; dans un cercle immense
 De maux liés entr'eux, l'An roule & recommence.
 C'est peu qu'un air impur, l'ouragan, les frimats,
 Fidèles aux Saifons, désolent nos climats ;
 Que la Mer, pour briser le frein de l'esclavage,

Mutine

Mutine tous ses flots, tourmente son rivage ;
 Que la guerre, la peste & cent fléaux divers,
 De pleurs, de cris, de sang remplissent l'Univers :
 Il faut revoir la fraude épier l'innocence ;
 La mollesse des Rois avilir leur puissance ;
 Des Ministres, ligués pour les concussions,
 Vendre à des Publicains le sang des Nations ;
 La Loi ramper muette ; & l'adroit Fanatisme,
 Pour regner avec lui, flatter le Despotisme.
 Mais les biens, les plaisirs que nous avons perdus,
 Possédés un moment, nous feront-ils rendus ?
 Comment la recouvrer cette fanté fragile,
 Trésor, que nous portons en des vases d'argile ?
 O Dieux ! Je touche à peine à ma virilité,
 Et dans tous ses canaux déjà moins agité,
 Mon sang, comme à regret, y fait couler la vie.
 Pour moi, d'un jour moins pur chaque nuit est suivie.
 Je sens que par degrés il faut perdre ce goût,
 Cette amoureuse ardeur qui m'attachoit à tout.
 La gloire, que j'aimois quoiqu'ingrate & rebelle,
 La gloire à mon desir ne semble plus si belle :
 Si j'en pouvois encor idolâtrer l'erreur !

Le tourment de ma vie en feroit le bonheur.

ET toi, qui, te livrant au joug d'une Maîtresse,
Lui donnas de ton cœur la première tendresse ;
Toi, qui, fans le favoir, lui prêtois des appas,
Et même des vertus qu'elle ne connoît pas ;
Aujourd'hui que tes feux, trahis par l'infidèle,
Dans ton cœur détrompé meurent enfin loin d'elle,
Jeune homme, ne crois point la remplacer un jour :
On ne sent point deux fois l'ivresse de l'Amour.

PLUS malheureux l'ami, qui fans expérience
A des amis trompeurs livra sa confiance.
Les lâches, avec art couverts d'un voile épais,
Lui préparoient la guerre, & lui parloient de paix.
Ah ! si des trahisons il a vu la plus noire,
Comment à l'Amitié, comment pourra-t-il croire ?
Dans un monde insensible, où sa douleur se perd,
Il erre ; il va criant ainsi qu'en un désert :
« Personne n'est à moi, je ne suis à personne. »

Vous enfin, quand la Mort sans pitié vous moissonne,

Grands-Hommes, purs Esprits, les chef-d'œuvres d'un Dieu,
Qui peut vous remplacer? Linné, Haller, Juffieu,
Voltaire, & toi sur-tout, l'émule de Socrate,
Comme lui méconnu de ta Patrie ingrate,
Rouffeau; la même année a terminé vos jours;
Et nous pleurons sur vous pour vous pleurer toujours.

QUE dis-je? O de mon siècle éternelle infamie!
L'Hydre du Fanatisme

Où repose un Grand-Homme, un Dieu vient habiter.

Tu me l'as fait sentir, j'ose t'en attester,
Isle des Peupliers; toi, qui m'as vu descendre
Te demandant Rousseau dont tu gardes la cendre.
Oh! Comme à ton aspect s'émurent tous mes sens!
Quelle douleur muette étouffa mes accens!
Combien je vénérâi, combien me parut faine
L'ombre des verts rameaux qui bordent ton enceinte!
Cette Isle étoit un temple; & de mes tristes yeux
Tandis que s'échappoient des pleurs religieux,

Rouffseau, je crus, penché fur ton urne paifible,
Sentir de la vertu la préfence invifible.
Je crus ouïr ta voix : du fond de ton cercueil,
Ta voix de l'Amitié m'offroit le doux accueil.

A LA tombe champêtre accourez donc fans nombre,
Vous enfans qu'il aima ; ne craignez point fon ombre ;
Approchez, folâtrez fous ces arbres naiffans :
Il va fourire encor à vos jeux innocens.
Et vous, que le Génie élève au miniftère
De flétrir l'impofture & d'éclairer la Terre,
Sages, jurez ici qu'armés contre l'erreur,
Vous mourrez, s'il le faut, Martyrs de fa fureur ;
De ce beau dévouément Rouffseau fut le modèle :
A fa noble devife il expira fidèle.
Je vous appelle auffi, Peuples, & vous, bons Rois,
Dont il a révélé les devoirs & les droits ;
Les Tyrans font connus : ils tremblent fur le Trône.
Donc à fon monument appendez la couronne,
Qu'au fauveur d'un Romain decernoient les Romains :
Rouffseau du Defpotifme a fauvé les humains.

MAIS de fes ennemis le flot bruyant approche.

Eh bien ! Tous à la fois vomissant le reproche ,
Profanez de la mort le silence éternel ;
J'attendois l'injustice à ce jour solemnel.
A-t-il pour s'agrandir armé la calomnie ?
A des soins intriguans ravalé son génie ?
Il ne mandia point la gloire ; il la conquit.
Qui le dira jaloux ? Qu'a-t-il fait ? Qu'a-t-il dit ?
Qui de vous l'a surpris , des modernes Orphées ,
En secret dégradant & minant les trophées ?
D'un Vieillard qui le haït , du Sophocle Français ,
Au fond de sa retraite il entend le succès ,
Il l'entend ; & ses yeux en ont pleuré de joie.
Voilà cette ame grande ! Et l'on veut que je croie
Qu'ingrate , elle payoit de haine un bienfaiteur !
Taïsez-vous. Si , peu fait au métier de flatteur ,
Il refuse aux bienfaits d'ouvrir sa folitude ,
Le refus des bienfaits n'est point l'ingratitude ;
Non , non : c'est la Vertu , qui , s'armant de fierté ,
Contre l'or corrupteur défend sa liberté.
Ce fut sa liberté qui fit son éloquence.

Mais ce qui de Rousseau dira mieux l'innocence ,

C'est la profonde paix qui couronne sa fin :
 Méchant, feroit-il mort avec ce front serein.
 Sans trouble résignant ses jours à la Nature ,
 « Laissez-moi voir encor cette belle verdure ,
 » Dit-il ; sur moi jamais un si beau jour n'a lui ;
 » Je vois Dieu ; je l'entens ; ce Dieu m'appelle à lui. »
 Il expire ; & trois jours , sur cette cendre éteinte ,
 De la gloire du Juste a rayonné l'empreinte.

O TOI , dont l'indulgence encourageoit mes Chants ,
 Qui te disoient la paix & le bonheur des champs ;
 Grand-Homme , dont j'allois admirer la vieillesse
 Malheureuse en silence & fière avec simplesse !
 Ah ! si , dans le repos où t'a placé la Mort ,
 Tu peux être sensible à mon pieux transport ;
 S'il peut te souvenir quelle amour pure & tendre
 M'attachoit aux conseils que tu me fis entendre ,
 Garantis-moi des mœurs d'un siècle criminel.
 Entens surtout la voix de mon cœur paternel.
 Que ma fille , n'aguère arrivée à la vie ,
 Ait un jour les vertus dont tu paras Sophie ;
 Qu'elle trouve un Emile , & que tous deux s'aimant ,

De mes cheveux blanchis tous deux soient l'ornement.

COMME lui toutefois, au bout de la carrière,
 Voulons-nous fans remords regarder en arrière ?
 Dans un repos honteux n'allions pas avilir
 Des jours, que les travaux peuvent seuls ennoblir.
 Imitons la Nature active & bienfaisante :
 A nos divers besoins incessamment présente,
 Sans relâche elle agit même au sein des Hyvers.
 Nos regards, je le fais, à peine encor ouverts,
 Ne peuvent contempler sa main lente & secrète.
 Que dis-je ? Trop de fois, d'une bouche indiscrète,
 Nous ofons, fils ingrats, l'accuser de rigueur.
 « Ces plaines, dont la glace enchaîne la vigueur,
 » Devroient bien, difons-nous, exemptes de froidure,
 » D'un éternel Printems conserver la verdure. »

HARDIS réformateurs d'un globe, où vous rampez,
 Vos sublimes projets ne feront point trompés.
 La Nature, un instant à vos desirs fidèle,
 Va suspendre les loix que tout a reçu d'elle :
 Voilà sous les Gémeaux le Soleil arrêté.

L'Hyver

L'Hyver, qui chagrinoit votre orgueil révolté,
Déformais vous épargne; & la flamme éthérée,
Abrégeant de la nuit la trop longue durée,
Sur vous laisse reluire un Ciel toujours ferein.
L'Aquilon, dans les flancs d'un profond souterrain,
S'affouplit; le Zéphir souffle seul & murmure;
Il confève aux forêts leur épaisse ramure,
Et sans cesse les fleurs émaillent le gazon:
Vous êtes fatifsaits? Mais la verte faifon
N'amène, ni le tems propice à la femence,
Ni les jours nourriciers, où la moisfon commence.
Bien loin de rajeunir, la Terre tous les ans
S'épuife, & par degrés amoindrit fes préfens.
Elle demande envain ces vapeurs & ces ondes,
Qui jadis ranimoient fes entrailles fécondes.
Hélas! Trop tempéré, le pur Flambeau du jour
Ne peut les enlever au liquide féjour.
Les fleuves, triftement renverfés fur leurs urnes,
Dans leurs lits defféchés expirent taciturnes;
Leurs bords, mourans de foif, ne font plus abreuvés:
Le Commerce languit, & fes bras énérvés
Dorment, filencieux, fur la rame inutile.

OSEZ donc, ô mortels, dans votre orgueil futile,
 Osez vous plaindre encor de ces légers revers,
 Qu'amène tous les ans le retour des Hyvers!
 Ah! plutôt que la voix de la reconnoissance
 De ces jours bienfaifans chante la renaissance;
 A mes esprits vaincus ils rendront la vigueur.
 Je les attends : mon luth bénira leur rigueur.

M E S vœux font exaucés. L'Air devenu paisible
 Se resferre ; & fur nous, comme un trait invifible,
 La Gelée a dardé fes piquans éguillons ;
 Elle change en cailloux la glèbe des fillons,
 Et durciffant des eaux la mobile furface,
 Tient les fleuves captifs fous des voûtes de glace.
 Jours brillans des frimats, ornement des Hyvers,
 De quel fubit éclat vous parez l'Univers!
 Oh! comme de la nuit vous diaprez les voiles!
 Comme vous épurez les rayons des étoiles!
 Aftres, dont le regard, ami des Matelots,
 Marque en lettres de feu leur route fur les flots,
 Pléyades, Orion, & toi, Nymphé fameufe,
 Qui jamais ne defcends dans la Mer écumeufe,

Mère de Lycaon ! alors , plus furement ,
L'Homme éclairé par vous lit dans le firmament.
Si je parcours des bois la sauvage étendue ,
La glace à leurs rameaux rayonne suspendue ;
Je vois , dans le cristal de ces prismes brillans ,
Se jouer du Soleil les feux étincelans.
Je me crois transporté sur ces rives lointaines ,
Où l'or pur enrichit le sable des fontaines :
Partout le diamant s'offre à mon œil surpris ,
Et la Terre se peint des couleurs de l'Iris.
Belles , ces jours piquans vous servent mieux encore.
D'un incarnat plus vif votre teint se décore ,
Votre regard s'enflamme ; il nous parle d'amour :
Il donne aux doux Plaisirs le signal du retour.

DIRAI-JE cependant que ces mêmes journées ,
Dans le Mois de Janus tous les ans ramenées ,
D'une nouvelle audace arment le scélérat ?
Qu'alors le fils impie & le sujet ingrat
Signalent plus souvent leur tragique furie ,
Et d'attentats nouveaux étonnent la Patrie.
Par l'éguillon du froid leurs esprits tourmentés

Courent impétueux ; & leurs nerfs irrités ,
Précipitant leurs bras impatiens de rage ,
Pouffent aux grands forfaits leur féroce courage ;
La Nature & le Trône, hélas ! n'ont plus de droits :
A ces hommes de sang , Dieux ! cachez les bons Rois ;
Aux Peuples orphelins , Dieux ! épargnez des larmes.

L'HIVER fur nous encor répand d'autres allarmes.
L'Hyver, du fond des bois, en troupeaux affamés,
Chasse, altérés de sang & d'audace enflammés,
Tous ces Loups, qui, n'aguère enfoncés sous des roches,
Et de l'Homme & du jour redoutoient les approches.
Comme un torrent fougueux, d'écume blanchissant,
Roule de roc en roc, retombe en bondissant,
Déracine les ponts, les brise & les entraîne ;
Tels, du haut Apennin & des Monts de Pyrène,
Descendent, en heurlant, ces monstres des forêts.
Leur hideux bataillon traversant les guérets
Y surprend le Courfier, le renverse & l'égorge ;
Le fier Taureau, saisi par sa flottante gorge,
De ses dards recourbés bat les airs vainement ;
Il tombe : il fait ouïr son dernier meuglement.

Jusques dans les hameaux, la faim impérieuse
 Emporte quelquefois leur troupe furieuse.
 A la mère plaintive ils arrachent l'enfant ;
 L'Homme, oui, l'Homme contr'eux sans succès se défend ;
 Son front, où de ses droits la noblesse est empreinte,
 A ce peuple assassin n'inspire plus de crainte.
 L'intrépide animal se présente au combat,
 Lutte, & brise le fer & l'homme qu'il abbat.
 La nuit n'a point calmé la faim qui les tourmente :
 Du carnage du jour leur gueule encor fumante
 Heurle, & cherchant les morts dans le champ des tombeaux,
 Se dispute leur chair déchirée en lambeaux.

VIEILLARDS, dont l'œil a vu ce siècle à son aurore,
 Nestors Français, sans doute il vous souvient encore
 De ce neuvième Hyver, de cet Hyver affreux,
 Qui fit à votre enfance un sort plus défastreux.

JANUS avoit r'ouvert les portes de l'Année ;
 Et tandis que la France, aux autels prosternée,
 Solemnisoit le jour, où l'on vit autrefois
 Le berceau de son Dieu révéral par des Rois,

Tout-à-coup l'Aquilon frappe de la gelée
L'eau, qui, des Cieux n'aguère à grands flots écoulee,
Ecumoit & nageoit sur la face des champs;
C'est une mer de glace : & ses angles tranchans,
Atteignant les forêts jusques à leurs racines,
Rivaux des feux du Ciel, les couvrent de ruines.
Le Chêne, des Hyvers tant de fois triomphant,
Le Chêne vigoureux crie, éclate & se fend.
Ce Roi de la forêt meurt. Avec lui, fans nombre,
Expirent les sujets que protégeoit son ombre.
Pleurez, jeunes Beautés; pleurez. Les arbrisseaux,
Dont les bouquets fleuris couronnoient vos berceaux,
Ces Lilas, ces Jasmins & l'immense famille
Des Rosiers, qui coupoient l'uniforme Charmille,
Au retour des Gémeaux, de parfums ravissans
Ne réjouiront pas & votre ame & vos sens.
Empire des jardins, la brûlante froidure
Dans leur germe a séché tes fleurs & ta verdure!
Et vous, champs amoureux, délicieux séjour,
Où s'ouvrit ma paupière à la clarté du jour,
Brillante Occitanie; hélas! encor tes rives
Pleurent l'honneur perdu de tes rameaux d'olives!

L'HYVER s'irrite encor ; sa farouche âpreté
Et du marbre & du roc brise la dureté :
Ouverts à longs éclats, ils quittent les montagnes,
Et fracassés, rompus roulent dans les campagnes.
L'Oiseau meurt dans les Airs, le Cerf dans les forêts,
L'innocente Perdrix au milieu des guérets ;
Et la Chèvre & l'Agneau qu'un même toit rassemble,
Bêlant plaintivement, y périssent ensemble ;
Le Taureau, le Coursier expire sans secours ;
Les fleuves, dont la glace a suspendu le cours,
La Dordogne & la Loire & la Seine & le Rhône
Et le Rhin si rapide & la vaste Garonne,
Redemandent envain les enfans de leurs eaux.
L'Homme foible & percé jusqu'au fond de ses os,
Près d'un foyer ardent, croit tromper la froidure ;
Hélas ! rien n'adoucit les tourmens qu'il endure.
L'impitoyable Hyver le fuit sous ses lambris,
L'attaque à ses foyers d'arbres entiers nourris,
Le surprend dans sa couche, à ses côtés se place,
L'assiège de frissons, le roidit & le glace.

LE règne du travail alors fut suspendu.

Alors dans les Cités ne fut plus entendu
 Ni le bruit du marteau, ni le cri de la scie ;
 Les chars ne roulent plus sur la Terre durcie ;
 Par-tout un long silence, image de la mort :
 Thémis laisse tomber son glaive, & le remord
 Venge seul la vertu de l'audace du crime.
 Tout le courroux des Dieux vainement nous opprime,
 Leurs temples sont déserts ; ou si quelques mortels
 Demandent que le vin coule encor aux autels,
 Le vin, sous l'œil des Dieux que le Prêtre réclame,
 S'épaissit & se glace à côté de la flamme.

MAINTENANT ouvre-moi ton palais de cristal,
 O Gelée ! O Démon bienfaisant & fatal !
 Je veux de ta naissance éclairer le mystère.
 La route où je m'engage est encor solitaire,
 Je le fais ; & partout, aux Poètes Français,
 Des rocs, des monts scabreux en défendent l'accès ;
 Là, jamais n'ont coulé les sources d'Aënie.
 Mais l'amour de la gloire enhardit mon génie :
 J'ai senti l'éguillon de ses nobles chaleurs,
 Et sur un sol ingrat je trouverai des fleurs ;

Je m'en couronnerai. Dans la Nature entière,
Circule un Océan de subtile matière,
Qui pénètre, environne, assiège tous les corps,
Et qui seule dilate ou presse leurs ressorts.
Tantôt, son flux rapide, embrassant leurs parties,
Est le nœud fortuné qui les tient assorties.
Tantôt, son cours plus lent, de ce lien heureux
Dégageant par degrés leurs atômes nombreux,
Suspend ou ralentit leur action première.
Si donc, ne dardant plus qu'une oblique lumière,
Aujourd'hui du Soleil les foibles javelots
De ce fluide errant laissent dormir les flots;
Sans doute que des corps, où cet agent s'enferme,
Les atômes, liés d'une chaîne plus ferme,
Doivent ferrer leurs rangs; & plus durs, plus épais,
Tranquilles à leur tour, sommeiller dans la paix:
Alors paroît la glace. Alors la Terre & l'Onde
Sentent se ralentir le feu qui les féconde.

Et si le nitre encor, par les vents apporté,
Darde ses traits aigus dans l'Air moins agité;
S'il frappe tous les corps de ses flèches perçantes,

Un froid nouveau faïfit leurs forces languiffantes,
D'un fommeil plus profond chaque atôme s'endort ;
Et le corps tout entier touche enfin à la mort.
Mais la foible action de la flamme folaire,
Et les fels enlevés à la Zone pôlaire,
Seuls, ne produifent point la glace des Hyvers.
Une caufe nouvelle en couvre l'Univers :
Osons la pénétrer. De fa vaste Science,
Mairan s'offre à guider mon inexpérience.

Au centre de ce globe un brafier eft caché.
Ce feu , vers la furface en vapeurs épanché ,
Se mêlant aux rayons que le Soleil nous lance ,
Des nos brûlans Etés accroît la violence.
Par lui , les végétaux , jeunes ambitieux ,
Se dreflent fur leur tige & montent vers les Cieux.
Le Mineur enfumé, qu'au fond d'une caverne
Sous un fceptre de fer l'avarice gouverne,
Et pour qui fans retour le doux Soleil a lui ,
En fouillant des trésors qui ne font pas pour lui ,
A respiré cent fois la vapeur étouffante ,
Que ce foyer interne, en colonnes, enfante.

Il fracassé la Terre ; & de lui font formés
Ces terribles Volcans , ces gouffres enflammés ,
Qui , dans tous les climats , déchirent les Montagnes ,
Et d'une Mer de lave inondent les Campagnes.
Et toi , vaste Océan , des glaces respecté ,
Tu dois à ce foyer & ta fluidité
Et le bouillonnement de tes eaux écumantes ,
Tes trombes , tes écueils & tes isles fumantes ,
Et ce flottant amas de cailloux calcinés ,
Qui ceignent d'un rempart les vaisseaux consternés.

OR , ce brouillard de feu né du sein de la Terre ,
Un ressort inconnu quelquefois le resserre ;
Et son fatal repos endormant leur vigueur ,
Les Airs restent frappés d'une froide langueur.
La Terre la partage ; elle ferme ses veines ;
Et si le triste Hyver règne alors sur nos plaines ,
La Gelée en fureur paroît , & des torrens
Durcit l'onde rapide en rochers transparens.

C E P E N D A N T ce n'est point sur nous , sur ma Patrie
Que le farouche Hyver épuise sa furie.

Eh ! Qui peut comparer nos plus rudes frimats
 A ceux , dont Calistho voit blanchir ses climats ,
 A ces rocs , à ces monts de nèges entassées ,
 Dont les rives du Nord sont par-tout hérissées ?
 Là , l'Hyver tient sa cour : là , ce Despote , assis
 Sur d'énormes glaçons par vingt siècles durcis ,
 S'entoure d'ouragans , de tempêtes , d'orages ,
 Ebranle au loin la Mer , la couvre de naufrages ,
 Et tressaille au fracas des navires brisés.
 Muse ! Viens ranimer mes esprits épuisés ,
 Viens ; & que mes pinceaux , plus fiers & plus terribles ,
 Reproduisent le Nord dans ses beautés horribles .

Si des sommets d'Hécla je vole au Groënland ,
 Et parcours le Spitzberg , la Zemble & le Lapland ,
 Qu'y vois-je dans les Cieux , sur la Terre & sur l'Onde ?
 Ici , durant trois Mois règne une nuit profonde :
 Là , dans un cercle étroit le Soleil languissant
 Ne montre qu'à moitié son disque pâissant .
 Dans ces climats obscurs , muets comme l'Averne ,
 L'Homme s'enfvelit au creux d'une caverne .
 Hélas ! l'infortuné , dans cet affreux séjour ,

Ne connoît ni les chants, ni les jeux, ni l'Amour.
A la voix des besoins grossièrement docile,
Il ne veut pour ses sens qu'un triomphe facile ;
Digne émule des Ours dans ses bois dispersés.

PEINDRAI-JE les glaçons l'un sur l'autre entassés,
Voyageant sur les Mers en montagnes flottantes,
Et se heurtant au gré des vagues inconstantes ?
Désordre du Cahos ! D'un cours tumultueux,
Ainsi les Elémens rouloient tempétueux,
Avant que des Destins l'éternelle puissance
Aux Mondes, aux Soleils eut marqué la naissance.
Dirai-je là pâleur & l'effroi des Nochers,
Qui, voguant à travers ces monceaux de rochers,
Maudissent, l'œil en pleurs, leur stérile courage,
Et glacés & tremblans attendent le naufrage ?
En font-ils épargnés ? Un plus funeste sort
Leur prépare à loisir l'angoisse de la mort.
Autour d'eux l'Océan, vaincu par la Gelée,
Est lié tout entier de glace emmoncelée ;
Il cesse de rugir : de traits aigus percé,
Le Matelot expire où son Chef l'a placé.

TEL fut jadis le fort d'Alfrède & de Wolmife.
Tous deux, sur le rivage, où la fière Tamife,
Mollement étendue en un lit de roseaux,
D'une forêt de mâts voit ombrager ses eaux,
Fruits chéris de l'Hymen d'Arthur & d'Orlowie,
Tous deux, au même instant, avoient reçu la vie;
En eux tout fut pareil : & l'Auteur de leurs jours,
Par une douce erreur, les confondoit toujours.
Une Femme en ce tems regnoit, & de la Terre
Attachoit les regards sur l'heureuse Angleterre ;
C'étoit Elizabeth. Son Peuple, Roi des flots,
Faisoit voguer au Nord ses hardis Matelots.
Willougby les guidoit. Ce Chef ardent & sage,
Suivi des fils d'Arthur, va tenter ce passage,
Qui, cherché tant de fois & toujours sans succès,
Au Voyageur encor n'offroit aucun accès.
Déjà l'heureux vaisseau, fendant les flots de l'Ourse,
Vers les bords de l'Asie a dirigé sa course.
Tout-à-coup le Démon, qui, Souverain du Nord,
Y règne avec la nuit, la tempête & la Mort ;
L'Hyver, plus furieux, sur la troupe intrépide,
Ainsi qu'un ouragan, tombe d'un vol rapide ;

Et dardant ses fureurs jusques au sein des Mers ,
Autour d'elle , en rochers , durcit les flots amers.
Assis au gouvernail , sans force , sans haleine ,
L'œil fixé tristement sur l'inégale plaine ,
Le Couple Fraternel voit la Mort s'approcher :
Il se lève. A son Chef il la veut reprocher.
Impuissant désespoir ! Leur langue embarrassée
Sent mourir la parole à peine commencée.
Veulent-ils s'avancer ? Leurs piés sont engourdis.
Etendent-ils leurs bras ? Leurs bras restent roidis.
Tout l'équipage expire : & chacun , par la glace
En marbre transformé , debout , garde sa place.

CES climats , il est vrai , par le Nord dévastés ,
Ainsi que leurs horreurs , ont aussi leurs beautés.
Dans les champs , où l'Yrtis a creusé son rivage ,
Où le Russe vieillit & meurt dans l'esclavage ,
D'éternelles forêts s'allongent dans les Airs.
Le Jai , souple Roseau de ces vastes déserts ,
S'incline , en se jouant sur les eaux qu'il domine ;
Fière de sa blancheur , là , s'égare l'Hermine ;
La Marthe s'y revêt d'un noir éblouissant ;

Le Dain, sur les rochers, y paît en bondissant,
Et l'Elan fatigué, que le sommeil assiége,
Baïsse son bois rameux & l'étend sur la nège.
Ailleurs, par des travaux & de sages plaisirs,
L'Homme, bravant l'Hyver, en charmé les loifirs.
Le fouet dans une main & dans l'autre des rênes,
Voyez-le, en des traîneaux emportés par deux Rhennes,
Sur les fleuves durcis rapidement voler :
Voyez sur leurs canaux le peuple s'assembler,
Appeller le commerce, & proposer l'échange
Des trésors du Cathay, des Sophis & du Gange.
Là, brillent à la fois le luxe des métaux,
Et la soie en tissus & le sable en cristaux ;
Toute la pompe enfin des plus riches contrées :
Là même, quelquefois les plaines éthérées
Des palais du Midi versent sur les frimats
Un éclat, que l'Hyver refuse à nos climats :
D'un groupe de Soleils l'Olympe s'y décore.
Prodige de clarté, qui pourtant cède encore
Aux flammes, dont la nuit fait resplendir les Airs.
Aussi-tôt que son char traverse leurs déserts,
Une vapeur qu'au Nord le Firmament envoie,

S'y déployant en arc, trace une obscure voie,
S'allonge, & parvenue aux portes d'Occident,
Vomit, nouvel Hécla, les feux d'un gouffre ardent.
Dans les flans du brouillard, la flamme impétueuse
Vole, monte & se courbe en voûte lumineuse,
Qu'une autre voûte encor, plus brillante, investit.
Tandis que dans leurs feux la vapeur s'engloutit,
Ces dômes rayonnans s'entr'ouvrent, & superbes,
Lancent en javelots, en colonnes, en gerbes,
En globes, en serpens, en faisceaux enflammés,
Tous les flots lumineux sous la nue enfermés.
Mais ô crédulité ! Dans l'Aurore pôlaire,
Le peuple voit ses Dieux, qui, brûlans de colère,
Menacent à la fois d'un vaste embrasement
Et la Terre & les Mers & le haut Firmament.
Le Romain y lisoit ses discordes civiles,
Le triomphe des Rois, la chute de ses Villes :
Athènes y plaça le Palais radieux,
Où Jupiter, en maître assis parmi les Dieux,
Le tonnerre à la main, déployoit sa puissance.
Songes, à qui l'erreur a donné la naissance,
Evanouissez-vous ; la vérité paroît :

La France ingénieuse a surpris son secret.
Cette féconde Aurore, innocent phénomène,
Qui, des nuits, sous le Pôle, embellit le domaine,
Vit regner trop long-tems des systêmes trompeurs.
Elle n'est point l'effet de ces noires vapeurs,
De ces exhalaisons, qui, sortant de la Terre,
Aux champs aériens vont former le tonnerre,
Et ces feux passagers, amas bitumineux,
Que l'erreur transformoit en mondes lumineux.
Elle n'est point l'effet de ces monceaux de glace,
Qui des climats du Nord hérissent la surface,
Et jusques dans l'Ether, de leurs sommets blanchis,
Lancent du jour mourant les rayons réfléchis.
Comme la Dèité, que l'Orient voit naître,
D'une source céleste elle a tiré son être,
Et fille du Soleil, elle est digne de lui.
Quoi ! Des feux de son père elle a cent fois relui,
Et dans elle, nos yeux méconnoïtroient son père !
Non : que la Dèité, par un retour prospère
Assise avec sa sœur sur les mêmes autels,
Lui dispute l'encens & les vœux des mortels.
Un jour, (& le Parnasse en garde la mémoire.)

Lasse d'ouïr par-tout insulter à sa gloire ,
Elle implora son père ; & l'œil chargé de pleurs ,
Fit parler en ces mots ses naïves douleurs :
« Soleil , à qui je dois tout l'éclat dont je brille ,
» Dis-moi , quand feras-tu reconnoître ta fille ?
» Entendrai-je toujours les mortels ignorans
» M'avilir , me confondre avec ces feux errans ,
» Assemblage grossier de matières immondes ,
» Moi , qui fors & descends du Monarque des Mondes ?
» Ah ! si de ma naissance il faut qu'on doute encor ,
» Mon Père , arrache-moi cette couronne d'or ,
» Ce manteau radieux , cette écharpe azurée ,
» Et toute la splendeur dont tu m'as décorée !
» Que ma sœur d'Orient jouit d'un fort plus beau !
» A peine sa lueur annonce ton flambeau ,
» Soudain tout l'Univers tressaille à sa présence ;
» Les Poètes en chœur chantent sa bienfaisance ,
» La proclament ta fille , & pour elle rivaux ,
» Cherchent à l'honorer par des concerts nouveaux ;
» Cependant que leurs voix me laissent inconnue .
» De quels titres si grands est-elle soutenue ,
» Pour jouir d'un renom , qu'on refuse à sa sœur ?

» De ton char, il est vrai, son char est précurseur ;
 » Mais moi, je te succède ; & l'emportant sur elle,
 » Je fais de ta beauté l'image naturelle. »

Le Souverain des jours, sensible à ses douleurs :

« Ma fille, lui dit-il, je veux sécher tes pleurs.

» Vois ce savant Français, favori d'Uranie,

» Vois Mairan ; j'ai fait choix de cet heureux génie.

» Il va dire aux mortels le Dieu dont tu descends. »

Le Soleil prend alors un de ces traits puissans,

Où de notre Univers sont gravés les mystères,

Et que son bras réserve aux Sages solitaires,

De l'Empire des Airs ardens contemplateurs.

Le trait frappe Mairan : ses regards scrutateurs,

Eclairés tout-à-coup d'une flamme divine,

De l'Aurore du Nord y lisent l'origine.

Il parle, & ses discours vengent la Déesse.

POUR moi, si mes pinceaux sans couleur, sans fierté,
 Ne se refusoient point à servir mon génie,
 Peut-être qu'introduit au Temple d'Uranie,
 Des discours de Mairan j'illustrerois mes vers.
 Mais, lassé de fournir à cent portraits divers,
 Ma palette s'épuise ; & mon pinceau débile
 De mes doigts fatigués tombe, & reste immobile.

REMARQUES

SUR

LE ONZIEME CHANT.

JANVIER.

Nous avons vu que l'Année n'a pas commencé toujours & par-tout à la même époque : nous avons dit que les Français ne la commencent au 1^{er}. de Janvier que depuis 1554, conformément à un Edit de CHARLES IX, avant lequel nos Ancêtres la r'ouvroient à Pâques. Nous ne répéterons point qu'il eût été bien plus sage d'en fixer le retour précisément au jour du Solstice. Il suffira de remarquer que ce retour fut dans tous les tems & dans tous les climats un moment de joie, de félicitation, de vœux & de présens mutuels. La Nature le commandoit ainsi. L'Homme, au-tour duquel les intempéries des saisons, les maladies, les accidens malheureux multiplient les dangers de mort, pouvoit-il voir avec indifférence sa vie & les jours de ses semblables échappés à tant de périls, & prolongés jusqu'à une nouvelle révolution ? N'étoit-il pas raisonnable qu'il espérât d'y échapper encore, qu'il en formât le vœu pour lui, pour ses amis, pour ses parens, & qu'il cherchât à leur prouver la sincérité de ce vœu par une généreuse libéralité ? Une pareille coutume fondée sur un motif aussi respectable seroit digne sans doute que les Philosophes lui donnassent des éloges. Dans les premiers tems, quand les Nations à peine sorties de l'état de nature n'étoient pas en-

core assez corrompues pour ne voir dans cet usage qu'un vain cérémonial, ils faisoient fagement de sceller de leur approbation tout ce qui tendoit à rapprocher les Hommes: mais aujourd'hui que le luxe & la corruption qui en est la suite, rendent inutiles ces moyens simples qui resserroient autrefois les liens de la Société, encourager cet usage, c'est encourager la fausseté & le mensonge.

LES Romains firent présider au mois de Janvier JANUS, à qui ils donnoient deux visages, l'un tourné vers l'Occident, l'autre vers l'Orient, pour désigner l'année qui finit, & l'année qui recommence. Il tenoit à la main, tantôt une clé avec laquelle il ouvre & ferme les portes du Tems, tantôt le nombre de 365, qui marquoit le nombre des jours dont se formoit l'Année. Comme Père du Tems, c'est-à-dire, en qualité de Soleil, il étoit le Dieu des Douze Mois, & avoit autant d'autels sur lesquels on sacrifioit tour-à-tour. Enfin le retour de sa fête étoit l'époque où les Sénateurs prenoient des habits neufs, où l'on nommoit de nouveaux Consuls, & où se renouvelloient les faisceaux des Licteurs :

Jamque novi preeunt fasces, nova purpura fulget,
Et nova conspicuum pondera sentit ebur. (OVI. FASS. Lib I.)

P. 259.

LE Poëte VARRON a fait sur un Barbier, nommé LICINUS, qui eut l'ambition d'avoir un tombeau de marbre, ces deux vers sublimes, & cependant peu connus :

Marmoreo Licinus tumulo jacet, & Cato parvo;
Pompeius nullo: credimus esse Deos!

VOICI la traduction de ces vers dont je n'ai pu conserver la précision :

Licinus gît sous un marbre orgueilleux ;
 Caton n'a qu'une tombe obscure ;
 Pompée est mort sans sépulture :
 Et nous croyons qu'il est des Dieux !

P. 261. Rousseau, je crus, penché sur ton urne paisible,
 Sentir de la vertu la présence invisible ; &c.

JE ne doute point que ce foible éloge d'un Grand-Homme malheureux ne déplaise à quelques personnes qui ont de lui une opinion contraire à la mienne. Si cependant elles veulent être justes, elles permettront que chacun produise au dehors ses pensées & ses sentimens avec franchise ; peut-être même devroient-elles répéter d'une voix unanime ce que l'éloquent Auteur de la Vie de Sénèque, M. DIDEROT, a dit en faveur de ceux qui cherchent à disculper le Précepteur de Néron de toutes les imputations dont on a chargé sa mémoire : « QUE LE PETIT NOMBRE DE CEUX QUI SE TOURMENTENT, QUI MÊME S'EN IMPOSENT, POUR TROUVER DES EXCUSES AUX FAUTES DES GRANDS-HOMMES, EST RARE, ET QU'ILS ME SONT CHERS ! » Mais n'exigeons de personne cet excès de générosité ; contentons-nous, pour faire connoître M. J. J. ROUSSEAU mieux qu'il n'a pu l'être jusqu'à présent, d'imprimer quatre Lettres de lui, adressées à un Magistrat célèbre par son intégrité, son courage & ses vastes connoissances. Ces Lettres, qui voient le jour pour la première fois, justifient pleinement à mes yeux le Citoyen de Genève, à qui on peut appliquer encore ces belles paroles de M. Diderot : « LA CALOMNIE DISPAROÎT A LA MORT DE L'HOMME OBSCUR ; MAIS ON LA VOIT DEBOUT DEVANT

L'URNE DU GRAND-HOMME, ET CONTINUANT D'EN
REMUER LA CENDRE AVEC SON POIGNARD. »

P R E M I È R E L E T T R E.

A Montmorency, ce 4 Janvier 1762.

J'AUROIS moins tardé à vous remercier , Monsieur , de la Lettre dont vous m'avez honoré , si j'avois mesuré ma diligence à répondre sur le plaisir qu'elle m'a fait ; mais outre qu'il me coute beaucoup d'écrire , j'ai pensé qu'il falloit donner quelques jours aux importunités de ce tems-ci , pour ne vous pas accabler de se miennes. Quoique je ne me console point de ce qui vient de se passer , je suis très-content que vous en soyez instruit , puisque cela ne m'a point ôté votre estime ; elle en fera plus à moi , quand vous ne me croirez pas meilleur que je ne suis.

LES motifs auxquels vous attribuez le parti qu'on m'a vu prendre , depuis que je porte une espèce de nom dans le monde , me font peut-être plus d'honneur que je n'en mérite , mais ils sont certainement plus près de la vérité que ceux que me prêtent ces Hommes de Lettres , qui , donnant tout à la réputation , jugent de mes sentimens par les leurs.

J'AI un cœur trop sensible à d'autres attachemens pour l'être si fort à l'opinion publique ; j'aime trop mon plaisir & mon indépendance , pour être esclave de la vanité au point qu'ils le supposent : celui , pour qui la fortune & l'espoir de parvenir ne balança jamais un rendez-vous , un souper agréable , ne doit pas naturellement sacrifier son bonheur au desir de faire parler de lui. Il n'est point du tout croyable qu'un homme qui se sent quelques talens , & qui tarde jusqu'à quarante ans à se faire connoître , soit assez sot pour aller s'ennuyer le reste de ses jours dans

un désert, uniquement pour acquérir la réputation d'un Misantrope. Mais, Monsieur, quoique je haïsse souverainement l'injustice & la méchanceté, cette passion n'est pourtant pas assez dominante pour me déterminer à fuir la société des Hommes, si j'avois en les quittant un grand sacrifice à faire : non, mon motif est moins noble & plus près de moi, Je suis né avec un amour naturel pour la solitude, qui n'a fait qu'augmenter à mesure que j'ai connu les Hommes. Je trouve mieux mon compte avec les Etres chimériques que je rassemble autour de moi, qu'avec ceux que je vois dans le monde; & la société, dont mon imagination fait les fraix dans ma retraite, achève de me dégoûter de toutes celles que j'ai quittées. Vous me supposez malheureux & consumé de mélancolie. Oh ! Monsieur, comme vous vous trompez ! C'est à Paris que je l'étois ; c'est à Paris qu'une bile noire rongeoit mon cœur ; & l'amertume de cette bile ne se fait que trop sentir dans les Ecrits que j'ai publiés tant que j'y suis resté. Mais, Monsieur, comparez ces Ecrits avec ceux que j'ai faits dans ma solitude, ou je suis trompé, ou vous sentirez dans ces derniers une certaine sérénité d'ame qui ne se joue pas, & sur laquelle on peut porter un jugement certain de l'état intérieur de l'Auteur. L'extrême agitation que je viens d'éprouver vous a pu faire porter un jugement contraire, mais il est facile à voir que cette agitation n'a point ses principes dans ma situation actuelle, mais dans une imagination dérégulée prête à s'effaroucher de tout, & à porter tout à l'extrême. Des succès continus m'ont rendu sensible à la gloire ; & il n'y a point d'Homme, ayant quelque hauteur d'ame & quelque vertu, qui pût penser sans le plus mortel désespoir qu'après sa mort on substituerait sous son nom à un ouvrage utile, un ouvrage pernicieux, capable de deshonorer sa mémoire, & de faire beaucoup de mal. Il se peut qu'un tel bouleversement ait accéléré mes maux. Mais dans la supposition qu'un tel accès de folie m'eût pris à Paris, il n'est point sûr que ma propre volonté n'eût pas épargné le reste de l'ouvrage à la Nature.

L O N G - T E M S je me suis abusé moi-même sur les causes de cet invincible dégoût que j'ai toujours éprouvé dans le commerce des Hommes ; je l'attribuois au chagrin de n'avoir pas l'esprit assez présent pour montrer dans la conversation le peu que j'en ai , & par contre-coup de ne pas occuper dans le monde la place que j'y croyois mériter. Mais quand après avoir barbouillé du papier, j'étois bien sûr, même en disant des sottises, de n'être pas pris pour un sot ; quand je me suis vu recherché de tout le monde, & honoré de beaucoup plus de considération que ma plus ridicule vanité n'en eût osé prétendre , & que malgré cela j'ai senti le même dégoût plus augmenté que diminué, j'ai conclu qu'il venoit d'une autre cause , & que ces espèces de jouissances n'étoient pas celles qu'il me falloit.

QUELLE est donc enfin cette cause ? Il n'y en a pas d'autre que cet indomptable esprit de liberté que rien n'a pu vaincre, & devant lequel les honneurs, la fortune & la réputation ne me sont rien. Il est certain que cet esprit de liberté me vient moins d'orgueil que de paresse. Mais cette paresse est incroyable ; tout l'effarouche ; les moindres devoirs de la vie civile lui sont insupportables : un mot à dire , une lettre à écrire , une visite à faire , dès qu'il le faut , sont pour moi des supplices. Voilà pourquoi, quoique le commerce ordinaire des Hommes me soit odieux , l'intime amitié m'est si chère , parce qu'il n'y a plus de devoir pour elle ; on suit son cœur & tout est fait. Voilà encore pourquoi j'ai toujours tant redouté les bienfaits , car tout bienfait exige reconnaissance ; & je me sens le cœur ingrat, par cela seul que la reconnaissance est un devoir. Enfin l'espèce de bonheur qu'il me faut n'est pas tant de faire ce que je veux , que de ne pas faire ce que je ne veux pas. La vie active n'a rien qui me tente ; je consentirois cent fois plutôt à ne jamais rien faire , qu'à faire quelque chose malgré moi , & j'ai cent fois pensé que je n'aurois pas mal vécu à la Bastille n'y étant tenu à rien du

tout qu'à rester là. J'ai cependant fait dans ma jeunesse quelques efforts pour parvenir, mais ces efforts n'avoient jamais d'autre but que la retraite & le repos dans ma vieillesse; & comme ils n'ont été que par secouffes, comme ceux d'un paresseux, ils n'ont jamais eu le moindre succès. Quand les maux sont venus, ils m'ont servi d'un beau prétexte pour me livrer à ma passion dominante. Trouvant que c'étoit une folie de me tourmenter pour un âge auquel je ne parviendrois pas, j'ai tout planté là, & je me suis dépêché de jouir. Voilà, Monsieur, je vous jure, la véritable cause de cette retraite, à laquelle vos Gens de Lettres ont été chercher des motifs d'ostentation, qu'ils supposent une obstination à ce qui me coute directement contraire à mon naturel. Vous me direz, Monsieur, que cette indolence supposée s'accorde mal avec les Ecrits que j'ai composés depuis dix ans, & avec ce desir de gloire qui a du m'exciter à les publier. Voilà une objection à résoudre qui m'oblige à prolonger ma Lettre, & qui par conséquent me force à la finir. J'y reviendrai, Monsieur, si mon ton familier ne vous déplaît pas. C'est dans l'épanchement de mon cœur que je vous écris, & je ne saurois en prendre un autre; je me peindrai sans fard & sans modestie; je me montrerai à vous tel que je me vois, & tel que je suis; car passant ma vie avec moi je dois me connoître, & je vois par la manière dont ceux qui pensent me connoître, interprètent mes actions & ma conduite, qu'ils n'y connoissent rien; personne au monde ne me connoît que moi seul, vous en jugerez quand j'aurai tout dit. Ne me renvoyez point mes Lettres, je vous en supplie; brûlez-les, parce qu'elles ne valent pas la peine d'être gardées; mais non pas par égard pour moi: ne songez pas non plus de grâce à retirer celles qui sont entre les mains de DUCHESNE. S'il falloit effacer dans le monde les traces de toutes mes folies, il y auroit trop de Lettres à retirer, & je ne remercirois pas le bout du doigt pour cela. A charge & à décharge je ne crains point d'être vu tel que je suis; je connois mes grands défauts, &

je sens vivement tous mes vices : avec tout cela je mourrai plein d'espoir dans le Dieu Suprême , & très-persuadé que de tous les hommes que j'ai connus en ma vie aucun ne fut meilleur que moi.

S E C O N D E L E T T R E .

A Montmorency , le 12 Janvier 1762.

J E continue , Monsieur , à vous rendre compte de moi puisque je l'ai commencé , car ce qui peut m'être le plus défavorable , c'est d'être connu à-demi ; & puisque mes fautes ne m'ont pas ôté votre estime , je ne présume pas que ma franchise me la doive ôter. Une ame paresseuse qui s'effraie de tout soin , un tempérament ardent , bilieux , facile à s'affecter , & sensible à l'excès à tout ce qui l'affecte , semble ne pouvoir s'allier dans le même caractère ; & ces deux contraires composent pourtant le fond du mien. Quoique je ne puisse résoudre cette opposition par des principes , elle existe pourtant ; je la sens , rien n'est plus certain , & j'en puis du moins donner par des faits une espèce d'historique qui peut servir à la concevoir. J'ai eu plus d'activité dans l'enfance , mais jamais comme un autre enfant. Cet ennui de tout m'a de bonne heure jetté dans la lecture ; à six ans , Plutarque me tomba sous les mains ; à huit , je le savois par cœur ; j'avois lu tous les Romains , ils m'avoient fait verser des seaux de larmes avant l'âge où le cœur prend intérêt aux Romains. De-là se forma dans le mien ce goût héroïque & romanesque qui n'a fait qu'augmenter jusqu'à présent , & qui acheva de me dégoûter de tout , hors ce qui ressembloit à mes folies. Dans ma jeunesse je croyois trouver dans le monde les mêmes gens que j'avois connus dans mes Livres ; je me livrois sans réserve à quiconque voulut m'en imposer par un certain jargon dont j'ai toujours été la dupe : j'étois actif parce que j'étois fou. A mesure que je fus détrompé , je changeai de goût , d'attachemens , de

projets ; & dans tous ces changemens je perdois toujours ma peine & mon tems , parce que je cherchois toujours ce qui n'étoit point : en devenant plus expérimenté , j'ai perdu peu-à-peu l'espérance de le trouver , & par conséquent le désir de le chercher. Aigri par les injustices que j'avois éprouvées , par celles dont j'ai été le témoin , souvent affligé du désordre où l'exemple & la force des choses m'avoient entraîné malgré moi-même , j'ai pris en mépris le siècle & mes contemporains , & sentant que je ne trouvois point un milieu dans une situation qui pût contenter le cœur , je l'ai peu-à-peu détaché de la société des Hommes , & je m'en suis fait une autre dans mon imagination , laquelle m'a d'autant plus charmé , que je la pouvois cultiver sans peine , sans risques , & la trouver toujours telle qu'il me la falloit.

A P R È S avoir passé quarante ans de ma vie aussi mécontent de moi-même & des autres , je cherchois inutilement à rompre ces liens qui me tenoient attaché à cette société que j'estimois si peu , qui m'enchaînoit aux occupations le moins de mon goût par des besoins que j'estimois ceux de la Nature , & qui n'étoient que ceux de l'opinion. Tout-à-coup un heureux hazard vint m'éclairer sur ce que j'avois à faire pour moi-même & à penser de mes semblables , sur lesquels mon cœur étoit sans cesse en contradiction avec mon esprit , & que je me sentoais encore porté à aimer avec tant de raison de les haïr. Je voudrois , Monsieur , pouvoir vous peindre le moment qui a fait dans ma vie une si singulière époque , & qui me sera toujours présent tant que je vivrai.

J'ALLOIS voir D**** , alors prisonnier à Vincennes ; j'avois dans ma poche un Mercure de France , que je me mis à feuilleter le long du chemin. Je tombai sur la question de l'Académie de Dijon , qui a donné lieu à mon premier Ecrit. Si jamais quelque chose ressemble à une inspiration subite , c'est le

mouvement qui se fit en moi à cette lecture. Tout d'un coup je me sens l'esprit ébloui de mille lumières ; des foules d'idées vives se présentent à la fois avec une force & une confusion qui me jettent dans un trouble inexprimable : je sens ma tête prise par un étourdissement semblable à l'ivresse ; une violente palpitation m'opprime , souleve ma poitrine ; ne pouvant plus respirer en marchant , je me laisse tomber sous un des arbres de l'avenue , & je passe une demi-heure dans une telle agitation , qu'en me relevant j'apperçois tout le devant de ma veste mouillé de mes larmes , sans avoir senti que j'en répandois. Oh ! Monsieur , si j'avois pu écrire le quart de ce que j'ai vu & senti sous cet arbre , avec quelle clarté j'aurois fait voir toutes les contradictions du Système Social , avec quelle force j'aurois exposé tous les abus de nos Constitutions , avec quelle simplicité j'aurois démontré que l'Homme est bon naturellement , & que c'est par les Institutions seules que les Hommes deviennent méchans ! Tout ce que j'ai retenu de cette foule de grandes vérités , qui dans un quart-d'heure m'illuminèrent sous cet arbre , a été bien foiblement épars dans les trois principaux de mes Ecrits ; savoir , le premier , le DISCOURS SUR L'INÉGALITÉ , & le TRAITÉ DE L'EDUCATION , lesquels trois Ouvrages sont inséparables , & forment ensemble un même tout ; le reste a été perdu : il n'y eut d'écrit sur le lieu même que la Prosopopée de FABRICIUS. Voilà comme je devins Auteur presque malgré moi. Il est aisé de concevoir comment l'attrait d'un premier succès & les critiques des Barbouilleurs me jetèrent tout-de-bon dans la carrière. Avois-je quelque talent pour écrire ? Je ne fais ; une vive persuasion m'a toujours tenu lieu d'éloquence , & j'ai toujours écrit lâchement & mal quand je n'ai pas été forcé de me persuader ; ainsi c'est peut-être un retour caché d'amour-propre qui m'a fait choisir & mériter ma Devise , & m'a si passionnément attaché à la Vérité ; ou à ce que j'ai pris pour elle. Si je n'avois écrit que pour écrire ; je suis convaincu qu'on ne m'auroit jamais lu.

APRÈS avoir découvert, ou cru découvrir dans les fausses opinions des Hommes la source de leur misère & de leur méchanceté, je sentis qu'il n'y avoit que ces mêmes opinions qui m'eussent rendu malheureux moi-même, & que mes maux, mes vices me venoient bien plus de ma situation que de mon cœur. Dans le même tems une maladie, dont j'avois dans l'enfance senti les premières atteintes, s'étant déclarée absolument incurable, malgré toutes les promesses des faux Guérisseurs dont je n'ai pas été long tems la dupe, je jugeai que si je voulois être conséquent, & secouer une fois de mes épaules le pesant joug de l'opinion, je n'avois pas un moment à perdre; je pris mon parti avec assez de courage, & je l'ai assez bien soutenu jusqu'ici avec une fermeté dont moi seul pouvois sentir le prix, parce qu'il n'y a que moi seul qui sache quels obstacles j'ai eu & j'ai même encore tous les jours à combattre pour me maintenir sans cesse contre le courant. Je sens pourtant bien que depuis dix ans j'ai un peu dérivé; mais si j'estimois seulement en avoir encore quatre à vivre, on me verroit donner une deuxième secousse, & remonter tout au moins à mon premier niveau pour n'en plus guères descendre; car toutes les grandes épreuves sont faites, & il est désormais démontré pour moi par l'expérience que l'état où je me suis mis est le seul où l'Homme puisse vivre bon & heureux, puisqu'il est indépendant de tous, & le seul où l'on ne se trouve jamais pour son propre avantage dans la nécessité de nuire à autrui. J'avoue que le nom que m'ont fait mes Ecrits a beaucoup facilité l'exécution du parti que j'ai pris: il faut être cru bon Auteur pour se faire impunément mauvais Copiste, & ne pas manquer de travail pour cela. Sans ce premier titre on eût pu me prendre au mot sur l'autre, & peut-être cela m'auroit-il mortifié; car je passe aisément le ridicule, mais je ne supporterois pas si bien le mépris. Si quelque réputation me donne à cet égard quelque avantage, il est bien compensé par tous les inconveniens attachés à cette même réputation, quand on ne veut point être esclave,

& qu'on veut vivre isolé & indépendant. Ce sont ces inconveniens en partie qui m'ont chassé de Paris, & qui, en me poursuivant encore dans mon asyle, me chasseroient très-certainement plus loin pour peu que ma santé vint à se raffermir. Un autre de mes fléaux dans cette grande Ville étoit ces foules de prétendus amis qui s'étoient emparés de moi, & qui, jugeant de mon cœur par les leurs, vouloient absolument me rendre heureux à leur mode & non pas à la mienne. Au désespoir de ma retraite, ils m'y ont poursuivi pour m'en retirer; je n'ai pu m'y maintenir sans tout rompre; je ne suis vraiment libre que depuis ce tems-là.

LIBRE! non, je ne le suis point encore: mes derniers Ecrits ne sont point encore imprimés; & vû le déplorable état de ma pauvre machine, je n'espère pas survivre à l'impression du Recueil de tous; mais si, contre mon attente, je puis aller jusques-là, & prendre une fois congé du Public, croyez, Monsieur, qu'alors je serai libre, ou que jamais homme ne l'aura été. O UTINAM! O jours trois fois heureux! non, il ne me fera pas donné de les voir. Je n'ai pas tout dit, Monsieur; & vous aurez peut-être encore au moins une Lettre à essuyer. Heureusement rien ne vous oblige de les lire, & peut-être y seriez-vous bien embarrassé! mais pardonnez, de grâce; pour recopier ces long fatras, il faudroit les refaire; & en vérité je n'en ai pas le courage. J'ai sûrement bien du plaisir à vous écrire, mais je n'en ai pas moins à me reposer, & mon état ne me permet pas d'écrire long-tems de suite.

T R O I S I È M E L E T T R E .

A Montmorency, le 26 Janvier 1762.

APRÈS avoir exposé, Monsieur, les vrais motifs de ma conduite, je voudrois vous parler de mon état moral dans ma retraite; mais je sens qu'il est bien tard: mon ame aliénée d'elle-même

est

est toute à mon corps, le délabrement de ma pauvre machine l'y tient de jour en jour plus attachée, jusqu'à ce qu'elle s'en sépare enfin tout-à-coup : c'est de mon bonheur que je voudrois vous parler, & l'on parle mal du bonheur quand on souffre.

MES maux font l'ouvrage de la Nature, mais mon bonheur est le mien. Quoiqu'on en puisse dire, j'ai été sage, puisque j'ai été heureux autant que ma nature m'a permis de l'être : je n'ai point cherché ma félicité au loin, je l'ai cherchée auprès de moi, & l'y ai trouvée. SPARTIEN dit que SIMILIS, Courtisan de TRAJAN, ayant sans aucun mécontentement personnel quitté la Cour & tous ses emplois, pour aller vivre paisiblement à la campagne, fit mettre ces mots sur sa tombe : J'AI DEMEURÉ SOIXANTE ANS SUR LA TERRE, ET J'EN AI VÉCU SEPT. Voilà ce que je puis dire à quelques égards, quoique mon sacrifice ait été moindre : je n'ai commencé de vivre que le neuf Avril 1755.

JE ne saurois vous dire, Monsieur, combien j'ai été touché de voir que vous m'estimiez le plus malheureux des Hommes. Le public sans doute en jugera comme vous, & c'est encore ce qui m'afflige. Oh ! que le sort dont j'ai joui n'est-il connu de tout l'Univers ! Chacun voudroit s'en faire un semblable. La paix regneroit sur la Terre, les Hommes ne songeroient plus à se nuire, & il n'y auroit plus de méchans, quand nul n'auroit d'intérêt à l'être. Mais de quoi jouissois-je enfin quand j'étois seul ? De moi, de l'Univers entier, de tout ce qui est, de tout ce qui peut être, de tout ce qu'a de beau le monde sensible, & d'imaginable le monde intellectuel ; je rassemblois autour de moi tout ce qui pouvoit flatter mon cœur ; mes desirs étoient la mesure de mes plaisirs : non, jamais les plus voluptueux n'ont connu de pareilles délices, & j'ai cent fois plus joui de mes chimères qu'ils ne font des réalités.

QUAND mes douleurs me font tristement mesurer la longueur des nuits , & que l'agitation de la fièvre m'empêche de goûter un seul instant de sommeil , souvent je me distrais de mon état présent en songeant aux divers événemens de ma vie ; & les repentirs , les doux souvenirs , les regrets , l'attendrissement se partagent le soin de me faire oublier quelques momens mes souffrances. Quels tems croiriez-vous , Monsieur , que je me rappelle le plus souvent & le plus volontiers dans mes rêves ? Ce ne sont point les plaisirs de ma jeunesse ; ils furent trop rares , trop mêlés d'amertume , & sont déjà trop loin de moi : ce sont ceux de ma retraite , ce sont mes promenades solitaires , ce sont ces jours rapides , mais délicieux que j'ai passés tout entiers avec moi seul , avec ma bonne & simple Gouvernante , avec mon Chien bien-aimé , ma vieille Chatte , avec les Oiseaux de la campagne , les Biches de la forêt , avec la Nature entière & son inconcevable Auteur. En me levant avant le Soleil pour aller voir , contempler son lever dans mon jardin , quand je voyois commencer une belle journée , mon premier souhait étoit que ni lettres , ni visites n'en vinsent troubler le charme. Après avoir donné les matinées à divers soins , que je remplissois tous avec plaisir , parce que je pouvois les remettre à un autre tems , je me hâtois de dîner pour échapper aux importuns & me ménager un plus long après-midi. Avant une heure , même les jours les plus ardens , je partoais par le grand Soleil avec le fidèle ACHATE , pressant le pas dans la crainte que quelqu'un ne vint s'emparer de moi , avant que je pusse m'esquiver : mais quand une fois j'avois pu doubler un certain coin , avec quel battement de cœur , avec quel pétilllement de joie je commençois à respirer en me sentant sauvé , en me disant : Me voilà maître de moi le reste de ce jour ! J'allois alors d'un pas plus tranquille chercher quelque lieu sauvage dans la forêt , quelque lieu désert , où rien ne me montrant la main de l'Homme m'annonçât la servitude & la domination , quelque asyle où je pusse croire avoir pénétré le premier , & où nul tiers im-

portun ne vint s'entreposer entre la Nature & moi. C'étoit - là qu'elle sembloit déployer à mes yeux une magnificence toujours nouvelle. L'or des Genêts & la pourpre des Bruyères frappoient mes yeux d'un luxe qui touchoit mon cœur ; la majesté des arbres qui me couvroient de leur ombre , la délicatesse des arbustes qui m'environnoient , l'étonnante variété des herbes & des fleurs que je foulois sous mes piés , tenoit mon esprit dans une alternative continuelle d'observation & d'admiration ; le concours de tant d'objets intéressans qui se disputoient mon attention , m'attirant sans cesse de l'un à l'autre , favorisoit mon humeur rêveuse & paresseuse ; & me faisoit souvent redire à moi-même : NON , SALOMON DANS TOUTE SA GLOIRE NE FUT JAMAIS VÊTU COMME L'UN D'EUX.

MON imagination ne laissoit pas long-tems déserte la Terre ainsi parée ; je la peuplois bientôt d'Êtres selon mon cœur , & chassant bien loin l'opinion , les préjugés , toutes les passions factices , je transportois dans les asyles de la Nature des Hommes dignes de les habiter ; je m'en formois une société charmante dont je ne me sentoie pas indigne ; je me faisois un siècle d'or à ma fantaisie ; & remplissant ces beaux jours de toutes les scènes de ma vie qui m'avoient laissé de doux souvenirs , & de toutes celles que mon cœur desiroit encore , je m'attendrissois jusqu'aux larmes sur les vrais plaisirs de l'humanité , plaisirs délicieux , si près de nous , & qui sont désormais si loin des Hommes. Oh ! si dans ces momens quelque idée de Paris , de mon siècle & de ma petite gloriole d'Auteur venoit troubler mes rêveries , avec quel dédain je les chassois à l'instant pour me livrer sans distraction aux sentimens exquis dont mon ame étoit pleine ! Cependant au milieu de tout cela , je l'avoue , le néant de mes chimères venoit quelquefois me contrister tout-à-coup : quand tous mes rêves se seroient tournés en réalités , ils ne m'auroient pas suffi ; j'aurois imaginé , rêvé , désiré encore : je trouvois en moi un vuide inexplicable que rien

n'auroit pu remplir ; un certain élancement de mon cœur vers une autre sorte de jouissance dont je n'avois pas d'idée , & dont pourtant je sentois le besoin : hé bien, Monsieur ! cela même étoit une jouissance , puisque j'en étois pénétré d'un sentiment très-vif & d'une tristesse attirante que je n'aurois pas voulu ne pas avoir.

B I E N T Ô T de la surface de la Terre j'élevois mes idées à tous les Etres de la Nature , au systême universel des choses , à l'Etre suprême qui embrasse tout ; alors l'esprit perdu dans cette immensité , je ne pensois pas , je ne raisonnois pas , je ne philosophois pas ; je me sentois avec une sorte de volupté accablé du poids de cet Univers, je me livrois avec ravissement à la confusion des grandes idées , j'aimois à me perdre en imagination dans l'espace ; mon cœur resserré même dans les bornes des Etres s'y trouvoit trop à l'étroit ; j'étouffois dans l'Univers ; j'aurois voulu m'élancer dans l'infini : je crois que si j'eusse dévoilé tous les mystères de la Nature , je me ferois senti dans une situation moins délicieuse que cette étourdissante extase à laquelle mon esprit se livroit sans retenue , & qui , dans l'agitation de mes transports, me faisoit écrire quelque fois , Ô **G R A N D E T R E ! Ô G R A N D E T R E !** sans pouvoir dire ni penser rien de plus.

A I N S I s'écouloient dans un délire continuel les journées les plus charmantes que jamais créature humaine ait passées ; & quand le coucher du Soleil me faisoit songer à la retraite , étonné de la rapidité du tems , je croyois n'avoir pas mis assez à profit ma journée ; je pensois en pouvoir jouir davantage encore , & pour réparer le tems perdu , je me disois : **J E R E V I E N D R A I D E M A I N .**

J E revenois à petit pas , la tête un peu fatiguée , mais le cœur content ; je me reposois agréablement au retour en me livrant à l'impression des objets , mais sans penser , sans imaginer

sans rien faire autre chose que sentir le calme & le bonheur de ma situation. Je trouvois mon couvert mis sur la terrasse, je soupois de grand appetit dans mon petit domestique, nulle image de servitude & de dépendance ne troubloit la bienveillance qui nous unissoit tous : mon Chien lui-même étoit mon ami, non mon esclave ; nous avons toujours la même volonté, mais jamais il ne m'a obéi : ma gaîté durant toute la foirée témoignoit que j'avois vécu seul tout le jour ; j'étois bien différent quand j'avois vu compagnie ; j'étois rarement content des autres & jamais de moi ; le soir, j'étois grondeur & taciturne : cette remarque est de ma Gouvernante ; & depuis qu'elle me l'a dite, je l'ai toujours trouvée juste en m'observant : enfin, après avoir fait encore le soir quelques tours dans mon jardin, ou chanté quelque air sur mon épinette, je trouvois dans mon lit un repos de corps & d'ame cent fois plus doux que le sommeil encore.

C E sont-là les jours qui ont fait le vrai bonheur de ma vie, bonheur sans amertume, sans ennui, sans regrets, & auquel j'aurois borné volontiers tout celui de mon existence : oui, Monsieur, que de pareils jours remplissent pour moi l'éternité, je n'en demande point d'autres, & n' imagine pas que je sois beaucoup moins heureux dans ces ravissantes contemplations que les Intelligences célestes ; mais un corps qui souffre ôte à l'esprit sa liberté ; désormais je ne suis plus seul, j'ai un hôte qui m'importune : il faut m'en délivrer pour être à moi, & l'essai que j'ai fait de ces douces jouissances ne sert plus qu'à me faire attendre avec moins d'effroi le moment de les goûter sans distraction.

M E voici déjà à la fin de ma seconde feuille, il m'en faudroit pourtant encore une. Encore une Lettre, & puis plus. Pardon, Monsieur ; quoique j'aime trop à parler de moi, je n'aime pas à en parler avec tout le monde : c'est ce qui me fait abuser de l'occasion quand je l'ai & qu'elle me plaît.

VOILA mon tort & mon excuse ; je vous prie de la prendre à gré.

QUATRIÈME LETTRE.

A Montmorency, le 28 Janvier 1762.

JE vous ai montré, Monsieur, dans le secret de mon cœur, les vrais motifs de ma retraite, & de toute ma conduite, motifs bien moins nobles sans doute que vous ne les avez supposés, mais tels pourtant qu'ils me rendent content de moi-même, & m'inspirent la fierté d'ame d'un homme qui se sent bien ordonné, & qui, ayant eu le courage de faire ce qu'il falloit pour l'être, croit pouvoir s'en imputer le mérite. Il dépendoit de moi, non de me faire un autre tempérament, ni un autre caractère, mais de tirer parti du mien pour me rendre bon à moi-même, & nullement méchant aux autres. C'est beaucoup que cela, Monsieur, & peu d'hommes en peuvent dire autant ; aussi je ne vous déguiserai point que malgré le sentiment de mes vices, j'ai pour moi une haute estime.

VOS Gens de Lettres ont beau crier qu'un homme seul est inutile à tout le monde, & ne remplit pas ses devoirs envers la société ; j'estime, moi, que les payfans de Montmorency sont des membres plus utiles de la société, que tous ces tas de désœuvrés payés de la graisse du peuple, pour aller six fois la semaine bavarder dans une Académie, & je suis plus content de pouvoir dans l'occasion faire quelque plaisir à mes pauvres voisins, que d'aider à parvenir à ces foules de petits intrigants dont Paris est plein, qui tous aspirent à l'honneur d'être des fripons en place, & que pour le bien public, ainsi que pour le leur, on devoit tous envoyer labourer la Terre dans leurs Provinces. C'est quelque chose que de donner l'exemple aux Hommes de la

vie qu'ils doivent tous mener ; c'est quelque chose , quand on n'a plus ni force ni fanté pour travailler de ses bras , d'oser , de sa retraite , faire entendre la voix de la Vérité ; c'est quelque chose d'avertir les Hommes de la folie des opinions qui les rendent misérables ; c'est quelque chose d'avoir contribué à empêcher ou différer au moins dans ma Patrie l'établissement pernicieux que , pour faire sa cour à Voltaire à nos dépens , d'A* * * . vouloit qu'on fît pour nous. Si j'eusse vécu dans Genève , je n'aurois pû ni publier l'Épître Dédicatoire du Discours sur l'Inégalité , ni parler même contre l'Etablissement de la Comédie du ton que j'ai fait : je serois beaucoup plus inutile à mes compatriotes , vivant au milieu d'eux , que je ne puis l'être , dans l'occasion , de ma retraite. Qu'importe en quel lieu j'habite , si j'agis où je dois agir ! D'ailleurs , les habitans de Montmorency sont-ils moins Hommes que les Parisiens ; & quand je puis en dissuader quelqu'un d'envoyer son enfant se corrompre à la Ville , fais-je moins de bien que si je pouvois de la Ville le renvoyer au foyer paternel ? Mon indigence seule ne m'empêcheroit - elle pas d'être utile de la manière que tous ces beaux parleurs l'entendent ; & puisque je ne mange du pain qu'autant que j'en gagne , ne suis-je pas forcé de travailler pour ma subsistance , & de payer à la Société tout le besoin que je puis avoir d'elle ? Il est vrai que je me suis refusé aux occupations qui ne m'étoient pas propres ; ne me sentant point le talent qui pouvoit me faire mériter le bien que vous m'avez voulu faire , l'accepter eût été le voler à quelqu'Homme de Lettres aussi indigent que moi , & plus capable de ce travail-la. En me l'offrant , vous supposiez que j'étois en état de faire un extrait , que je pouvois m'occuper de matières qui m'étoient indifférentes , & cela n'étant pas , je vous aurois trompé , je me serois rendu indigne de vos bontés en me conduisant autrement que je n'ai fait. On n'est jamais excusable de faire mal ce qu'on fait volontairement ; je serois maintenant mécontent de moi & de vous aussi , & je ne goûterois pas le plaisir que je

prends à vous écrire : enfin , tant que mes forces me l'ont permis , en travaillant pour moi , j'ai fait , selon ma portée , tout ce que j'ai pu pour la Société : si j'ai peu fait pour elle , j'en ai encore moins exigé , & je me crois si bien quitte avec elle dans l'état où je suis , que si je pouvois désormais me reposer tout-à-fait & vivre pour moi seul , je le ferois sans scrupule ; j'écarterai du moins de moi , de toutes mes forces , l'importunité du bruit public : quand je vivrois encore cent ans , je n'écrierois pas une ligne pour la Presse , & ne croirai vraiment commencer à vivre que quand je ferai tout-à-fait oublié.

J'AVOUE pourtant qu'il a tenu à peu que je ne me fois trouvé rengagé dans le monde , & que je n'aie abandonné ma solitude , non par dégoût pour elle , mais par un goût non moins vif que j'ai failli lui préférer. Il faudroit , Monsieur , que vous connussiez l'état de délaissement & d'abandon de tous mes amis , où je me trouvois , & la profonde douleur dont mon ame en étoit affectée , lorsque Monsieur & Madame de Luxembourg désirèrent de me connoître , pour juger de l'impression que firent sur mon cœur affligé leurs avances & leurs caresses. J'étois mourant ; sans eux je serois infailliblement mort de tristesse ; ils m'ont rendu la vie , il est bien juste que je l'emploie à les aimer ,

J'AI un cœur très-aimant , mais qui peut se suffire à lui-même ; j'aime trop les Hommes pour avoir besoin de choix parmi eux ; je les aime tous , & c'est parce que je les aime que je hais l'injustice ; c'est parce que je les aime que je les suis ; je souffre moins de leurs maux quand je ne les vois pas : cet intérêt pour l'espèce suffit pour nourrir mon cœur ; je n'ai pas besoin d'amis particuliers , mais quand j'en ai , j'ai grand besoin de ne les pas perdre ; car , quand ils se détachent , ils me déchirent : en cela d'autant plus coupables , que je ne leur demande que de l'amitié , & que pourvu qu'ils m'aient & que je le sache , je n'ai pas besoin de les voir ;

mais

mais ils ont toujours voulu mettre à la place du sentiment, des soins & des services que le Public voyoit, & dont je n'avois que faire : quand je les aimois, ils ont voulu paroître m'aimer ; pour moi, qui dédaigne en tout les apparences, je ne m'en suis pas contenté, & ne trouvant que cela, je me le suis tenu pour dit ; ils n'ont pas précisément cessé de m'aimer, j'ai seulement découvert qu'ils ne m'aimoient pas.

P O U R la première fois de ma vie je me trouvois donc tout-à-coup le cœur seul, & cela, seul dans ma retraite, & presque aussi malade que je le suis aujourd'hui ; c'est dans ces circonstances que commença ce nouvel attachement qui m'a si bien dédommagé de tous les autres, & dont rien ne me dédommagera ; car il durera, j'espère, toute ma vie ; & quoi qu'il arrive, il sera le dernier. Je ne puis vous dissimuler, Monsieur, que j'ai une violente aversion pour les états qui dominent les autres ; j'ai même tort de dire que je ne puis vous le dissimuler, car je n'ai nulle peine à vous l'avouer, à vous, né d'un sang illustre, fils du Chancelier de France, & premier Président d'une Cour souveraine ; oui, Monsieur, à vous qui m'avez fait mille biens sans me connoître, & à qui, malgré mon ingratitude naturelle, il ne m'en coûte rien d'être obligé. Je hais les Grands, je hais leur état, leur dureté, leurs préjugés, leur petitesse, & tous leurs vices, & je les haïrois bien davantage si je les méprisois moins : c'est avec ce sentiment que j'ai été comme entraîné au château de Montmorency ; j'en ai vu les Maîtres, ils m'ont aimé ; & moi, Monsieur, je les ai aimés, & les aimerai tant que je vivrai, de toutes les forces de mon ame : je donnerois pour eux, je ne dis pas ma vie, ce don seroit foible dans l'état où je suis, je ne dis pas ma réputation parmi mes contemporains, dont je ne me soucie guères, mais la seule gloire qui jamais ait touché mon cœur, l'honneur que j'attends de la postérité, & qu'elle me rendra, parce qu'il m'est du, & que la postérité est toujours juste. Mon cœur, qui

ne fait point s'attacher à demi, s'est donné à eux sans réserve, & je ne m'en repens pas; je m'en repentirois même inutilement, car il ne feroit plus tems de m'en dédire. Dans la chaleur de l'enthousiasme qu'ils m'ont inspiré, j'ai cent fois été sur le point de demander un asyle dans leur maison pour y passer le reste de mes jours auprès d'eux, & ils me l'auroient accordé avec joie, si même, à la manière dont ils s'y font pris, je ne dois pas me regarder comme ayant été prévenu par leurs offres. Ce projet est certainement un de ceux que j'ai médités le plus long-tems, & avec le plus de complaisance; cependant il a fallu sentir à la fin malgré moi qu'il n'étoit pas bon; je ne pensois qu'à l'attachement des personnes, sans songer aux intermédiaires qui nous auroient tenus éloignés; & il y en avoit de tant de fortes, sur-tout dans l'incommodité attachée à mes maux, qu'un tel projet n'est excusable que par le sentiment qui l'avoit inspiré: d'ailleurs la manière de vivre qu'il auroit fallu prendre choque trop directement tous mes goûts, toutes mes habitudes; je n'y aurois pu résister seulement trois Mois: enfin nous aurions eu beau nous rapprocher d'habitation, la distance restant toujours la même entre les états, cette intimité délicieuse qui fait le plus grand charme d'une étroite société, eût toujours manqué à la nôtre: je n'aurois été ni l'ami, ni le domestique de Monsieur le Maréchal de Luxembourg; j'aurois été son hôte: en me sentant hors de chez moi, j'aurois soupiré souvent après mon ancien asyle; & il vaut cent fois mieux être éloigné des personnes qu'on aime, & desirer d'être auprès d'elles, que de s'exposer à faire un choix opposé; quelques degrés plus rapprochés eussent peut-être fait révolution dans ma vie. J'ai cent fois supposé dans mes rêves Monsieur de Luxembourg point Duc, point Maréchal de France, mais bon Gentilhomme de campagne, habitant quelque vieux château, & Jean-Jacques Rousseau, point Auteur, point faiseur de Livres, mais ayant un esprit médiocre & un peu d'acquit, se présentant au Seigneur Châtelain & à la Dame, leur

agréant , trouvant auprès d'eux le bonheur de la vie , & contribuant au leur ; si pour rendre le rêve plus agréable , vous me permettiez de pousser d'un coup d'épaule le château de Malesherbes à demi-lieue de-là , il me semble , Monsieur , qu'en rêvant de cette manière , je n'aurois de long-tems envie de me réveiller.

MAIS c'en est fait ; il ne me reste plus qu'à terminer le long rêve ; car les autres sont désormais tous hors de saison , & c'est beaucoup si je puis me promettre encore quelques - unes des heures délicieuses que j'ai passées au château de Montmorency. Quoi qu'il en soit , me voilà tel que je me suis affecté : jugez-moi sur tout ce fatras , si j'en vaux la peine , car je n'y ferois mettre plus d'ordre , & je n'ai pas le courage de recommencer. Si ce tableau trop véridique m'ôte votre bienveillance , j'aurai cessé d'usurper ce qui ne m'appartenoit pas ; mais si je la conserve , elle me deviendra plus chère comme en étant plus à moi.

P. 262. Mais ce qui de Rousseau dira mieux l'innocence ,
C'est la profonde paix qui couronne sa fin.

AUX Lettres qu'on vient de lire , ajoutons une relation des derniers momens de M. Rousseau , écrite avec une simplicité touchante par un témoin oculaire. Le ton de candeur qui règne dans ce récit ajoute un nouveau poids à la vérité des faits qui y sont rapportés : il donneroit l'opinion la plus favorable de M. le Marquis de Gerardin , s'il n'étoit déjà connu par des sentimens distingués & des actions dignes qu'on les imite.

« LE Mercredi premier de Juillet , il (M. Rousseau) se promena l'après-dîner comme de coutume , avec son petit Gouverneur (*). Il faisoit fort chaud , il s'arrêta plusieurs fois , l'invita

(*) C'est le nom qu'il avoit donné au plus jeune des enfans de M. de Gerardin.

à se reposer, ce qui ne lui étoit pas ordinaire, & se plaignit, à ce que l'enfant a dit depuis, de quelques douleurs de colique ; mais elles s'étoient dissipées lorsqu'il revint souper, & sa femme n'imagina pas même qu'il fût incommodé. Le lendemain matin, il se leva comme à son ordinaire, alla se promener au Soleil levant autour de la maison, & revint prendre son café au lait avec sa femme.

QUELQUE tems après, au moment où elle sortoit journellement pour les soins du ménage ; il lui recommanda de payer en passant un Serrurier qui venoit de travailler pour lui, & sur-tout de ne lui rien rabattre de son Mémoire, parce que cet Ouvrier paroissoit un honnête-homme ; tant il a conservé jusqu'au dernier instant le sentiment de l'honnêteté & de la justice. A peine sa femme avoit-elle été dehors pendant quelques instans, que venant à rentrer, elle trouve son mari sur une grande chaise de paille, le coude appuyé sur une commode. Qu'avez-vous, dit-elle, mon bon ami ? Vous trouvez-vous incommodé ? Je sens, lui répondit-il, de grandes inquiétudes & des douleurs de colique. Alors sa femme afin d'avoir du secours sans l'inquiéter, feignit de chercher quelque chose, & pria la Concierge d'aller dire au Château que son mari se trouvoit mal. Madame de Gerardin, avertie la première, y courut aussi-tôt, & comme il n'étoit que neuf heures du matin, & que ce n'étoit point une heure où elle eût coutume d'y aller, elle prit le prétexte de lui demander, ainsi qu'à sa femme, si le repos de leur nuit n'avoit point été troublé par du bruit que l'on avoit fait dans le Village. Ah ! Madame, lui répondit-il, du ton le plus honnête & le plus attendri. » Je suis bien sensible à toutes vos bontés, mais vous voyez que je souffre, & c'est une gêne ajoutée à la douleur que celle de souffrir devant le monde ; & vous même n'êtes ni dans une assez bonne santé, ni d'un caractère à pouvoir supporter la vue de la souffrance. Vous m'obligerez, Madame, &

pour vous & pour moi, si vous voulez avoir la complaisance de vous retirer, & me laisser seul avec ma femme pendant quelque tems. Elle le quitta donc presque aussi-tôt pour le laisser recevoir plus à son aise l'espèce de soins que paroïssoit uniquement exiger la nature de la colique dont il se plaignoit.

DÈS qu'il fut seul avec sa femme, il lui dit de venir s'asseoir à côté de lui. — Vous êtes obéi, mon bon ami; me voila, comment vous trouvez-vous? — Mes douleurs de colique sont bien vives; mais je vous prie, ma chère amie, ouvrez les fenêtres; que je voie encore une fois la verdure. Comme elle est belle! — Mon bon ami, pourquoi me dites-vous cela? — Ma chère femme, répond-il avec une grande tranquillité, j'ai toujours demandé à Dieu de mourir sans maladie & sans Médecins, & que vous puissiez me fermer les yeux; mes vœux vont être exaucés. . . . Si je vous donnai jamais des peines, si en vous attachant à mon sort, je vous ai causé des malheurs que vous n'auriez jamais connus sans moi, je vous en demande pardon. — Ah! c'est à moi, mon bon ami, s'écria-t-elle en pleurant, c'est bien plutôt à moi de vous demander pardon de toutes les inquiétudes & les embarras que je vous ai causés! mais pourquoi donc me dites-vous tout cela? — Ecoutez-moi, lui dit-il, ma chère femme: JE SENS QUE JE ME MEURS, MAIS JE MEURS TRANQUILLE; JE N'AI JAMAIS VOULU DE MAL A PERSONNE, ET JE DOIS COMPTER SUR LA MISÉRICORDE DE DIEU. Mes amis m'ont promis de ne disposer jamais sans votre aveu d'aucun des papiers que je leur ai remis; M. de Gerardin voudra bien réclamer leur parole. Vous remercierez M. & Madame de Gerardin de ma part, je vous laisse entre leurs mains, & je compte assez sur leur amitié pour emporter avec moi la douce certitude qu'ils voudront bien vous servir de père & de mère; dites leur que je les prie de permettre que je sois enterré dans leur jardin, & que je n'ai pas de choix pour la place. Vous donnerez mon

Souvenir à mon petit Gouverneur, ma Botanique à Mlle. de Gerardin; vous donnerez aux pauvres du Village pour qu'ils prient pour moi, & à ces bonnes gens, dont j'avois arrangé le mariage, le présent de nôce que je comptois leur faire. Je vous charge en outre expressement de faire ouvrir mon corps après ma mort par des gens de l'Art, & d'en faire dresser procès-verbal.

CEPENDANT ses douleurs augmentoient: il se plaignoit de picotemens aigus dans la poitrine & de violentes secouffes dans la tête. Sa malheureuse femme se désoloit de plus en plus. Ce fut alors que voyant son désespoir, il oublia ses propres souffrances pour ne s'occuper qu'à la consoler. Hé quoi, lui dit-il, ma chère amie! Vous ne m'aimez donc plus, puisque vous pleurez mon bonheur, bonheur éternel qu'il ne fera plus au pouvoir des Hommes de troubler? Voyez comme le Ciel est pur, en le lui montrant avec un transport qui rassembloit toute l'énergie de son ame, il n'y a pas un seul nuage; ne voyez-vous pas que la porte m'en est ouverte, & que Dieu m'attend? A ces mots, il est tombé sur la tête en entraînant sa femme avec lui: elle veut le relever, elle le trouve sans parole, & sans mouvement; elle jette des cris, on accourt; on le relève, on le met sur son lit; je m'approche, je lui prends la main, je lui trouve un reste de chaleur, je crois sentir une espèce de mouvement. La rapidité de ce cruel événement, qui s'étoit passé dans moins d'un quart d'heure, me laissa encore une lueur d'espérance; j'envoie chez le Chirurgien voisin, je fais courir à Paris chez un Médecin de ses amis pour l'amener sur le champ; je me hâte d'aller chercher de l'alkali-volatil-fluor, je lui en fais respirer, avaler à différentes reprises: soins superflus! Hélas! cette mort si douce pour lui, & si fatale pour nous, cette perte irréparable étoit déjà consommée; & si son exemple m'a appris à mourir, il ne m'a pas appris à me consoler de sa mort.

- P. 266. Et toi, Nymphé fameufe ,
 Qui jamais ne descends dans la Mer écumeufe ,
 Mère de Lycaon !

LA Poésie, qui a peuplé de ses brillantes rêveries l'Enfer, la Terre & les Cieux, a fait de Calisto, Mère de Lycaon, la Constellation de la Grande-Ourse. Elle a ajouté que cette Nymphé métamorphosée craignoit de toucher les flots de l'Océan, pour dire allégoriquement que l'Ourse ne quitte jamais l'horizon. C'est dans Homère qu'on trouve cette vérité astronomique ainsi déguisée ; & Virgile n'a fait que le traduire, lorsqu'il a dit dans le premier Livre des Géorgiques :

Arctos Oceani metuentes æquore tingi.

- P. 267. Dirai-je cependant que ces froides journées ,
 Dans le Mois de Janus tous les ans ramenées ,
 D'une nouvelle audace arment le scélérat ?

« DES grands crimes, dont l'Histoire fait mention, la plupart ont été commis dans le tems des fortes gelées ; c'est une remarque du savant Abbé DUBOS : des Magistrats, d'après les Régistres des Parlemens, ont fait la même observation ». (M. DE ST. LAMBERT.)

- P. 268. L'Hyver, du fond des bois, en troupeaux affamés ,
 Chasse, altérés de fang & d'audace enflammés ,
 Tous ces Loups, &c.

LA guerre, que l'Homme a déclarée à cette espèce vorace & carnassière, en auroit déjà purgé entièrement les climats peuplés de l'Europe, si les forêts éloignées ou sauvages ne lui offroient des repaires inaccessibles où elle se reproduit en paix, & d'où la

faim. l'oblige de fortir. Les plus habiles Chasseurs prétendent avoir remarqué qu'il arrive régulièrement tous les trois ans des colonies de Loups du fond des Ardennes, de la hauteur des Alpes & des Pyrénées. Alors, quoiqu'ennemis de toute société, les Loups s'avancent en troupes ; & s'ils ont un torrent, un fleuve à traverser, ils se mettent à la file l'un de l'autre, & tous se tenant par la queue avec les dents, ils rompent sans danger la force du courant.

P. 269. Nestors Français, sans doute il vous souvient encore
De ce neuvième Hyver, de cet Hyver affreux, &c.

L'HYVER de 1709 fera toujours une époque mémorable dans les Annales de la France. Les ravages en furent terribles, surtout dans nos provinces méridionales, où on ne l'appelle jamais que le Grand-Hyver. Dans le tableau que j'en présente, je n'ai placé aucun trait d'imagination : tout est vrai, & je n'ai d'autre mérite que d'avoir resserré la description qu'en a faite le P. Vanière (*), qui a peint ce qu'il avoit vu.

P. 272. O Gelée ! O Démon bienfaisant & fatal !
Je veux de ta naissance éclairer le mystère,

TOUT ce qu'on avoit écrit jusqu'en 1749, sur la formation de la Glace, ne présentoit rien de lié, rien de suffisant. A cette époque M. de MAIRAN publia sa DISSERTATION SUR LA GLACE ; & les expériences nombreuses, sur lesquelles l'Auteur appuya son système, le firent adopter par les Physiciens. Je m'y suis conformé, en m'efforçant de le revêtir des couleurs de la Poésie. Peut-être, malgré tous mes soins à rendre d'une manière claire & fidèle les détails de la Physique, le commun des Lecteurs trouvera-t-il que je n'ai point surmonté l'aride obscurité

(*) (PRÆD. RUST. LIB. VIII.)

de la matière. Les Poëtes de Rome dont la Langue étoit bien plus souple & plus riche que la nôtre, Virgile & Lucrèce se plaignoient aussi de la difficulté qu'ils éprouvoient à rendre en vers les détails de l'Agriculture & de la Physique. Cette réflexion fera peut-être pardonner à l'essai que j'ai tenté; du moins, la critique qu'on en fera apprendra-t-elle aux autres & à moi-même qu'il est des sujets dont la Poësie ne doit jamais tenter la conquête.

P. 274. Au centre de ce globe un brasier est caché.

LE PÈRE Vanière a mis en très-beaux vers les preuves de l'existence du Feu central :

Ima vaporiferos intra penetralia Terræ
 Fornaces ardere docet, qui frigora plantis
 Sub nive defendit tacitus calor, atque rubentes
 Æthneo qui monte furens erumpit in auras
 Flammarum globus, ignivomo telluris hiatus
 Horrida per Siculos spargens incendia campos.

Adde salutiferos fontes, & balnea passim
 Terrenis calefacta focus, ærisque metella,
 Quodque sagax natura cavis sub montibus aurum
 Excoquit, humanis opus haud imitabile curis.
 Tantus inest Terris calor, ut Plutonia norint
 Regna, metalliferis qui demerguntur in antris;
 Tantaque sulphurei est vis ignis, ut impete vasto
 Fundamenta foli quatiat, montesque revellat.
 Ænea quas tormenta vomunt, imitamini flammæ
 Haufimus è Terris; nec eas novus intulit orbi,

Impia subducens cælo per furta Prometheus.

Ignis humi gremio latitans se prodit ab ipsis
 Oceani ferventis aquis; & nuper ad Indos
 Infula nata mari est, partu quam Terra fragoso
 Protulit, ex imo jaculatis æquore faxis.
 Incaluit latè Pontus fumantibus undis;
 Atque novum Pelago dorsum, cæcaque latentis
 Prodigii causas avidi cognoscere, flammam
 Terrestrem ratibus nimis, heu! sensere solutis.

(PRÆD. RUST. LIB. I.)

CEUX qui voudroient connoître plus en détail le développement des preuves du Feu Central, c'est-à-dire, d'un Feu qui tient à la structure interne de la Terre & des Planètes, doivent consulter la DISSERTATION SUR LA GLACE, par M. de Mairan, Première Partie; les SUPPLÉMENTS de M. de Buffon à son HISTOIRE NATURELLE, & la IX^e. LETTRE de M. Bailly SUR L'ORIGINE DES SCIENCES.

P. 276. Si des sommets d'Hécla je vole au Groenland,
 Et parcours le Spitzberg, la Zemble & le Lapland, &c.

J'AI parlé ailleurs de l'Islande, du Groenland & du Spitzberg: ce qui me reste à dire ici ne regarde que la Nouvelle Zemble & la Laponie.

LA première, dont les uns font une Isle séparée du Continent par le détroit de Waigatz, & les autres, une Péninsule qui tient à la Sibérie, près de l'embouchure de l'Oby, fut découverte par les Hollandois, qui cherchoient un passage en Asie par le Nord de l'Europe. C'est le climat le plus affreux de l'Univers.

Il n'a pour toute production qu'une mouffe qui croît dans des fondrières inaccessibles. L'intérieur de la Terre creusé à deux piés est une masse de glace qui égale le marbre en dureté. Une autre singularité de ce pays, c'est que la nège, qui partout ailleurs se fond assez vite sur le bord de la Mer, reste dans la Nouvelle-Zemble suspendue en rochers; en montagnes sur l'Océan, qui, les battant sans cesse, y a creusé des cavernes profondes élevées au-dessus de ses flots. Ce pays, dit-on, est entièrement désert; & si l'on y rencontre quelques Hommes, ils ne peuvent être que des Samoyèdes, qui y passent, au mois de Mai, pour se livrer pendant tout l'Été à la pêche & à la chasse.

LA seconde est affligée d'un Hyver long & rigoureux. Pendant trois Mois, le Soleil ne paroît point sur l'horizon; ce qui lui mérite bien son nom de Lapland, c'est-à-dire, Pays des Exilés. Cependant comme la clarté de la Lune, la sérénité du Ciel, l'éclat des Etoiles & la blancheur de la nège y dédommagent en quelque sorte de l'absence du Soleil, on y vaque pendant cette longue nuit d'Hyver à ses affaires, comme dans tous les autres momens de l'année. Le pays est rempli de hautes montagnes perpétuellement couvertes de nège. Les plus élevées séparent la Laponie de la Norwège, & sont appellées FELICES. Les vents, qui soufflent en tourbillons sur la Laponie, amènent la nège en si grande abondance, que, lorsqu'on est surpris par un de ces tourbillons, il faut absolument, pour se sauver, ou se coucher par Terre en se couvrant de son traîneau, si l'on en a un, & laisser passer ainsi l'orage, ou se résoudre à se voir enseveli vivant. Quelquefois aussi il fait des brouillards si épais & si obscurs que les Voyageurs, ne s'entrevoyant pas, se heurtent les uns les autres. L'excès du froid convertit tout en plaine solide; & pendant huit Mois, ce n'est par-tout qu'une immense étendue de glace.

P. 277. Peindrai-je les glaçons l'un sur l'autre entassés ;
Voyageant sur les Mers en montagnes flottantes, &c.

« RIEN n'étonne davantage les Navigateurs qui se trouvent dans les hautes latitudes, que la première vue des masses immenses de glaces qui flottent au milieu de la Mer ; & quoique j'eusse lu, dit M. Forster, un grand nombre de descriptions sur leur nature, leurs formes & leur étendue, j'ai été vivement frappé du premier coup-d'œil. La magnificence de ce spectacle surpasse de beaucoup l'idée que j'en avois. Nous apercevions quelquefois des isles de glace d'un ou deux milles de largeur, & élevées de plus de cent piés au-dessus du niveau des flots. Supposons qu'un corps de glace qui a des dimensions parallèles, & qui flotte dans la Mer, ne montre au-dessus de l'eau que la dixième partie de sa masse, cette supposition n'est pas trop forte.... Alors une isle de glace d'un mille seulement de longueur, d'un quart de mille de large, & de cent piés au-dessus de l'eau, contient 696,360,000 piés cubes de glace solide ; & comme on ne prend ici que la quantité de la glace qui se produit au-dehors, il faut y ajouter neuf fois cette même quantité, pour ce qui se trouve au-dessous de l'eau : toute la masse doit donc monter à 61,165,600,000 piés cubes de glace solide, & former par conséquent un corps prodigieux. La grosseur énorme de ces isles de glace n'est pas le seul objet digne de surprise ; leur nombre infini n'est pas moins étonnant. Le 26 Décembre 1773, nous comptâmes 186 masses du haut des mâts ; il n'y en avoit aucune de moindre que la calle du vaisseau : d'autre fois, nous étions environnés de toutes parts d'isles de glace, ou obligés de changer de route, parce que nous étions arrêtés par des plaines immenses... Nous avons eu des occasions fréquentes de voir l'effet de l'eau de la Mer sur la glace, quand elle en dissout & met en pièces de grosses masses. On entend alors un craquement qui n'est pas inférieur à un coup

de canon : quelquefois nous étions si peu éloignés , que nous courrions risque d'être écrasés par un rocher de glace qui écla-
toit brusquement en pièces, & dont les morceaux, se renversant
sans-dessus-dessous, prenoient de nouveaux centres de gravité.

ON demande comment des masses de glace d'une grosseur si
prodigieuse ont pu se former en pleine Mer. Considérons d'a-
bord que les froids rigoureux durent six ou huit Mois de l'an-
née dans les latitudes pôlaires , & il sera aisé de concevoir qu'il
y a assez de tems pour produire des masses de glace aussi con-
sidérables. Il est sûr , d'un autre côté, que ces masses immenses
peuvent se congeler de plus d'une manière. L'Océan se gèle,
comme on le prouve par un grand nombre d'exemples: la glace
ainsi formée dans un calme n'excède peut-être pas trois ou
quatre verges d'épaisseur. Il est probable qu'une tempête brise
souvent ces plaines, auxquelles CRANTZ donne une étendue
de 200 lieues d'un côté, & de 80 de l'autre; la pression de ces
fragmens brisés empile fréquemment un morceau sur un se-
cond, & ainsi réunis, ils se gèlent ensemble; ces morceaux
doubles, jettés sur d'autres par un nouveau choc, forment en-
fin de grandes masses, qui ont des milles d'étendue, & 20, 40,
60, & plus de brasses d'épaisseur, & d'une hauteur & d'une
grosseur effrayantes. MARTENS, dans sa DESCRIPTION
DU SPITZBERG, remarque que le choc des glaces cause un
bruit si fort, que, dans ces parages, les Navigateurs ont peine
à entendre ceux qui parlent (*). »

IL est vrai que M. Forster parle ici principalement des gla-
ces de l'Hémisphère Antarctique, beaucoup plus froid que l'Hé-
misphère Boréal, vérité qu'on ne peut révoquer en doute, quoi-
que M. de Buffon prétende que cette opinion soit sans fonde-

(*) SECOND VOYAGE DE COOK, T. V. Edit. in-4°. pag. 61
& suivantes.

ment. Mais, dans les latitudes du Nord, le nombre & la grosseur de ces glaces flottantes est assez prodigieux encore pour avoir fait dire à PYTHÉAS, qui avoit probablement voyagé en Irlande, que l'Océan du Nord n'est ni Terre, ni Mer, ni Air; mais une concrétion de ces Elémens.

P. 280. Voyez sur leurs canaux le peuple s'affsembler ;
Appeller le Commerce, & proposer l'échange
Des trésors du Cathay, des Sophis & du Gange.

LES fortes gelées, qui, dans les latitudes tempérées de l'Europe, suspendent presque tout commerce entre les Hommes, & changent tellement nos grands chemins & nos villes en déserts, qu'on croiroit que le froid y a tout fait périr, produisent un effet contraire dans les latitudes boréales. Tout alors y est en action, en mouvement. Jamais le commerce n'y est plus animé : les grandes routes sont couvertes de traîneaux qui se croisent, qui transportent d'une extrémité des Royaumes à l'autre les Hommes & les productions de leurs Climats ; des foires nombreuses & magnifiques s'établissent sur les eaux glacées des fleuves & des rivières. On est bien loin de craindre de les voir se rompre & s'entrouvrir. Ces glaces septentrionales ont une telle solidité qu'elles résistent souvent au marteau, & même à l'action du feu. Les Historiens du Nord nous assurent que les Peuples septentrionaux, lorsqu'ils sont en guerre, s'entourent au besoin de fortifications de glace ; & ce qui peut rendre croyable ce fait, tout exagéré qu'il semble d'abord, c'est le beau Palais de glace qui fut construit à Pétersbourg pendant l'Hyver de 1740, & dont toutes les Gazettes firent alors mention. Cet édifice, de la plus élégante Architecture, s'élevoit de vingt piés sur cinquante-deux & demi de longueur, & sur seize & demi de largeur ; & quoique le comble en fut aussi de glace, la baze ne s'en trouva point endommagée. Les matériaux en furent tirés de

la Néwa ; les glaçons qu'elle fournissoit , taillés d'abord avec art & rangés ensuite à leur place , étoient enfin arrosés , en dehors , d'eaux diversement colorées , qui , se congelant aussitôt sous différentes formes , pendoient en stalactites , où se jouoient toutes les couleurs prismatiques. A cette merveille s'en joignit une autre plus grande. Au-devant du Palais furent placés six canons de glace faits sur le tour , & du calibre de trois livres de poudre. La Cour Impériale ordonna enfin l'épreuve d'un de ces canons ; on la fit en sa présence : & le boulet de fonte , chassé par un quarteron de poudre , perça à soixante pas de distance une planche de deux piés d'épaisseur , sans que le canon , qui n'avoit que quatre pouces d'épaisseur , éclatât à une si forte explosion. Lisez sur le froid de Russie , un article intéressant fourni par la plume élégante & ingénieuse de M. SUARD , au MERCURE du 25 Juillet 1778.

P. 280. D'un groupe de Soleils l'Olympe s'y décore.

CE phénomène lumineux , que les Physiciens appellent PARÉLIE , se montre dans le Nord , toutes les fois que des nuages épais & glacés sont situés de manière qu'ils reçoivent les rayons du Soleil , & les réfléchissent comme autant de miroirs à nos yeux. Alors l'image de cet Astre se multipliant dans chacun de ces nuages , il n'est pas rare de voir au Ciel deux & trois Soleils à la fois. Les Hollandois , qui , en 1596 , furent envoyés sous HEEMSKERKE , pour trouver un passage en Asie par le Nord-Est , furent témoins de ce spectacle étrange. « Le Soleil avoit de chaque côté une Parélie , & ces trois Soleils étoient traversés par un Arc-en-Ciel. En même-tems on voyoit deux autres Arc-en-Ciel , l'un qui entourait les Soleils , & l'autre qui traversoit la rondeur du vrai Soleil , dont la plus basse partie étoit élevée de vingt-huit degrés sur l'horizon. » (HIST. GÉNÉ. DES VOYA. T. XV , Edit. in-4^o.)

P. 280. Prodige de clarté, qui pourtant cède encore

Aux flammes, dont la nuit fait resplendir les Aïrs.

DEPUIS la fin du mois de Décembre jusqu'à la fin du mois de Juin, c'est-à-dire, d'un Solstice à l'autre, l'Aurore Boréale brille plus fréquemment que dans tous les autres Mois de l'année. Elle n'est pour nous qu'un spectacle d'admiration ; mais pour les Peuples voisins du Pôle, elle est un dédommagement de l'absence du Soleil. M. de MAUPERTUIS a vu dans les climats du Nord des nuits qui auroient fait oublier les plus beaux jours. Les plus riches couleurs & les formes les plus variées décorent majestueusement le Ciel. L'imagination des Septentrionaux y voit des chars enflammés, des armées qui se choquent, des palais teints de sang, enfin des prodiges qui leur préfont ou de grands malheurs, ou d'insignes succès. Le peuple, parmi nous, conserve encore quelque chose de cette superstition. La lumière de la Philosophie, que des obstacles de tout genre empêchent de descendre jusqu'à lui, ne lui a point encore appris que l'Aurore Boréale est un phénomène aussi naturel que le Crépuscule du matin.

D'ABORD, commence à s'étendre du Nord vers l'Occident une espèce de brouillard obscur sous la forme d'un segment de cercle. Ensuite, la partie de ce segment la plus éloignée du Pôle s'éclaire ; la lumière gagne de proche en proche ; l'obscurité disparoît toute entière. Le Phénomène se change en Arcs lumineux, où s'agitent, courent & serpentent des éclairs de mille formes variées ; & lorsqu'enfin le Phénomène est dans sa plus grande magnificence, il rayonne au zénith d'une espèce d'aureole, qu'on appelle la COURONNE.

AVANT M. de Mairan, on assignoit trois causes à l'Aurore Boréale. 1°. On la croyoit le produit des vapeurs & des exhalaisons, dont se forment le tonnerre, les feux volans, les globes

de

de feu, &c. Mais ces derniers phénomènes ne montent jamais dans l'Air à plus de deux ou trois lieues de hauteur, tandis que l'Aurore Boréale est si élevée au-dessus de notre atmosphère, qu'elle est visible aux latitudes les plus éloignées, puisqu'on l'apperçoit en Egypte & dans la Grèce. 2°. On lui donnoit pour cause les glaces du Nord qui réfléchissent les feux du crépuscule. Mais alors l'Aurore Boréale seroit aussi constante que les glaces & le crépuscule ; ce qui est contraire à l'expérience : de plus, les raisons qui combattent le système précédent, combattent de même celui-ci. 3°. On faisoit résider la cause de l'Aurore Boréale dans la flamme magnétique, constamment fidèle au Pôle. Mais l'Aurore & l'Aïman doivent différer essentiellement, puisqu'ils ne suivent pas la même progression dans leur déclinaison du Nord.

OU trouver donc la cause de cette Aurore ? M. de Mairan, dont je ne fais que rapprocher les idées dans cette remarque, l'a trouvée dans la lumière zodiacale, que KEPLER & DOMINIQUE CASSINI avoient soupçonnée les premiers. « Depuis Cassini (*), il a été reconnu que le Soleil est enveloppé, comme nous, d'une atmosphère ; mais d'une atmosphère de lumière & de feu, digne en tout de l'Astre dont elle est émanée, & qui a peut-être comme lui une grande influence sur les corps qu'elle peut atteindre. » Or cette atmosphère lumineuse s'étend quelquefois jusqu'à trente millions de lieues ; & lorsque ses dernières couches ne sont pas éloignées de plus de 60 mille lieues de la Terre, elles doivent tomber, suivant les loix de la gravitation, vers notre globe, en assez grande quantité pour former des Aurores Boréales dans l'atmosphère terrestre. Tel est le sentiment de M. de Mairan, qu'il faut lire dans son TRAITÉ DES AURORES BORÉALES, pour se convaincre qu'on n'a encore rien imprimé d'aussi vraisemblable sur cette matière.

(*) HIST. DE L'ASTR. MOD. To. II. par M. Bailly.

LE Père Noceti, dont j'ai cité ailleurs le Poëme de l'IRIS, en a fait un second sur l'AURORE BORÉALE, où il a suivi pas à pas, mais toujours en grand Poëte, les idées de M. de Mairan. Il termine cet Ouvrage par l'épifode ingénieuse que j'en ai empruntée, & que je vais rapporter au rifque de paffer pour un Copifte peu digne de mon Original.

Ipfa (Aurora Borealis) etenim fertur, rutilam dum mane Sororem
 Ceu natam Titane coli, populofque per omnes
 Numen habere videt, fe contra e vilibus ortam
 Terrarum nebulis tanto jam tempore ferri ;
 Tandem exofa moras, ftimulifque haud mollibus impar
 His adiffè Patrem, & tales fudiffè querelas,

« Progeniefne tuo nunquam de fanguine credar,
 » O Genitor ? nec me prognatam e ftirpe Deorum
 » Ceffabunt homines nebulis telluris opacæ,
 » Sulphureoque igni, craffoque adfcribere fumo ?
 » Nec dum ortus tam degeneres, nec dum ifta refelli
 » Probra dabis, nullifque aboleri hoc dedecus annis ?
 » Quin age ; & ipfe genas fufcis mihi tinge tenebris,
 » Detrahe vefte aurum, rutilofque exftingue colores,
 » Serta rape, & nitidas pedibus contunde coronas,
 » Tanta tuæ fi te cepere oblivia prolis.
 » At non adverfis adeo Soror edita fatis
 » Ifta dolet. Viden, ut fuperis adfcita Deabus,
 » Et magnis celebrata viris, cantata Poëtis,
 » Ætheriumque genus, famamque ad fydera tollat ?
 » Qua tamen illa fua tanta hæc discrimina laude,
 » Quo mihi vel cultu, quove anteferenda decore

- » Promeruit ? Mihi mille novis variata figuris
 » Ornant texta sinus ; vultu mihi lumina mille ,
 » Mille nitent mihi ferta comis ; vix unicus olli
 » Trita in veste color ; vix lapsi tempora flores
 » Circumeunt , & ferta rosis arentia ficcis.
 » At te, quum magno procedere rursus Olympo,
 » Et vultu loca cuncta paras hilarare relecto ,
 » Summo mane vigil surgentem prævenit : esto :
 » Tithonum ut fugiat , Cephali fac læta fruatur
 » Connubio : longum expectent ad frœna jugales ,
 » Et frustra cupidæ poscant nova lumina Terræ. »

- Cui Pater , æterno lucem qui flumine fundit :
 « Desine jam tristes effundere , Nata , querelas ,
 » Et lachrymis jam pone modum. Tibi debita fatis
 » Advênit , mihi crede , dies , qua Diva feraris
 » Per populos , mancatque ingens in sæcula nomen.
 » Nam , tibi fabor enim , ne te dolor anxius urat
 » Ulterius , stimulisque agitent ardentibus iræ ,
 » Jam clarum ingenio , & magnis clarum ante reperiis
 » Delegi mihi mente Virum , cui protinus ortus
 » Ipse tuos , causasque omnes ab origine pandam.
 » Hic te lapsam astris , & me Genitore superbam
 » Ostendet late terris ; hoc vindice tandem
 » Cuncta colent te secla Deam ; nec pulchra Dione ,
 » Nec matutinis Soror ignibus , aut vaga Phœbe ,
 » Nec cœlo Diva ulla tuos æquabit honores.
 » Immo age : grande feret pretium mora ; sænore multo

» Sera meum noscère genus, neque enim altius unquam
 » Te prius ætherias quisquam vexisset ad arces
 » Præpetis ingenii nifu, & felicibus alis. »

Sic ait, & totum fama vulgare per orbem
 Jam properat Natam Pater, ac promissa faceffit.
 Ergo unum infueto radium fulgore coruscum
 Seligit: illorum e numero, quos æthere ab alto
 Luninis ipse Pater depictos femina rerum
 Mentibus immittit quondam, si forte latentem
 Naturam, abstrusasque velit recludere causas.
 Atque ibi Parrhasiæ divina exordia Flammæ
 Auratis distincta notis inscribit, & ortus,
 Inscriptumque jacit: iussas volat ille per auras
 Te, Maerane, petens; mentemque infusus in altam
 Nulli visa prius dat cernere; veraque cunctis,
 Te referante ortum, te mira arcana docente,
 Lucis Hyperboreæ patuere exordia Terris.

LES MOIS

DE L'HIVER.

FÉVRIER,

CHANT DOUZIÈME.

ONZE fois, d'une Mer couverte de naufrages,
Ma nef à pleine voile à trompé les orages:
L'avoûrai-je pourtant? Interdit & troublé,
Souvent près des écueils mon courage a tremblé.
Je sens même, en dépit de l'espoir que j'embrasse,
Qu'aujourd'hui mon vaisseau reviendrait sur sa trace,
Si le port, d'où long-tems m'ont écarté les Dieux,
Au bout de l'horizon ne s'offroit à mes yeux.
Là, je crois voir la Gloire assise sur la rive;
Oui, c'est elle: ô triomphe! Elle attend que j'arrive.
Taisez-vous, Aquilons; heureux Zéphyr, soufflez,
Et conduisez au port mes pavillons enflés.

LE sceptre de l'Hyver pèse encor sur la Terre :
 Et l'enfant des hameaux frileux & solitaire,
 Près d'un feu pétillant, dans sa cabane assis,
 Voit les Fleuves, les Lacs & les Etangs durcis,
 La nège en tapis blancs sur les monts étendue,
 Et la glace en cristal aux arbres suspendue.
 D'un œil impatient interrogeant les Cieux,
 Il appelle du Sud le retour pluvieux :
 « Vent propice, dit-il, viens, & que ton haleine
 » Pénètre les glaçons entassés sur la plaine ;
 » Qu'ils s'écoulent : le Bœuf, pressé de l'éguillon,
 » Ouvrira dans les champs un facile fillon. »

IL dit : l'Autan s'éveille, & d'abord en silence,
 Du rivage Africain vers l'Europe s'élançe ;
 Bientôt, tempétueux, il gronde : & devant lui,
 Dans les antres du Nord l'Aquilon s'est enfui.
 Son rival triomphant règne seul en sa place ;
 Il détend par degrés les chaînes de la glace.
 La nège, sur les rocs élevée en monceaux,
 Distille goutte à goutte & fuit à longs ruisseaux.
 Ils courent à travers les terres éboulées,

Et creufant des ravins, inondant les vallées,
Retracent à nos yeux un globe fubmergé,
Qui des profondes Mers fort enfin dégagé,
Et dont les monts naiffans, élançés dans les nues,
Sèchent l'humidité de leurs têtes chenues;
Cependant qu'à leurs piés les flots encor errans
S'étendent en marais, ou roulent en torrens.

MAIS déjà ce tribut qu'ont payé les montagnes,
Après avoir franchi les immenfes campagnes,
Se répand fur la rive, où les fleuves plaintifs
Mugiffent fourdement fous la glace captifs,
Et crevañant leurs bords pour s'ouvrir une route,
Par cent détours fecrets fe gliffé fous leur voûte.
Le Fleuve, accru foudain par ce nouveau fecours,
Frémit, impatient de reprendre fon cours;
Dans fon lit, en grondant, il s'agite, il fe dreflé;
Il bat de tous fes flots la voûte qui l'oppreffe;
Elle réfifte encor. Sur fon dos triomphant
Le Fleuve la foulève; elle éclate & fe fend.
Un effroyable bruit court le long du rivage;
L'air en gémit; & l'Homme, averti du ravage,

Sort des hameaux voisins , & muet de terreur ,
Va repaître ses yeux d'une scène d'horreur.
Il voit en mille éclats les barques fracassées ,
Leurs richesses au loin sans ordre dispersées ;
Les bords en sont couverts. Le vainqueur cependant
Poursuit , enflé d'orgueil , son cours indépendant ;
Et pareil au Héros , qui , promenant sa gloire ,
Traînoit les Rois vaincus à son char de victoire ,
Lent & majestueux il s'avance , escorté
Des glaçons , qui n'a guère enchaînoient sa fierté.
Quand un pont tout-à-coup le traverse & l'arrête.
Par l'obstacle irrité , l'humide Roi s'apprête
A livrer un assaut qui venge son affront.
Il rassemble ses flots , les entasse ; & plus prompt
Que le feu de l'éclair allumé par l'orage ,
Pousse leur vaste amas vers le pont qui l'outrage ,
S'arme d'épais glaçons tranchans , amoncelés ,
Et frappant sans relâche à grands coups redoublés ,
Dans ses larges appuis ébranle l'édifice ,
Qu'a voué sur les flots un magique artifice,

FUIS, pars, éloigne-toi; fuis, mortel imprudent,

De

De ce toit ruineux sur les ondes pendant ;
Laisse-là tes trésors, vain poids qui t'embarraße ;
Sauve-toi, sauve un fils, seul espoir de ta race ;
Eh ! Ne sens-tu donc pas tes lambris chanceler ?
Fuis, dis-je, éloigne-toi ; le pont va s'érouler.
Il s'éroule ; & les cris des femmes écrasées ,
Et le long craquement des arcades brisées ,
Et le bruyant fracas des glaçons en fureur
A la foule égarée imprimant la terreur.

AH ! détournons les yeux de ces tableaux sinistres.
Mais hélas ! De la Mort contagieux Ministres,
Les Autans, enfermés dans un nuage obscur,
Sur la Terre aujourd'hui soufflent un air impur ;
Et nous avons encor des larmes à répandre.
Ce long froid, qui du moins tous les ans vient suspendre
Les douleurs des mortels menacés du tombeau,
Ce froid, qui de leurs jours ranimoit le flambeau,
Ne prêtant plus sa force à leur santé mourante,
Ils tombent engloutis dans la nuit dévorante,
Dans la nuit, qui confond les Pères & les Rois :
C'est le règne du deuil ; & par-tout à la fois,

Sous les yeux du Soleil, dans le sein des ténèbres,
La voix de la douleur s'exhale en cris funèbres.

Au douzième des Mois, ainsi se lamentoit
Le Peuple, qu'en son sein Rome antique portoit.
Des Sépulchres muets perçant la noire enceinte,
Et d'un ami, d'un père évoquant l'ombre sainte,
Ce Peuple, enveloppé de sombres vêtemens,
Trois fois se promenoit au fond des monumens,
Y brûloit de Saba les parfums salutaires,
Et couronnoit enfin ces lugubres mystères
Par des libations d'un vin religieux
Sur l'urne, où repositoient les restes précieux.

Ce respect pour les morts, fruit d'une erreur grossière,
Touchoit peu, je le fais, une froide poussière,
Qui tôt ou tard s'envole éparse au gré des vents,
Et qui n'a plus enfin de nom chez les vivans.
Mais ces tristes honneurs, ces funèbres hommages
Ramenotent les regards sur de chères images;
Le cœur près des tombeaux tressailloit ranimé,
Et l'on aimoit encor ce qu'on avoit aimé.

Je l'éprouve moi-même : oui, cent fois, à la vue
Des voiles de la Mort, d'une tombe imprévue,
L'image de ma mère enlevée en sa fleur
M'a frappé, m'a rempli d'une sainte douleur :
J'ai cru voir sa vertu, sa jeunesse, ses charmes,
Et ce doux souvenir a fait couler mes larmes.

ASTRE des nuits ! je veux à ton pâle flambeau,
Oui, je veux m'avancer vers ce sacré tombeau :
Guide moi . . . Vain espoir que mon cœur se propose !
Hélas ! Trop loin de moi cette cendre repose.
Ma mère ! Oh ! si mon œil revoit le bord chéri,
Où ton sein me conçut, où ton lait m'a nourri,
Où tes soins aux vertus formèrent mon jeune âge,
Je voue à ton Sépulchre un saint pèlerinage ;
J'irai te faire ouïr le cri de mes douleurs,
Et courbé sur ta tombe, y répandre des pleurs.

Vous cependant, mortels, vous que j'ai fait descendre
Aux lieux, où la Mort règne assise sur la cendre,
Pardonnez, si mes vers obscurcis trop long-tems
Ont fatigué vos yeux de tableaux attristans.

Malgré moi j'ai suivi ce sombre Moraliste,
Ce Chantre de la Nuit, qui, grossissant la liste
Des poisons, quelquefois mêlés parmi les fleurs,
Se refuse aux plaisirs, & n'a de goût qu'aux pleurs.
Tais-toi, farouche Young; ta sublime folie
Remplit d'un fiel amer la coupe de la vie.
Et qu'apprend aux humains ta lamentable voix?
Que de la Mort un jour il faut subir les loix?
Eh! cette vérité, sans toi, tout me l'enseigne:
Tout me dit que la Mort rallie à son enseigne
La foule des humains, à la vie arrachés.
N'ai-je pas vu les Rois dans la poudre couchés?
Qui ne fait pas leur gloire au tombeau descendue,
Et de mille Cités la splendeur confondue?
Babylone, Ecbarane, Ilium est détruit;
Et l'Orient désert n'en garde que le bruit.

MAIS ce qu'on cèle à l'Homme & ce qu'il doit connoître,
C'est qu'il faut se résoudre à voir finir son être,
Sans chercher, dans la nuit d'un douteux avenir,
Un glaive impitoyable affamé de punir;
Sans refuser son cœur à la douce allégresse,

Sans craindre des plaisirs la consolante ivresse ;
Comme on attend la fin d'un jour pur & vermeil ,
Pour tomber doucement dans les bras du sommeil.
Quoi ! Parce que la nuit finira la journée ,
J'irai , traînant par-tout une ame consternée ,
Détourner mes regards de la clarté des Cieux ,
Je croirai les plaisirs défendus par les Dieux ,
Et follement épris des vertus d'un faux sage ,
Je n'oserai cueillir des fleurs sur mon passage ?
Non , non : tels ne font point les conseils , les leçons
Que donne la Sageffe à ses vrais nourrissons :
Sa voix , sa douce voix aux plaisirs les convie.
Entendez-là crier : « Mortels , goûtez la vie :
» Hâtez-vous , saisissez le jour qui vous a lui ;
» Et demain au tombeau , jouissez aujourd'hui. »

MAIS, Dieux ! Autour de moi , quelle clameur sauvage
M'accusé de flatter le honteux esclavage
Des viles passions , des criminels desirs ?
Vous me calomniez , ennemis des plaisirs.
Qu'ai-je fait ? M'a-t-on vu , brisant toute barrière ,
Du crime devant l'Homme élargir la carrière ?

Ai-je rompu la digue & des mœurs & des loix ?
 Mon luth, fidèle écho du plus sage des Rois,
 Condamne tout excès ; tout excès est folie.
 Par la main des Plaifirs aux vertus je vous lie ;
 J'endors vos noirs chagrins, je charme vos douleurs,
 Et vous mène au tombeau par un sentier de fleurs.
 Ofez donc aujourd'hui, moins fombres, moins sauvages,
 Me fuivre ; & de la Mort oubliant les ravages,
 Promenez vos regards fur de rians tableaux.

V O Y E Z fortir Vénus de l'Empire des flots ;
 Voyez-là qui s'affied fur fa conque azurée :
 Des Citoyens de l'onde elle vogue entourée,
 Les pénètre d'amour & fourit à leurs jeux.
 Déjà font repeuplés les gouffres orageux ;
 Et Vénus, fur un char dans les Airs emportée,
 Pour effuyer les pleurs de la Terre attristée,
 Va par-tout de l'Hyver égayer les loifirs,
 Et donne en fouriant le signal des plaifirs.
 Elle vole : un jour pur fe répand autour d'elle.
 Des filles du Printems avant-coureur fidèle,
 Le diligent Crocus lève fon front doré ;

Tandis qu'au fond des bois, sur un Pin retiré,
Le Coq de la Bruyère, étalant son plumage,
Offre à Vénus les cris de son rauque ramage.

LE char céleste arrive aux portes des Cités.
Vénus parle : à sa voix les Jeux ressuscités,
Se ralliant en foule autour de l'Immortelle :
« Soutiens de mon Empire, écoutez-moi, dit-elle ;
» La gloire de Vénus repose entre vos mains.
» Allez du triste Hyver consoler les humains,
» Et leur faire oublier les torts de la Nature.
» Emportez avec vous ma riante ceinture ;
» De ce tissu divin, faites sortir pour eux
» Les foins, le doux parler, les désirs amoureux,
» Les refus agaçans & le tendre mystère,
» Qui me livre en secret le cœur le plus austère. »

ELLE dit : & les Jeux, ministres empresseés,
Loin d'elle au même instant voltigent dispersés.
Ils ouvrent en tous lieux la scène des Orgies.
A l'éclat des cristaux, au jour de cent bougies,
La Muse des concerts, variant ses accords,

Fait soupirer la flûtte & retentir les cors.
 Son magique pouvoir tour-à-tour me promène
 Dans les gouffres brûlans du ténébreux domaine,
 Aux bosquets d'Idalie & dans la paix des Cieux.
 Je la fuis sur les Mers : les vents féditieux,
 Par elle déchainés, mugissent sur ma tête.
 Le tonnerre a grondé, je pâlis : la tempête
 Retombe, l'Air s'épure ; & la plaine des flots
 Répond de toutes parts aux chants des Matelots,

LA nuit à nos plaisirs vient ajouter encore.
 Au sortir des festins, l'agile Therpsicore
 Jusqu'au réveil du jour assemble ses Amans.
 Les uns, rayonnans d'or, chargés de diamans,
 Dans le Palais des Rois ennoblissent la danse,
 Que promène à pas lents une grave cadence.
 Les autres, invités à des plaisirs plus vrais,
 Déguisant & leur taille & leurs voix & leurs traits,
 Courent sous les drapeaux du Dieu de la Folie,
 Et sèment autour d'eux la piquante faillie.
 Le folâtre Enjoûment, fils de la Liberté,
 Y circule sans cesse autour de la Beauté ;

Par des récits malins la poursuit, l'embarrasse,
Lui peint de ses amans la secrète disgrâce,
Lui vante son adresse à tromper un jaloux,
Et Lycidas heureux du malheur d'un époux :
Scène tumultueuse, où, libre enfin de crainte,
L'Amour, ailleurs captif, soupire sans contrainte;
Mais où ce même Amour, trop de fois outragé,
Se plaint amèrement de noirs soucis rongé.
Là, j'ai vu ma Sylvie, à moi seul étrangère,
Autour d'elle assembler la foule passagère,
S'enivrer de l'encens d'un peuple adorateur,
Complaisamment sourire à leur discours flatteur,
D'un silence cruel insulter à ma flamme,
Et se faire un bonheur des tourmens de mon ame.

OH! Qu'il vaut mieux aux champs consumer son loisir!
C'est-là que nul souci n'attriste le plaisir;
Pur comme les Bergers, il anime la danse,
Néglige la mesure, & confond la cadence :
Il est dans tous les cœurs, il vit dans tous les yeux.
L'Echo s'éveille au bruit de mille cris joyeux,
Des trompes, des tambours, des chalumeaux rustiques.

Polémon de Bacchus entonne les cantiques ,
 Tandis qu'à ses côtés les Bergères en Chœur
 Chantent le jeune Dieu qui commande à leur cœur.
 Destin que j'aimerois ! Destin digne d'envie !
 Il n'est point au hameau de coquette Sylvie ;
 On n'y fait point cacher un tendre sentiment :
 Zénis aime , & Zénis l'avoue ingénûment.
 Elle exige , il est vrai , que le Dieu d'Hyménée ,
 Au destin de Myras liant sa destinée ,
 Permette à sa vertu les amoureux desirs.
 Eh bien , Couple sacré ! De tes chastes plaisirs
 L'aurore naît enfin ; ton bonheur se prépare.
 Par-tout de Myrthes verts le Dieu d'Hymen se pare ;
 Par-tout brillent déjà ses flambeaux allumés ;
 Ses temples sont ouverts , ses autels parfumés ,
 Et pour toi dans les Cieux un beau jour se déploie.

AGITÉE à la fois & de crainte & de joie ,
 Zénis prend des hameaux les atours innocens ,
 Inutile parure à ses appas naissans ;
 Et quittant , l'œil en pleurs , la maison paternelle ,
 S'avance vers le Temple en pompe solemnelle.

Le Myrthe orne son front , ce front plein de candeur ,
 Qui n'a point à rougir aux yeux de la pudeur .
 Sa mère à ses côtés pleure & fourit ensemble ;
 Et les jeunes Bergers , que la Fête rassemble ,
 Doucement attendris à ce tableau touchant ,
 Soupirent à leur tour & suspendent leur chant .
 Sous les portes du temple , où la foule se presse ,
 Où l'Amant a déjà devancé sa Maîtresse ,
 Paroît Zénis ; son cœur , plein d'un trouble secret ,
 A la virginité donne un dernier regret :
 Alors de nouveaux pleurs ajoutent à ses charmes ,
 Et ses tendres parens se plaissent à ces larmes .

C E P E N D A N T à l'autel , de flambeaux éclairé ,
 Monte , en habit de lin , le Ministre sacré ;
 A la foule nombreuse il impose silence :
 On se tait . Les Amants , conduits en sa présence ,
 Debout , & tous les deux se tenant par la main ,
 Prononcent un serment qui ne fera pas vain ;
 Le Prêtre le reçoit , & les Cieux le bénissent .
 Tandis que leurs destins dans l'Olympe s'unissent ,
 Le Pontife élevant sa main sur les Epoux :

« O toi, qui par l'Amour te fais sentir à nous,
» Qui rapproches par lui les cœurs les plus sauvages,
» Et de l'avidé Mort répare les ravages,
» Grand Dieu ! sur cet Hymen jette un œil de bonté :
» Fais-le participant de ta fécondité.
» Que semblable au Palmier, qui d'enfans s'entourne,
» De nombreux rejettons ce Couple se couronne,
» Que dans ses petits-fils il refléurisse en paix,
» Et meure, plein de jours, sous leur ombrage épais ! »

Il dit ; la foule fort : & les chants d'Hyménée,
Les danses, les festins égayant la journée ;
La timide Zénis, seule au milieu du bruit,
Retarde par ses vœux le retour de la nuit.
Hélas ! la nuit arrive ; & la chaste Diane
D'un jour mystérieux éclaire la cabane,
Où la couche sacrée attend les deux époux :
Ils se lèvent. Gardez de les fuivre, ô vous tous,
Qui d'une voix coupable attristez l'innocence !
Le vénérable Hymen commande la décence.
La cabane est un temple ; & la couche, un autel
Interdit aux regards du profane mortel.
Vous seule de la foule indiscrete & légère,

Vous, mère de Zénis, conduifez la Bergère.
Elles marchent enfemble au féjour de Myras,
Qui leur prête, en tremblant, le fecours de fon bras.
Arrivée à ce toit, la Bergère attendrie
S'arrête fur le feuil, s'y profterne, & s'écrie :
« Ma mère, donne-moi ta bénédiction. »
L'œil humide, & le cœur ferré d'émotion,
La mère étend fur eux fa main foible & tremblante,
Veut parler, & ne peut d'une voix défailante
Prononcer que ces mots : « Adieu, vivez unis. »
Elle fuit ; & Myras, fur la main de Zénis
Imprimant un baifer, verfant de douces larmes :
« Enfin nous fommes feuls ! » Il dit ; & les allarmes,
Qui de Zénis encor troubloient le jeune cœur,
Se taifent par degrés ; l'Amour en eft vainqueur.

L'AMOUR ! Pourquoi faut-il qu'aux Cités moins propice,
Ce Dieu n'y prenne point l'Hymen fous fon aufpice ;
Que le feul intérêt y confonde les rangs ;
Que l'or des Publicains y marchande les Grands,
Et fans orner un nom, en aviliffè un autre ?
Si l'Hymen eft coupable, ah ! fon crime eft le nôtre.

Nos mépris chaque jour flétrissent les époux ,
Qui, lassés de leur chaîne , abreuvés de dégoûts ,
Amusent des Cités les oreilles oiseuses ,
Et fatiguent Thémis de clameurs scandaleuses ;
Et lorsque nos enfans, qu'unit déjà l'Amour ,
Demandent que l'Hymen les unisse à son tour ,
Nous repoussons leurs vœux ! L'avarice d'un père
Mettra sur un autel leurs destins à l'enchère !
Barbares ! si nos mains les vendent au malheur ,
Ah ! permettons du moins la plainte à la douleur.
Ou plutôt, si la Loi, sagement paternelle ,
N'opprimoit pas l'Hymen d'une chaîne éternelle ,
Plus de fiel , plus d'aigreur ; son front pur & serein
Ne se noirciroit pas des ombres du chagrin :
On oseroit punir le furtif Adultère.
O vous donc , qui devez le bonheur à la Terre ,
Rois & Législateurs ! ouvrez enfin les yeux :
Assés l'Homme a gémi sous un joug odieux ;
Que ce joug soit brisé ; qu'une Loi plus féconde
Invite les mortels à réparer le Monde ;
Et que la liberté soit le lien des cœurs :
L'Amour même à l'Hymen envîra ses douceurs.

A LA Maudre, d'épis & de bois couronnée,
Ainsi mes vers chantoient la marche de l'Année,
Tandis qu'en son Palais, sur le Trône des Czars,
La Minerve du Nord inauguroit les Arts,
Envoyoit son tonnerre aux rives Ottomanes,
Vengeoit l'antique Grèce & consoloit ses manes :
Qu'un Neveu de Gustave impatient du frein,
Dont la Suède enchaîna le pouvoir souverain,
Le brifoit ; mais, soigneux de gouverner en père,
Faisoit tout oublier par un règne prospère :
Que trois Ambitieux, profanant la valeur
Par les Dieux consacrée à l'appui du malheur,
Sans pressentir qu'un jour leur exemple peut-être,
Contre eux, chez leurs Voisins, soulèveroit un Maître,
Se liguoient, & tenant tout le Nord en effroi,
Déchiroient la Pologne & dépouilloient un Roi :
Que Frédéric, contraint de reprendre l'épée,
Disputoit à Joseph la Bavière usurpée :
Que Boston, pour ses droits justement révolté,
Les armes à la main, cherchoit la liberté,
Et consternoit ces Rois, de qui le sceptre inique
Ne croiroit point regner, s'il n'étoit tyrannique :

Que Franklin, des Lauriers par Washington cueillis,
Affocioit la gloire à la gloire des Lys :
Qu'à la voix de Bourbon, des hautes Pyrénées,
Les Forêts descendoient fur les Mers étonnées,
Menaçoient la Tamise, & lui montroient l'écueil,
Où de Londres un jour peut se briser l'orgueil :
Que de l'Ibère enfin la pieuse furie
Flétrissoit un Vieillard, l'honneur de sa Patrie ;
Etsolemnellement replaçoit aux autels
L'Hydre, avide de l'or & du sang des mortels.

ET moi, durant ces jours d'injustice & de guerre,
Oubliant tous ces Rois, qui désoloient la Terre,
Heureux, je célébrois l'heureuse paix des champs :
Elle avoit tout mon cœur. Les vœux les plus touchans
Attendrissoient pour elle & ma voix & ma lyre ;
Echo les entendit, Echo peut les redire.
Ah ! jusques à la mort puisse-je conserver
Cet amour d'un bonheur si facile à trouver !

R E M A R Q U E S

S U R

LE DOUZIEME CHANT.

FÉVRIER.

LE mois de Février, appelé en Latin FEBRUARIUS, doit ce nom aux cérémonies expiatoires, qu'il ramenoit également pour les Grecs & pour les Romains.

LES premiers, par une fête lugubre, honoroient leurs Ancêtres, victimes du Déluge de DEUCALION: ils promenoient processionnellement des vases remplis d'eau, & les vuidoient ensuite, auprès du temple de Jupiter, dans un gouffre par lequel, disoient-ils, les eaux du Déluge s'étoient écoulées: enfin, dans la vue d'appaîser les Dieux Infernaux, ils jetoient dans ce même gouffre des gâteaux de miel & de farine.

LES seconds honoroient les morts par des sacrifices & des lustrations, qu'ils appelloient FEBRUA.

Februa Romani dixere piamina Patres;

Mensis ab his dictus.

OVIDE, de qui ces paroles sont empruntées, termine le récit des lustrations, par une réflexion qui surprend de la part de ce Poète, peu accoutumé à saisir le côté moral d'un tableau.

Tome I I.

X x

C'est de la Grèce, dit-il, que nous vient la croyance que les plus grands Criminels sont absous, dès qu'ils ont été arrosés d'eau lustrale; puis il ajoute :

Ah! nimium faciles, qui tristia crimina cædis
Fluminea tolli posse putatis aquâ.

QUE diroit-on aujourd'hui de plus raisonnable contre ces eaux expiatoires, si l'usage en avoit passé jusqu'à nous, & si la superstition y attachoit encore la même vertu?

LE Soleil arrive au Signe des Poissons, formé de trente-quatre étoiles. On verra dans une des Remarques suivantes, pourquoi ces deux Poissons sont représentés unis l'un à l'autre par un lien, & ce que l'Antiquité vouloit désigner, lorsqu'elle assuroit qu'ils avoient porté Vénus & son fils au-de-là de l'Euphrate.

P. 328. Fuis, pars, éloigne-toi; fuis, mortel imprudent,
De ce toît ruineux sur les ondes pendant.

NOUS n'avons heureusement en France que trois ou quatre Villes, où une grande population ait forcé de bâtir sur les ponts; encore même nous fait-on espérer que, tôt ou tard, l'administration publique ordonnera d'abattre ces maisons, que leurs habitans sont contraints de déserter toutes les fois que les rivières, glacées par un long Hyver, s'apprentent au dégel à reprendre leurs cours. Les Lecteurs, qui n'ont jamais vu ce terrible phénomène, à qui l'on donne le nom de DÉBACLE, ne peuvent se figurer combien il est imposant, ni de quels désastres il est suivi quelquefois. Les Poètes encore n'avoient pas tenté de le peindre. Etranger aux climats de la Grèce & de Rome, il n'a pu se trouver dans aucun de leurs Ecrivains; le silence des Poètes Allemands & Anglois est bien plus étonnant. Cependant je n'aurois peut-être jamais pensé moi-même à m'essayer

sur ce tableau, sans la Lettre que m'écrivit au mois de Février de l'année 1776, une femme pleine de sagacité & d'imagination, qui s'étoit trouvée à sa Campagne située au bord de la Seine, au moment où le fleuve brisa ses glaces. Je lui dois les traits principaux sous lesquels j'ai représenté cette scène d'horreur & de désastre.

P. 329. Les Autans, enfermés dans un nuage obscur,
Sur la Terre aujourd'hui soufflent un air impur ;

ON fait que la fin des fortes gelées & l'humidité mal-saine qui les suivent sont funestes à un grand nombre de Valétudinaires. Cette observation est attestée par les Registres des Paroisses, qui grossissent à cette époque, plus que dans tout autre moment de l'Hyver, la liste des morts.

P. 330. Mais ces tristes honneurs, ces funèbres hommages
Ramenioient les regards sur de chères images ;

IL est très-vraisemblable que la Nature seule, sans le secours de la Religion, a d'abord présidé à l'établissement du Culte des morts. C'étoit pour soi, & non pour eux, qu'on les honoroit. L'Homme, dans le premier état de civilisation, c'est-à-dire, lorsqu'il ne s'étoit pas encore tout-à-fait corrompu en se polissant, étoit sans doute meilleur époux, meilleur fils, meilleur ami, &c. Alors, s'il perdoit les objets sacrés de ses affections, il en conservoit un plus long souvenir ; il a dû naturellement chercher les moyens de jouir de tout ce que la Mort ne lui avoit point enlevé. Les cendres, les ossemens de ceux qu'il avoit aimés lui étoient chers encore ; ils étoient nécessaires à son cœur : car nous avons, plus qu'on ne croit, le besoin de nous attrister, ou du moins de tomber dans la mélancolie ; & ce besoin est d'autant plus grand, que nous sommes

nés plus sensibles. S'il falloit confirmer tout ceci par quelques exemples , j'en aurois un grand nombre à citer ; mais un seul peut suffire.

J E fus conduit un jour chez une femme , qui après avoir perdu sa fille unique qu'elle aimoit éperduement , en avoit fait secrètement retirer le cœur , pour le garder dans un lieu écarté. Ce fut là que je la trouvai , quatre ans après la mort de son enfant , penchée sur ce triste reste , & les yeux humides de pleurs. Sa douleur étoit alors d'autant plus vive , qu'elle étoit menacée de se voir enlever ce reste d'un objet adoré. Quelques personnes instruites de son pieux larcin , & le regardant , par une pitié mal éclairée , comme un outrage fait à la Religion , l'avoit dénoncée aux Supérieurs Ecclésiastiques : ceux-ci , dans le premier instant , forcés de céder à cette dénonciation , vouloient contraindre cette mère infortunée à renvoyer au cimetière public le cœur de sa fille. J'ai su depuis que , ramenés à des sentimens plus raisonnables , ils avoient cessé leurs poursuites , qui auroient infailliblement conduit au tombeau une seconde victime.

P. 334. Voyez sortir Vénus de l'Empire des flots :
 Voyez-là qui s'affied sur sa conque azurée :
 Des Citoyens de l'onde elle vogue entourée ;
 Les pènètrè d'amour , & sourit à leurs jeux.

LE mois de Février est le moment de l'année où commence à se déclarer la génération des Poissons. Voilà pourquoi on représente le Signe de ce Mois sous l'image de deux Poissons attachés l'un à l'autre par un lien ; si la Mythologie ajoute qu'ils portèrent Vénus & Cupidon au-de-là de l'Euphrate , lorsque cette Déesse fuyoit le Géant Typhon qui la poursuivoit , on doit voir dans cette fable la Nature , qui , échappée aux

Géans de la gelée, va porter ses faveurs dans les climats tempérés. PONTANUS fait raconter cette fuite par l'un des Poissons célestes, à qui la Déesse, dit-il, a donné le don de la parole pour le récompenser du service signalé qu'elle en a reçu. Si ce Poëte eût usé plus sobrement qu'il n'a fait des rêveries de la Fable, son URANIE seroit un ouvrage plus connu sans doute, & qu'on citeroit à côté des Poëmes qui ont illustré le Siècle d'Auguste; mais après nous avoir promis dans son exorde des connoissances astronomiques, il ne fait que mettre en beaux vers les contes fabuleux que ses prédécesseurs avoient imaginés sur les constellations, sans en développer jamais le sens allégorique. Quoi qu'il en soit, voici le récit de la fuite de Vénus, tableau charmant, qui semble créé par le pinceau d'Ovide. C'est le Poisson qui s'adresse à Vénus:

Tempore quo genita es, conchâque imposta nitenti,
 Nos Paphon, & charæ provectam ad littora Cypri
 Detulimus, falsos & juncti enavimus amnes,
 Cærule verrentes sinuatis æquora caudis.
 Interea nos ipsa manu mulcere, jugalesque
 Appellare tuos nobis, & amaracon ipsa
 Porrigere, & blandum ambrosiæ instillare liquorem.
 Quin etiam mutis voces & verba dedisti
 Reddere, & ingentem fando lenire laborem.
 Ipsa loquebaris; tumidi subsidere montes,
 A tergo spirare auræ atque impellere fluctus.
 Crispabat tibi tum molles levis aura capillos;
 Illi perque humeros volitant perque ora recurrunt:
 Colligis ipsa levi digito, ad frontemque reponis.
 Tum passim læti ex oculis spirantur honores,
 Scintillantque genis ignes, tremulunque per æquor

Irradiat , niveo fufus de pectore candor ,
 Cæruleaque undifluæ ludunt sub ftagna papillæ:
 Vifendi ftudio incinctæ funduntur ab antris
 Nereides. Stupet hæc , teretes mirata lacertos ;
 Illa manum infignem digitis ; pars ofcula : at omnes
 Torpefcunt , placidos flectis cum lenis ocellos.
 Occurunt hinc Tritonum chorus omnis , & omnis
 Æquoreus grex , excultum dum fedula carmen
 Concinis , argutæque favent concentibus auræ.
 Cantantem taciti excipiunt ftupefacta juvenus ,
 Immotosque tenent modulata ad carmina vultus :
 Mox incensa oculis , rofeifque incensa labellis
 Concipiunt flammæ venis , certantque canenti
 Ofcula quis rapiat primus , quis pectora tractet,
 Rififti , teneraque manu jaculata fagittam
 Certantes fixifti , atque ipfo vulnere transfers
 Conceptum in Nymphas juvenili ardore furorem,
 Illicet invadunt foçias , fufique per æquor
 Ille fuam rapit , illa fuum complexa , per undas
 Ludit , & argutis refonant vada falfa cachinnis ;
 Ipfa inter medios veheris placidiffima lufus.(PONT. URAN. L. III.)

- P. 334. Le Coq de la Bruyère , étalant fon plumage ,
 Offre à Vénus les cris de fon rauque ramage.

Les chaleurs de l'amour commencent à fe faire sentir au
 Coq de Bruyère vers les premiers jours de ce Mois ; & depuis
 ce moment jufqu'à la fin de Mars , elles vont fans ceffe en aug-
 mentant , pour ne finir qu'à la naiffance des feuilles. Dès qu'il

a choisi un arbre pour sa retraite, & il donne ordinairement la préférence au Pin ou au Chêne, il ne s'en éloigne guères; c'est-là que, la queue étalée en rond, le cou tendu & la tête enflée, l'amour lui inspire, soir & matin, de prendre différentes postures. Il est tellement livré aux desirs effrénés de la passion, qu'il semble en devenir sourd & aveugle, quoique, dans tous les autres instans, il ait l'ouïe subtile & la vue perçante. Enfin sa voix amoureuse éclate par une forte explosion que suit un petit sifflement aigu, terminé bientôt par une seconde explosion semblable à la première. Les Poules accourent à ses cris, & se rangent au piè de l'arbre, où lui-même descend pour jouir & les féconder.

P. 338. Par-tout de Myrthes verts le Dieu d'Hymen se pare.

Nos usages modernes en ce Mois, bien loin d'avoir quelque rapport avec les usages d'Athènes & de Rome, leur sont entièrement opposés. La joie, les plaisirs & les folies du Carnaval ont remplacé la tristesse, les plaintes & les larmes. Au lieu d'aller gémir sur les tombeaux, nous multiplions les mariages, « non par caprice, dit M. de Gébélis; mais de par la Nature, qui nous promet le Printems & de nouvelles générations. » D'où, ce Savant prend occasion de remarquer que chez les Perfes, les cinq dernières journées du mois de Février, dernier Mois de l'année, selon leur Calendrier réformé par Gelaleddin, étoient appelées MARD-GHIRRAN, c'est-à-dire, P R E N E U S E S - D ' H O M M E S.

P. 340. Où la couche sacrée attend les deux Epoux.

IL n'y a pas long-tems que la Religion bénissoit le lit nuptial; & j'ai grand regret que cet usage ne s'observe plus. Il me semble qu'il imprimoit un caractère sacré qui rendoit le lit vénérable. Les Romains, pour augmenter la sainteté du ma-

riage, invoquoient sur la couche nuptiale le génie de la génération, & l'appelloient dès-lors *LECTUS GENIALIS*. Cette couche étoit si fort respectée chez eux, qu'il n'y avoit que la femme pour qui elle avoit été dressée qui pût y entrer. Si elle mouroit, & que l'époux se remariât, la nouvelle épouse ne pouvoit en faire usage sans crime. Il falloit qu'on en dressât une autre pour elle.

P. 342. Ou plutôt, si la Loi, sagement paternelle, &c.

L'EGLISE, qui pendant les neufs ou dix premiers siècles a permis le Divorce à tous les Peuples Chrétiens, l'a proscriit depuis plusieurs siècles. Nos Loix Civiles ont suivi toujours la Discipline de l'Eglise : elles le permettoient quand elle l'a permis, elles le défendent depuis qu'elle l'a défendu. Lorsque l'Eglise parle, l'homme de sens n'a qu'un parti à prendre, il doit se taire. On s'est trop moqué du raisonnement de ce Calife qui mit le feu à la Bibliothèque d'Alexandrie (*). Sans doute, O M A R étoit un furieux. Disciple de MAHOMET & Conquérant, il ne pouvoit pas être autre chose. Mais supposez que l'Alcoran ait été écrit dans le Ciel avec une plume tirée de l'aîle de l'Ange GABRIEL, & le farouche Omar ne fera plus un raisonneur absurde. Si je dis ici quelque chose du Divorce, ce ne sera donc point pour soumettre au jugement de ma raison les deux Autorités réunies qui nous gouvernent ; je n'en parlerai que d'après les principes du Droit Naturel. La raison recouvre toute sa liberté lorsqu'elle se transporte à cette époque, où l'Homme n'étoit soumis qu'aux seules Loix de la Nature,

(*) On connoît ce raisonnement d'Omar. SI TOUS CES OUVRAGES ; dit ce Conquérant, SONT CONTRAIRES A L'ALCORAN, ILS SONT DANGEREUX, ET IL FAUT LES BRÛLER ; S'ILS SONT CONFORMES A L'ALCORAN, ILS SONT INUTILES, ET IL FAUT LES BRÛLER ENCORE.

ON a beaucoup parlé de cette question du Divorce ; mais il fuffit , peut-être , de favoir combien on en a parlé , pour juger qu'elle n'a pas été traitée. Sur les objets qui nous regardent de fi près , & que nous avons tant de moyens de bien connoître , une difcuffion bien faite doit mettre fin à toutes les difcuffions. On ne doit pas l'attendre ici : je n'écris qu'une Note ; je ne puis indiquer que des vues. D'ailleurs la légiflation du Divorce exige plus qu'aucune autre , le génie d'un grand Légiflateur.

DANS l'institution du Mariage , il y a des règles qui font les conditions que les deux époux s'imposent l'un à l'autre , & il y a des règles qui font les conditions que la Société impofe aux deux époux. C'est dans cette dernière claffe que doit être mife la Loi qui leur défend le Divorce. Elle ne peut être établie que pour rendre le Mariage plus propre à procurer à la Société tous les biens qu'elle en attend ; car il eft bien clair que fi le Divorce étoit favorable à la Société , il faudroit le permettre. Quels font donc les effets que les Légiflateurs veulent faire produire au Mariage ? Si les époux jouiffent de ce grand bonheur attaché à l'union des deux sexes , fi leurs plailirs font naître au-tour d'eux une nombreufe famille qui les confolera , peut-être , de la perte de ce bonheur , fi chaque Mariage enfin donne à la Société le fpectacle fi touchant d'une maifon heureufe fous la garde des mœurs domeftiques , tous les vœux du Légiflateur doivent être remplis. Pour favoir par quel moyen le Mariage opérera tous ces heureux effets , la première chofe à faire c'eft de bien connoître tous les caractères , tous les mouvemens de cette paffion fi douce & fi terrible qui porte les deux sexes au Mariage. C'eft en étudiant bien tous fes caprices , toutes fes fureurs , qu'on pourra diftinguer les règles qu'on lui impoferà avec fuccès , & celle qu'il fera toujours inutile de lui impofer. La Nature & les Légiflateurs , comme on voit , fe fervent également de l'Amour , pour perpétuer l'efpèce humaine & les institutions fociales ; il eft doux

& beau de les voir employer les mêmes moyens : on en prend une plus grande idée du Législateur , & l'on préfume mieux de son ouvrage.

PRESQUE toutes nos passions ont des mouvemens si inattendus , si invincibles & si contradictoires , qu'il paroît impossible de les connoître tous , & de les réduire à une théorie constante & régulière. Mais la plus impétueuse & la plus mobile dans ses impressions , celle qui rassemble les contrariétés les plus étranges , celle qui se joue le plus & de l'homme sensible qui l'éprouve & de l'observateur tranquille qui l'étudie , c'est sans doute l'Amour. La plus nécessaire de toutes aux vues de la Nature , elle doit être , par cette raison , celle sur laquelle l'Homme auroit le moins d'empire. Il en reçoit presque toujours la première impression sans qu'il ait pû la prévoir ; elle se conserve ou se dissipe sans qu'il soit le maître d'en prolonger ou d'en borner la durée ; & quelquefois même il ne peut savoir dans le trouble & le désordre qu'elle répand sur toutes ses idées , si elle est sortie de son cœur , ou si elle y règne encore. On croiroit que c'est à la beauté sur-tout qu'il appartient de la faire naître ; & c'est sur ce fondement que les fables charmantes de la Mythologie ont fait de la Déesse de la Beauté la Mère de l'Amour : mais il seroit trop facile d'éviter ses impressions , si elles naissoient toujours de la beauté : l'éclat dont elle frappe tous les yeux avertiroit trop du danger ceux qui voudroient le fuir. Pour être plus inévitables & plus sûrs , ses traits devoient partir d'un pouvoir plus invisible : les grâces des manières , de l'esprit & des sentimens qui ne se découvrent que par degrés , & qui charment toujours davantage , qu'on ne peut jamais combattre , parce qu'on les aime dès qu'on les aperçoit , & qu'on en a même senti les effets avant de les avoir aperçues ; tous ces rapports secrets , toutes ces sympathies invincibles , dont les ames froides se moquent toujours , & dont les ames sensibles sont si souvent les victimes , font naître bien plus

d'amour que la beauté , qui n'obtient guères par elle-même que le froid hommage de l'admiration. C'est au milieu de ces mystères & de cet air de prodige dont il s'environne , que l'Amour prend une puissance à laquelle rien ne paroît capable de résister ; c'est ce qui a transformé ce sentiment en une espèce de culte , où les amans sont les uns pour les autres des Divinités à genoux devant d'autres Divinités. Amoureux sans savoir comment & pourquoi , nous ne savons pas davantage pour combien de tems nous devons l'être : trop souvent un amour qui se présente au moment de sa naissance avec tous les caractères d'une passion que rien ne peut éteindre , s'éteindra rapidement de lui-même , avant l'épreuve même du bonheur : les artifices & les séductions de la coquetterie en irritent & en accroissent la flamme dans les cœurs qui desirerent d'être aimés pour l'orgueil de l'être ; elles l'éteignent dans les ames simples & naïves , qui ne cherchent dans l'Amour que le bonheur même de l'Amour , & qui ne savent pas distinguer les artifices de la coquetterie des manèges de la fausseté. Plus souvent encore , une impression assez légère dans le principe pour être à peine sentie par celui qui l'a reçue , se nourrit & se fortifie en silence dans le cœur où elle se cache ; lorsqu'elle se montre à découvert , elle est déjà une passion invincible. Alors , si on est condamné à des privations , les transports de l'Amour s'accroîtront de ses tourmens même & de son désespoir ; & si on est heureux , on ne voudra plus rien au monde que ce bonheur qu'on a goûté. Quelquefois , au contraire , des ames foibles & incertaines changeront d'un jour à l'autre de situation & de sentiment : elles seront aujourd'hui dans les desirs & les enchantemens de l'Amour ; & demain , dans les langueurs de l'indifférence , ou même dans les querelles d'une rupture. Dans cet état singulier , on ne fait jamais bien soi-même si on aime , ou si on n'aime pas ; & l'on auroit peine à prononcer sur un Divorce , dont on auroit formé la demande. Les Jurisconsultes ,

qui ont parlé du Divorce, ne veulent pas croire un mot de ces antipathies inexplicables, qui repoussent des Etres que leur malheur aura unis, de ces rapports secrets qui attirent presqu'irrésistiblement des créatures faites l'une pour l'autre, de ces combats des sentimens les plus opposés dans des ames très-déliçates & très-mobiles. L'histoire de la Nature leur en paroît le roman; on diroit qu'un Jurisconsulte ne peut pas connoître l'Amour, ou que l'Amour, en entrant dans son cœur, prend le caractère d'un Jurisconsulte (*).

TELLE est pourtant la passion dont le Législateur veut se rendre maître, & dont il doit régler ou enchaîner les mouvemens dans les Loix du mariage. Il faut d'abord convenir d'une chose: si les Loix pouvoient faire que deux Etres, qui se sont aimés une fois, s'aimassent toujours davantage; si elles pouvoient ôter à l'amour toutes ses incertitudes, ses fantaisies & ses fureurs, pour en conserver tous les charmes dans une longue constance, il est évident qu'il seroit très-avantageux de proscrire le Divorce; ou plutôt, il est clair qu'il seroit inutile de le proscrire. Si nos cœurs savoient bien aimer, nous n'en aurions pas besoin; c'est parce que nous sommes très-imparfaits qu'il peut nous être nécessaire. Le Divorce sera donc toujours une imperfection de la Société, comme les désordres de l'Amour sont une imperfection de notre nature. On ne peut l'admettre que comme un mal destiné à prévenir de plus grands maux encore. Mais est-il bien décidé que ce soit un mal nécessaire, & le génie du Législateur ne peut-il jamais être ici plus puissant

(*) Lorsque je parle ainsi des Jurisconsultes, on comprend bien que je ne veux point parler des Avocats éclairés, dont les conseils terminent les procès, ou préparent les Oracles de la Justice. Un Jurisconsulte tel que M. LEGOUVÉ, par exemple, sera toujours sûr d'obtenir la plus grande considération, de tous ceux qui savent estimer les talens, les lumières & les vertus.

que la Nature? Je ne crois pas qu'il lui soit permis de l'espérer, & je suis convaincu que pour vouloir rendre la Société plus parfaite, il court le risque d'y introduire des désordres, des crimes & des malheurs qu'il éviteroit en aspirant à moins de perfection, & en laissant à la Nature un peu plus de son indépendance.

SUPPOSONS tour-à-tour le Divorce proscrit & permis, & considérons les effets de ces deux Loix opposées, en les comparant toujours à ce qu'est l'Amour dans la Nature, & à ce qu'on voudroit qu'il fût dans la Société : c'est toujours sous ce double point de vue qu'il faut examiner cette question. Si le Divorce est proscrit, voyez de combien de manières la Nature est contrariée dans le Mariage. La Nature trompe souvent l'Homme sur l'état de son cœur; il croit aimer, & il n'aime point; il croit qu'il aimera toute sa vie, & il n'aimera qu'un instant : dans l'indépendance de l'état de Nature ces erreurs ne sont que des jeux, qui tournent au profit même du bonheur de l'Homme : elles embellissent sa vie d'une multitude d'impressions fugitives, mais délicieuses : il s'est trompé, mais il a été heureux; de quoi peut-il se plaindre? Dans le Mariage sans Divorce, ces erreurs d'un moment sont la destinée de la vie, & rendent la vie affreuse : la créature la plus sujette à l'erreur ne peut se tromper un instant dans une passion qui lui ôte même l'usage de sa raison, sans être malheureuse tout le reste de ses jours. Les convenances & les rapports de la Société unissent souvent des Etres, que la Nature a séparés par des caractères qui ne se dévoilent que dans le Mariage : la Nature, au contraire, forme souvent des Etres comme si elle les destinoit d'avance l'un à l'autre : elle semble faire quelquefois comme les Puissances de la Terre, qui arrêtent des mariages dès le berceau. Par la Loi qui défend le Divorce, les premiers sont condamnés à un malheur éternel, parce qu'ils

doivent rester unis toute leur vie ; & les seconds, parce qu'ils ne peuvent jamais s'unir. Ainsi, par-tout, les intentions de la Nature sont trompées ; ainsi les plaisirs qu'elle nous destinoit sont perdus pour nous. La Société ne perfectionneroit-elle donc l'Amour par cette moralité qui en fait le plus grand charme pour les ames un peu délicates , & par tous les Arts qui l'embellissent dans nos cœurs comme dans leurs chef-d'œuvres, que pour nous faire souffrir ensuite avec plus d'amertume la douleur d'être privés de toutes ses délices ? S'il est ainsi , qu'avons-nous fait en établissant avec tant de frais & de peines nos Loix & nos Sociétés ? Parmi tous les biens & tous les plaisirs qu'elles rassemblent autour de nous avec tant de précautions, que peuvent-elles nous offrir qui puisse nous dédommager des sacrifices qu'elles imposent au plus grand besoin de nos cœurs ? Mais la Société elle-même tirera-t-elle quelqueavantage réel de cette sévérité cruelle qu'elle exerce envers ses enfans ? La Société pourroit-elle être mieux ordonnée, lorsque les Citoyens seroient malheureux ? Je connois trois espèces de personnes qui peuvent souffrir de cette Loi qui proscriit le Divorce.

LES premières sont celles qui ont reçu des principes sévères de Morale dans leur éducation, & qui ont assez de caractère pour se conduire toujours suivant leurs principes. De pareils principes sont très-rares, & le caractère dont on auroit besoin pour leur rester fidèle est beaucoup plus rare encore. Notre éducation ne fait rien pour nous façonner à nos institutions sociales, & nous demeurons toujours flottans entre les desirs que nous inspire la Nature, & les vertus que nous commande la Société. Mais enfin je suppose qu'il y ait un grand nombre de ces personnes ; qu'arrivera-t-il ? Elles se dévoueront à leur sort & resteront tranquilles dans leur malheur : leur vertu les sauvera des défordres & des crimes toujours prêts à naître de cette situation si pénible & si douloureuse : l'ordre de la Société ne fera point

troublé par elles ; mais la Société ne retirera aucun bien de leur mariage : il sera stérile comme le célibat , ou comme la débauche. La vertu peut bien étouffer des desirs ; mais elle ne peut pas en faire naître. On ne s'enflamme point par devoir ; & toutes les fois qu'on lui parle du devoir , l'Amour , qui reconnoît son tyran , se glace ou se révolte. Voilà donc des mariages funestes pour ceux qui les ont contractés , & inutiles pour la Société. Je dis inutiles , pour ne rien exagérer : car dans les principes de la bonne politique , un mariage inutile est toujours un mariage funeste.

La seconde classe est composée de personnes , qui , n'ayant ni des principes , ni des caractères constans , sont tour-à-tour égarées par leurs passions , & tourmentées par leurs remords. Celle-ci est très-nombreuse , tant qu'il reste encore quelque honnêteté dans les mœurs publiques. S'il y a une situation cruelle au monde , c'est celle où ces personnes-la se trouvent. Le plus grand de tous les bonheurs est de jouir à la fois de la vertu & des passions , quand leurs intérêts se trouvent d'accord ensemble. Lorsqu'on sacrifie les passions à la vertu , on n'est pas toujours malheureux ; car , à la longue , la vertu console de tout. Lorsque c'est , au contraire , la vertu qu'on sacrifie aux passions , il est encore des momens d'ivresse & de jouissance , où les ames fortes & énergiques trouvent le bonheur au sein même du crime. Mais lorsqu'on est également incapable & d'étouffer la vertu pour s'abandonner à sa passion , & d'imposer silence à sa passion pour s'immoler à la vertu , on est à la fois tourmenté par l'une & par l'autre , & tout ce qui a été donné à l'Homme pour répandre quelques douceurs sur sa vie , ne sert plus qu'à la remplir de troubles , de terreurs & de désespoir. La Société même est à chaque instant menacée par le malheur de ces personnes : à chaque instant elles peuvent commettre les crimes dont l'idée même les fait frémir. Leur amour pour la vertu ne sert le

plus souvent qu'à exalter davantage leurs passions, & à les rendre plus coupables.

LA troisième classe est la plus dangereuse de toutes. Il est des Hommes qui n'ont jamais pu penser que ce fût un devoir réel de sacrifier certains desirs à des Loix qui ne sont que l'ouvrage de la Société. Ou ils n'ont jamais réfléchi à cette partie de la Morale, & ils se sont abandonnés à toutes leurs impressions; ou ils n'y ont vu que des Loix arbitraires, qu'il est toujours plus heureux de violer que de respecter: le seul mal qu'ils y aient aperçu, c'est le danger qui environne les plaisirs de ce genre; & ils ne sont occupés qu'à l'éviter, ou à s'en défendre. C'est ici sur-tout que le succès a paru effacer le crime; c'est par eux que le Mariage, qui devoit être une source de délices & de vertus, est devenu une source de tourmens & de crimes. Le Monde & le Théâtre ont été pleins d'histoires scandaleuses, où l'on apprenoit à rire des perfidies & du désespoir des époux: les succès du vice, qui devoient faire trembler la Société, ont servi à son amusement, lorsque des mains habiles ont fait jouer les ressorts des intrigues qui en préparent le triomphe. Les accusations, dont nos Tribunaux retentissent, ont montré le lit nuptial souillé par des crimes bien plus affreux encore. Là, on a vu souvent les empoisonnemens & les meurtres se frayer les voies à l'adultère. Chose étrange & pourtant vraie! C'est lorsqu'il restoit encore dans nos mœurs quelque honnêteté, qu'on a ri de l'Adultère sur nos Théâtres, & qu'il a fait commettre les plus grands crimes dans le Monde. Aujourd'hui on ne voit guères plus de femme exposée à l'opprobre de ces accusations dans nos Temples de Justice; on n'entend plus parler de ces grands crimes qui dévoient les désordres du lit nuptial: il seroit du plus mauvais goût de vouloir nous faire rire de ces foiblesses sur la scène. On croiroit d'abord que l'empire des Loix est parvenu enfin à mettre une grande pureté dans les mœurs: on croiroit que tout s'est

s'est soumis aux vues du Législateur : on regarde , on observe , & l'on découvre à l'instant que des conventions secrètes faites entre les Citoyens ont abrogé la Loi qui n'est pas encore effacée sur le Code ; & cette abolition tacite de la Loi n'est pas seulement l'ouvrage des passions & du vice , elle est aussi l'ouvrage de la sagesse. Voilà quels peuvent être les effets de la Loi qui proscriit le Divorce : je me suis contenté de les considérer dans nos mœurs. Toute l'Histoire est pleine de faits qui présentent les mêmes résultats.

SUPPOSONS actuellement le Divorce permis. Le premier avantage qu'on apperçoit , & d'où naîtront même tous les autres , c'est que l'Amour pourra plus ressembler dans la Société à ce qu'il est dans l'état de Nature : c'est que le Législateur n'aura plus tant à combattre contre l'instinct naturel , qui finit presque toujours par l'emporter sur tout. Une des choses les plus difficiles , & cependant les plus nécessaires dans les institutions sociales , c'est de saisir cette juste mesure dans laquelle la Nature se soumet aux règles qu'on lui impose , parce qu'on ne lui fait pas trop de violence. On trouve précisément cette mesure dans le Mariage avec le Divorce. L'Amour n'y est plus abandonné à tout le désordre de ses caprices ; mais il n'est pas asservi non plus à une tyrannie plus funeste encore , puisqu'elle le détruit. L'engagement du Mariage sera toujours trop imposant & trop auguste , pour qu'on soit porté à le contracter sans y avoir bien réfléchi : mais si l'on s'est mépris sur les dispositions de son cœur , une première erreur n'entraînera pas le malheur de toute la vie ; & l'on ne sera plus forcé de chercher dans le vice des plaisirs qu'on pourra trouver encore dans des unions légitimes ; lorsque la Société aura séparé des Etres que la Nature vouloit unir , les premiers liens pourront se dénouer ; on pourra en former d'autres , & tout prendra sa place. Le mariage perdra peut-être quelque chose de ce caractère religieux , que

lui donne l'idée d'une chaîne éternelle : mais il ne cessera de paroître moins solemnel & moins sacré, que pour devenir plus pur & plus heureux. Ses nœuds seront rompus avant d'être fouillés : il ne fera plus que l'asyle de l'Amour heureux & fidèle ; & je ne fais pas bien si ce n'est pas là sur-tout ce qui peut le faire paroître un joug sacré. On a même souvent observé que l'Amour, y conservant plus de liberté, y prendra par cela même plus de constance. Il ne peut souffrir qu'on attente à sa liberté, & qu'on lui impose des sacrifices ; mais son plus grand charme est de se rendre volontairement esclave, & il ne jouit de rien avec tant de volupté que des sacrifices qu'il s'est commandé lui-même. En un mot, le Mariage avec le Divorce réunit trois avantages, qui sont les plus grands de tous ceux que l'union des deux Sexes peut avoir dans la Société. L'Amour y ressemble beaucoup encore à ce qu'il est dans l'état de Nature : il y conserve mieux ces attentions délicates, ce desir & ce besoin de plaire dont le commerce des deux Sexes l'embellit dans la Société : enfin il peut devenir inconstant, sans devenir coupable ; & ce ne sera plus par le crime seul qu'il pourra rompre des nœuds, que la Loi même s'offre à briser. Il n'y a rien dans le Mariage sans Divorce qu'on puisse comparer à ces avantages.

NOUS n'avons considéré jusqu'à présent le Divorce, que relativement aux époux & à la Société en-général ; mais ce qu'il en résulte pour le sort des enfans nés d'un premier mariage mérite une attention particulière : c'est peut-être même ici que se trouvent les plus grandes difficultés pour le fond de la question.

IL est certain que les enfans perdent beaucoup au Divorce. Leur éducation avoit besoin de l'indulgence & de la tendresse d'une mère, des lumières & de la fermeté d'un père. Ils perdront un père ou une mère, & leur éducation n'aura plus que

la moitié des soins qu'elle devoit avoir. Ils perdront encore une grande partie de la fortune qui leur étoit destinée, & l'on ne fait pas même si un second mariage ne diminuera pas souvent la tendresse qu'on avoit pour les enfans du premier. C'est ce qui a persuadé à quelques Ecrivains que dans le droit naturel même, il falloit proscrire le Divorce. Mais c'est tout-à-fait mal raisonner & ne voir les choses que d'un côté. 1°. Lorsque le Divorce est nécessaire, lorsque le trouble & le malheur sont dans le Mariage, ni le père ni la mère ne peuvent veiller à l'éducation de leurs enfans; ainsi non-seulement ils n'y travaillent pas ensemble, mais ils n'y travaillent pas même séparément. 2°. La plus puissante de toutes les éducations, est celle de l'exemple. Or, on ne voit que celui du vice, ou de tous les défauts de caractère dans les mariages malheureux. Qu'est-ce que des enfans peuvent gagner à être témoins de tout cela? Ils y apprendront à ne pas estimer leur père & leur mère; & jusqu'à présent, je n'ai pas trouvé beaucoup de vertus dans ceux qui n'ont pas commencé par avoir beaucoup de respect & de tendresse pour les auteurs de leurs jours. 3°. Pourquoi la Société seroit-elle obligée de sacrifier le bonheur des pères à celui des enfans? Pourquoi la génération présente lui seroit-elle moins chère que la génération qui doit la suivre? Est-ce que les enfans eux-mêmes ne seront pas bien-tôt à la place des pères; & cette Loi favorable à leur enfance ne peut-elle pas faire également le malheur de la plus grande & de la plus importante partie de leur vie? Ainsi les générations seroient sans cesse sacrifiées les unes aux autres, sans qu'aucune pût jamais recueillir le prix de ce sacrifice. Les Jurisconsultes n'ont rien vu de tout cela; & j'en suis surpris, car cela saute aux yeux; mais en vérité, on diroit qu'ils ferment quelquefois les yeux à dessein.

IL ne suffit pas d'avoir montré que le Divorce est nécessaire

& avantageux dans le Droit Naturel : il deviendroit bien-tôt funeste si on ne lui impoisoit aucune règle , ou si on lui en impoisoit de mauvaises : il a fait plus de mal que de bien chez la plupart des peuples qui l'ont admis , parce que leurs Législateurs n'ont pas sù s'en servir avec sagesse , & qu'ils n'en ont fait usage que pour augmenter la tyrannie du Sexe le plus fort & l'oppression du Sexe le plus foible. Je voudrois donc faire entrevoir comment il pourroit être établi sur de meilleurs principes ; comment la Justice , en le rendant également avantageux aux deux Sexes , pourroit le rendre très-utile à la Société entière.

L'HOMME & la Femme peuvent le demander de concert : l'Homme peut le demander contre la Femme , & la Femme contre l'Homme.

DANS le premier cas , on ne prévoit d'abord aucune difficulté. L'accord des volontés de l'Homme & de la Femme pour s'unir a formé le mariage ; l'accord de leurs volontés pour se séparer doit le dissoudre. Ils semblent être à l'abri de tout refus de la Loi. C'est ce que JUSTINIEN appelloit des Divorces de bonne grâce : *BONÆ GRATIÆ*. Mais ce n'est pas seulement ici la cause de deux époux ; c'est encore celle de la Société ; & nous avons vu que la Société ne voit jamais qu'à regret la nécessité du Divorce. Dans ce cas-là même , c'est donc à la Société à juger si le Divorce est nécessaire. Dans un moment d'humeur & de mécontentement mutuel ; dans ces jours malheureux , où l'Amour ne se fait plus du tout sentir dans les cœurs même sur lesquels il doit reprendre tout son empire ; dans ces querelles de l'Amour , qu'il semble susciter exprès pour faire renaître ses premières délices , deux époux imprudens peuvent se présenter ensemble devant le Magistrat , pour demander le Divorce. Ils peuvent solliciter de concert une séparation , qui

les mettroit tous les deux au défefpoir dès qu'elle feroit prononcée. Les lentes formalités de la Loi doivent donc donner le tems à la réconciliation. Il faut voir s'il n'arrivera pas quelque chofe qui rapprochera tout. L'Amour fait des prodiges même dans le Mariage.

DANS le fecond cas , où l'Homme demande le Divorce contre la Femme , les difficultés font très-grandes : on doit choifir & multiplier les précautions. C'eft furtout au fort de la Femme que le Légiflateur doit veiller ici ; elle eft menacée des plus affreux malheurs. Je ne veux point calomnier l'Homme : je fais que fa fierté & fa domination font adoucies fouvent par un fentiment généreux qui l'attache à des Etres foibles, dont le bonheur doit être fon ouvrage. Mais je fais auffi que , lorsque dans une paffion nouvelle , il ne peut fatisfaire fon amour pour une femme qu'il commence à aimer , qu'aux dépens du bonheur d'une femme qu'il a ceflé d'aimer , il fera barbare par foibleffe , & fe rendra coupable de la plus affreufe ingratitude , pour fe procurer quelques infans de plaifir. On me citera des exemples contraires : j'en connois auffi ; & il feroit trop affreux qu'il n'y en eut pas beaucoup. Mais je ne parle ni de quelques hommes , ni de ce que pourroit être l'Homme ; je parle de ce qu'il a été , & de ce qu'il eft en général dans les fociétés que nous connoiffons. Or , par les différences phyfiques qui fe trouvent dans l'organisation de l'Homme & de la Femme , & par l'effet des mœurs publiques , telles qu'on les voit parmi nous , les hommes font très-fouvent expofés à prendre des paffions nouvelles. L'Homme n'a guères befoin ni de la beauté , ni de la jeunefle : & s'il a d'ailleurs ou les vertus , ou les talens qui rendent aimable , il n'a prefque rien perdu , lorsque fa force lui refte encore. La Femme , au contraire , doit plaire pour être aimée ; & c'eft de fa jeunefle furtout qu'elle tire fes agrémens & fes charmes : l'Homme

conserve très-long-tems sa force, & la Femme voit s'évanouir bien rapidement l'âge brillant de sa beauté. Ses attraits sont un ouvrage trop délicat de la Nature pour être durables. Suffira-t-il donc à l'Homme de prendre des desirs & des sentimens nouveaux, pour avoir le droit de renvoyer une épouse qui a consacré à son bonheur les quinze ou vingt belles années de sa vie? Quelle différence cruelle il y auroit dans leur situation! L'Amour & les plaisirs lui prépareront donc une seconde fois le lit de l'Hyménée, & sa compagne sera chassée d'un lit consacré par vingt ans de mariage, pour être condamnée le reste de sa vie à l'abandon d'une fille célibataire? Peut-elle se flatter en effet de trouver un homme qui s'enflamme encore pour des attraits dont un autre a usé toute la jeunesse & les grâces, & qui viennent d'être déshonorés par un Divorce? Les Juifs, il est vrai, dans tous les tems, & les Romains, pendant une longue suite de siècles, n'ont pas traité leurs femmes avec plus d'humanité: mais tout le monde fait combien les Juifs avoient le CŒUR DUR, suivant nos Livres Sacrés; & ce n'est pas non plus par la justice & la pitié que les Romains se sont rendus célèbres. S'il y a une vérité sensible dans la Morale, c'est qu'une femme, par le don de son cœur & des charmes de sa jeunesse, a mérité le bonheur de sa vie entière. C'est toujours à ce principe sacré que je comparerai sur-tout les Codes des Législateurs. Je l'ai vu presque dans tous les Codes méconnu ou violé, & je me suis dit, au fond de mon cœur: les Loix sont l'ouvrage de l'Homme, & l'Homme est un tyran. S'il se rencontre jamais des Législateurs plus équitables, ce sera un devoir bien doux pour leur cœur, & un emploi bien heureux de leur génie, de chercher les moyens par lesquels les droits & le bonheur de la Femme seront moins exposés, en accordant à l'Homme la liberté du Divorce. Ces moyens pourront être de plusieurs espèces. 1°. Il ne suffira pas qu'une autre femme ait pû plaire à

un homme, il faudra encore que la femme ait mérité de lui déplaire. Cette espèce de Divorce est pour elle une très-grande peine : il seroit trop affreux qu'elle ne fût pas coupable de quelque chose. 2°. Le Législateur, qui ne pourra pas s'opposer entièrement par les Loix à l'inconstance & à la barbarie de l'Homme, pourra s'y opposer avec plus de force & de succès par l'opinion publique : il pourra se servir de l'opinion publique, qui est toujours à son pouvoir, s'il a le génie de sa place, pour répandre une sorte de flétrissure sur ce que les Loix sont obligées de permettre. Je fais bien que cette contradiction apparente entre les Loix & l'opinion pourra choquer quelques esprits; mais en Législation comme en Mécanique, on oppose souvent les forces les unes aux autres, pour les rendre chacune plus puissante. 3°. Il pourra se servir surtout avec beaucoup d'avantage d'une passion presque aussi impérieuse que l'Amour sur les ames communes, qui forment le plus grand nombre. L'homme, qui voudra changer ainsi de femme, sera condamné à donner une grande partie de sa fortune à celle qu'il abandonne. Cet intérêt de la fortune fait si souvent manquer des mariages : il pourra en conserver. D'ailleurs l'homme marié sera moins exposé aux séductions des femmes libres, lorsqu'elles sauront qu'il doit presque tout perdre pour leur appartenir.

J'AI supposé, sans aucune difficulté, que la Femme pouvoit demander le Divorce contre l'Homme, comme l'Homme contre la Femme. Mais il s'en faut bien que tous ceux qui ont fait des Loix ou des Ouvrages sur le Divorce, aient été de la même opinion. Moïse ne permit point à la Femme de mettre un Libelle de Divorce dans la main du Mari lorsqu'il auroit cessé de mériter son amour; & ce ne fut que sous les Empereurs, que les Dames Romaines eurent un pouvoir que leurs Maris avoient reçu du Fondateur de la République. Je vois bien pourquoi

chez ces deux peuples la Législation du Divorce avoit établi une si prodigieuse inégalité entre les deux Sexes. Les Juifs & les Romains portèrent des idées d'empire & de soumission dans le Mariage. Ils regardoient l'Homme dans cette union, comme un MAÎTRE ET SEIGNEUR. La Femme n'étoit donc pas tout-à-fait sa compagne; elle étoit quelque chose de moins. Un Maître peut renvoyer une Femme qui lui est fourmise; mais il n'est pas naturel de penser que cette femme puisse renvoyer son Seigneur & Maître. Avec de tels principes on est injuste & barbare à l'excès, quoiqu'on raisonne d'ailleurs avec une justesse admirable. Quelques Ecrivains ont essayé de donner des motifs plus doux aux Loix de Romulus: mais l'Homme, dans ces Loix, a laissé échapper son secret avec beaucoup de candeur, & il faut l'en croire. Il a dit, C'EST QUE JE SUIS LION; & il n'avoit pas autre chose à dire. Les Loix de SOLON sur le Divorce ont établi entre les deux Sexes cette égalité que je desire. Mais aussi Solon n'étoit ni un Pâtre, ni un Brigand comme Romulus: c'étoit un Législateur doux & humain, qui avoit été un Poëte aimable dans sa jeunesse; c'étoit le Législateur d'un peuple idolâtre de la beauté, & qui avoit perfectionné tous les arts & tous les talents, pour être plus digne de la chanter & de la peindre.

IL me semble facile à prouver que c'est aux Femmes surtout que le Législateur doit accorder le droit de provoquer le Divorce. Ce droit est moins dangereux dans leurs mains, & il est plus nécessaire à la fois à leur bonheur & à l'ordre de la Société.

Nos Pièces de Théâtre, nos Chançons, nos Contes & nos Conversations, tout retentit des histoires de l'inconstance & de la légèreté des Femmes. On en fait des tableaux qui amusent,

&

& qui enchantent , parce qu'il y a des choses dont on ne peut parler , sans y trouver un très-grand charme. On aime aussi beaucoup à croire les Femmes légères & faciles ; & la manière dont les Hommes sont modestes , fait que la plupart en conçoivent bien plus d'espérance que de crainte. Toutes ces histoires ne sont pas sans doute des fictions , & ce n'est pas une chose étonnante que le commerce des deux Sexes ait été si fécond , dans tous les tems , en événemens faits pour enchanter l'imagination : mais lorsqu'on juge les Femmes sans ressentiment & sans vanité , on s'apperçoit bien-tôt cependant que les Hommes ont fait les Contes & les Chançons , comme les Loix. Les Femmes sont bien plus souvent malheureuses par leur constance , que nous ne le sommes par leur légèreté. Nous pouvons avoir reçu quelque titre de prééminence sur elles ; mais tous les Hommes sincères conviendront qu'elles l'emportent infiniment sur nous par le don d'aimer. Nous ne devons point en être jaloux : ce don est peut-être le plus grand de tous les charmes ; il doit appartenir aux Femmes , & la Nature ne leur a donné sur nous cet avantage , que pour le faire servir à notre bonheur. N'est-ce pas les Femmes dont chaque faveur est un sacrifice , & qui s'attachent toujours davantage au bonheur qu'elles ont donné & reçu ? N'est-ce pas les Femmes qui ont le plus grand intérêt à appartenir toute leur vie à l'Homme auquel elles se sont données une fois ? Il est dans leur amour un sacrifice que l'orgueil ou la délicatesse met au-dessus de tout. Elles ne peuvent le faire qu'une fois , & à un seul Homme. Cette rapidité même de leur jeunesse , cette fragilité de leurs attraits , les obligeroit à la constance. Plus elles ont vécu avec un Homme , plus elles ont intérêt de vivre avec lui. Les Femmes feront donc moins portées à demander le Divorce , & il est moins à craindre qu'elles n'abusent du droit de le provoquer. Et combien ce pouvoir , dont elles ont en général si peu d'intérêt de faire usage , peut cependant être né-

cessaire à leur bonheur ! La Femme n'a point, en général, dans la Société autant de moyens d'être heureuse que l'Homme. Occupé sans cesse à entretenir, ou à perfectionner l'édifice de la Société, l'Homme est sans cesse obligé de déployer des facultés & des talens, qui sont pour lui une source de plaisirs comme de gloire. Il jouit de son courage, de son génie, de tout ce qui le perfectionne à ses yeux & l'agrandit aux yeux des autres. Au milieu de ces brillantes & sublimes illusions, il peut ne pas sentir des besoins bien plus naturels à son cœur ; & s'il est vrai que l'Amour soit la plus douce & la plus belle récompense de la gloire, il est vrai aussi que la gloire fait très-souvent oublier le bonheur ou les infortunes de l'Amour. La Femme, exclue de ces grands travaux & de ces triomphes du génie par la Nature & par la Société, ne trouve guères de sources de jouissance que dans les sentimens de son cœur. Pour être heureuse, il faut qu'elle aime bien, & qu'elle soit beaucoup aimée. Voyez combien la Nature & la Société seroient injustes & cruelles envers elle, si on lui enlevait ce bonheur, le seul qui soit pour elle de quelque prix. C'est au risque de perdre la vie, qu'elle entre dans l'âge où elle peut jouir de ses délices, & c'est encore au péril de ses jours qu'elle en jouit, & qu'elle arrive à l'époque où elle doit y renoncer. Amante & mère, voilà sa destinée ; qu'on lui refuse le bonheur attaché aux sentimens de l'amour & de la tendresse maternelle, elle aura tout perdu au monde. Si elle ne trouve pas ces sentimens dans un premier mariage, c'est donc à elle surtout qu'il faut permettre d'aller les chercher dans un second.

CE n'est pas tout : dans un Mariage mal assorti, c'est sur la Femme sur-tout que retombe tout le malheur de cette union funeste. L'Homme ne souffre guères que de la privation du bonheur ; la Femme souffre encore de la tyrannie de l'Homme. D'ailleurs il est bien plus important de ne pas exposer la Femme au

danger de violer ses devoirs. On fait combien les foibleffes de mère ont des suites plus funestes dans le Mariage : d'autres crimes encore naissent bien plus souvent des défordres de la Femme , que de ceux de l'Homme. L'Homme est très-souvent jaloux par amour propre , lors même qu'il n'a pas de quoi l'être par amour ; il veut qu'on soit fidèle à sa vanité comme à sa tendresse ; & sa jalousie s'arme de poisons & de poignards. C'est lui qui sans pitié , comme sans délicatesse , défend le lit nuptial , les armes à la main , & fait naître de grands crimes & de grands malheurs , où la Femme n'auroit occasionné que beaucoup de troubles & beaucoup de querelles. C'est donc la Femme qu'il faut rendre à sa liberté , avant qu'elle puisse manquer à sa vertu : ce sera veiller à la fois à son bonheur & à son honnêteté ; la Justice ne peut pas avoir de plus bel emploi.

S'IL est plus nécessaire & moins dangereux de donner le droit du Divorce à la Femme , il faut avouer pourtant qu'il faut lui accorder le Divorce avec bien plus de lenteur encore qu'à l'Homme. Je ne crois pas ici me contredire , & je prie seulement que l'on m'entende. La Femme met plus de constance dans ses sentimens , mais elle y met aussi plus de trouble & d'agitation. Elle se plaît à s'inquiéter sans cesse sur l'état de son cœur , pour se rassurer elle-même sur celui qu'elle aime. C'est elle qui fait causer un amour qui la remplit toute entière , & montrer une indifférence dont il est presque impossible de pénétrer l'artifice. Elle met tout en usage pour cette innocente coquetterie , qui rajeunit nos cœurs & nos sentimens ; & si on la laissoit faire dans la liberté du Divorce , les Loix même & la Magistrature lui serviroient de moyen de plaire. Il y auroit un autre danger encore ; lorsque l'amitié auroit succédé à l'amour dans le Mariage , elle seroit plus prompte à se livrer à ces mouvemens d'humeur & de colère qui suffisent pour faire desirer quelque instant le Divorce. Elle ne courra aucun risque à demeurer encore quelque tems auprès d'un mari

qu'elle a menacé d'un Divorce ; il craint de la perdre ; elle le verra toujours à ses pieds demandant grâce , & faisant tout ce qu'il peut pour l'obtenir.

LA femme d'Alcibiade demandoit le Divorce à un Archonte : Alcibiade , quoique très-éloquent , au lieu de plaider sa cause , enleve sa Femme dans ses bras , & la remporte sur le lit nuptial ; elle ne voulut plus en sortir. Cet Alcibiade étoit un Homme étonnant ; il faisoit toujours tout ce qu'il vouloit faire. Les Loix doivent désirer qu'il y ait dans ce genre beaucoup d'Alcibiades.

JE m'apperçois , en finissant cette Note , que les résultats de mes Discussions semblent toujours dirigés en faveur des Femmes ; je puis protester que je n'ai eu qu'un desir en l'écrivant : j'ai voulu être juste (*).

P. 342. Que ce joug soit brisé ; qu'une Loi plus féconde
 Invite les mortels à réparer le Monde ;

DE cet heureux effet qui naîtroit du Divorce , je conclusois que la France enrichie d'une population plus nombreuse , pouvoit espérer un avenir illustré par une foule de Grands-Hommes , dignes en tout de leurs prédécesseurs ; & cette conséquence amenoit le Tableau du TEMPLE DE LA GLOIRE pour la France.

(*) Il a paru , depuis quelque tems , plusieurs Ouvrages sur le Divorce. J'en ai parcouru un ; j'y ai trouvé un grand défaut. On n'y voit rien encore sur le Divorce , après avoir lu presque tout le volume en entier. Montesquieu a écrit quelques lignes sur cette matière ; & ces lignes sont de Montesquieu , QUI ABRÉGEAIT TOUT , PARCE QU'IL VOYAIT TOUT. M. DE LA CRETELLE en a parlé dans un des Plaidoyers éloquens qu'il vient de donner au Public : il n'a pu considérer la question que dans les rapports qu'elle avoit avec son affaire. S'il l'avoit traitée à fond , je n'aurois point écrit cette note.

Je l'ai supprimé, parce qu'éclairé par la réflexion, j'ai senti que c'étoit prodiguer la louange, que d'admettre indistinctement dans ce Temple un tas de Rois & de Héros décorés pour tout mérite d'une valeur meurtrière. Si donc je me permets de terminer ces Remarques par ce fragment de Poésie, c'est pour faire une espèce de réparation publique à la Vérité, en consignat l'erreur d'une tête jeune qui s'étoit laissé séduire à une fausse grandeur.

Sur les bords enchantés, dont les eaux de la Seine,
 Dans leur mouvant cristal, reproduisent la scène,
 Je cherche ce Palais, où les Arts accueillis
 Reposent noblement sous l'ombrage des Lys;
 Et là, réformateur de ce Palais antique,
 J'ose, ne respectant que son nouveau portique,
 Dépouiller de leur façade & renverser sans choix
 Ces longs appartemens délaissés par nos Rois.
 Hâtons-nous, enlevons leur ruine grossière;
 Que le marbre brillant, sur leur triste poussière,
 En colonnes s'élève & monte jusqu'aux cieux.
 Je veux le couronner d'un dôme audacieux:
 Je veux que, prodiguant leurs travaux & leurs veilles;
 Les Arts sous cette voûte épuisent les merveilles.

Ce Temple est achevé. Français, accourez tous.
 Venez aussi, venez, insulaires jaloux.
 Héritiers des Romains, je vous invite encore.
 Le Ciel, pour ce grand jour, d'un or pur se décore;
 Et la Terre en silence attend les Demi-Dieux,
 Qui doivent habiter ce Palais radieux.

O prodige ! Soudain l'agile Renommée ,
 De l'honneur des Français trompette accoutumée ;
 S'élance, & remplissant les airs de ces cent voix ,
 Répète tous les noms dont la gloire a fait choix.
 Au même instant paroît la foule des Grands-Hommes ;
 Qui, nés depuis Clovis jusqu'au siècle où nous sommes ,
 Ont fait de nos ayeux la gloire où le bonheur ;
 Ils s'avancent ensemble AU TEMPLE DE L'HONNEUR.
 Minerve est à leur tête. Ouvre-toi devant elle ,
 Temple auguste , & reçois l'Assemblée immortelle !
 Elle entre, je la fuis : & la Reine des Arts ,
 Avec bonté sur moi tournant ses doux regards :
 « Approche, me dit-elle , & puisque ta Patrie
 » Par toi donne à ces Morts une seconde vie ,
 » Viens connoître leurs traits ; regarde. Le premier
 » Qui marche , & dont trois Lys ombragent le cimier ;
 » Est ce Roi, qui vainqueur de vingt Peuples barbares ,
 » Des Goths, des Bourguignons, des Germains, des Abares ;
 » Après avoir de Rome écrasé les destins
 » Et frappé de terreur les Cézars Byzantins ,
 » Dans les murs de Paris conduit par la victoire ,
 » Des Monarques Français y commença l'Histoire ;
 » C'est Clovis : il iroit s'asseoir au premier rang ,
 » Si son bras plus humain eût versé moins de sang.
 » Martel le fuit ; Martel qui fut Roi sans couronne.
 » Vois reluire en son fils la majesté du Trône.
 » S'il usurpa le sceptre, il le fit respecter ;
 » Et quiconque en est digne, a droit de le porter.

» Tourne les yeux : ce Prince en qui tu vois paroître
 » Et la taille & le front & le regard d'un Maître ,
 » Sur qui flotte à longs plis la pourpre des Romains ,
 » Et qui porte en triomphe un globe entre ses mains ,
 » Doué d'une ame ardente & d'un vaste génie ,
 » Rendit son premier vol à l'Aigle d'Auzonie ,
 » Du Trône des Césars ranima la splendeur ,
 » Et sur de sages loix cimentant sa grandeur ,
 » En Flandre , en Ibérie , en France , en Allemagne ,
 » Fit , ou craindre , ou chérir le nom de Charlemagne.
 » Non loin de lui , paroît un Ministre adoré ;
 » Il a puisé le jour dans un sang ignoré :
 » Mais , mon fils , il est beau de se créer soi-même.
 » Venez , prudent Suger , appui du diadème ,
 » Et du Peuple à la fois généreux défenseur ;
 » Goûtez d'un nom chéri l'immortelle douceur ».
 « — O Déesse ! Quel est ce Prince , en qui la grâce
 » Tempère un noble orgueil qui décèle sa race ?
 » Pourquoi tous ces captifs , qui percés & sanglans ,
 » Le front humilié , le suivent à pas lents ? »
 « — Ils entourent , mon fils , le Héros de Bouvine.
 » Son front conserve encor cette audace divine ,
 » Qui fit pâlir l'Anglois , terrassa le Germain ,
 » Abaisa des Seigneurs le pouvoir inhumain ,
 » Et qui , l'honneur d'un règne & conquérant & juste ,
 » Lui mérita les noms de Vainqueur & d'Auguste.
 » Mais que son petit-fils brille d'un autre éclat !
 » Dévoué tout entier au salut de l'Etat ,

» Des Guerriers & des Rois , Louis fut le modèle :
 » La fèvre équité , fa compagne fidèle ,
 » Après l'avoir conduit durant ses jours mortels ;
 » Le transformant en Dieu , lui dresse des autels.

» Prince , à qui Duguesclin consacra son épée ,
 » Dans le sang de l'Ibère & de l'Anglois trempée ;
 » Toi , qui vis , jeune encor , les plus grands Potentats ,
 » Au bruit de tes vertus , entrer dans tes Etats ,
 » Qui déjà sous la main des Parques homicides ,
 » D'une mourante voix éteignis les subides ,
 » Avance ; & qu'immortels sous ces lambris dorés ;
 » Charles & Duguesclin revivent adorés.
 » Vous aussi , vous vivrez immortelle en ce Temple ;
 » Femme , qu'avez respect tout bon Français contemple ,
 » Illustre Jeanne d'Arc ! Envain de votre nom ,
 » Un Grand-Homme a tenté d'abaïffer le renom ;
 » La gloire de vos faits ne peut être flétrie.
 » Eh ! qui voudroit jamais s'armer pour la Patrie ,
 » Si la voix d'un mortel Favori des Neuf Sœurs
 » Pouvoit des Nations flétrir les défenseurs ?
 » Non ; l'amour des Français fera votre héritage ,
 » Et le brave Dunois avec vous le partage.

» Louis douze paroît. A ce nom si chéri ,
 » Laisse couler des pleurs de ton œil attendri ,
 » Mon fils ; sous ce bon Roi la France fut heureuse :
 » Il connut l'amitié ; son ame généreuse ,

» Jaloufe

- » Jalouse d'inspirer plus d'amour que d'effroi,
 » Sur oublier l'injure & pardonner en Roi.
 » Gaston, Bayard, d'Amboise à ses côtés s'avacent.
 » Reconnois-tu celui que les Muses dévencent ?
 » Il fut leur protecteur. Par elles ennobli,
 » François a triomphé de la mort de l'oubli.
 » Vois Briffac de ses jours & de ses biens prodigue,
 » Guerrier sans cruauté, Courtisan sans intrigue ;
 » Montmorenci toujours d'un courage invaincu,
 » Et mourant en Héros, comme il avoit vécu ;
 » L'Hopital héritier de la sagesse antique,
 » Philosophe au milieu d'un Peuple fanatique ;
 » Et Montagne sublime en sa naïveté ;
 » Et de Thou dévoilant la triste vérité ;
 » Et Marot, dont le tems n'a point vieilli les grâces.
 » — De ces hommes fameux, quel Guerrier suit les traces,
 » Minerve ? Est-ce une erreur de mon œil prévenu ?
 » Je ne me trompe point ; mon cœur l'a reconnu ;
 » Je vois le Grand Henri. Plein d'une douce ivresse,
 » Je veux à ses genoux épancher ma tendresse.
 » Roi, le meilleur des Rois sur la terre adorés,
 » Comment ces vils Ligueurs de ton sang altérés,
 » Ont-ils pu contre toi tourner le glaive infâme,
 » Qui de tes jours sacrés a déchiré la trame ?
 » Hélas ! sans leur forfait l'âge d'or sous tes loix,
 » De la guerre, en Europe, eût étouffé la voix.
 » — Relève-toi, mon fils, & viens connoître encore,
 » Cette brillante Cour dont Henri se décore.

- » Voilà de ses trésors l'Econome prudent ;
 » Sully , sage Ministre & tendre confident.
 » Admire ici Crillon , ce BRAVE , que Bellone
 » Fit du Trône ébranlé la plus ferme colonne ;
 » Près de lui du Harlay , Laval , Biron , Sancy ;
 » Là , d'Entragues , d'Aumont ; plus loin Montmorency.
 » Entends au milieu d'eux , entends chanter Malherbe ,
 » Du Parnasse Français réparateur superbe. »
 « — Sous la Pourpre de Rome , en cet auguste lieu ,
 » Quel farouche Mortel paroît ? » — « C'est Richelieu. »
 « — Qui , cet Homme de sang , au Temple de Mémoire ?
 » Ah ! pouvez-vous ainsi profiter la gloire ,
 » Déesse ! Et de quel front ce Ministre odieux
 » Ofera-t-il s'asseoir avec nos demi-Dieux ,
 » Avec tous ces Héros , bienfaiteurs de la France ? »
 « — Oui , mon fils , il est vrai , l'implacable vengeance
 » De ce Prêtre despote a trop rougi les mains :
 » Mais , par lui triomphans de l'Aigle des Germains ,
 » Les Lys ne tremblent plus au bruit de son tonnerre ;
 » Mais à l'orgueil des Grands il déclara la guerre ;
 » Mais du pouvoir suprême il étendit les droits ;
 » Mais il fut raffermir le Sceptre aux mains des Rois.
 » Il ouvrit aux neuf Sœurs un immortel Lycée ,
 » Et sur de grands projets exerçant sa pensée ,
 » Il prépara du moins les beaux jours de Louis.
 » Quel jours ! De leur éclat tes yeux sont éblouis ?
 » Ouvre-les cependant ; & plein d'orgueil , contemple
 » Quelle foule à grands flots vient inonder ce Temple.

- » Ma voix feroit trop foible à redire leurs noms.
- » Sous le fougueux Condé, là, marchent les Bourbons.
- » Ici, paroît Turenne au ftoïque courage,
- » Si grand dans le succès, plus grand dans le naufrage.
- » Vois Catinat, Vauban, Villars & Luxembourg,
- » Créqui, de Confarbrik fe vengeant fur Fribourg,
- » Et mille autres encor dignes de ces modèles.
- » Approchez, Magiftrats, à la vertu fidèles,
- » Lamoignon, d'Agueffeau, Môlé, Potiers, Talon :
- » Ils avancent auffi les Enfans d'Apollon.
- » Corneille, respirant la majesté Romaine,
- » Et Racine, après lui, l'amour de Melpomène,
- » Et Molière, peut-être effaçant tous les deux,
- » Et le fage Boileau, leur Cenfeur courageux.
- » A fon maintien naïf reconnois la Fontaine ;
- » Rouffeau, nouveau Pindare, à fa lyre hautaine ;
- » Le Pontife de Meaux ; à fon regard altier ;
- » Fénelon, de Virgile & d'Homère héritier,
- » Des Lauriers de tous deux a la tête ombragée.
- » Defcartes a paru : la raifon eft vengée.

- » Attache encor les yeux au Groupe qui les fuit :
- » Ceux-là, firent parler & le Marbre & la Toile ;
- » Ceux-ci, de la Nature ont déchiré le voile ;
- » Les autres, que Lully forma par fes leçons,
- » Enivrèrent les cœurs de leurs douces chanfons :
- » Colbert, l'ami des Arts, les conduit, les protège ;
- » Et de fon Roi brillant en forme le cortège.

- » Le voilà , ce Monarque ; oh ! comme à son aspect
 » Tout tressaille à la fois d'orgueil & de respect !
 » Quelques Hommes encor , rayonnans de lumière ,
 » Ont ranimé des Lys la majesté première.
 » Maurice , dont l'Anglois pleure encor les exploits ;
 » Montesquieu , qui peignit les Peuples par leurs Loix ;
 » Crébillon , qui , brûlant de verve & d'énergie ,
 » De la sombre terreur épuisa la magie ,
 » Ressuscitent ici pour l'Immortalité.
 » Mon fils , que ce spectacle à tes yeux présenté ,
 » T'enflamme aux grands travaux , & donne à ta jeunesse
 » Le désir que ton nom dans ce Temple renaisse. »

Elle dit , & s'éclipse. Et moi , qui par ces vers
 Ai préparé ma lyre à de plus hauts concerts ,
 De la gloire en mon cœur portant la noble envie ;
 Je voue à ses autels le reste de ma vie.

FIN DU TOME SECOND.

A P P R O B A T I O N.

J'AI examiné par ordre de Monseigneur le Garde-des-Sceaux, *les Mois*, Poème en douze Chants, par M. *Roucher*: ce Poème, dont la lecture a fait les délices des Sociétés les plus cultivées, & qui étoit attendu avec impatience, ne peut qu'ajouter à la réputation de l'Auteur. On y voit le tableau de la Nature dans ses plus vastes productions, & dans ses détails les plus intéressans; les idées les plus sublimes de la Physique embellies par le charme de la Poésie; l'expression des sentimens les plus doux de la Nature, & celle des passions les plus fortes du cœur humain, unies aux préceptes de la morale la plus pure: les Notes qui accompagnent chaque Chant, sont remplies de critique, d'érudition, de philosophie; & cet Ouvrage m'a paru à tous égards digne de l'impression. A Paris, le 9 Juillet 1779. CARDONNE.

P R I V I L É G E D U R O I.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE, A nos amis & féaux Conseillers les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Ballifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'ils appartiendra: **SALUT.** Notre ami le Sieur **ROUCHER**, nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage intitulé: *les Mois*, Poème de sa composition; s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilège à ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, nous lui avons permis & permettons de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre par-tout notre Royaume. Voulons qu'il jouisse de l'effet du présent Privilège, pour lui & ses hoirs à perpétuité, pourvu qu'il ne le rétroccde à personne; & si cependant il jugeoit à propos d'en faire une cession, l'Acte qui la contiendra sera enregistré en la Chambre Syndicale de Paris, à peine de nullité, tant du Privilège que de la cession; & alors par le fait seul de la cession enregistrée, la durée du présent Privilège sera réduite à celle de la vie de l'Exposant, ou à celle de dix années à compter de ce jour, si l'Exposant décède avant l'expiration desdites dix années. Le tout conformément aux articles IV & V de l'Arrêt du Conseil du trente Août 1777, portant Règlement sur la durée des Privilèges en Librairie. Faisons défense à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes, de quelque qualité & conditions qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire lesdits Ouvrages, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de celui qui le représentera, à peine de fausse & de confiscation des exemplaires contrefaits, de six mille livres d'amende, qui ne pourra être modérée pour la première fois, de pareille amende & de déchéance d'état en cas de récidive, & tous dépens, dommages & intérêts, conformément à l'Arrêt du Conseil du 30 Août 1777, concernant les contrefaçons. A la charge que ces Présentes seront enregistrées tant au long sur le Registre de la Chambre des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'elles; que l'impression dudit Ouvrage sera

faire dans notre Royaume, & non ailleurs, en beau papier & beau caractère, conformément aux Réglemens de la Librairie, à peine de déchéance du présent Privilège: qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, es mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde-des Sceaux de France le Sieur HUE DE MIROMENIL; qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France le Sieur DE MAUPEOU, & un dans celle dudit Sieur HUE DE MIROMENIL. Le tout à peine de nullité des Présentes; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposé & ses hoirs pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour dûment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers Secrétaires foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huisier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant elameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. Car tel est notre plaisir. Donné à Paris le quinziesme jour de Juillet, l'an de grace mil sept cent soixante-dix-huit, & de notre Règne le cinquiesme. Par le Roi en son Conseil. LE BEGUE.

Registré sur le Registre XX, de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 1305, folio 575, conformément aux dispositions énoncées dans le présent Privilège, & à la charge de remettre à ladite Chambre les huit Exemplaires prescrits par l'Article CVIII du Règlement de 1723. A Paris ce 20 Juillet 1778.

A. M. LOTTIN l'aîné, Syndic.

Achévé d'imprimer, pour la première fois, le 30 Juin 1779.







